JEAN DE LA ROCHE

TROISIÈME PARTIE. [1]

XIII.

Je voyageai pendant cinq ans, c'est-à-dire que je passai, suivant mes convenances ou mes sympathies, plusieurs mois ou plusieurs semaines dans chaque contrée que je voulais connaître. Je fis deux fois le tour du monde, et je peux dire que rien ne m'est tout à fait étranger sous le ciel.

J'errais plutôt que je ne voyageais, n'ayant pas tant pour but de m'instruire que de m'oublier; mais je m'instruisais pourtant malgré moi, et malgré moi aussi je me souvenais de moi-même. Il faut croire que j'ai une certaine force d'individualité, car bien souvent, au moment où je me croyais transformé en un autre homme, en un serviteur passif et indifférent d'une résolution prise par l'homme d'autrefois, je me retrouvai tout à coup tel que je m'étais quitté, c'est-à-dire âpre au bonheur, et irrité contre le sort qui m'avait trahi.

Chose étrange! ces retours vers le passé, ces impatiences contre le présent devinrent plus vifs à mesure que j'avançais dans la vie. Au commencement, la nouveauté des objets, la satisfaction des caprices, une sorte de parti-pris contre mon pauvre cœur froissé, me soutinrent à travers les fatigues et les dangers sans nombre de mes voyages. C'est au moment où je devais m'y croire habitué que je sentis ce qui me manquait pour épouser l'isolement de la vie no-

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre et du 1er novembre.

made. L'émotion du péril cessa de me charmer le jour où je m'avouai que je n'aimais pas la gloire, et que mes velléités de science m'avaient été fatalement inspirées, à mon propre insu, et en dépit de moi-même, par le désir d'entrer la tête haute dans la famille Butler. En perdant cette espérance et en sentant mourir mon cœur, j'avais continué à cultiver mon intelligence pour ne pas périr tout entier; mais le cœur n'était qu'engourdi par la violence du coup qu'il avait supporté. Il se réveillait sans cesse, plus impérieux, plus indigné, quand j'avais assouvi les passions, je devrais plutôt dire les besoins de la jeunesse. Je courais comme un insensé après les femmes hardies, en me disant, en cherchant à me faire croire que celles-là seulement étaient des femmes, et que la chasteté des autres couvrait d'un voile poétique le néant glacé de leur âme; mais le dégoût s'emparait de mon ivresse en moins de temps qu'il ne m'en avait fallu pour m'y jeter. Je revoyais toujours alors le spectre de la fille pure et pieuse, de la jeune mère de famille pour qui l'amour n'est que le but de la maternité sainte, et qui place le bonheur au-dessus du plaisir. Le fantôme de l'*amie* se levait devant moi, passait en me jetant un regard de pitié, et s'envolait dès que j'étendais les bras vers lui, comme pour me faire comprendre qu'il était trop tard, et que je n'étais plus digne de le fixer à mes côtés.

J'en étais digne pourtant, puisque mon âme ne s'usait pas, même dans l'abus de sa liberté, puisque je me sentais toujours ému jusqu'aux larmes quand, assis sur une grève lointaine, à trois ou quatre mille lieues de ma patrie, sous un ciel de feu ou au pied des glaces éternelles, je me retraçais, avec une exactitude de mémoire implacable, les moindres paroles et les moindres gestes de l'enfant que j'avais tenue dans mes bras, elle confiante et moi sans trouble, sur la mousse de la petite montagne de Bar. Mon bonheur avait été si fragile et mon roman si court cependant! D'où vient donc qu'après ces années d'énergie terrible qui vous bronzent ou vous éteignent à la suite des grands voyages, je me sentais encore si accessible aux tendresses du passé et aux délices du souvenir?

J'étais toujours celui qui avait été aimé, qui pouvait l'être encore, puisqu'il retenait en lui la puissance d'aimer passionnément après avoir tout fait pour la perdre! J'avais vingt-sept ans, et je vivais avec cette blessure, qui saignait de temps en temps d'elle-même, et que de temps en temps aussi je rouvrais de mes propres mains, pour ne pas la laisser guérir. Par une bizarrerie que comprendront ceux qui ont aimé ainsi, plus ma souffrance s'éloignait dans le passé, plus elle me redevenait présente, et si j'étais fier de quelque chose au monde, c'était d'y avoir survécu sans l'avoir oubliée. C'est par là seulement que je me sentais vraiment fort, supérieur en quelque

chose à ces hommes d'une grande énergie physique et morale que je rencontrais sur mon chemin, disséminés par le monde : les uns, des Anglais surtout, gravissant les plus hautes cimes ou traversant les plus affreux déserts, rien que pour éprouver leur activité et constater la puissance de leur résolution; les autres, des savans ou des artistes, poursuivant une tâche intellectuelle et travaillant pour le progrès du genre humain. Moi je n'avais eu qu'un problème à résoudre, celui de vivre sans lâcheté après avoir reçu un coup mortel, et ce n'avait pas été peu de chose. Plus d'un à ma place eût donné son âme à Satan, c'est-à-dire à la haine des hommes, au mépris des plus saintes lois du cœur. Je n'étais devenu ni méchant, ni injuste, ni envieux, ni cruel. Affligé d'un caractère un peu méfiant et hautain, je m'étais adouci et contenu sans m'avachir et sans m'annuler. Enfin ma bonne conscience m'avait rendu le sommeil et l'appétit. Les grandes misères et les sérieuses aventures m'avaient même donné une sorte de gaieté extérieure et de sociabilité sympathique, comme il arrive toujours quand un instant de bien-être et de repos chèrement acheté vous fait sentir le prix de tout ce que l'opulence et la sécurité méconnaissent. Je n'étais pas heureux, mais je savais en quoi consiste le vrai bonheur, et je pouvais dire, la main sur ma poitrine, que si je ne l'avais pas trouvé, ce n'était pas ma faute.

Voilà pourquoi, silencieux sur mon propre compte, mais non satisfait, détestant toujours ma destinée, mais sans amertume contre celle des autres, je me lassai de la vie errante à l'époque où elle devient une passion pour ceux qui en ont traversé les premières épreuves. J'en vins à me dire que je pouvais, sans oublier Love, ce qui ne me paraissait pas admissible, apporter encore une intimité supportable et un loyal attachement dans le mariage. J'en vins à rêver une famille, des enfans à élever, des amis à retrouver, et mon rocher d'Auvergne, qui me semblait si petit à travers de si grands espaces à franchir, m'apparut comme un phare qui me rappelait obstinément. J'avais accompli ma tâche, j'avais subi mon martyre, et s'il m'était interdit de vivre sous l'étoile du bonheur, du moins j'avais le droit de revenir pleurer tout bas dans mon berceau.

J'arrivai en France au printemps, et ce n'est pas un rêve que de croire à l'air natal. Malgré la rigueur relative de la région où je rentrais en venant des tropiques, je respirai à pleins poumons, avec délices, le froid humide des plateaux qui servent de base à nos montagnes. Les grands tapis de renoncules jaunes et de narcisses blancs à cœur d'or qui jonchent les hauteurs étaient noyés dans la brume, et je ne pus saluer que par rares éclaircies les dentelures de mes horizons.

Je n'avais reçu aucune lettre de France, et je n'avais pas donné

de mes nouvelles depuis si longtemps que l'on devait me croire mort; je me faisais un plaisir triste d'apparaître comme un spectre à ceux qui m'avaient un peu aimé. Mais avant de songer à mes anciens amis et à mes parens, je voulais revoir seul le tombeau de ma mère, sa maison bizarre et sa chambre d'honneur, où elle avait passé les trois quarts de sa vie à recevoir les visiteurs d'un air grave, tout en faisant du tricot, sans lever les yeux sur personne, ou à rêver seule avec moi, les pieds fixés sur le carreau mal joint, les mains étendues sur les bras usés de son maigre fauteuil; je voulais revoir ce jardin sur le sommet du rocher qu'elle s'était décidée à rendre praticable pour que j'y pusse courir en liberté dans mon enfance sans être arrêté à chaque pas par un précipice, et ces grottes où j'avais caché tant de pleurs, et ces cascatelles dont le doux bruit avait bercé tant de rêves, enfin tout ce monde de mon passé qui avait tenu dans le creux d'une petite roche enfouie et perdue le long d'un ravin caché lui-même sous la verdure.

J'arrivai à pied, un matin des derniers jours de mai, sans avoir été reconnu de personne sur ma route à travers le Velay. Étais-je donc bien changé ou complétement oublié? Il y avait de l'un et de l'autre.

Après avoir marché une partie de la nuit, j'entrai, au jour naissant, dans le ravin de La Roche. La rivière était très grosse et très bruyante; mais du chemin on ne la voyait plus, tant les branches avaient poussé sur ses rives. Le chemin lui-même était devenu comme un rempart de défense, tant il était hérissé et couronné de ronces, dont j'eus à soulever les rameaux épineux pour pénétrer jusqu'à l'escalier. La porte était neuve et close, une lourde et laide porte de ferme, en bois neuf, à la place de la belle porte en vieux chêne à ferrures savamment historiées, dont les débris gisaient sur les marches brisées du perron. Cette merveille avait fait son temps. M. Butler n'est jamais revenu dans le pays, pensai-je, car il eût acheté ces fers travaillés de la renaissance qu'il convoitait jadis, et que personne aujourd'hui ne paraît s'être soucié de ramasser.

Au moment de sonner, je me rappelai qu'en quittant la France j'avais écrit à M. Louandre d'affermer la terre. J'avais fait la réserve du château, que je ne voulais pas savoir envahi par des indifférens; mais Dieu sait ce qui avait pu arriver depuis trois ans que je n'avais donné signe de vie. Un frisson me passa dans tout le corps. Je tremblai de trouver des inconnus installés dans le sanctuaire de mes souvenirs, et jusque dans le lit où ma mère était morte. Le faible bruit de mes pas n'avait éveillé personne. Seulement un petit chien qui me sentait là, derrière la porte, aboyait d'une voix perçante. Ce chien aussi était pour moi un étranger, et c'est en étranger

qu'il me traitait lui-même en appelant ses maîtres pour me chasser.

Je n'eus pas le courage de vouloir entrer avant de savoir par qui le château était habité. Je revins sur mes pas. Je me glissai dans l'écurie, espérant y trouver quelque domestique; mais il n'y avait là que deux bêtes: un mulet pour le service de la ferme ou du moulin, et un vieux cheval décharné que je ne reconnus pas; il me reconnut, lui, car il se mit à hennir et à s'agiter en tournant vers moi ses yeux éteints. C'était mon bon cheval d'autrefois, celui qui m'avait porté si rapidement à Bellevue, et qui depuis avait tant marché au hasard dans nos chemins étroits et dans nos vastes plaines pour promener mes ennuis et mes anxiétés.

Je le caressai en l'appelant par son nom. Il me reconnaissait par le sens mystérieux accordé aux animaux, car il était devenu aveugle. Il mangeait peu, car il était maigre à faire pitié; mais on ne l'avait pas mis au moulin. Son poil touffu et rude ne portait aucune trace de travail. On l'avait donc gardé et nourri tant bien que mal par respect ou par amour pour ma mémoire. Je pris confiance, et je retournai à la porte de la maison, que je trouvai grande ouverte. L'unique gardienne du vieux manoir était sortie pendant que j'étais dans l'écurie, sortie pour quelques instans avec son chien, et je pus pénétrer seul dans la cuisine, où tout annonçait l'existence d'une servante économe et solitaire. Je regardai un vieux métier à dentelle, monté en corne transparente, avec des images de saints en ornemens. Je le reconnus. C'était le métier de la vieille Catherine, la servante de ma mère. J'avais étudié mes lettres, en apprenant à lire, sur les devises de ces images. Catherine était donc toujours là, travaillant avec le même instrument. Il n'y avait de nouveau dans la maison que le petit chien.

Toutes les portes de l'intérieur étaient fermées; mais je savais dans quel tiroir du vieux bahut Catherine mettait ses clés quand nous sortions ensemble. Celles des appartemens déserts devaient s'y trouver aussi. Je les y trouvai en effet, et j'entrai dans la salle à manger, dans le salon, dans la chambre d'honneur. Tout était propre autant que possible, tout était rangé comme autrefois. Il y avait sur une pelote, au chevet du lit, des épingles à tête de verre que ma mère y avait mises. Son fauteuil n'avait pas quitté le coin de la cheminée. Une grande lettre bordée de noir était fichée dans le cadre de la glace. C'était une invitation à l'enterrement de la pauvre défunte; cette lettre qui s'était trouvée de reste, et qui ne portait aucune adresse, me remettait sous les yeux la date et l'heure de la mort. Je fis le tour des parois. Les peintures n'avaient rien perdu de leur éclat désagréable. Le Pantalon avait l'air de me saluer, et la sirène de me présenter son miroir.

XIV.

Mille émotions poignantes et douces hâtaient le cours de mes idées et les battemens de mon cœur. J'étais venu là pour être seul avec ma mère, et j'étais avec elle en effet; mais ce mystérieux tête-à-tête se passait, comme autrefois, à parler de moi seul, car jamais elle ne m'avait dit un mot sur elle-même, et quand elle sortait de ses préoccupations intérieures, c'était uniquement pour s'inquiéter de mon avenir.

Mon avenir! où était-il maintenant? Je n'avais qu'une consolation de le voir détruit à jamais, c'est qu'au moins personne ne s'en tourmentait plus : consolation affreuse, et qui ressemble à un suicide accompli avec la précaution de faire disparaître son propre cadavre dans quelque gouffre sans fond. Et pourtant je n'avais pas la tranquillité du désespoir. Il me semblait, à sentir si vivace et si chaud le souvenir de ma mère, qu'elle n'était pas morte, ou que ce que nous appelons la mort n'est qu'une apparence trompeuse, une disparition de la forme, et rien de plus. Son cœur, sa pensée, tout ce qui était l'essence d'elle-même et le mobile de sa vie, n'étaient-ils pas là près de moi, autour de moi et aussi en moi-même, comme l'air que l'on respire? Ne me parlait-elle pas encore de sa voix douce et sans inflexions? Ne me disait-elle pas, comme autrefois : — Mon fils, vous n'êtes pas heureux; il faut travailler à votre bonheur?

C'était là l'unique devoir qu'elle m'eût jamais tracé, le seul effort qu'elle m'eût demandé de faire pour elle, et je n'avais pu la satisfaire! Le mal que je m'étais fait, à moi, le ressentait-elle encore dans une autre vie? Cette idée m'affecta profondément. Elle ne m'était pas venue durant mes voyages, et dans cette maison, dans cette chambre, elle prenait une importance extraordinaire; elle me pressait comme un reproche, elle m'accablait comme un remords.

C'est alors seulement que les larmes me vinrent, et que, dans un de ces paroxysmes d'attendrissement où l'on s'exalte, je parlai intérieurement à ma mère, comme si elle eût pu désormais m'entendre sans le secours de la parole. J'étais là pour ainsi dire avec elle cœur à cœur, et elle pouvait lire dans le mien avec le sien propre. Je lui promis, je lui jurai de chercher le bonheur, dussé-je encore une fois souffrir tout ce que j'avais déjà souffert.

Mais quel serait-il, ce bonheur? Je ne pouvais le concevoir que dans l'amour. Je n'étais pas ambitieux : mon premier, mon unique amour avait tué en moi toute velléité de ce genre. Le moment venait pourtant où je pouvais me faire un nom quelconque en publiant

mes souvenirs de voyage. Je savais écrire aussi bien que cent autres, et l'homme qui a beaucoup vu peut prétendre à se faire lire. Eh bien! je ne trouvais aucune satisfaction dans l'idée de sortir de mon orgueilleuse obscurité. Je sentais que ma véritable vie, c'était mon amour, et non pas mes voyages. Je ne voulais pas raconter ma vie intérieure. L'autre ne m'intéressait pas assez moi-même pour que j'eusse le courage de la présenter avec le soin et le talent nécessaires.

Je n'ambitionnais pas non plus la fortune. Autant que je savais et daignais calculer, je pensais que les emprunts contractés pour voyager ne compromettaient pas très sérieusement mon capital, et la moitié de ce capital m'eût encore suffi pour vivre avec la frugalité dont j'avais l'habitude. Seulement je ne devais pas songer à élever une famille dans les conditions de la vie dite *honorable*, que ma mère avait soutenue pour moi avec d'incessans et d'impuissans efforts. Je songeai sérieusement à épouser quelque pauvre fille habituée à la misère, et qui pourrait regarder ma pauvreté comme un luxe relatif; quant à mes enfans, je pourrais les élever moi-même, couper en eux dans la racine toute fierté nobiliaire, et les pourvoir d'un état qui, brisant toute tradition d'oisiveté privilégiée, ferait d'eux les hommes de leur temps, c'est-à-dire les égaux et les pareils de tout le monde.

J'étais perdu dans mes pensées, quand la vieille Catherine, surprise de trouver les clés aux portes des appartemens, entra avec son maudit chien, qui s'étranglait de peur et de colère en me sentant là. La bonne femme fit comme lui, elle s'enfuit en criant et en menaçant. Elle me prenait pour un voleur.

Il me fallut courir après elle et me nommer cent fois, et lui jurer que j'étais le pauvre Jean de La Roche, pour qu'elle n'ameutât pas les gens de la ferme et pour qu'elle consentît à me croire. D'abord mon costume demi-marin, demi-touriste, et ma barbe épaisse et noire me rendaient affreux à ses yeux. Et puis je n'étais plus le frêle jeune homme aux mains fines, au cou blanc et aux cheveux bien coupés qu'elle avait dans la mémoire. J'étais un homme cuivré par le hâle et endurci à toutes les fatigues. Ma poitrine s'était élargie, et ma voix même avait pris un autre timbre et un autre volume.

Enfin, quand elle m'eut retrouvé à travers tout ce changement qui la désespérait, elle se calma, pleura de joie, et consentit à répondre à mes questions.

Je commençai par celles dont j'aurais pu faire d'avance la réponse. Les plus vieux ou les plus infirmes de mes parens étaient morts, et, comme je m'informais, par respect pour l'âge et le nom, d'un mien grand-oncle fort pauvre et fort égoïste que j'avais peu connu, la bonne femme me regarda avec stupeur.

— Comment! s'écria-t-elle, monsieur ne sait donc pas?...

— Je ne sais rien : que veux-tu que je sache? J'arrive, et je n'a encore vu personne.

— En ce cas, monsieur ne sait pas qu'il est riche?

— Riche, qui?... Mon oncle Gaston?...

— M. le chanoine Gaston de La Roche est mort dans la dernière misère, comme il avait toujours vécu; mais monsieur le comte est riche, vu que ce grand-oncle si malheureux avait mis ses revenus de côté. Il avait amassé, ramassé, tondu sur les œufs, que sais-je? placé les intérêts et les intérêts des intérêts, si bien qu'il a laissé en espèces enfouies plus de cinq cent mille francs, dont monsieur le comte hérite. Eh bien! ça ne vous fait pas plus de plaisir que ça? Si la pauvre madame vivait, ça lui en ferait tant pour vous!

— Ah! tu as raison, Catherine! l'âme de ma mère s'en réjouit peut-être; alors je suis content, très content. Mais parle-moi de mon meilleur ami au pays, parle-moi de M. Louandre. J'ai peur d'apprendre aussi sa mort, car tu ne me racontes jusqu'à présent que des enterremens.

— M. Louandre se porte bien, Dieu merci! Et tenez! c'est son jour, vous le verrez tantôt. Il vient ici régulièrement tous les 28 du mois pour arrêter les comptes du régisseur, aviser aux réparations des bâtimens, et voir enfin si tout est en ordre. Il a grand soin de vos affaires, allez! Seulement il a du chagrin parce qu'il commence à vous croire mort, comme je le croyais presque aussi, moi! Et tous vos cousins pensaient de même. Ils s'impatientent fort de ne rien savoir de vous, et il y en a bien quelques-uns qui ne seront pas trop contens de vous revoir, car il ne fait pas trop mauvais maintenant d'hériter de vous. Il y a surtout M. de Bressac...

— Ne me dis pas cela, Catherine, ne me nomme pas les gens qui comptaient voir arriver un de ces matins mon acte de décès. J'aime autant ne pas savoir! Tu dis que M. Louandre va venir?

— Oui certes, et je vais préparer son déjeuner et le vôtre. Si vous voulez que je continue à causer avec vous, il faut venir avec moi dans la cuisine, comme vous faisiez quand vous étiez un enfant, et que, tout en plumant mes volailles, je vous racontais la légende des jayans (1) cévenoles ou celle de la pucelle du Puy-en-Vélay.

Je suivis Catherine et je l'aidai même à faire le déjeuner. Elle était émerveillée de voir que je me rappelais la place de tous ses petits ustensiles, comme j'étais émerveillé moi-même de voir qu'elle n'eût pas varié d'une ligne dans ses habitudes d'ordre. Elle me mit au courant de tout ce qui concernait mon ancien entourage; mais

(1) Géans.

quand, faisant un grand effort sur moi-même, je lui demandai à qui appartenait maintenant la terre de Bellevue, elle me répondit qu'elle n'en savait rien, que c'était trop loin, qu'elle ne s'occupait pas des gens qui vivaient à huit ou dix lieues de La Roche, et qui d'ailleurs ne l'intéressaient pas.

Ces réponses évasives m'inquiétèrent. — Au moins, lui dis-je, tu sais si la famille Butler a reparu dans le pays,... si...

— Ils sont tous vivans, je sais cela, répondit-elle, mais je ne sais pas autre chose.

Catherine avait vu mon désespoir, et elle en avait connu la cause. Elle haïssait Love Butler et son frère, auteurs de tous mes maux, disait-elle. Je n'étais pas surpris de voir que, comme au temps passé, elle n'aimât pas à me parler d'eux; mais j'allai plus loin dans mes suppositions : Love devait être mariée. Je n'osai pas le demander. J'avais peur de l'apprendre, et pourtant je m'étais dit mille fois pour une que je devais la retrouver mariée, si je la retrouvais jamais.

M. Louandre arriva. Je défendis à Catherine d'avertir qui que ce fût de mon retour, et j'allai m'asseoir dans la salle à manger, dont je tins les jalousies presque fermées. Quelques instans après, j'entendis Catherine dire au notaire, conformément à mes ordres : — Oui, oui, entrez! vous déjeunerez ensemble. C'est un étranger, un voyageur qui vous apporte des nouvelles de M. le comte.

— Ah! enfin! De bonnes nouvelles? s'écria M. Louandre en venant à moi. Parlez vite, monsieur. Il n'est pas mort?

— Non, monsieur, il vit et il se porte bien.

Le son de ma voix fit tressaillir le notaire. Il le reconnaissait, et pourtant, comme ce n'était plus absolument le même, comme j'avais tout à fait perdu un certain accent du terroir qui ne se perd jamais tant qu'on y réside, il resta perplexe et me regarda avant de me faire une seconde question; mais ma figure lui causa les mêmes doutes, et quand j'eus répondu que Jean de La Roche songeait en effet à revenir, il alla ouvrir la persienne et me contempla avec attention. Il lui fallut bien une minute pour être sûr de son fait. Puis tout à coup il se jeta dans mes bras avec la confiance d'un cœur fidèle, et, comme Catherine, il pleura; mais il ne fut pas d'accord avec elle sur le changement que j'avais subi. J'étais, selon lui, beaucoup mieux qu'autrefois.

— Ah çà, me dit-il quand nous fûmes seuls, vous savez que vous êtes riche, et même plus riche qu'à l'époque où vous avez hérité, car depuis trois ans que vous avez reçu la nouvelle...

— Je ne l'ai pas reçue.

— Ah bien! je m'en doutais!... J'ai écrit partout où vous n'étiez pas! C'est toujours comme ça. Eh bien! depuis trois ans, j'ai

continué pour vous le métier d'usurier que faisait votre oncle. Quand je dis usurier, c'est une hyperbole, car je respecte la loi; seulement je place et replace les intérêts, si bien que vous voilà maître de jeter tout par les fenêtres, si bon vous semble; cela ne me regarde plus. Mais j'espère que vous nous ramenez une jolie créole, et que bientôt nous verrons apparaître ici un ou deux beaux poupons qui vous auront mis du plomb dans la tête.

— Vous vous trompez, monsieur Louandre! Je n'ai ni femme ni enfans : je n'ai pas seulement essayé de me marier!

— Comment? vrai? sur l'honneur?

— Sur l'honneur! Vous a-t-on dit le contraire?

— On l'a si bien dit que je le croyais. C'est votre cousin Louis de Bressac qui l'a annoncé partout, et même...

— Achevez, mon ami; Love elle-même l'a cru. Louis de Bressac l'aimait aussi, lui! Il l'a trompée pour l'épouser...

— Love? Qui vous parle de Love?

— Moi, je vous en parle.

— Diable! vous y pensez donc toujours?

— J'y pense quelquefois. Vous voyez que cela se peut faire sans que j'en meure. Ne me parlez donc pas comme vous parliez à l'enfant déraisonnable d'il y a cinq ans. Dites-moi tout de suite la vérité : Love est mariée!

— La vérité, c'est bien simple. Love n'est pas mariée et ne se mariera jamais. Ne pensez plus à elle.

— Et pourquoi ne se mariera-t-elle jamais? Que lui est-il donc arrivé? Son frère...

— Son frère se porte comme vous et moi, le père aussi, Black aussi, et il n'est rien arrivé du tout; mais pourquoi diable me questionnez-vous avec des yeux sortant de la tête? L'aimez-vous encore, voyons? Depuis le temps, n'avez-vous pas songé à quelque autre? Et à présent que vous voilà riche...

— Parlez-moi d'elle, mon ami; je vous dis que je veux tout savoir. Je vous parlerai de moi après.

— Eh bien! puisque vous le voulez, je vous dirai tout ce que je sais et tout ce que je pense. Écoutez-moi bien, s'il vous plaît, monsieur Jean de La Roche!

XV.

« Il y a cinq ans, Love était une charmante petite fille qui vous aimait tranquillement. C'est sa manière d'aimer, vous le savez. Eh bien! Love est une grande aimable fille, toujours tranquille quand il ne s'agit pas des siens, et qui, pour son bonheur et pour le vôtre,

vous a parfaitement oublié. Que cela ne vous étonne ni ne vous offense. Ce n'est point une personne passionnée comme vous, et ce n'est pas sa faute. Elle a été élevée comme ça, pour les autres, avec défense de jamais songer à elle-même. Vous le savez aussi... Eh bien! il y a des grâces d'état : où la chèvre est attachée, elle broute. Love Butler, après avoir peut-être un peu souffert de votre chagrin et s'en être convenablement préoccupée pendant deux ans, a appris avec une satisfaction évidente que vous étiez marié. Il y a même eu des détails là-dessus. Votre femme était une créole ravissante, pas du tout riche, un mariage d'amour enfin! Messire de Bressac votre cousin, qui faisait sa cour à Love, comme vous l'avez fort bien deviné, et qui avait recueilli ou inventé la nouvelle, s'est cru vainqueur sur toute la ligne, et il se hâtait, en attendant mieux, de raconter à qui voulait l'entendre que Mlle Butler remerciait Dieu de se voir enfin délivrée des extravagances dont vous pouviez la menacer encore, lorsqu'un beau matin il a rossé vilainement son cheval et tué son chien de chasse sous le prétexte que la pauvre bête avait eu l'intention de forcer l'arrêt. On s'est demandé la cause de cette injuste colère, et on se l'est expliquée par le menu, en voyant qu'il ne remettait plus les pieds à Bellevue. Il avait reçu son congé comme tous ceux qui s'y étaient exposés avant lui et tous ceux qui s'y sont exposés depuis.

« La vérité est que Love a versé une petite larme en apprenant votre mariage. J'étais présent, et je peux vous dire ce qui s'est passé. Le Bressac faisait la figure d'un homme fort dépité de cette larme, et moi je pris les mains de la brave fille en lui demandant si elle vous regrettait, et si elle avait compté que vous ne vous marieriez point. — Non, me répondit-elle avec la franchise que vous lui connaissez; je ne regrette pas un mariage qui ne pouvait se faire sans nous amener de grands malheurs, ou sans nous jeter dans des inquiétudes continuelles. Je n'ai jamais compté que M. de La Roche ne m'oublierait pas : c'eût été là, de ma part, un sentiment odieux et dont vous me savez incapable. Vous me voyez émue et non pas étonnée ou affligée de ce que j'apprends.

« — Alors, insinua spirituellement M. de Bressac, mademoiselle pleure de joie?

« — Eh bien! qui sait? peut-être! répondit Love avec beaucoup de simplicité et de noblesse d'intention. Vous me dites qu'il est heureux, qu'il a une femme charmante: j'en remercie Dieu, et j'ai assez d'amitié pour votre cousin pour pleurer de chagrin ou de joie selon qu'il lui arrivera du bien ou du mal.

« Voilà tout, elle n'a pas dit un mot de plus ou de moins, et votre cousin n'est qu'un menteur, comme le sont tous les fats; mais ce

qu'il n'a pas vu et ce que je n'invente pas, moi, c'est qu'à partir de ce moment-là miss Love, que j'avais surprise quelquefois rêveuse et presque mélancolique, est redevenue gaie comme elle l'était avant de vous connaître, plus gaie même, plus vivante, plus active, et d'une sérénité admirable. C'est qu'elle a pris son parti de rester fille, et qu'elle a vu là le seul genre de vie qui pût lui permettre de se consacrer exclusivement aux siens. Elle s'est expliquée avec moi là-dessus bien des fois depuis trois ans, et tout dernièrement encore elle me disait : — Ne me parlez plus de mariage. Je ne veux plus que vous me nommiez seulement les gens. Je suis très heureuse, et à présent je sais qu'il serait trop tard pour essayer de changer les conditions de mon bonheur. Je suis devenue de plus en plus nécessaire à mon père, et même je vous avouerai que je me suis prise d'amour aussi pour ces études qui autrefois n'étaient pour moi qu'un devoir. Je ne me sens donc plus propre à vivre dans le monde. La sécurité, la possession du temps sont une nécessité de notre intérieur et de nos travaux.

« Voilà ce qu'elle dit et ce qu'elle pense, car elle est devenue presque aussi savante que son père, et je la soupçonne fort d'écrire sous son nom. Elle est toujours aussi modeste et cache même son savoir; mais ce n'est point par coquetterie, par crainte d'effaroucher les amoureux, puisqu'elle n'en veut pas entendre parler : c'est tout bonnement pour ne pas donner trop d'émulation au jeune frère, lequel est porté à la jalousie en toutes choses, et qui ne permettrait pas à sa sœur d'aller plus vite que lui, s'il savait qu'en effet elle l'a beaucoup devancé. On ménage toujours la santé de ce garçon, qui ne sera jamais un Méléagre, encore moins un Hercule, mais qui vivotera dans les livres, et qui s'y ruinera comme son père, dès qu'il sera libre de le faire.

« A ce propos, je dois vous dire qu'il *va bien*, le papa Butler, et qu'il eût vendu Bellevue à grand'perte, si je n'eusse pris en main les intérêts des enfans. Heureusement Bellevue reste franc d'hypothèques, et le digne homme ne se décidera jamais à transporter et à déranger des collections aussi bien étiquetées que celles qui remplissent son manoir. Il m'a donc laissé libre de faire porter le budget de ses pertes sur d'autres valeurs. Celle-là, je la conserve pour Love, jusqu'au jour où M. Butler n'ayant plus rien à lui, elle se ruinera pour lui faire plaisir. A cela je ne peux rien, et je me résigne d'avance. Je sais que nous reculons peut-être pour mieux sauter; mais quelquefois en reculant on sauve tout. M. Butler peut mourir à temps : ce serait bien dommage, il est impossible de ne pas aimer cet homme-là; mais si sa fille doit le pleurer, je serais content qu'il lui restât au moins de quoi vivre.

« Voilà les faits dans toute leur netteté, et tout ce que je vous dis là doit vous prouver que Love ne veut plus et ne voudra jamais aliéner une liberté que, sous tous les rapports, dans le passé comme dans l'avenir, elle a consacrée et sacrifiée à sa famille. Telle qu'elle est, avec la froideur de son organisation, qui pour moi est évidente, avec sa faiblesse de caractère, qui ne l'est pas moins, son engouement pour la science, qui lui fait oublier de plaire et d'aimer et qui par conséquent lui retire son sexe, enfin avec ses imperfections et ses défauts (car, pour une femme, ce sont là des défauts essentiels peut-être), je ne vous cache pas que j'aime Love comme si elle était ma fille, car elle a toutes les qualités du plus brave garçon de la terre et toutes les vertus d'une sœur de charité. C'est pourquoi non-seulement je ne vous conseille pas de la voir et de redevenir amoureux d'elle, mais encore je m'y oppose, entendez-vous? persuadé que je suis du chagrin que vous lui feriez, en pure perte pour vous-même. »

Ayant ainsi parlé avec rondeur et fermeté, M. Louandre attendit ma réponse. Je n'en fis aucune. Il me fallait bien accepter les faits accomplis, et d'ailleurs ce que j'entendais me rendait si tranquille et si froid, que je ne sentais en moi aucun regret, aucune douleur à exprimer.

— Je vois, reprit M. Louandre, que tout cela vous donne à réfléchir.

— Comment pouvez-vous croire, lui dis-je, que j'aie besoin de réfléchir après cinq ans de victoires remportées sur moi-même?

— Aussi n'est-ce pas pour vous que je m'inquiète. Je n'en suis plus à croire que vous devez mourir de chagrin ou en devenir fou; je vois bien que vous êtes un homme solide, bien trempé au moral comme au physique.

— De quoi vous inquiétez-vous alors?

— Mais de rien! Seulement, s'il y avait à s'inquiéter pour quelqu'un, ce serait pour miss Love, que votre retour et vos visites pourraient replonger dans les inquiétudes d'autrefois. Dieu sait si son frère vous reverrait sans retomber dans sa monomanie, et si, croyant cette jeune fille libre de vous écouter, vous ne recommenceriez pas à l'affliger de vos peines! Vous auriez grand tort, voyez-vous, et c'est vous alors qu'il faudrait accuser de monomanie, car Love n'est plus jolie, ou du moins elle a perdu toutes ses grâces d'enfant. Elle n'a qu'un avenir précaire et des idées, aujourd'hui arrêtées, qui sont tout à fait celles d'une bonne vieille fille chérissant ses habitudes et redoutant toute intervention étrangère dans ses affaires domestiques.

— Enfin, repris-je en souriant, je vois que vous craignez de me

retrouver aussi jeune que quand je suis parti. Vous me faites bien de l'honneur, et je vous en remercie; mais je suis forcé, pour vous détromper, de vous dire que je suis revenu ici avec l'idée de me marier sans amour, et que je compte sur vous pour me trouver un établissement qui comportera toutes les conditions de la saine et positive amitié.

— A la bonne heure! s'écria M. Louandre. Vous voilà dans le vrai, et je vous réponds qu'avec l'héritage de votre grand-oncle, vous êtes à même de faire un excellent choix. J'y songerai, et nous parlerons de cela. Je n'ai qu'un regret au milieu de ma joie de vous revoir, c'est que vous ne soyez pas arrivé quinze jours plus tard.

— Pourquoi cela?

— Affaire d'intérêt pour vous. Il se présente une magnifique occasion de placer votre capital. La terre de...

Ici M. Louandre entra dans des détails que j'écoutai avec l'attention d'un homme positif, bien que la chose me fût très indifférente au fond; mais mon digne ami mettait tant de zèle à vouloir m'enrichir, que je lui eusse fait beaucoup de peine en ne le secondant pas de toute mon adhésion. — Ce serait une affaire faite dans quinze jours, ajouta-t-il, si vous n'étiez pas là; mais, dès qu'on vous verra au pays, les exigences, très modestes aujourd'hui, faute de concurrens, deviendront exorbitantes. On voudra vous faire payer la convenance, car on devinera parfaitement que je traite pour vous, tandis que, si on vous croyait en Chine, on n'y songerait pas. Voyons! si vous vous en alliez un peu? N'aviez-vous pas l'intention de revoir Paris, ou comptiez-vous vous arrêter et résider ici tout de suite?

— Je comptais aller à Paris pour me remettre au courant des choses de ce monde. J'irai dès demain, si vous voulez.

— Eh bien!... allez-y! vous m'obligerez, vrai! Je tiens essentiellement à ne vous rendre la gouverne de vos biens qu'après les avoir mis sur le meilleur pied possible. Croyez-vous pouvoir cacher votre retour? Qui avez-vous vu déjà?

— Catherine, et voilà tout.

— Oh! celle-là, on peut compter sur sa discrétion! Et personne ne vous a reconnu en route?

— Personne; je n'ai parlé à qui que ce soit.

— Et vous êtes venu du Puy?...

— A pied, sans un seul domestique. Le mien est encore à Marseille dans sa famille.

— Et vous vous en iriez bien de même jusqu'à une dizaine de lieues d'ici, sans vous faire connaître?

— Parfaitement, et d'autant plus que je n'ai ici ni domestique ni monture.

— Eh bien! vous ramènerez de Paris tout ce qu'il vous faudra. Partez demain, et ne sortez pas aujourd'hui de la maison. Il n'y a pas de danger que personne y entre, puisqu'elle est censée fermée et inhabitée. De cette manière-là, je réponds du succès de mon idée, et par ce temps de placement incertain et difficile, je vous assure un beau revenu et une complète sécurité, partant un mariage magnifique... Je ne sais pas encore avec qui, mais nous trouverons, *gardez-vous d'en douter*... Revenez vers le 15 juin, voilà tout ce que je vous demande.

Quand je me retrouvai seul dans cette maison déserte et sombre, je sentis l'horreur de la solitude peser sur moi beaucoup plus que dans les premiers momens d'émotion. J'avais perdu une dernière fois et sans appel le rêve de l'amour. Ma résolution de chercher le bonheur dans le repos semblait maintenant m'être prescrite par les circonstances. J'étais riche, j'avais des devoirs envers moi-même, et cela me faisait une peur véritable. Je devais compte de mon aisance et de mon crédit à une famille fondée par moi. Il ne m'était plus permis de rester garçon, sous peine de vieillir dans l'égoïsme et d'attirer sur moi la déconsidération qui s'attache aux misanthropes sans excuse. Ainsi mon bien-être me créait des obligations et me retirait ma liberté. Je me trouvai si triste de cela, que j'eus envie de repartir tout de suite pour l'Océanie.

Je m'interdis, et même sans trop d'efforts, de penser à miss Butler. J'éprouvais une sorte d'amère satisfaction à me dire que tout était brisé sans retour de ce côté-là, et que je ne m'étais pas trompé, lorsque, dans mes heures de désespoir, je l'avais accusée de froideur et d'ingratitude.

XVI.

J'étais si accablé d'ennui au bout de deux heures d'isolement et d'inaction dans un lieu rempli de souvenirs amers, que je résolus de n'y rentrer qu'avec une compagne de mon choix, et j'avais tellement hâte de me soustraire à la mélancolie noire qui semblait suinter sur moi des murs de mon château, que je pris le parti de dormir quelques heures et de me sauver vers minuit, aussitôt que la lune serait levée.

Je me jetai tout habillé sur le lit de la chambre d'honneur. C'est là que, dans mon enfance, ma mère me faisait faire la sieste auprès de son prie-Dieu quand nous étions seuls. Je me souvenais de l'avoir vue agenouillée à mon réveil comme je l'y avais laissée en m'endormant, affaissée plutôt que prosternée, pleurant ou rêvant dans l'attitude de la prière, et me donnant, à son insu, le navrant

et dangereux spectacle d'une douleur sans réaction et d'un inguérissable amour.

Je fis un rêve d'une effrayante réalité. Je vis ma mère debout auprès de mon lit, écartant les rideaux d'une main impérieuse et jetant Love dans mes bras, Love en pleurs qui me suppliait de l'épargner, et que j'étouffais de mes embrassemens sans m'apercevoir qu'elle était morte. Quand je m'imaginai n'avoir plus dans les bras qu'un cadavre, je poussai des cris qui me réveillèrent; mais je restai en proie à un tel sentiment d'horreur que je me levai pour fuir les visions de cette terrible chambre. Je courus à la fenêtre. La lune se levait. Il faisait froid, le torrent grondait, et le petit chien de Catherine hurlait d'une façon lamentable, comme s'il eût vu passer les spectres qui venaient de me visiter.

Je pris mon sac de voyage et je partis. Je marchai toute la nuit sans rencontrer une âme, et le soleil levant me trouva dans les bois qui entourent la Chaise-Dieu.

C'est une antique abbaye fortifiée, célèbre dans l'histoire locale par ses richesses, son importance et ses luttes contre les seigneurs pillards de la contrée. Les bâtimens imposans et vastes, flanqués de hautes tours carrées encore munies de herses, se relient, par plusieurs cours immenses, à l'église abbatiale, une merveille de l'art ogival, aujourd'hui consacrée au culte de la paroisse, mais encore garnie d'une partie de son riche et curieux mobilier, les stalles du chapitre adorablement sculptées, et les antiques tapisseries d'un prix et d'une rareté inestimables qui revêtent toute la partie supérieure du chœur.

Au pied de ce noble et puissant édifice, le village semble agenouiller ses humbles maisonnettes, et autour de ce village, autrefois habité par les ouvriers et les serviteurs de l'abbaye, s'étendent à perte de vue, sur les ondulations de la montagne immense, d'immenses bois de pins d'une tristesse solennelle et majestueuse.

Je revis avec un serrement de cœur étrange ces grands bois déserts que j'avais traversés tant de fois pour aller à Bellevue. Ils avaient grandi et épaissi durant mon absence, mais ils s'ouvraient toujours aux fraîches et gracieuses clairières tapissées d'herbes fines, aux jolis chemins de sable qui se précipitent vers de mystérieux ruisseaux, ou qui gravissent des élévations douces d'où l'on découvre au loin les vallées profondes de l'Auvergne et du Vélay, avec leurs horizons tourmentés, inondés de lumière.

Ne voulant pas me montrer aux habitans de la Chaise-Dieu, je m'éloignai de la vue du clocher et continuai ma route vers l'orient. Je comptais gagner une diligence du côté d'Issoire. La nuit avait été glaciale; le climat de cette région élevée est un des plus rigoureux

de la France. L'été n'y dure guère plus de deux mois, et le printemps est horrible. Le terrain sablonneux qui se resserre à la pluie rend cependant les communications faciles quand les neiges sont fondues. Aussi je marchais vite pour me réchauffer, et j'espérais être bientôt arrivé à une maison de paysans dont j'avais souvenance pour y avoir quelquefois mangé à la chasse. Je mourais de faim, et j'avais grand besoin de sommeil.

Mais une portion de forêt récemment coupée et absolument impraticable me força de chercher un détour. Je marchai encore une demi-heure et fus contraint de m'arrêter, épuisé de lassitude. Je m'étais complétement perdu. J'entendis la cloche d'un troupeau de vaches et me dirigeai de ce côté. L'enfant qui les gardait eut une telle peur de ma barbe qu'il s'enfuit en laissant son petit sac de toile où je trouvai du pain et une sébile de bois. Je m'emparai du pain en mettant une pièce de cinq francs à la place. Les vaches se laissèrent traire dans la sébile, et, après avoir satisfait ma faim et ma soif, je cherchai un coin découvert pour m'étendre au soleil, car j'étais beaucoup plus pressé de dormir que de savoir où j'étais.

Je dormis profondément et délicieusement. Quand je m'éveillai, le sac du vacher et le troupeau de vaches avaient disparu. L'enfant, en revenant les chercher, ne m'avait peut-être pas aperçu. Je comptais bien retrouver mon chemin sans le secours de personne, et je me remis en route tout en me disant que j'étais devenu un sauvage, puisque je reposais si bien à ciel ouvert sur la dure, tandis que les gros lits de plume et les épais rideaux de nos habitations auvergnates me donnaient le cauchemar.

Je m'engageai dans des sentiers que je jugeais devoir me ramener vers la Chaise-Dieu, mais où je m'égarai de plus en plus. Impossible de rencontrer une clairière, et, au bout d'une heure de marche sous l'ombrage des pins, je me trouvai sous celui des sapins de montagne, arbres très différens, aussi frais et aussi plantureux que les pins sont ternes, sombres et décharnés. Comme j'avais toujours monté pour chercher un point de vue quelconque, je ne m'étonnai pas de me trouver dans la région où croissent ces beaux arbres amis des nuages et des vents humides, et, comme le point de vue ne se faisait pas, je pensai être dans la direction de Saint-Germain-l'Hermite. Je me mis donc à redescendre, mais je rencontrai les bouleaux, et dès lors il n'y avait plus pour moi de doute possible. Je marchais droit sur la route d'Arlanc, c'est-à-dire sur Bellevue.

En effet, dix minutes plus tard, j'apercevais sous mes pieds la rampe tortueuse qui suit les ressauts de la montagne, et s'enfonce dans les chaudes vallées de l'Auvergne avec une rapidité audacieuse

et des bonds d'une grâce infinie. — Eh bien! non, ce ne sera pas ma destinée, pensai-je avec dépit. Je descendrai jusqu'à cette route, et je prendrai à gauche. A présent je sais où je suis. Il ne sera pas dit que j'irai où je ne veux pas aller.

Arrivé sur la route, je sentis la rapide transition de l'atmosphère, et je m'assis, baigné de sueur, au bord d'une petite source qui perçait le rocher taillé à pic. Je reconnaissais la source, et l'endroit, et le site, et jusqu'aux pierres du chemin. Pourtant, dans la crainte d'être trompé encore par quelque hallucination, je m'informai auprès d'un charretier qui passait. — Vous êtes bien sur la route d'Arlanc, me dit-il, et à un quart d'heure d'ici, en marchant devant vous, vous trouverez le château de Bellevue; mais si c'est là que vous allez, je vous avertis qu'il n'y a personne. Du moins les maîtres sont tous partis ce matin pour Issoire. — Je me dis aussitôt que si la famille Butler était du côté d'Issoire, je devais m'en aller par le côté d'Arlanc pour m'enlever toute chance et toute misérable velléité de la rencontrer. Je marchai donc sur Bellevue, résigné à passer le long du parc, et même devant la porte.

Le parc de Bellevue est un des plus beaux jardins naturels que j'aie jamais vus. C'est l'œuvre de la nature bien plus que celle de l'homme, et pourtant c'est M. Butler ou plutôt c'est Love qui l'avait créé, en ce sens qu'elle avait choisi, dans les propriétés qui avoisinent le château, le site le plus romantique, pour l'approprier aux besoins de la promenade. Ainsi que je l'ai dit déjà, la clôture était une limite bien plutôt qu'une défense, et nulle part l'œil n'était arrêté ou attristé par la vue d'un mur. Ce vaste enclos se composait du revers de deux collines boisées, qui venaient se toucher à leur base pour s'éloigner ensuite plus ou moins, de place en place, former d'étroits sanctuaires de verdure d'une adorable fraîcheur, et se souder au fond en un mur de rochers d'où tombait un mince ruisseau d'argent. Dans ce rocher, on avait pratiqué une voûte et une arcade fermée d'une grille tout à côté de la cascatelle; mais on avait si bien masqué cette sortie avec des plantes et des arbustes, qu'il fallait la connaître pour savoir qu'on pouvait s'échapper par là de cette espèce de *bout du monde*, c'est le nom qu'on donne en Auvergne, dans la Creuse, et, je crois, un peu partout, à ces impasses de montagnes. Tout le vallon du parc, véritable collier de salles de verdure, doucement incliné vers l'habitation, se terminait brusquement par une étroite brisure au pied du monticule, que dominaient les parterres et les bâtimens. Là encore le ruisseau faisait un saut gracieux et s'en allait dans le désert. Un sentier taillé dans la roche le suivait à travers les bois; mais le parc s'arrêtait réellement à la cascade, comme il avait commencé à la cascade située un quart de

lieue plus haut, et ces limites, tracées par la nature, en faisaient un paysage complet et enchanté que d'un coup d'œil on pouvait embrasser des fenêtres de la maison.

J'entrai dans ce paysage en enjambant le fossé et en écartant les branches de la haie. Je faisais là une chose qu'aucun des rares habitans de la montagne ne se fût permise, car il est à remarquer que nulle part la propriété n'est aussi scrupuleusement respectée que dans les localités ouvertes à tout venant. Dans la splendide Limagne, le terrain est trop précieux pour qu'on en perde un pouce; il n'y a donc là ni haies ni barrières, et la richesse immaculée des récoltes annonce la scrupuleuse probité des propriétaires mitoyens.

Situé à la limite de cette admirable et fatigante Limagne, trop ouverte au soleil en été et trop écrasée de corniches de neige en hiver, Bellevue était une oasis, une tente de verdure et de fleurs entre les grands espaces cultivés et les âpres rochers de micaschiste qui forment une barrière entre la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme. Le revenu des terres ou plutôt des roches adjacentes ne consistait qu'en bois, et ces bois magnifiques étant respectés comme l'ornement indispensable du site, le revenu était nul; mais en revanche M. Butler possédait une notable étendue de terres dans la plaine et de nombreux troupeaux sur les collines.

Je me sentais si détaché de mes anciens projets, que je contemplai le *Love's-Park* en amateur et en artiste pour la première fois. Je comparais cette charmante situation avec les grands sites que j'avais vus ailleurs, et je m'étonnais, après avoir fait le tour du monde, de retrouver dans ce petit coin de la France une poésie et même une sorte de majesté sauvage, dont aucun souvenir, aucune comparaison ne pouvait diminuer le charme. C'est ce qu'éprouveront tous ceux qui seront restés un peu naïfs, et qui n'auront pas perdu le goût du simple et du vrai après avoir assisté au spectacle enivrant des grandes scènes invraisemblables de la nature. Je m'étais attendu cependant à retrouver petite et mesquine cette montagne d'Auvergne que mon enfance avait sentie si vaste et si imposante, et je la retrouvais étroite et resserrée, mais profonde et mystérieuse comme une idée fixe, comme un rêve dont on ne voit jamais le bout, comme l'amour que j'avais porté si longtemps enfermé dans le secret de mon âme.

Et puis chaque site un peu remarquable a sa physionomie, qui défend la comparaison comme une exigence impie ou puérile. Les collines de Bellevue étaient petites, mais elles s'étageaient hardiment les unes au-dessus des autres, et, des grands sapins qui vivaient dans le froid, il fallait une heure pour descendre, par de bizarres sinuosités, jusqu'aux noyers, qui, exotiques délicats, s'épa-

nouissaient le long du ruisseau. Les croupes de ces collines, qui plongeaient dans le parc, étaient revêtues d'un manteau de feuillage varié, où le pâle bouleau frissonnait comme un nuage à côté du hêtre élégant et du sapin ferme et grandiose. C'était comme un tapis nuancé où l'œil ne s'arrêtait sur aucun contraste et nageait dans une suave harmonie de couleurs et de formes. Et je ne sais pourquoi cette grâce, cette harmonie, ce vague délicieux de la nature me représentaient Love dans sa première fleur de jeunesse, d'innocence et de touchante séduction; mais, en levant les yeux plus haut, je voyais la triple enceinte des monts se hérisser de roches orgueilleuses qui perçaient à travers les forêts, et je me disais: C'est ainsi qu'en elle la grâce et les parfums couvraient un cœur de pierre inaccessible.

XVII.

Il faut croire que ce fatal amour était en moi comme la source même de mon existence, car, en dépit de tous les avertissemens de M. Louandre et de toutes mes déceptions, je le sentis se raviver avec une énergie foudroyante. En vain j'amoncelais contre lui les raisonnemens et les preuves, en vain je me disais que Love avait dû perdre l'attrait de sa personne; je me retrouvais là aussi ému, aussi ardent que si toutes les choses du passé dataient de la veille. Je revoyais l'endroit où son père m'avait envoyé lui parler le jour de notre première entrevue, et le cœur me battait comme si j'allais la voir paraître au fond du vallon, montée sur son poney noir, et la plume de son chapeau au vent. Et puis je m'arrêtais sous un massif de sapins. C'est ici qu'elle était assise tandis que son frère cueillait de la mousse sur les arbres; c'est là qu'elle folâtrait avec lui comme un jeune chat, et qu'elle oubliait un livre latin qu'elle savait déjà lire, hélas! mélange bizarre d'enfance pétulante et de précoce maturité! C'est là-bas qu'un autre jour je la surpris lançant des barques de papier sur le courant du ruisseau pour amuser ce frère ingrat et despote qui lui a défendu d'aimer!

Tout à coup, en me reportant aux détails que M. Louandre m'avait donnés la veille, je fus pris d'une grande tristesse. Je me représentai l'avenir de cette pauvre Love, la fortune de son père et la sienne dissipées rapidement, Bellevue mis en vente en dépit des efforts du fidèle notaire, et la famille exilée de ce paradis terrestre où, depuis cinq ans, elle vivait heureuse au milieu des richesses intellectuelles péniblement amassées et conservées avec amour. Il y avait déjà dans le parc un certain air d'abandon qui sentait la gêne et qui n'était pas dans le caractère et dans les habitudes de Love.

Qui sait si quelque jour, bientôt peut-être, elle ne serait pas forcée de travailler pour vivre? Que ferait-elle alors? Où irait-elle? Il lui faudrait probablement se séparer de ces parens trop aimés et trop caressés dans leur capacité improductive, et aller remplir quelque obscure fonction d'institutrice pour gagner péniblement le pain de l'année.

Tout cela pouvait et devait arriver, et alors elle regretterait amèrement de n'avoir pas pris un soutien de famille, un ami aussi dévoué, mais plus ferme et plus clairvoyant qu'elle-même. Et moi qui avais autorisé et encouragé M. Louandre à me chercher et à me désigner une compagne, j'allais donc devenir pour jamais étranger à cette famille qui eût dû être la mienne! Elle marchait à sa perte, et moi j'étais riche, j'étais devenu instruit, je pouvais la sauver, et je m'occupais de mon mariage! Je n'avais plus qu'à dire : « Tant pis pour ceux qui n'ont pas voulu de moi! »

Cette idée me parut monstrueuse. « Non, m'écriai-je en moi-même, cela ne sera pas! Je ne me marierai pas. Je veux rester libre de sauver ma pauvre Love le jour où l'amitié fraternelle et l'amour filial qui me l'ont enlevée lui commanderont enfin de revenir à moi. Cela peut tarder trois ou quatre ans encore : eh bien! n'y en a-t-il pas cinq que j'attends, et les années de ma vie où Love n'est pas comptent-elles désormais devant moi? »

Je chassais de mon mieux ces résolutions romanesques et folles, mais mon cœur s'y obstinait, et jusqu'au soir j'errai dans le parc sans penser à chercher un gîte quelconque. Je ne me sentais plus vivre que par ma fièvre, et je ne voulais pas sortir de Bellevue sans avoir ressaisi ma volonté dans cette lutte de volontés contradictoires. L'amour l'emporta. J'allai droit à la ferme de Bellevue. On ne m'y reconnut pas, bien que je ne prisse aucun soin de me dissimuler. J'y passai la nuit, et le lendemain, après m'être informé de ce que je voulais savoir, je partis dans la direction d'Issoire.

La famille Butler s'était mise en route pour une tournée botanique ou géologique, comme elle en faisait tous les ans, soit au printemps, soit à l'automne. Je m'étais fait dire son itinéraire; j'étais résolu à le suivre. Je voulais revoir Love sans qu'elle me vît. Il me fallait absolument savoir si je l'aimais encore, et dans le cas contraire, c'est-à-dire si sa présence ne m'inspirait plus rien, j'avais tout à gagner à me débarrasser une fois pour toutes de l'obsession de son souvenir.

J'arrivai à Issoire, où les Butler avaient passé la nuit. Ils étaient repartis le matin même, mais sans qu'on sût où ils s'arrêteraient sur la route des monts Dore par Saint-Nectaire. Ils voyageaient à petites journées dans leur voiture, avec leurs chevaux, leur cocher

et un domestique. Ils allaient fort lentement, comme on peut aller dans un pays où l'on ne compte pas par lieues, mais par heures de marche. Ils s'arrêtaient dix fois par étape pour examiner, disait-on, les cailloux ou les mouches du pays. Je pris une nuit de repos à Issoire, et le lendemain je partis pour Saint-Nectaire.

J'étais toujours à pied, guignant tous les passans. J'avisai un colporteur qui se reposait sous un arbre, dans un endroit désert. Je me souvenais que ces gens vendaient quelquefois des vêtemens tout faits aux gens du peuple. Celui-ci n'en avait pas, mais il me désigna un hameau voisin où un de ses confrères était en train d'en proposer aux habitans. Je m'y rendis aussitôt. Je trouvai l'homme, et j'achetai un pantalon de velours de coton et une blouse de toile bleue. Un peu plus loin, je me procurai une grosse chemise. Mon chapeau de paille était convenablement usé et déformé. Je remis dans mon sac de voyage les vêtemens du touriste; je me chaussai, jambes nues, dans de gros souliers de paysan. Je coupai ma barbe avec des ciseaux, de manière à lui laisser l'aspect d'une barbe de huit jours. Je pris seulement sur moi les papiers nécessaires et l'argent dont M. Louandre m'avait muni. Je cachai le sac dans un mouchoir à carreaux noué aux quatre coins, et je sortis du bois où j'avais fait ma toilette et où je m'étais à dessein roulé sur la terre, frotté aux arbres et déchiré aux épines, dans un état de transformation très satisfaisant. Dès lors je m'avançai hardiment sur la route, et je pris mon repas dans un cabaret, à Champeix, après quoi je franchis d'un pied léger la sauvage gorge granitique qui serpente avec la Couze en se dirigeant vers Saint-Nectaire.

J'avais déjà fait cette route plusieurs fois, et je la savais peu praticable aux voitures; mais j'eus une inspiration qui me guida. Je me souvins qu'il y avait là, après les granites, une curiosité naturelle peu connue et qui n'étonne nullement les habitans de cette âpre région volcanique, mais qui avait pu tenter M. Butler, s'il ne l'avait pas encore vue : c'est une scorie de quelque cent pieds de haut, dressée au bord du torrent, et si mince, si poreuse, d'aspect si fragile, qu'elle semble prête à tomber en poussière. Elle est pourtant là depuis des siècles dont l'homme ne sait pas le chiffre, et quand on touche les fines aspérités de ce géant de charbon et de cendres, on s'aperçoit qu'il a une résistance et une dureté presque métalliques.

Ces sortes de scories gigantesques sont ce que les géologues appellent des *dykes*. Ils sont nombreux dans le Vélay et dans cette partie de l'Auvergne. Ce sont de véritables monumens de la puissance des matières volcaniques vomies à l'état liquide à l'époque des grandes déjections de la croûte terrestre. Le travail des eaux

courantes a entraîné les autres matières environnantes qui n'avaient pas la même compacité, et le dyke, soit cône, soit tour, soit masse carrée ou anguleuse, est resté debout, gagnant en profondeur de siècle en siècle, à mesure que l'érosion dépouillait sa base. C'est ce qui fait dire avec raison aux paysans de ces localités que les grosses pierres poussent toujours. On ne sait pas ce qu'il faudrait de siècles encore pour mettre à découvert les racines incommensurables de ces étranges édifices, déjà si imposans et encore si intacts, des convulsions de l'ancien monde.

Je me souvenais d'avoir remarqué celui-ci et d'en avoir parlé autrefois à M. Butler. Qui sait si, pour la première fois, il ne venait pas l'examiner? J'avais vanté à Love le site sauvage où il se trouve, la légère arche du pont rustique qui le touche, les flots impétueux et limpides du torrent qui le ronge, et sur les bords duquel se dressent d'autres dykes moins élevés, mais de la même forme et de la même apparence fragile, avec des cheminées volcaniques tordues en spirale, de gros bouillonnemens noirs et luisans comme du fer liquéfié et figé dans la fournaise, des bouches béantes s'ouvrant de tous côtés dans le roc, et une couleur tantôt noire comme la houille, tantôt rouge semée de points blancs, comme une braise encore ardente où l'on croirait voir voltiger la cendre, si le toucher ne vous prouvait pas qu'elle est adhérente et vitrifiée.

L'idée que je devais trouver Love au pied de ce dyke s'empara tellement de moi que je dévorai le chemin pour l'atteindre. Je regardais la trace des roues sur la pouzzolane, et au milieu des larges raies molles laissées par les petits chariots du pays, je voyais distinctement des coupures plus étroites et plus profondes qui ne pouvaient être que les empreintes d'une berline également chargée. Enfin, au-dessus des arbres épais qui laissent à peine apercevoir le beau torrent de la Couze, et au-dessus des maisonnettes du village de la Verdière semées sur les inégalités du sol, j'aperçus la tête rougeâtre du dyke semblable à un gigantesque tronc d'arbre que la foudre aurait frappé et déchiqueté; mais il n'y avait pas là de voiture arrêtée, et les traces se perdaient dans le sable noir battu par les piétons et les animaux.

Je n'osais plus faire de questions dans la crainte d'inspirer de la méfiance aux habitans et d'être signalé par eux à l'attention de la famille Butler, si elle venait à se trouver dans les environs. Je cheminais avec mon petit paquet passé dans un bâton, voulant avoir l'air d'un paysan en tournée d'affaires et non d'un voyageur quelconque en situation de flânerie suspecte. Je descendis au bord de l'eau comme pour me rafraîchir, et je regardai furtivement sous les mystérieux ombrages où la rivière se précipite tout entière d'un

seul bond puissant vers la base du dyke. Il n'y avait là que des laveuses à quelque distance du saut. Je fis sans affectation le tour du dyke; je vis enfin la trace encore fraîche d'un petit soulier de femme, et tout aussitôt, dans les herbes, un mouchoir brodé au coin du chiffre L. B.

Je m'emparai avec un trouble inconcevable de cette relique, et je repartis aussitôt. Love était venue là il n'y avait peut-être pas un quart d'heure. Je m'élançai sur la route, et au détour d'un angle de rochers je vis une voiture élégante et comfortable, traînée par deux beaux chevaux, avec deux domestiques sur le siége. L'équipage remontait au pas le cours du torrent. Je le suivis en me tenant à distance convenable. Puis la voiture s'arrêta. Love mit pied à terre avec Hope, et je les suivis d'un peu plus près, éperdu, le cœur en larmes et la tête en feu, mais veillant sur moi-même comme un Indien à la poursuite de sa proie.

Love avait grandi presque d'une demi-tête; mais, comme elle avait pris un peu d'embonpoint, l'ensemble de sa stature avait toujours la même élégance et la même harmonie de proportions. Elle portait toujours ses cheveux courts, frisés naturellement, soit qu'elle voulût par là mettre à profit le temps que les femmes sont forcées de sacrifier à l'entretien et à l'arrangement de leur longue chevelure, soit qu'elle sût que cette coiffure excentrique lui allait mieux que toute autre. On pouvait le penser, car, bien qu'elle fût tout à fait dépourvue de coquetterie, elle était toujours mise avec goût, et la plus austère simplicité ne l'empêchait pas de savoir d'instinct ce qui était à la convenance de sa taille, de son teint et du type de sa physionomie.

Sa démarche était toujours aussi résolue, ses mouvemens aussi souples et sa grâce naturelle aussi enivrante. Il me tardait de revoir sa figure. Elle se retourna enfin et se pencha à plusieurs reprises de mon côté pour ramasser des anémones blanches dont elle remplit son chapeau. Comme elle ne faisait aucune attention à moi, je la vis d'assez près pour tout observer. Ah! comme M. Louandre m'avait menti! Elle était dix fois plus belle que je ne me la rappelais.

XVIII.

Hélas! elle était gaie, elle était jeune, fraîche, radieuse, insouciante. Sa belle voix claire et son franc rire résonnaient toujours comme une fanfare de triomphe sur les ruines de mon âme et de ma vie. Forte et agile, elle traversait la route en un clin d'œil, allant dix fois d'une berge à l'autre pour faire son bouquet sans se laisser distancer par la voiture. Elle n'avait ni châle ni manteau, et rece-

vait bravement une fraîche ondée dont elle songea pourtant à préserver son frère, car elle envoya le domestique qui les accompagnait à pied chercher dans la voiture un vêtement pour lui. Je vis alors la tête de M. Butler se pencher à la portière. Jeune encore, M. Butler n'avait presque pas vieilli; seulement ses cheveux gris étaient devenus tout blancs, et rendaient plus vif encore l'éclat de sa figure rose et ronde, type de douceur et de sérénité.

Quant à Hope, il était loin de l'étiolement que m'avait fait pressentir M. Louandre, et qui eût pu le justifier de mes malheurs. Il était à peu près de la même taille que sa sœur, élégant et bien fait comme elle, d'une jolie figure distinguée, à l'expression plutôt polie que douce, car il y avait un éclair d'obstination et de fierté dans son œil bleu. Il était habillé à la mode anglaise, qui condamne aux petites vestes rondes et aux grands cols rabattus des garçons de dix-huit à vingt ans. Hope en avait quinze, et ce costume enfantin n'était pas encore ridicule chez lui, sa carnation étant très délicate et ses extrémités d'une finesse remarquable. J'observai aussi les valets. C'étaient deux figures nouvelles. Cette circonstance acheva de me rassurer.

Le frère et la sœur marchèrent environ dix minutes devant moi, et prirent bientôt de l'avance sur la voiture, qui montait une côte rapide. J'entendis Love dire au domestique à pied : « Restez près des chevaux; si le cocher s'endormait,... c'est si dangereux! » En effet, le chemin était fort peu plus large que la voiture, le roc montant à pic d'un côté, de l'autre tombant de même en précipice. Instinctivement je me plaçai entre les chevaux et l'abîme, et je vis Love se retourner plusieurs fois : il semblait que ma présence la rassurât; mais bientôt je m'élançai vers elle. Un taureau, à la tête d'un troupeau de vaches, venait à sa rencontre et s'arrêtait en travers du chemin, l'œil en feu, poussant ce mugissement rauque et comme étouffé qui indique d'une façon particulière la jalousie et la méfiance. Le troupeau était sans gardien, et Love avançait toujours, ne faisant aucune attention à la menace de son chef. Hope, armé d'une petite canne, semblait disposé à le provoquer plutôt qu'à reculer devant lui.

Je doublai le pas. Je savais que ces taureaux, élevés en liberté et très doux avec leurs pasteurs, sont quinteux et s'irritent contre certains vêtemens ou certaines figures nouvelles. Hope, courageux et déjà homme par l'instinct de la protection, se plaça entre sa sœur et l'ennemi, leva sa petite canne, et fit mine de frapper; mais, l'animal faisant tête, le jeune homme se jeta de côté et le toucha sur le flanc. Dès lors sa sœur était en grand danger. Le taureau bondit vers Love, qui se trouvait en face de lui. Elle eut peur, car elle fit un grand cri et recula jusqu'au précipice. Par bonheur j'avais eu

le temps d'arriver et d'arracher la petite canne des mains de Hope. J'en frappai le taureau sur le nez. Je savais que, dans notre pays, on se rend maître de ces animaux avec une chiquenaude sur les narines. Le taureau s'arrêta stupéfait, et, comme je le menaçais de recommencer, il tourna le dos et s'enfuit. Restait l'équipage à préserver de sa rancune. Le domestique à pied se réfugia bravement derrière la voiture, et le cocher, ne pouvant prendre du large, rassembla ses chevaux pour les empêcher de s'effrayer. Je suivis le taureau, et je le forçai encore, sans aucun danger pour moi-même, à passer sans attaquer personne. Je vis alors une sorte de débat s'élever entre le frère et la sœur. Hope, mécontent sans doute de ma brusquerie, ne voulait pas que l'on me remerciât, et Love insistait pour que le domestique m'amenât vers elle. Je craignis d'être reconnu, et, passant à ce dernier la canne de son jeune maître, je courus après le taureau, qui s'en allait très vite et qui pouvait être censé m'appartenir. Dès que je pus trouver un éboulement au précipice, j'y poussai l'animal en y descendant avec lui, puis je me cachai dans les détours de la montagne, laissant le domestique envoyé à ma recherche m'appeler à son aise.

Quand je vis que l'on renonçait à me trouver, je remontai sur la route, et je laissai la voiture me devancer beaucoup. J'arrivai à Saint-Nectaire une heure après la famille Butler, et, entendant dire aux habitans que *les Anglais* avaient été voir les grottes à source incrustante, je continuai mon chemin pour aller me reposer dans une maisonnette de paysan hors du village. Bientôt après, suivant le chemin doux et uni qui passe à travers une double rangée de boursouflures volcaniques, sorte de *via Appia* bordée de petits cratères qu'à leur revêtement de gazon et à leurs croûtes de laves, on prendrait pour d'antiques tumulus couronnés de constructions mystérieuses, je m'arrêtai à l'entrée du val de Diane, en face du château de Murol, ruine magnifique plantée sur un *dyke* formidable, au pied d'un pic qui, de temps immémorial, porte le nom significatif de *Tartaret*.

Puisque mes voyageurs avaient fait halte au dyke de la Verdière, ils ne pouvaient manquer de gravir celui de Murol. Je les vis arriver, et je les devançai encore pour aller me cacher dans les ruines. Je les trouvai envahies par un troupeau de chèvres qui broutaient les feuillages abondans dont elles sont revêtues. On les avait mises là depuis peu, car elles s'en donnaient à cœur joie, grimpant jusque sur les fenêtres et dans les grands âtres de cheminées béantes le long des murs aux étages effondrés. Il m'était bien facile de me dissimuler dans ce labyrinthe colossal, une des plus hautaines forteresses de la féodalité. Vue du dehors, c'est une masse prisma-

tique qui se soude au rocher par une base homogène, c'est-à-dire hérissée de blocs bruts que des mains de géans semblent avoir jetés au hasard dans la maçonnerie. Tout le reste est bâti en laves taillées, et ce qui reste des voûtes est en scories légères et solides. Ces belles ruines de l'Auvergne et du Vélay sont des plus imposantes qu'il y ait au monde. Sombres et rougeâtres comme le dyke dont leurs matériaux sont sortis, elles ne font qu'un avec ces redoutables supports, et cette unité de couleur, jointe quelquefois à une similitude de formes, leur donne l'aspect d'une dimension invraisemblable. Jetées dans des paysages grandioses que hérissent en mille endroits des accidens analogues, et que dominent des montagnes élevées, elles y tiennent une place qui étonne la vue et y dessinent des silhouettes terribles que rendent plus frappantes les teintes fraîches et vaporeuses des herbages et des bosquets environnans.

A l'intérieur, le château de Murol est d'une étendue et d'une complication fantastiques. Ce ne sont que passages hardis franchissant des brèches de rocher à donner le vertige, petites et grandes salles, les unes gisant en partie sur les herbes des préaux, les autres s'élevant dans les airs sans escaliers qui s'y rattachent; tourelles et poternes échelonnées en zigzag jusque sur la déclivité du monticule qui porte le dyke; portes richement fleuronnées d'armoiries et à moitié ensevelies dans les décombres; logis élégans de la renaissance cachés, avec leurs petites cours mystérieuses, dans les vastes flancs de l'édifice féodal, et tout cela brisé, disloqué, mais luxuriant de plantes sauvages aux aromes pénétrans, et dominant un pays qui trouve encore moyen d'être adorable de végétation, tout en restant bizarre de formes et âpre de caractère.

C'est là que je vis Love assise près d'une fenêtre vide de ses croisillons, et d'où l'on découvrait tout l'ensemble de la vallée. J'étais immobile, très près d'elle, dans un massif de sureaux qui remplissait la moitié de la salle. Love était seule. Son père était resté en dehors pour examiner la nature des laves. Hope courait de chambre en chambre, au rez-de-chaussée, avec le domestique. Elle avait grimpé comme une chèvre pour être seule apparemment, et elle était perdue dans la contemplation du ciel chargé de nuées sombres aux contours étincelans, dont les accidens durs et bizarres semblaient vouloir répéter ceux du pays étrange où nous nous trouvions. Je regardai ce qu'elle regardait. Il y avait comme une harmonie terrible entre ce ciel orageux et lourd, cette contrée de volcans éteints et mon âme anéantie, sur laquelle passaient encore des flammes menaçantes. Je regardais cette femme tranquille, enveloppée d'un reflet de pourpre, voilée au moral comme la statue d'Isis, ravie ou accablée par la solitude. Qui pouvait pénétrer dans sa pensée? Cinq ans

avaient passé sur cette petite tête frisée sans y dérouler un cheveu, sans y faire entrer probablement un regret ou une inquiétude à propos de moi. Et moi j'étais là, dévoré comme aux premiers jours de ma passion! J'avais couru sur toutes les mers et par tous les chemins du monde sans pouvoir rien oublier, tandis qu'elle s'était chaque soir endormie dans son lit virginal, autour duquel jamais elle n'avait vu errer mon spectre, ou entendu planer le sanglot de mon désespoir.

Je fus pris d'une sorte d'indignation qui tournait à la haine. Un moment je crus que je ne résisterais pas au désir brutal de la surprendre, d'étouffer ses cris... Mais tout à coup je vis sur cette figure de marbre un point brillant que du revers de la main elle fit disparaître à la hâte : c'était une larme. D'autres larmes suivirent la première, car elle chercha son mouchoir, qu'elle avait perdu, et elle ouvrit une petite sacoche de maroquin qu'elle portait à sa ceinture, y prit un autre mouchoir, essuya ses yeux, et les épongea même avec soin comme pour faire disparaître toute trace de chagrin sur son visage condamné au sourire de la sécurité. Puis elle se leva et disparut.

Mon Dieu! à quoi, à qui avait-elle donc songé? A son père ou à son frère menacés dans leur bonheur et dans leur fortune? A coup sûr ce n'était pas mon souvenir qui l'attendrissait. Elle me croyait heureux, guéri ou mort. Je pris, à la fenêtre brisée, la place qu'elle venait de quitter. Un éclair de jalousie me traversa le cœur. Peut-être aimait-elle quelqu'un, à qui, pas plus qu'à moi, elle ne croyait pouvoir appartenir, et cet infortuné, dont j'étais réduit à envier le sort, était peut-être là, caché comme moi quelque part, mais visible pour elle seule et appelé à quelque douloureux rendez-vous de muets et lointains adieux!

Il n'y avait personne. Le tonnerre commençait à gronder. Les bergers s'étaient mis partout à l'abri. Le pic de Diane, revêtu d'herbe fine et jeté au creux du vallon, dessinait sur le fond du tableau des contours veloutés qui semblaient frissonner au vent d'orage. Je ramassai une fleur d'ancolie que Love avait froissée machinalement dans ses mains en rêvant, et qui était restée là. J'y cherchai puérilement la trace de ses larmes. Oh! si j'avais pu en recueillir une, une seule de ces larmes mystérieuses! Il me semblait que je lui aurais arraché le secret de l'âme impénétrable où elle s'était formée, car les larmes viennent de l'âme, puisque la volonté ne peut les contenir sans que l'âme consente à changer de préoccupation.

Quand, après le départ de la famille, je me fus bien assuré, en épiant la physionomie enjouée du père et les allures tranquilles du fils, que ni l'un ni l'autre ne pouvait donner d'inquiétude immédiate à miss Love, quand j'eus exploré du regard tous les environs

et que toute jalousie se fut dissipée, je me pris à boire l'espérance dans cette larme que j'avais surprise. Et pourquoi cette âme tendre n'aurait-elle pas des aspirations vers l'amour, des regrets pour le passé? Elle n'était pas assez ardente pour se briser dans la douleur, mais elle avait ses momens de langueur et d'ennui, et si ma passion voulait se contenter d'un sentiment doux et un peu tiède, je pouvais encore émouvoir cette belle statue et recevoir le bienfait caressant et infécond de sa pitié!

Je fus épouvanté de ce qui se passait en moi. Ravagé par cinq années de tortures, j'aspirais à recommencer ma vie en la reprenant à la page où je l'avais laissée.

XIX.

Cette larme décida de mon sort, et je m'attachai, sans autre réflexion, aux pas de la famille Butler. Je la suivis de loin au village du Mont-Dore, où l'on m'avait dit qu'elle comptait passer au moins huit jours. J'y arrivai à neuf heures du soir par une pluie diluvienne, et j'allai prendre gîte chez un tailleur de pierres qui avait sa petite maison couverte en grosses lames de basalte à quelque distance du bourg. Je me rappelais cet homme, qui m'avait autrefois servi de guide, et qui m'avait plu par son intelligence prompte et résolue. C'était une bonne nature, enjouée, confiante, brave, un de ces Auvergnats de la montagne qui aiment bien l'argent, mais qui, selon leur expression, *connaissent le monde*, et qui, comptant sur la générosité du voyageur, ne cherchent pas, comme ceux des villages, à l'exploiter et à le tromper. — François, lui dis-je en entrant chez lui, vous ne me connaissez plus, mais je suis un ancien ami; j'ai eu à me louer de vous dans d'autres temps, et vous-même, vous n'avez pas eu lieu d'être mécontent de moi. Je suis déguisé, et voici ma bourse que je vous confie, ne voulant pas en être embarrassé dans mes courses. Vous ne perdrez pas votre temps avec moi, si vous voulez me garder le secret, me traiter devant tout le monde comme un de vos anciens amis qui passe par chez vous et qui vous rend visite. Faites que cela soit possible, et que personne dans le pays ne prenne ombrage de moi. Je sais que ce n'est pas aisé, car les guides sont jaloux les uns des autres, et je veux être guide pendant une semaine, sans avoir de querelles qui me forceraient à me faire connaître. Autrefois vous aviez coutume de dire, quand nous montions ensemble dans les mauvais endroits : On peut tout ce qu'on veut.

— Pour le coup, répondit François, sans retrouver votre nom et sans bien me remettre votre figure, je vous reconnais : c'est avec

vous que j'ai descendu *par le plus court*, aux gorges d'Enfer, un jour qu'il pleuvait des pierres du haut des puys. Il y a bien de ça huit ou dix ans peut-être?

— Peut-être bien, lui dis-je, ne voulant pas l'aider à retrouver mon nom. Voyons, ce que je vous demande, l'acceptez-vous?

— Oui, parce que ce ne peut pas être pour faire quelque chose de mal. Ça ne peut être ni pour tuer un homme ni pour enlever une femme mariée, n'est-ce pas?

— Sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous jure que je ne veux rien faire qui soit bien ou mal. Je veux regarder à mon aise et entendre causer une demoiselle avec qui je me marierai peut-être un jour, et qui ne me connaît pas.

— Tiens! s'écria François, j'ai déjà vu ici une histoire comme ça! Eh bien! cela se peut! Avec de l'argent, tout s'arrange, et quant à la discrétion, vous pouvez compter sur celle de tous mes camarades comme sur la mienne. Laissez-moi faire, et reposez-vous. Séchez-vous, mangez, dormez; la maison est à votre service.

En un clin d'œil, la femme de François fut debout, le feu rallumé, la soupe faite et le fromage servi. Ces bonnes gens voulaient me donner leur lit et aller coucher sur le foin de leur grenier. Je trouvai le foin beaucoup plus à mon gré, et même, ayant découvert un tas de balles d'avoine dans un coin, j'y fis étendre un drap blanc, et je m'y enfonçai comme un sybarite dans des feuilles de roses. Dès le lendemain, on m'avait cousu une paillasse et acheté une couverture neuve. Mon logement était au-dessus de l'étable à vaches et n'avait jamais servi qu'à l'engrangement des petites récoltes de mon hôte. Le chat faisait si bonne garde que les souris ne m'incommodèrent pas, et que, dans une cabane d'Auvergne, je pus ne pas souffrir de la malpropreté, bien que, rompu à toute sorte de misères, et à de bien pires que celle-là, je me fusse d'avance résigné à tout.

Il s'agissait pour François de se faire agréer pour guide à la famille Butler, qui ne le connaissait pas. Bien qu'elle fût venue plusieurs fois au Mont-Dore, le hasard avait voulu qu'elle n'eût jamais eu affaire à lui, et elle ne manquerait pas de redemander ses anciens guides. Il fallait donc décider ceux-ci à nous laisser briguer la préférence, et empêcher tous les autres de faire un mauvais parti à ma nouvelle figure. Ce que François mit en œuvre de prévoyance, de diplomatie et d'imagination, je ne m'en occupai nullement, si ce n'est pour payer sans discussion la condescendance et la discrétion de nos compétiteurs.

Le surlendemain de mon arrivée, tout était arrangé avec d'autant plus de promptitude que le service des guides, porteurs de

chaises et loueurs de chevaux, n'était pas encore réorganisé. La saison des bains, qui est aussi celle des touristes, ne commence au plus tôt qu'au 15 juin, quand le temps est beau : nous n'étions qu'au 1er, et le temps était affreux. Durant les dix mois de l'année où les pauvres montagnards de cette région ne vivent pas de la dépense des étrangers, ils exercent une industrie ou une profession quelconque. Aussi chacun était-il encore à son travail, les uns à la scierie de planches de sapin, les autres aux réparations des chemins et sentiers emportés chaque hiver par la fonte des neiges, d'autres encore au commerce des fromages, à la cueillette du lichen sur le Puy-du-Capucin, ou à l'extraction des pierres d'alun de la carrière du Sancy. François eut donc peu de jaloux à écarter, bien que les Butler, étant absolument les seuls étrangers débarqués dans le village, devinssent nécessairement le point de mire des prétentions rivales.

Mon plan improvisé réussissait donc comme réussissent presque toujours les entreprises que l'on ne discute pas. François critiqua seulement mon costume, qui lui parut beaucoup trop neuf pour être porté dans la semaine. Il me prêta une casquette bordée de loutre et une camisole de laine rayée avec un gilet de velours sans manches. Il me fit ôter mes bretelles et les remplaça par une ceinture rouge roulée en corde. Il retailla lui-même ma barbe et mes cheveux à sa guise. J'étais bien pour le moins aussi hâlé que lui, et il fut obligé de me déclarer irréprochable. Cette nouvelle toilette me donnait l'avantage de n'être pas reconnu aisément pour l'homme qui avait repoussé le taureau sur la route de Saint-Nectaire. Aussi, quand je parus devant la famille Butler, ni elle ni ses gens ne songèrent à me remarquer.

Il avait plu toute la veille, les chemins bas étaient inondés, et l'on avait demandé des chevaux; mais quand on eut gagné le pied de la montagne, on les renvoya : M. Butler aimait mieux marcher, et ses enfans voulaient faire comme lui. On avait pris trois guides : le beau-père de François, qui escortait M. Butler; François, qui suivait Love, et moi, qui avais choisi Hope, n'osant encore me placer si près de sa sœur. Chacun de nous portait une sacoche destinée aux plantes et aux minéraux, un marteau pour les briser, une bêche de botaniste, des vivres pour la collation, plus les manteaux imperméables, les chaussures de rechange, et divers autres ustensiles ou vêtemens de promenade.

Je n'avais pas eu besoin des leçons de François pour comprendre en quoi consistait le devoir d'un guide modèle. Marcher toujours devant, en regardant tous les trois pas si l'on doit ralentir ou accélérer son *train*, choisir le meilleur du terrain, écarter les pierres

avec le bout du pied sans les faire rouler sur ceux qui vous suivent, se retourner et offrir la main dans les endroits difficiles, et, si le voyageur dédaigne votre aide, s'arc-bouter dans les passages dangereux, de manière à le recevoir ou à le retenir, s'il tombe ou chancelle: tout cela m'eût semblé fort doux et facile, s'il se fût agi de Love; mais j'eus besoin de veiller beaucoup sur moi pour ne pas oublier souvent son orgueilleux frère, lequel affectait de me réduire à l'état de cheval de bât, et me remerciait de la main avec une sorte d'impatience dédaigneuse, quand je lui présentais le bras ou l'épaule. Cependant ce garçon, agile et hardi, n'était pas robuste, et il manquait absolument de prévoyance et de coup d'œil. Deux ou trois fois je le préservai en dépit de lui-même, et, comme il prétendait vouloir toujours prendre les devans, Love s'approcha de moi, et me dit tout bas : « Mon ami, ne le quittez pas, je vous prie; il n'est pas prudent. Arrangez-vous seulement de manière à ce qu'il ne s'aperçoive pas trop que vous le surveillez bien. »

Ce n'était pas une tâche aisée, et de plus je la trouvais déplaisante. Il me semblait aussi que ma figure déplaisait au jeune homme, bien qu'il ne songeât en aucune façon à la reconnaître. Peut-être même se trouvait-elle entièrement effacée de son souvenir. Quant à Love, elle ne m'avait pas regardé du tout, et je savais que M. Butler avait fort peu la mémoire des physionomies humaines : il n'avait que celle des noms et des choses.

Love avait, en me parlant, la douceur polie que je me rappelais lui avoir toujours vue avec les inférieurs, mais aussi cette nuance d'autorité que l'on est en droit d'avoir avec un guide bien payé. Elle avait dit : « Mon ami, je vous prie, » comme elle eût dit : « Brave homme, faites ce que je vais vous ordonner. » J'affectais un air simple et des allures rustiques auxquelles il ne m'était pas difficile de donner le caractère indigène le plus fidèle. Je retrouvais aussi sans effort l'accent des montagnes de l'Auvergne, qui n'est pas le *charabia* de convention qu'on nous prête à Paris, mais une sorte de gasconnage orné parfois du grasseyement provençal. Quant au patois proprement dit, je n'en avais pas oublié une locution, et je le parlais avec les autres guides de façon à satisfaire l'oreille la plus méfiante.

Les monts Dore, bien que plus élevés et plus escarpés que les monts Dôme, ne sont pas d'un accès très difficile en été, même pour les femmes; mais la saison que M. Butler avait choisie pour son excursion les rendait assez périlleux à explorer. Presque partout les sentiers avaient disparu, et les tourbes épaisses des hautes prairies, détrempées par l'humidité, se détachaient par énormes lambeaux qui menaçaient de nous engloutir. Le pied ne trouvait pas toujours

sur le sol la résistance nécessaire pour se fixer, et par endroits il fallait escalader des éboulemens de roches et d'arbres dont notre poids hâtait la chute. Quand le terrain n'était pas trop rapide, c'était un jeu, même pour M. Butler, qui était resté excellent piéton, et qui se piquait à bon droit d'avoir le *pied géologue;* mais par momens, sur des revers presque verticaux, je ne voyais pas sans trembler l'adroite et courageuse Love se risquer sur ces masses croulantes.

C'est cependant la seule époque de l'année où l'on puisse jouir du caractère agreste et touchant de ce beau sanctuaire de montagnes. Aussitôt que les baigneurs arrivent, tous ces sentiers, raffermis et déblayés à la hâte, se couvrent de caravanes bruyantes; le village retentit du son des pianos et des violons, les prairies s'émaillent d'os de poulets et de bouteilles cassées; le bruit des tirs au pistolet effarouche les aigles, chaque pic un peu accessible devient une guinguette où la *fashion* daigne s'asseoir pour parler turf ou spectacle, et l'austère solitude perd irrévocablement, pour les amans de la nature, ses profondes harmonies et sa noblesse immaculée.

Nous n'avions rien de pareil à redouter au milieu des orages que nous traversions, et j'entendais dire à Love qu'elle aimait beaucoup mieux ces chemins impraticables et ces promenades pénibles, assaisonnées d'un peu de danger, que les sentiers fraîchement retaillés à la bêche ou battus par les oisifs. — J'aime aussi le printemps plus que l'automne ici, disait-elle à son père. Les profanations de l'été y laissent trop de traces que l'hiver seul peut laver et faire oublier. Dans ce moment-ci, le pays n'est pas à tout le monde; il est à ses maîtres naturels, aux pasteurs, aux troupeaux, aux bûcherons et à nous, qui avons le courage de le posséder à nos risques et périls. Aussi je me figure qu'il nous accueille en amis, et que rien de fâcheux ne nous y peut arriver. Ces herbes mouillées sentent bon; ces fleurs, toutes remplies des diamans de la pluie, sont quatre fois plus grandes et plus belles que celles de l'été. Ces grandes vaches, bien lavées, reluisent au soleil comme dans un beau tableau hollandais. Et le soleil? Ne trouvez-vous pas que, lui aussi, est plus ardent et plus souriant à travers ces gros nuages noirs qui ont l'air de jouer avec lui?

Love avait raison. Cette nature, toute baignée à chaque instant, était d'une suavité adorable. Les torrens, pauvres en été, avaient une voix puissante et des ondes fortes. Le jeu des nuages changeait à chaque instant l'aspect des tableaux fantastiques, et quand la pluie tombait, les noirs rideaux de sapins, aperçus à travers un voile, semblaient reculer du double, et le paysage prenait la vastitude des grandes scènes de montagnes.

XX.

Comme *mes voyageurs* (c'est ainsi que je pouvais les appeler, de ce ton de propriétaire qui est particulier aux guides) connaissaient le pays, ils n'étaient pas pressés de refaire les promenades classiques, et ils allaient en naturalistes, étudiant les détails, cherchant à explorer des parties qui ne leur étaient pas familières et qui n'étaient guère explorables. Cependant, quand nous fûmes arrivés sur les hauts plateaux, tout danger cessa, et je pus abandonner mon jeune maître à lui-même.

Ces plateaux, souvent soutenus par des colonnades de basalte comme celles de mon vallon natal de La Roche, sont beaucoup plus élevés et plus poétiques. Ce sont les véritables sanctuaires de la vie pastorale. Le gazon inculte qui revêt ces régions fraîches s'accumule en croûtes profondes, sur lesquelles chaque printemps fait fleurir un herbage nouveau. Les troupeaux vivent là quatre mois de l'année en plein air. Leurs gardiens s'installent dans des chalets qu'on appelle burons (et burots), parce qu'on y fait le beurre. On marche sans danger, mais non sans fatigue, dans ces pâturages gras et mous, sous lesquels chuchotent au printemps des ruisselets perdus dans la tourbe. Là où règne cette herbe luxuriante et semée de fleurs, mais dont le sous-sol n'est qu'un amas de détritus inféconds, il ne pousse pas un arbre, pas un arbuste. Ces énormes étendues sans abri, mais largement ondulées, quelquefois jetées en pente douce jusqu'au sommet des grandes montagnes, d'autres fois enfermées, comme des cirques irréguliers, dans une chaîne de cimes nues, ont un caractère particulier de mélancolie rêveuse. La présence des troupeaux n'ôte rien à leur grand air de solitude, et le bruit monotone de la lente mastication des ruminans semble faire partie du silence qui les enveloppe.

Love se jeta sur l'herbe auprès d'une troupe de vaches qui vinrent flairer ses vêtemens et lécher ses mains pour avoir du sel. Ces belles bêtes étaient fort douces; mais je vis Love de si près entourée par leurs cornes, qu'il me fut permis de m'approcher d'elle pour la débarrasser au besoin de trop de familiarité. Je me tins cependant de manière à éviter son attention, redoutant toujours le premier regard qu'elle attacherait sur moi, et voulant éprouver d'abord l'effet de ma voix. Me sentant là, elle m'adressa plusieurs questions sur les habitudes de la prairie, les mœurs des chalets, et même elle me demanda si j'avais été gardeur de troupeaux dans mon enfance. Je n'hésitai pas à répondre oui, et comme je pouvais parler *ex professo* de ces choses qui diffèrent pourtant de celles de ma localité, mais que j'avais eu le loisir d'étudier là en d'autres temps, mes réponses parurent naturelles. Ma voix ne disait plus rien au cœur de Love.

Elle causa avec moi comme avec un étranger, avec un paysan quelconque. En ce moment, le soleil frappait très fort sur elle, et je voyais la sueur perler sur son front; j'ouvris un grand parapluie dont j'étais muni, et je le tins sur sa tête. Elle ne prenait jamais aucune de ces précautions pour elle-même; mais elle pensa que je voulais gagner ma journée en conscience, et elle me laissa faire. Je lui demandai si elle avait soif, et, sans trop attendre la réponse, je courus traire une chèvre dans ma tasse de cuir. Elle prit en souriant ce que je lui offrais, et après avoir bu, elle m'envoya auprès de son père et de son frère pour leur proposer de goûter cet excellent lait. Me trouvait-elle importun, comme le sont certains guides trop attentionnés? Dans tous les cas, elle ne parut pas vouloir me le faire sentir, car lorsque je revins auprès d'elle, Love me parla encore pour me demander si j'avais femme et enfans. Je lui répondis à tout hasard que j'avais une belle grande femme presque aussi blanche qu'elle, trois filles et deux garçons. Je commençais à m'amuser de ma douloureuse situation, et j'étais préparé à tous les mensonges.

— En ce cas, me dit-elle, vous aimez beaucoup votre femme, une femme qui est belle et qui vous élève de beaux enfans?

— Sans doute je l'aime beaucoup, répondis-je; mais elle a un défaut, c'est qu'elle est indifférente.

— Comment, indifférente? Elle ne vous aime pas autant que vous l'aimez? Est-ce là ce que vous voulez dire?

— C'est bien là ce que je veux dire. J'ai une femme comme il y en a peu, voyez-vous! une femme qui ne pense qu'à son travail et à ses enfans. Elle aime aussi ses père et mère, ses frères et sœurs; mais quant au mari, c'est par-dessus le marché.

— Vous avez l'air d'être jaloux d'elle; peut-être que cela vous rend injuste?

— Je serais bien jaloux comme un diable, si elle m'en donnait sujet; mais je sais qu'elle est sage, et d'ailleurs, voyez-vous, aimer un autre homme que moi, ça lui donnerait trop de peine. Il y en a comme ça qui ne peuvent pas loger deux sortes d'amitié à la fois.

— Je ne vous comprends pas bien, reprit Love en cherchant à me regarder. — Mais je me méfiais, et, assis en pente à deux pas au-dessous d'elle, je ne relevais pas la tête pour lui parler. — Vous pensez donc, ajouta-t-elle, que l'amitié est peu de chose en ménage? — Et comme si je fusse devenu tout à coup pour elle un sujet d'étude, elle me demanda quelle si grande différence je pouvais faire entre l'*amitié* que m'accordait ma femme et celle que je semblais exiger. Elle s'exposait à d'étranges réponses de la part d'un rustre; mais ou sa candeur ne les lui laissait pas prévoir, ou mon ton sérieux la rassurait.

J'avais beaucoup à faire pour m'expliquer, sans sortir de mon

personnage naïf et sans trahir le besoin que j'avais de lui arracher quelque réflexion sur sa manière de sentir un sujet si délicat. — Il y a bien des sortes d'amitié, lui répondis-je. Il y en a une tranquille comme celle de ce petit ruisseau qui coule là tout endormi sous vos pieds, et il y en a une autre qui mène grand train, comme la cascade que vous entendez d'ici. Je ne suis pas assez savant pour vous dire d'où vient la différence; mais elle y est, n'est-ce pas? Je sais bien que je me tourmente de tout ce qui peut tourmenter ma femme, et que si je la perdais, ce ne seraient pas mes enfans qui me la remplaceraient, tandis qu'elle, rien de ce qui peut m'arriver à moi tout seul ne la tourmente, et si je mourais, pourvu que les petits se portent bien et ne manquent pas de pain, elle conserverait sa bonne mine, et ne penserait pas plus à moi que si elle ne m'avait jamais connu.

— Je crois, répondit Love attentive, que vous vous trompez, et qu'une femme ne peut pas être aussi indifférente pour un bon mari. Je pense que vous vous tourmentez vous-même dans la crainte d'être trop content de votre sort, et cela m'étonne. Est-ce que vous n'aimez pas le travail, qu'il vous reste du temps pour vous creuser ainsi la tête?

Nous fûmes interrompus par Hope, qui lui dit en anglais : — Eh bien! que faites-vous donc là en conversation sérieuse avec ce guide?

— Sérieuse? répondit Love en riant. Eh bien! c'est la vérité, je parle philosophie et sentiment avec lui. Il est très singulier, cet homme, trop intelligent peut-être pour un paysan, et pas assez pour savoir être heureux. Et elle ajouta en latin : *Heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!* Puis elle lui demanda en anglais s'il n'avait pas les pieds mouillés, et, se levant, elle reprit avec lui sa promenade autour de la prairie.

Je les suivais et j'écoutais avidement tout ce qu'ils pouvaient se dire. J'entendais désormais parfaitement leur langue, et comme je ne leur inspirais aucune méfiance, je pouvais et je m'imaginais devoir surprendre entre eux, à un moment donné, le mot de mon passé et celui de mon avenir; mais je n'appris rien. Ils ne parlèrent que de botanique, et à ce propos ils mentionnèrent un certain classement, absurde selon Hope, ingénieux selon Love, que prétendait tenter M. Junius Black. J'avais oublié ce personnage, et son nom me frappa désagréablement, surtout parce que Love le défendait contre les dédains scientifiques de son frère. Ils en parlèrent comme de leur commensal accoutumé, mais sans que je pusse savoir où il était en ce moment et pourquoi il ne se trouvait pas avec eux. Je n'avais pas pensé à m'enquérir de lui à Bellevue. Peut-être y était-il resté, fixé aux précieuses collections comme un papillon à son épingle.

Pendant huit jours entiers, je suivis ainsi la famille Butler en pro-

menade, toujours chargé comme un mulet et toujours attaché aux pas du jeune homme. J'échangeais pourtant chaque jour quelques mots avec Love, qui me plaisantait sur ce qu'elle appelait mon humeur noire. Quand elle parlait de moi dans sa langue avec son frère, elle disait que mes raisonnemens et mon amour conjugal l'intéressaient; mais elle prétendait avoir une préférence pour François, dont l'humeur insouciante et les lazzis rustiques la tenaient en gaîté. Hope ne me parlait jamais que pour me donner des ordres, ou pour me prier d'un ton poli et bref de ne pas le toucher. M. Butler était toujours la douceur et la bonté même. Il ne paraissait pas me distinguer des autres guides, et il nous parlait à tous trois du même ton paternel et bienveillant.

Au bout de ces huit jours, durant lesquels, de neuf heures du matin à sept heures du soir, je ne perdais pas de vue un mouvement de Love, je fus bien convaincu qu'elle n'avait pas eu une pensée pour moi, puisqu'elle ne s'avisa pas une seule fois de remarquer ou de faire remarquer ma ressemblance avec le malheureux qu'elle avait connu. Je la vis toujours absorbée par l'étude de la nature, par le soin de montrer à son père tout ce qu'elle pouvait trouver d'intéressant, ou de le consulter pour le distraire de trop de rêverie. Quant à son frère, elle me sembla ne plus s'en occuper avec inquiétude. Elle avait pris toute confiance dans ma manière de l'escorter.

Un jour enfin, elle m'accorda tout à fait son attention, et elle dit en anglais à son père que si je n'étais pas le plus divertissant des trois guides auvergnats, j'étais à coup sûr le plus empressé, le plus solide et le plus consciencieux. — C'est bien, répondit M. Butler, il faudra lui donner à l'insu des autres un surcroît de récompense, à ce brave garçon-là!

— Oui certes, je m'en charge, reprit Love. Je veux lui acheter une belle robe pour sa femme, dont il est amoureux fou après cinq ans de mariage. Savez-vous que c'est beau d'être si fidèle, et qu'il y a dans ce paysan-là quelque chose de plus que dans les autres!

— Eh bien! répliqua M. Butler, dites-lui de nous conduire demain dans sa maison. Vous serez bien aise de la voir, sa femme, et peut-être saurez-vous leur dire à tous deux quelque bonne parole, vous qui avez toujours de si bonnes idées dans le cœur!

Love s'adressa alors à moi en français, et me demanda de quel côté je demeurais. J'étais un peu las de feindre. J'échangeai un regard avec François, et il répondit pour moi que je ne demeurais pas dans le pays même. Et puis, averti par un second coup d'œil, il rompit la glace, ainsi que nous étions convenus de le faire à la première occasion. — Mon cousin Jacques, dit-il en me désignant, demeure du côté du Vélay, dans un endroit que vous ne connaissez peut-être pas, et qui s'appelle La Roche.

— La Roche-sur-Bois? demanda Love avec une certaine vivacité.

— Oui, répondis-je. Est-ce que vous êtes de par là? Peut-être que vous avez entendu parler du propriétaire des bois où je travaille quelquefois, quand je ne viens pas chercher de l'ouvrage par ici, M. Jean de La Roche? Connaissez-vous ça?

— Oui, répondit brièvement Love en attachant sur moi le premier regard que j'eusse encore pu surprendre ou obtenir d'elle.

Et elle resta interdite, comme si pour la première fois elle s'avisait de la ressemblance.

— Eh bien! qu'est-ce que vous avez, ma chère? lui dit en anglais M. Butler en me regardant aussi.

— Vous ne trouvez pas, répondit Love, que cet homme a les mêmes yeux et le même front,... et aussi quelque chose du sourire triste de notre pauvre Jean?

Elle se détourna vite; mais je sentis sa voix émue, et ses paroles entrèrent dans mes entrailles comme une flèche.

— Je crois que vous avez raison, répondit M. Butler. J'y avais déjà pensé vaguement, et à présent je ne trouve rien là d'extraordinaire.

— Pourquoi? reprit Love avec animation.

— Parce que... mon Dieu, ma chère, vous n'êtes plus un enfant, et on peut vous dire cela. Le père de notre pauvre ami était jeune et un peu trop... comment vous dirai-je?... un peu trop jeune pour sa femme, qui était modeste en ses manières et contenue dans sa jalousie. Il courait un peu les environs, et l'on dit que beaucoup de villageois de ses domaines ont un air de famille... Voilà du moins ce qui se voit dans plusieurs localités seigneuriales, et ce que M. Louandre m'a raconté en me disant qu'avant et même depuis la mort de son mari, la pauvre comtesse de La Roche avait vécu dans les larmes d'une jalousie muette et inconsolée. Et c'est pourquoi, chère Love, autant vaut rester fille, comme vous l'avez résolu, que de se jeter dans le hasard des passions.

— Oui, reprit Love en s'asseyant au bord d'un beau réservoir d'eau de roche, où bondissaient des truites brillantes comme des diamans; je vois, par l'exemple de ce paysan jaloux de sa femme, que la passion peut troubler même le mariage, et par ce que vous m'apprenez des chagrins de la pauvre comtesse, je vois aussi que le veuvage et la solitude ne guérissent pas de ces déchiremens-là.

Elle prononça ces mots avec une tristesse qui me frappa. J'étais fort ému de la révélation que M. Butler venait de me faire des causes de l'étrange abattement où j'avais vu ma pauvre mère vivre et mourir, et en même temps je croyais voir percer un regret dans les réflexions de Love sur le veuvage du cœur. Nous étions auprès d'une scierie de planches, au penchant d'une verte montagne boisée. Ces usines rustiques sont très pittoresques dans les monts Dore. Celle-ci

était dans un site d'une rare poésie, et la famille y faisait halte pour prendre sur l'herbe sa collation portative de chaque jour. Nous étions chargés de trouver à cet effet de l'eau de source et une belle vue, ce qui n'était pas difficile, et nous servions nos voyageurs avec zèle; mais aussitôt que tout était à leur portée, ils nous faisaient asseoir tous trois assez près d'eux, et Love nous passait avec beaucoup de soin et de propreté la desserte, qui était copieuse.

Au moment où Love et son père s'entretenaient comme je viens de le rapporter, François lui improvisait un siége et une table avec des bouts de planches. Je feignis de trouver qu'il ne s'y prenait pas bien, et je m'approchai d'elle pour voir l'expression de son visage; mais elle se détourna vivement, et il me sembla que, comme au château de Murol, elle faisait un grand effort sur elle-même pour retenir une larme furtive. Quelques instans après, elle me regarda en prenant de mes mains la petite corbeille qui lui servait d'assiette pour déjeuner, et elle dit à son père en anglais : — Alors ce serait là un frère de Jean? — Et, sans attendre la réponse, elle me demanda si j'avais connu le jeune comte de La Roche.

— Comment donc ne le connaîtrais-je pas, répondis-je, puisque je demeure à une lieue de chez lui? Mais il y a longtemps qu'il est parti pour les pays étrangers.

— Où il s'est marié?... reprit-elle vivement.

— Quant à cela, répliquai-je résolûment, on l'a dit, comme on a dit aussi qu'il était mort; mais il paraît que l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

— Comment? s'écria-t-elle; qu'en savez-vous? Vous n'en pouvez rien savoir. Est-ce qu'il a donné de ses nouvelles dernièrement?

— La vieille gouvernante du château, qui est ma tante, en a reçu il n'y a pas plus de huit jours, et elle m'a dit : On nous a fait des mensonges, notre maître n'a pas seulement pensé à se marier.

— Mon père, s'écria Love en anglais et en se levant, entendez-vous? On nous a trompés! Il vit, et peut-être pense-t-il toujours à nous!

— Eh bien! ma fille, dit M. Butler un peu troublé, s'il vit, grâces en soient rendues à Dieu; mais, s'il n'est pas marié,... qu'en voulez-vous conclure?

— Rien,... répondit Love froidement après une courte hésitation, et, s'adressant à moi, elle m'ordonna d'aller chercher son frère.

J'eus en ce moment un accès de rage et de haine contre elle. Je me dirigeai vers Hope, qui s'oubliait à causer avec les scieurs; je lui dis fort sèchement qu'on l'attendait, et je m'enfonçai dans la forêt, comme pour ne plus jamais revoir cette fille sans amour et sans pitié, qui n'avait rien à conclure de ce qu'elle venait d'apprendre.

Mais François courut après moi; le brave homme savait tout mon

roman, que par le menu il m'avait bien fallu lui confier. — Où allez-vous? me dit-il. Venez donc! elle parle de vous! elle veut vous demander si M. Jean doit revenir bientôt de ses voyages. Elle me l'a demandé, à moi; mais, ne sachant pas ce que vous voulez qu'on dise là-dessus, j'ai répondu que je n'en savais rien. J'ai dit pourtant que je le connaissais, ce pauvre M. de La Roche, que je m'étais souvent promené avec lui, et que j'avais entendu dire qu'il avait eu depuis des peines d'amour pour une demoiselle trop fière qui ne l'aimait pas. Enfin j'ai parlé, je crois, comme il fallait parler.

— Et qu'a-t-elle dit de cela, elle?

— Elle m'a demandé si je savais ou si vous saviez le nom de cette demoiselle; à quoi j'ai dit non, et elle a paru tranquille.

— Eh bien! puisqu'elle est tranquille, laissons-la dans sa tranquillité! Ne répondez plus à aucune question, ne songez plus à me servir. Je m'en vais, je retourne chez vous, et demain je pars.

— Non pas, non pas! s'écria François en me retenant; elle parle très vivement de vous avec son frère. Je ne comprends pas ce qu'ils se disent, mais j'entends votre nom à tout moment. Ils ont l'air de se disputer. Il faut au moins que vous sachiez ce qu'ils pensent de vous. Revenez, revenez vite, car, si vous partiez comme ça fâché, elle pourrait bien se douter que c'est vous qui étiez là, et le père pourrait bien à son tour se fâcher contre moi. Souvenez-vous que vous m'avez juré que dans toute affaire je ne serais pas compromis, et que ça me ferait grand tort dans mon état de guide, si on savait que je me suis mêlé d'histoires d'amour.

François avait raison, et d'ailleurs ma fierté se révoltait à l'idée que l'on pouvait me deviner après m'avoir dédaigné si ouvertement. Je revins après avoir cueilli des fruits de myrtile, que M. Butler aimait beaucoup, et il me remercia en disant : Cet excellent garçon pense à tout! Vraiment, on voudrait l'avoir à son service! Jacques, quand vous voudrez travailler chez moi, je ne demeure pas très loin de votre endroit, vous n'avez qu'à venir; vous serez bien reçu!

— Oui, oui! ajouta Love; qu'il vienne, et qu'il amène sa femme! J'ai grande envie de la connaître.

Je m'imaginai qu'en disant cela, elle avait une intention malicieuse et qu'elle m'avait reconnu, car il y avait sur ses lèvres je ne sais quel mystérieux sourire qui me fit trembler de la tête aux pieds. Je regardai Hope : il ne prenait pas garde à moi, et il avait l'air de bouder sa sœur, qui, peu d'instans après, lui fit des caresses, et réussit à l'égayer sans paraître songer à me questionner sur le retour prochain ou possible de Jean de La Roche.

GEORGE SAND.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA
FRANCE ET L'ANGLETERRE
A MADAGASCAR

LA REINE RANAVALO ET LA SOCIÉTÉ MALGACHE.

I. *Three Visits to Madagascar during the years 1853, 1854, 1856, etc.*, by William Ellis, London 1858. — II. *Madagascar possession française depuis 1642*, par M. Barbier du Bocage, 1858. — III. *Rapport sur la colonisation de Madagascar*, par M. Bonnavoy de Prémot, 1856.

La grande île de la mer des Indes, dépendance naturelle du continent africain, se montre, comme lui, opiniâtrément rebelle à l'invasion étrangère. Aux persévérans efforts de l'Europe, elle oppose la longue ligne de ses sombres forêts, les deltas marécageux de ses fleuves, l'inimitié ou la circonspection de ses habitans. L'Angleterre, partout ailleurs si heureuse, y a vu presque entièrement échouer jusqu'ici les plus habiles tentatives de sa politique. La France y a planté son drapeau au temps où, avec Richelieu et Colbert, elle était colonisatrice; aujourd'hui même, elle y conserve des droits que, tous les cinquante ans, elle renouvelle : c'est ainsi qu'en 1840 notre artillerie a tonné sur ses rivages pour saluer dans une nouvelle prise de possession le nom et les couleurs de la France. Vaine formalité! Madagascar s'appartient à elle-même. Les Antilles, les îles de l'Océanie, Java, Bornéo, les archipels situés sous l'équateur ont vu leurs rivages occupés, leurs chaînes intérieures pénétrées par la Hollande, l'Espagne, la France, l'Angleterre, tandis que Madagascar,

exclusive et fermée, défie la conquête européenne; ses habitans, et faut-il les en blâmer? ont réussi à écarter les envahisseurs. En cela même consiste l'originalité du spectacle que nous présente la grande île : ailleurs nous avons entendu les bruits de la civilisation débordant comme une marée montante, nous avons vu le malheureux sauvage se débattre entre le fusil du *squatter* et la Bible du missionnaire, presque autant épouvanté des austérités prêchées par celui-ci que des coups portés par celui-là. Ici au contraire nous sommes en présence d'une société grossière, peu cultivée, parfois cruelle, mais originale, personnelle, n'ayant presque rien emprunté à l'Europe, pleine de méfiance à son égard. Si le sang coule, c'est entre Hovas et Sakalaves, sans que les blancs aient été mis en tiers dans la querelle, et il est presque aussi difficile de pénétrer dans Atanarive, la capitale de la reine Ranavalo, que d'arriver jusqu'à Yédo ou à Pékin.

Visiter Atanarive était le but que se proposait le révérend William Ellis, et pour l'atteindre il a fallu, de 1853 à 1856, que le persévérant voyageur s'y reprît à trois fois. Ce missionnaire, qui a longtemps évangélisé la Polynésie, y a laissé, et particulièrement aux Sandwich, de vifs et bons souvenirs. Était-ce seulement le soin d'intérêts religieux et commerciaux qui cette fois le guidaient et lui faisaient rechercher avec tant d'insistance son admission à la cour hova? Il semble permis d'en douter; mais, alors même que le missionnaire voyageur n'aurait pas cru devoir mettre le public dans la confidence complète des négociations qui pouvaient lui être confiées, sa relation telle qu'il nous l'a donnée n'en est pas moins très intéressante : elle nous transporte au cœur de l'île, offrant à la fois un spectacle curieux et un nouveau sujet d'étude sur des races assez différentes de celles que nous avons vues jusqu'ici; elle nous permet de nous arrêter encore au grand problème de l'avenir et de la destinée des peuples sauvages; enfin elle nous fournit, au milieu des détails de la narration, d'utiles élémens pour rechercher quelle part d'influence peut être réservée sur cette terre hostile à la France et à l'Angleterre.

I.

M. William Ellis quitta l'Angleterre en avril 1853. Au cap de Bonne-Espérance, il s'adjoignit un compagnon de voyage, M. Caméron, missionnaire comme lui, auquel un long séjour dans l'île avait rendu la langue malgache familière, et tous deux débarquèrent, au mois de juin suivant, à Port-Louis, capitale de Maurice. Voici quel était à ce moment l'état de Madagascar. Vers 1816, le chef hova Radama avait réussi à dominer la plupart des tribus indépendantes

qui se partageaient l'île; puis il avait conclu avec l'Angleterre un traité par lequel il abolissait la traite, et admettait les missionnaires à la condition qu'on lui servirait une subvention annuelle en armes et en munitions. L'Angleterre exerçait ainsi un véritable protectorat et semblait près d'hériter de l'ancienne influence française; mais de grands changemens n'avaient pas tardé à survenir : Radama était mort en 1828, et c'était une de ses onze femmes, la reine Ranavalo, qui s'était saisie du pouvoir à la suite d'une révolution de palais. Cette espèce de Catherine II malgache avait déployé une énergie remarquable, comprimant les insurrections, étendant les conquêtes de son prédécesseur, fermant son île. En 1835, elle chassa les missionnaires anglicans et persécuta les chrétiens; en 1843, elle expulsa tous les étrangers qui ne voulurent pas se reconnaître sujets malgaches. La France et l'Angleterre crurent devoir intervenir : on sait quelle fut la triste issue de l'expédition de Tamatave. A partir de ce moment, la reine adopta un système d'isolement complet, au grand détriment du commerce de Bourbon et de Maurice, qui s'approvisionnait à Madagascar de riz et de bétail. Tel était l'état des choses en 1853, lorsque les deux missionnaires tentèrent de pénétrer jusqu'à la résidence royale. Ils se proposaient d'obtenir la remise en vigueur des traités de commerce, de demander l'ouverture d'un port et de régler quelques intérêts religieux. Ils étaient encore chargés, a-t-on dit, de prémunir la reine contre les craintes d'une agression française; mais la relation du révérend Ellis ne permet pas de juger de l'exactitude de cette assertion. Ils prirent passage sur un des petits bâtimens de 60 à 80 tonneaux qui font le service de l'archipel africain, et après une assez rude traversée, car la mer conserve jusqu'à la hauteur du canal de Mozambique les grosses lames du cap des Tempêtes, ils se trouvèrent en vue de Tamatave.

La ville, entourée de falaises et de montagnes, est bâtie dans une dépression du terrain. Ses maisons de bois et de chaume se détachent du fond sombre et triste des hauteurs voisines au milieu de bouquets verdoyans de cocotiers, de pandanus et d'autres arbres d'essence tropicale. Non loin d'une vaste bâtisse qui sert de douane et au pied du fort qui protége le mouillage étaient dressées treize longues perches, à l'extrémité desquelles se balançaient des crânes humains; c'était un souvenir du débarquement anglo-français de 1845.

A peine le petit bâtiment avait-il franchi la ligne de récifs qui protége la rade contre la haute mer et pris place au mouillage, qu'un canot se détacha de la côte; il était monté par quelques hommes vêtus de grandes tuniques blanches maintenues à la ceinture par une écharpe. Le *lamba*, sorte de manteau indigène, retombait en

plis amples sur leurs épaules; ils ne portaient ni bas ni souliers, et étaient coiffés de chapeaux en jonc tressé aux larges rebords. Un officier, suivi de son secrétaire, monta sur le pont; c'était le maître du port. Il s'enquit du nom du bâtiment, du chiffre de son équipage et de l'objet de sa visite. Ce Malgache s'exprimait en anglais; il avait fait partie d'une ambassade envoyée en Europe en 1837, et se trouvait avoir visité la France et l'Angleterre. Il se mit à causer familièrement, demandant des nouvelles de la politique et des théâtres; il prévint les visiteurs qu'il n'y avait pas grand espoir que la reine se départît de ses mesures rigoureuses tant qu'on ne lui paierait pas une indemnité pour l'attaque de 1845, et il insista sur l'injustice qu'il y avait de la part de nations étrangères à assaillir un peuple parce qu'il prétendait faire prévaloir ses lois sur son territoire. Quant à une adresse que les négocians de Maurice avaient rédigée pour la reine Ranavalo, il ne pouvait pas s'en charger, cela regardait un officier spécial. En effet, cet officier, prévenu de l'incident, se présenta à bord, donna de l'adresse un reçu en langue malgache, et avertit que, pour l'envoyer à Atanarive et recevoir la réponse, c'était une affaire de quinze à seize jours; le gouverneur de la ville pouvait seul décider s'il convenait, dans l'intervalle, d'autoriser les communications du schooner avec la côte. Le lendemain, un pavillon blanc hissé sur la douane fit connaître que cette autorisation était accordée, et nos missionnaires purent débarquer.

A terre, ils furent traités fort amicalement. Leur ami, le maître du port, les conduisit à sa demeure, grande et solide construction indigène longue de cinquante pieds, haute de vingt à trente, entourée d'un vaste enclos consacré à diverses cultures, au milieu desquelles se dressent des étables et des huttes d'esclaves. La façade, sur laquelle s'ouvrent une porte et une série de fenêtres symétriques, est entourée d'un banc et ombragée par un large verandah. Les parois, faites de planches bien jointes, sont tapissées intérieurement par une sorte de tissu tressé avec une plante; dans un coin se trouvait un bois de lit à pieds recouvert de nattes, dans les autres des ustensiles de cuisine, des sacs de riz, des armes indigènes et européennes; au centre une table assez bien façonnée, sur laquelle étaient disposés des rafraîchissemens; enfin çà et là des siéges faits de nattes en forme de divans carrés. Plusieurs femmes étaient occupées dans diverses parties de cette vaste pièce; elles disparurent à l'entrée des visiteurs. On s'assit, et la conversation venait de s'engager, lorsqu'entra un nouveau personnage suivi de son cortége. C'était un homme grand et fort de cinquante à soixante ans, dont la physionomie rappelait entièrement le type des insulaires de la mer du Sud. Il était vêtu d'une belle tunique en forme de chemise à collet et à

poignets rabattus, recouverte d'un large *lamba* de soie composé de bandes écarlate, rouge œillet et jaune, avec des franges également diversifiées. Il n'avait pas de chaussures, et portait une casquette bleue avec une visière à filet d'argent et à lacet d'or. Deux de ses gens étaient armés, l'un d'un grand sabre de cavalerie, l'autre d'une lame étroite et courte. Ce personnage était Rainibehevitra, ce qui veut dire le *père des grandes pensées*, chef-juge de Tamatave, *douzième honneur* et le second en dignité dans la ville. Il tendit amicalement la main aux étrangers, excusa le gouverneur de n'avoir pu venir en personne, s'assit et prit part à la conversation, tandis que ses gens se groupaient respectueusement à l'écart, à l'exception cependant de l'un d'entre eux que les devoirs de sa charge retenaient auprès du maître, et qui remplissait un assez singulier office. On s'était remis à parler chemins de fer, marine à vapeur, télégraphie électrique, car l'esprit de ces insulaires est fort curieux et beaucoup plus ouvert que nous ne sommes portés à le croire, quand, sur un signe presque imperceptible du *père des grandes pensées*, le serviteur allongea avec dextérité un petit bambou long d'un pied, large d'un pouce, bien poli et orné d'anneaux, après en avoir préalablement détaché un couvercle retenu à l'une des extrémités par des fils de soie. Le chef-juge prit le cylindre, versa dans la paume de sa main une petite quantité d'une poudre jaunâtre, et, par un geste rapide, la fit passer sur sa langue sans toucher ses lèvres. C'était un mélange de tabac, de sel et de cendres d'herbes, qui est en grande faveur auprès des gens de toutes conditions. On ne fume pas à Madagascar, mais il n'y a pas un dignitaire qui n'ait dans son cortége un serviteur chargé de lui présenter ce mélange, et les pauvres gens, les plus misérablement vêtus, portent suspendu sur leur poitrine le précieux bambou.

Nos missionnaires furent autorisés à descendre chaque jour à terre, à la condition de retourner le soir à bord, et ils profitèrent de la permission pour visiter en détail Tamatave, dont, outre leurs amis indigènes, deux Français fixés en cet endroit, MM. Provint et de Lastelle, se plurent à leur faire les honneurs. La ville, qui compte environ trois mille âmes, a un aspect assez chétif; les demeures, à l'exception de celles des dignitaires et de quelques résidens étrangers, sont généralement misérables. La plupart des habitans appartiennent, ainsi que ceux de ce littoral, à la tribu betsimasaraka, race robuste et laborieuse, qui fournit en grand nombre des artisans et des laboureurs. Ils sont dominés par les Hovas, qui, débordant des montagnes de l'intérieur vers le commencement de ce siècle, se sont répandus en conquérans sur les rivages. Ceux-ci déploient beaucoup d'activité, d'énergie, et exercent une autorité despotique. Ils ne répugnent pas

au commerce, et se plaignaient de ce que le riz et le bétail étaient tombés à vil prix par suite de l'interruption des relations extérieures. Les Américains avaient hérité du commerce anglais et français; mais le chiffre de leurs affaires était insuffisant, parce que les États-Unis fournissent en abondance les mêmes produits que l'île.

Toute la population de cette côte, vainqueurs et vaincus, semble intelligente et industrieuse; il n'est pas rare de voir des indigènes parlant l'anglais ou le français; la plupart aiment à s'entretenir de l'Europe et de l'Amérique; quelques-uns déplorent l'expulsion des missionnaires, la fermeture des écoles et la proscription du christianisme, que Ranavalo a essayé d'étouffer dans le sang, ce qui n'empêche cependant pas son fils, le prince royal, Rakotond-Radama, de témoigner un grand penchant pour cette religion. Les découvertes modernes, les notions scientifiques, ne sont pas sans attrait pour ces hommes encore primitifs, et un des amis indigènes de M. Ellis rendit à l'histoire naturelle un service signalé en aidant le voyageur à se procurer un échantillon de l'*ouvirandra fenestralis*, autrement appelée *plante à treillis* et *feuille à dentelle*.

Cette plante, qui est particulière à Madagascar, où elle ne croît qu'en certains lieux, n'était guère connue encore que par des dessins. M. Ellis, qui est un amateur passionné d'histoire naturelle, avait inscrit ce *desideratum* sur son programme, et comptait bien rapporter au moins comme bénéfice de son expédition quelque spécimen du rare végétal. A peine eut-il mis le pied sur le sol malgache qu'il s'enquit de la plante, présentant aux indigènes un dessin qu'il avait copié sur les planches jointes à la relation de l'amiral Dupetit-Thouars; mais les uns ne l'avaient jamais vue, les autres prétendaient qu'elle croît dans des lieux inaccessibles. Enfin un des hôtes du missionnaire mit à sa disposition un indigène qui, après quelques jours de recherches, vint annoncer qu'il avait trouvé l'*ouvirandra* sur un petit cours d'eau, mais que les crocodiles étaient en ce lieu si abondans qu'il y aurait grand danger à l'aller quérir. Ce ne pouvait pas être là un obstacle sérieux, et peu après M. Ellis avait en sa possession le plant tant désiré. C'est une racine aquatique large de deux doigts, enfermée dans un petit sac brunâtre, et dont la substance blanche et charnue peut donner, rôtie, un bon aliment. Elle projette dans toutes les directions, à fleur d'eau, ses feuilles gracieuses et légères, longues de neuf à dix pouces, découpées comme une dentelle et passant, selon le degré de leur croissance, par toutes les nuances, depuis le jaune pâle jusqu'au vert foncé. Sur l'eau, l'*ouvirandra* forme un cercle de deux à trois pieds de diamètre, fermé par des feuilles d'un vert olive, tout rempli de feuilles diverses de grandeur et d'éclat, et d'où s'échappent des tiges flexibles termi-

nées par une fleur double. Le voyageur eut la joie de transporter sa plante saine et sauve à Maurice, de l'y conserver vivante, et c'est à la persévérance de ses soins que sont dus les beaux pieds d'*ouvirandra* que nous avons pu admirer dans *Regent's-Park* et *Crystal-Palace*.

Au bout de quinze jours, la réponse de la reine arriva : sa majesté demandait comme indemnité pour l'affaire de Tamatave 15,000 dollars. A ce prix, elle consentait au renouvellement des relations de commerce. Ce premier point fut seul obtenu ; la reine n'avait répondu sur le reste que d'une façon évasive, sans ôter cependant aux Européens toute espérance de pouvoir par la suite pénétrer dans l'intérieur. En attendant le moment favorable à cette nouvelle expédition, le petit bâtiment remit à la voile, passa sous le cône massif de Bourbon, et ne tarda pas à voir se dessiner dans le lointain les riantes vallées, les montagnes verdoyantes, les blanches villas qui enveloppent Port-Louis. Notre ancienne colonie allait, durant plusieurs mois, retenir le missionnaire, et nous nous arrêterons avec lui dans cette île, qui, au milieu de l'activité que lui ont imprimée ses nouveaux maîtres, conserve bien des traits encore de sa physionomie française.

II.

La capitale de l'ancienne Ile-de-France s'élève sur les bords d'une baie enfermée de trois côtés par des montagnes que domine le Pouce, piton haut de 2,800 pieds. Son port vaste et sûr est protégé par une citadelle placée au sommet d'un cap escarpé. L'aspect des quais, des constructions, de l'hôtel du gouvernement, vus de la mer, est imposant. A droite et à gauche s'étendent comme deux villes distinctes le camp des *coolies* et celui des créoles ; les premiers sont des Indiens amenés de la côte de Malabar, les autres des hommes de couleur de toute nuance venus d'Afrique et de Madagascar, esclaves affranchis et fils d'esclaves. Le quartier des *coolies* est signalé au loin par une espèce de coupole et de minaret, et les huttes des créoles s'échelonnent en amphithéâtre au milieu de la verdure. On ne compte pas moins de dix mille Indiens à Port-Louis, et ce n'est, à ce qu'il paraît, que la huitième partie de ce que l'île entière en contient. Ces hommes sont industrieux, durs au travail, mais ils vivent à part sans se laisser pénétrer par les habitudes étrangères ; les ministres anglicans n'obtiennent au milieu d'eux aucun succès, et c'est en vain qu'on a voulu plier leurs enfans à l'éducation anglaise.

La population de Port-Louis, qui ne s'élève pas à moins de soixante

mille âmes, est une des plus bigarrées du monde entier. Les quais, les grands magasins, les quartiers populeux présentent dès l'aube un spectacle tout particulier de variété et d'animation. Là se mêlent et se pressent Arabes, Persans, Bengalis, Chinois, marchands de Mascate et de Bombay, de Tranquebar, de Pondichéry, de Madras, de Calcutta, de Canton, de Singapore, acheteurs et vendeurs anglais et français, miliciens anglais, *policemen* vêtus comme ceux de Londres, à l'exception d'une coiffe blanche qui protége leur tête contre les ardeurs du soleil, agens de la police indienne en turbans, en robes blanches serrées par des ceintures bleues. Des colporteurs arabes et indiens, des créoles noirs et jaunes portant sur leur tête de grandes corbeilles, des Chinois avec leurs marchandises, fruits, légumes et gibier, suspendues à une longue perche et se balançant en équilibre sur leurs épaules, sollicitent les acheteurs par des cris où toutes les intonations, tous les vocabulaires sont représentés, mais où cependant le français domine, car les créoles en ont retenu l'usage et l'ont transmis à beaucoup de nouveau-venus. C'est ainsi que sur les boutiques, où ils débitent toute sorte de menues marchandises, la plupart d'entre eux ont placé des enseignes françaises, qui à la vérité ne sont pas toujours d'un style irréprochable, et où le mot *petit*, affectionné des noirs, revient fréquemment : *Au Petit Fashionable, au Petit Cosmopolite*. Au-dessus de la porte d'un marchand de tabac, on lit *au Petit Élégance;* un ferblantier, dont la boutique n'a pas six pieds carrés, a écrit à la fois sur la porte et sur la fenêtre *au Petit Espoir;* un marchand de confections, *au Temple des Douces;* d'autres, *à Bon Diable, à Pauvre Diable;* un mercier, *à la Grâce de Dieu*, et un parfumeur *à la sainte Famille*. Les noms des domestiques de couleur ne sont pas non plus sans une certaine originalité : ils s'appellent Aristide, Amédée, Adonis, Polydore, et les femmes Cécile ou Uranie. Paul et Virginie sont aussi des noms très répandus, car la touchante fiction de Bernardin de Saint-Pierre est devenue à l'Ile-de-France une vivante réalité. Dans le nord de l'île, au-delà du piton de la Découverte et du quartier des Pamplemousses, où est aujourd'hui planté un jardin qui est peut-être le plus riche et le plus beau du monde entier, dans lequel les arbustes et les fleurs de l'Afrique, de la Chine, de l'Inde, de l'archipel asiatique, de l'Australie, de l'Amérique du Sud, viennent également bien et charment à la fois le regard, une longue allée de palmiers et de lataniers mène au rivage où la tradition veut que Virginie soit revenue mourir. Au large se montrent l'île d'Ambre et la passe du Saint-Géran. Une anse du rivage s'appelle la baie des Tombes, parce que c'est là, dit-on, que les deux amans furent ensevelis, et dans un petit jardin, sur le bord d'un ruisseau, sous un groupe de bambous

que le vent balance, deux larges pierres sépulcrales surmontées d'urnes funéraires sont appelées les tombes de Paul et de Virginie. Plus d'un étranger va faire ce pèlerinage; par malheur, ce qui dépoétise un peu ces souvenirs, c'est que quand le visiteur, l'esprit plein d'émotion et de recueillement, se présente pour rendre hommage à l'une des plus touchantes créations de l'imagination humaine, un gardien, allongeant la main, demande : *Sir, six pence if you please!*

Un des endroits les plus intéressans où le visiteur puisse s'arrêter à Port-Louis est le cimetière situé sur un terrain bas, en dehors de la ville, près de l'entrée méridionale du port; il se prolonge jusqu'au bord de la mer par une longue avenue de *filao,* sorte de cyprès élancé et maigre dont les feuilles produisent, au moindre souffle de vent, un bruit triste et monotone. Là, des hommes de tous les pays, de toutes les conditions, de toutes les couleurs sont venus prendre leur sépulture, et au milieu des monumens de tous genres, en général bien entretenus et surmontés de vases d'où débordent les fleurs, et surtout l'amarante, on peut çà et là, sur quelques pierres à demi usées par le temps, lire une épitaphe et un nom qui rappellent la France.

C'est aussi l'architecture française qui prévaut dans la ville pour les habitations de la classe aisée; les maisons, protégées par des verandahs ou des ouvrages en treillis, sont de pierre colorée en jaune et forment des rues bien alignées, arrosées par des courans d'eau fraîche et ombragées par des arbres des plus rares essences tropicales. De loin en loin s'ouvrent quelques jardins où la passion des habitans de l'Ile-de-France pour les fleurs se manifeste par d'admirables produits. Non loin du lieu de débarquement se tient le marché, véritable bazar où sont accumulés les produits du monde entier. Il occupe deux larges carrés recouverts et coupés chacun par une grande rue. Dans l'un sont accumulés les fruits, les végétaux, les oiseaux les plus variés et les plus riches de la création, tous les légumes, ceux de France, de l'Inde et du Chili. Les marchands sont généralement des *coolies;* on les voit accroupis à terre ou perchés sur des tabourets, les jambes croisées. Dans le même marché se vendent encore les ouvrages de cuivre, de vannerie, les meubles, la coutellerie, la mercerie, l'orfèvrerie, la parfumerie. En face, dans l'autre marché, on trouve le pain, le poisson, les crustacés, la viande; les bouchers sont Indiens, à l'exception des marchands de chair de porc, qui sont Chinois. Ce bazar, surtout le matin, est encombré d'acheteurs. Un autre spectacle, également curieux par sa diversité, est celui que donne la *société d'agriculture des arts et sciences* de Maurice dans son exposition annuelle, qui se tient ordi-

nairement à la fin de l'hiver, en septembre. On y voit tous les produits, depuis les machines anglaises jusqu'aux ouvrages délicats en fibres et en feuilles de cocotier qui sortent des mains des Japonais, des Cochinchinois et des insulaires de l'Océanie; mais le principal objet du commerce de Maurice, celui qui en fait la richesse, c'est le sucre : cette petite île n'en exporte pas moins de 220 millions de livres par an; c'est la cargaison de trois cents bâtimens de 500 tonneaux.

Les quartiers malabar, chinois et créole ont une physionomie tout à fait différente de la ville principale. Les maisons et les boutiques y sont généralement de bois; les vastes magasins y sont remplacés par des échoppes où se vendent au détail toute sorte de marchandises. Les *coolies* sont en possession d'un grand nombre d'industries; cependant les Chinois commencent à leur faire concurrence, et ils ont pris déjà le monopole de l'ébénisterie. Le marchand chinois est bien plus actif, bien plus empressé que le marchand malabar : celui-ci se tient indolemment assis, les jambes croisées, au milieu de sa boutique; autour de lui, les marchandises s'amoncellent en pyramides, et pour servir ses chalands, la plupart du temps il n'a qu'à saisir, sans se lever, les objets à portée de sa main. Il n'est pas absolument rare de voir un de ces indolens vendeurs répondre à la demande d'un article : « Là-haut, dans cette pile; mais il fait trop chaud pour l'y aller prendre. » Les tailleurs et les cordonniers *coolies* travaillent accroupis et se servent de leurs orteils pour tenir l'étoffe ou le cuir avec une étonnante dextérité. Tous les hommes de cette race travaillent assis ou couchés; il n'y a pas jusqu'aux scieurs de pierre qui ne fassent leur besogne accroupis, et il semble que les membres longs et flexibles de ces Indiens, si différens des membres musculeux des créoles, aient sans cesse besoin d'être repliés. Toutes les fois que les marchandises d'une boutique ne craignent pas l'air, on est certain de voir le Malabar s'installer à sa porte au milieu de ses paquets. De même beaucoup d'autres s'ent vont par les rues exercer des industries nomades : le barbier, muni de son rasoir, de ses ciseaux et d'un petit miroir, s'établit à l'ombre d'un mur ou sous une natte, si le soleil est vertical, et rase ou coupe au milieu du cercle de ses cliens.

Sur les quais, dans les gares, aux portes des magasins, on retrouve encore les *coolies* et les Chinois en concurrence; ils débarquent et rangent lès marchandises. Les premiers, qui ne vont guère que par bandes, font entendre en travaillant un chant bas et monotone; les autres, plus robustes, n'interrompent jamais leur travail, même sous le plus ardent soleil; ils vont et viennent sans bruit, n'échangeant que de loin en loin entre eux un cri rauque et guttural.

Les grandes entreprises, les sucreries, les plantations sont entre les mains des Anglais, de quelques Français et d'un petit nombre de créoles. Parmi ceux-ci, il en est de fort intelligens, qui, sur cette terre active et libre, sous la protection des lois et sans avoir beaucoup à souffrir des préjugés de race, ont déployé en toute sécurité leur intelligence, leur énergie, et amassé quelquefois de grandes fortunes. De ce nombre était l'un des hôtes de M. Ellis, qui n'employait pas moins de trois cent soixante cultivateurs, et cet homme de couleur déployait le plus grand zèle pour répandre au milieu de ses ouvriers et de ses nombreux serviteurs *coolies* et créoles la moralité et les sentimens religieux. Tous ces riches planteurs et négocians ont aux environs de Port-Louis, à Roche-Bois, à Nouvelle-Découverte, à Peter-Botte-Mountain, des villas et des cottages délicieux avec des cascades, des jardins, des points de vue de toute beauté, et semés sur le penchant des pitons volcaniques, au milieu de la plus luxuriante végétation.

C'est dans un tel séjour et avec les nombreux amis qu'il s'y était créés que le révérend Ellis attendait le moment de faire une nouvelle tentative pour pénétrer dans Madagascar. Les négocians de Maurice avaient promptement souscrit les 15,000 dollars réclamés par Ranavalo, et l'un d'entre eux était parti avec M. Caméron pour remettre cette indemnité à la reine. Les envoyés revinrent porteurs d'une lettre de Rainikietaka, *treizième honneur*, officier du palais, qui faisait savoir que la compensation offerte pour l'offense commise par William Kelly et Romain-Desfossés, avec trois vaisseaux, était acceptée, à la condition que l'administration de Maurice reconnaîtrait que son argent ne lui conférait aucun droit ni sur la terre, ni sur le royaume de Madagascar. Les Européens étaient prévenus qu'il leur était interdit de prendre possession d'aucune place, d'aucun port dans les limites de l'île, et d'acheter des produits dont l'exportation était défendue. Les droits sur les objets importés et exportés étaient fixés à 10 pour 100. A ces conditions, la réouverture du commerce était accordée, et la reine consentait à ne pas rétablir la traite et la vente extérieure des esclaves, supprimées par Radama. La lettre contenait en outre ce passage : « ... Un certain Européen français a pris possession d'un lieu à Ibaly, où il a élevé une maison, un magasin, et dont il a fait un port pour les vaisseaux. Nos officiers supérieurs ont été envoyés pour l'expulser et le renvoyer par mer. Nous ne le tuerons pas, mais sa propriété sera confisquée parce qu'il a pris possession d'un port, et nous ne promettons de l'épargner que si lui-même ne tue aucun soldat, car alors ceux-ci pourront le faire périr. Nous avons voulu vous prévenir de ce fait pour que vous n'ayez pas à dire : Pourquoi, quand le commerce

vient d'être rouvert, détruisent-ils encore des propriétés d'Européens? »

Peu de temps après, en signe d'une entière bonne intelligence, l'autorisation vint de faire enlever et d'enterrer les ossemens anglais et français qui blanchissaient devant Tamatave. Ce furent les Français de Sainte-Marie, prévenus les premiers, qui eurent le mérite d'enlever ce hideux trophée et de rendre à nos compatriotes les honneurs tardifs de la sépulture. Voyant les circonstances si favorables, M. Ellis fit les préparatifs de son second voyage, et envoya en mai 1854 une lettre aux autorités d'Atanarive pour les informer de l'intention dans laquelle il était de se rendre à Tamatave et demander l'autorisation de visiter la capitale. Sur ces entrefaites, une grande calamité s'était abattue sur Maurice : deux bâtimens transportant de l'Inde des *coolies* avaient apporté avec eux le choléra. Favorisé par de brusques changemens de température, il fit un nombre de victimes considérable; souvent le chiffre en dépassait cent par jour. Le tiers de la population avait quitté Port-Louis; tous les véhicules avaient été mis en réquisition par la municipalité pour le transport des cadavres; les magasins, les boutiques, à l'exception de celles des droguistes et des pharmaciens, étaient fermées; les journaux paraissaient imprimés seulement sur une page qui tout entière était consacrée à donner les noms des principales victimes et à indiquer des remèdes; les églises chrétiennes ne cessaient d'implorer la miséricorde divine, et l'on voyait en longues processions les Indiens et les Chinois porter de l'encens et des offrandes à leurs idoles. Un fait très remarquable, c'est que le fléau épargna presque complétement ces Asiatiques. Cependant ils étaient nombreux, entassés, dans de mauvaises conditions de propreté et d'hygiène. Les créoles comme les Européens tombèrent par centaines.

Ce fut au commencement de juin, dans un moment où le fléau semblait vouloir sévir avec moins de rigueur, que le missionnaire quitta de nouveau Maurice pour Madagascar.

III.

Quand le bâtiment qui portait le voyageur arriva en vue de Tamatave, un employé monta à bord, s'enquit de l'état sanitaire de l'équipage, et signifia que jusqu'à nouvel ordre il fallait rester en quarantaine. Au bout de huit jours, lorsqu'il fut bien constaté qu'aucun symptôme de choléra n'existait à bord, les communications avec la terre furent autorisées, et le missionnaire eut la permission, que la première fois il n'avait pas obtenue, de débarquer son bagage, après

cependant une visite préalable de la douane. Un Français, M. Provint, mit à la disposition de M. Ellis une jolie maison indigène, avec son grand toit triangulaire, son verandah soutenu par des colonnes de bois, ses fenêtres symétriques, et ses cloisons faites de planches bien ajustées. Cette habitation s'ouvrait sur une sorte de place qui présentait dès le matin un spectacle de grande animation. De jeunes filles esclaves, à la physionomie agréable et vive, les cheveux tressés en petites nattes ou relevés en épais bandeaux, vêtues de chemises blanches et de jupes de couleur, venaient, portant des bambous longs de sept à huit pieds, chercher de l'eau à un puits protégé par une margelle de bois. Elles puisaient le liquide avec de larges cornes de bœuf, et repartaient avec leurs singuliers vases en équilibre sur chaque épaule.

Le missionnaire fut traité avec une extrême bienveillance. Ses anciennes connaissances se rappelaient à son souvenir par des présens de gibier et de volaille; chacun témoignait du plaisir de le revoir, et, peu de jours après son débarquement, il fut convié avec les autres résidens étrangers à un grand repas donné à l'occasion de l'une des principales fêtes de Madagascar, le renouvellement de l'année, qui est fixé dans l'île au solstice de juin. Dès le 24, tous les travaux cessèrent; les chefs et les officiers de Tamatave, en grand costume, chacun accompagné de sa suite, se faisaient porter en palanquin chez le gouverneur pour lui rendre leurs devoirs. Le peuple avait revêtu ses habits de grande fête; les hommes en *lambas* blancs, les femmes en jupes de couleur, leurs cheveux noirs tressés en quantité de boucles et de nœuds, ce qui donne à leur physionomie quelque chose d'un peu raide, s'en allaient par groupes de famille visiter leur parens et leurs amis, comme on fait en Europe. Vers le soir, toute la population se mit à se baigner, puis des milliers de torches de sapin s'allumèrent dans toutes les directions, à un signal donné, disait-on, de la capitale. Le souverain allume le premier feu, de proche en proche chacun l'imite, et une illumination immense couvre l'île entière. Le lendemain, on échangeait des présens. M. Ellis ne fut pas oublié; il eut pour sa part quantité de volailles et un quartier de bœuf entier, avec la peau et les poils, qui lui était porté de la part des autorités. Enfin, quelques jours après, eut lieu le repas qui devait terminer les fêtes. Les résidens étrangers et les fonctionnaires les plus élevés, vingt convives en tout, hommes et femmes, car celles-ci ne sont pas séquestrées, avaient été invités à la table du gouverneur; mais comme celui-ci continuait d'être malade, le chef-juge, *père des grandes pensées*, avec lequel nous avons fait précédemment connaissance, fut appelé à remplir à sa place les fonctions de maréchal ou président du festin. A cinq

heures et demie, les convives commencèrent à se présenter dans leurs palanquins au lieu désigné; une double file de soldats, une pièce d'étoffe blanche suspendue aux reins, une écharpe de même couleur sur leurs épaules nues, armés les uns de fusils, les autres d'épées, rendaient les honneurs militaires; le chef-juge, à l'entrée de la salle, recevait les convives, et une musique de fifres et de tambours jouait les airs nationaux de Madagascar. Les dignitaires et les officiers étaient en costumes militaires, on ne saurait dire en uniformes, car la plus grande diversité régnait dans leurs vêtemens, dont certaines parties semblaient empruntées aux milices américaines, aux gardes nationales françaises, aux soldats anglais. L'écarlate prévalait, et les épaulettes d'or ainsi que les plumes au chapeau semblaient de rigueur. Tous, ils eussent été beaucoup mieux recouverts de larges pièces d'étoffe et de *lambas*. De même les femmes portaient avec une gêne visible quelques oripeaux, débris attardés des modes européennes. Le repas aussi était une imitation européenne; une seule trace d'originalité consistait dans le service du *jaka*. Une grande table était dressée avec nappe, assiettes, couverts, et le nom des convives inscrit sur un morceau de papier à la place de chacun d'eux. Le missionnaire eut l'honneur de s'asseoir auprès de la maîtresse de la maison, en face de deux officiers, dont l'un parlait l'anglais et l'autre le français assez intelligiblement. On servit un potage, des viandes, des volailles, comme on eût pu le faire à Bourbon ou à Maurice. Seulement le milieu de la table était occupé par un grand plat dans lequel était disposé le *jaka*. On appelle ainsi un morceau de bœuf conservé depuis la fête précédente, c'est-à-dire depuis un an, et coupé en petits morceaux. Manger ensemble le *jaka*, c'est faire alliance et amitié pour l'année entière. Ce bœuf, raccorni et desséché, avait un aspect noirâtre. Dès que chacun eut pris place, le président du festin se leva, prononça un *speech* en l'honneur de la souveraine, saisit délicatement avec deux doigts un morceau du mets national, et fit circuler le plat. Chacun l'imita, et on se mit à manger en silence et avec recueillement. Ensuite le repas suivit son cours avec beaucoup d'animation et de vivacité. Il touchait à sa fin, lorsqu'entrèrent deux esclaves qui s'assirent aux pieds de la maîtresse de la maison et se mirent à préparer le café. Puis on passa dans une pièce voisine, tapissée de papier français représentant les victoires de Napoléon; un nouveau *speech* fut prononcé au nom de la reine, après quoi on but des liqueurs à sa santé dans des verres à patte. Le concert de tambours et de clarinettes recommença. Enfin, vers les neuf heures, chacun remonta dans son palanquin.

En retour de tant de bons procédés, le missionnaire laissait sa

porte ouverte : aussi du matin au soir sa maison ne désemplissait pas de visiteurs. On y parlait l'anglais, le français, le malgache; beaucoup s'exerçaient à lire, à écrire; les volumes et les journaux illustrés avaient le plus grand succès : c'était à qui contemplerait, dans les numéros de l'*Illustrated London News*, la reine Victoria, lord Palmerston ou les funérailles du duc de Wellington. On sollicitait aussi de l'Européen des consultations médicales, car la petite caisse de médicamens dont il était muni lui donnait un air de grand docteur, et il fallait qu'il soignât des fièvres, des maux de tête, et que de temps à autre il arrachât une dent. En échange, on lui enseignait la vertu des herbes médicinales contre les piqûres des mille-pieds, des scorpions et des autres bêtes venimeuses qui abondent à Madagascar. Ce qui mit le comble à la popularité du missionnaire, ce fut l'heureux emploi qu'il fit de son appareil photographique. Quand cette machine étrange avait passé par les mains de la douane, elle avait excité une extrême curiosité; ce fut bien autre chose lorsque, l'appareil installé par un beau jour, un des assistans fut invité à se placer en face. C'était un homme qui portait un signe sur la joue. L'expérience achevée, chacun se précipita pour contempler le résultat : l'image était venue à merveille. Quand on vit cette figure si ressemblante, avec son signe particulier, ce fut un cri unanime de joie et d'admiration. Tous voulaient avoir de même leur ressemblance prise par le soleil : les femmes couraient chercher leur peigne et de petits miroirs pour s'ajuster, les hommes tiraient des coffres leurs plus somptueux *lambas* écarlates ou jaunes; seulement ils se montrèrent quelque peu désappointés quand le missionnaire leur fit savoir qu'il n'avait pas le moyen de reproduire ces riches couleurs. Beaucoup demandaient qu'on les représentât avec leur maison; mais ce n'était pas une opération facile, parce qu'au moment où l'appareil était ajusté, il y avait toujours quelque indiscret qui se jetait au-devant pour figurer dans le tableau. D'ailleurs avait son portrait qui voulait, à la seule condition de permettre au missionnaire de s'en réserver une épreuve, et c'est ainsi que celui-ci a composé une collection ethnologique d'un grand prix, où figurent les types des familles diverses et mélangées qui peuplent Madagascar. On y retrouve le noir aux cheveux laineux, qui évidemment a abordé l'île par le canal de Mozambique; l'Indien, qui doit y être descendu par les Maldives et les groupes d'îlots et de rochers qui s'échelonnent jusqu'au cap d'Ambre, et le Polynésien, apporté de bien plus loin encore par le Pacifique et la mer des Indes. Le Hova s'y distingue par un angle facial ouvert, un front développé, ses cheveux lisses, ses traits assez bien proportionnés et son teint souvent clair. Ces hommes rappellent les Peulhs ou Fellatahs, que les

voyageurs Barth et Baïkie nous ont montrés subjuguant l'Afrique intérieure de Timbuktu, sur le Niger, à Yola, dans l'Adamawa. Le rapprochement des langues indique qu'il existe entre les Hovas et les Polynésiens des rapports de famille; les mêmes mots servent à désigner le cocotier, le pandanus, qui croissent également sur les rivages de Taïti et sur ceux de Madagascar, ainsi que nombre d'autres objets. Toutefois la structure des phrases et la composition des verbes sont bien plus savantes et plus compliquées dans la langue malgache. Les Sakalaves, habitans de la côte occidentale, semblent appartenir aux races noires de l'Afrique; cependant ils rappellent par certaines de leurs habitudes, empruntées peut-être à d'autres familles d'émigrés, les populations asiatiques de Ceylan et de l'Inde; les Betsimasarakas paraissent être le produit d'un mélange noir et malais; enfin toutes les nuances et toutes les dégradations entre ces divers types peuvent être observées chez les nombreuses tribus que la conquête hova a récemment groupées sous une même dénomination.

Le marché de Tamatave, où se trouvaient rassemblés des produits de l'île entière, présentait aussi un spectacle fort intéressant et propre à faire connaître l'état actuel de l'industrie dans la société malgache. Ce marché se tient journellement sur une grande place; il est abondamment fourni de céréales, surtout de riz et de manioc; les produits étrangers y sont représentés par des cotonnades blanches et imprimées, et ceux de l'industrie indigène par des instrumens aratoires, des armes, des *lambas*, des tissus faits de la feuille d'une espèce de palmier appelé *rofia*, qui constituent presque uniquement le costume des classes laborieuses, par des chapeaux de jonc tressé, des nattes, des corbeilles, et par ce mélange de tabac, de cendres et de sel si estimé de toute la population. Tous ces articles étaient répandus sur le sol ou disposés sur de petites plates-formes de terre et de sable soutenues par des omoplates de bœufs. Des huttes entières étaient remplies de barils d'un arak fait avec du jus de canne fermenté; plusieurs robinets coulaient sans discontinuer, et il était facile de voir, à la tenue de beaucoup d'indigènes, que les lois de tempérance imposées autrefois par Radama étaient tombées en désuétude. Des animaux vivans, dont plusieurs sont d'une grande rareté, ne formaient pas la partie la moins intéressante de cette exposition malgache; dans le nombre se trouvaient des lemurs, animal qui semble, ainsi que l'aye-aye, être particulier à Madagascar. La tête allongée du lemur rappelle celle du renard; il a les oreilles courtes et velues, le corps blanc et noir couvert d'un pelage laineux et abondant, une longue queue touffue, les membres de derrière plus forts que ceux de devant. Son agilité égale celle du singe.

On l'apprivoise assez facilement. Il n'en est pas de même de l'aye-aye : c'est un animal extrêmement rare, à la mine éveillée, avec une tête ronde et de larges oreilles, le corps couvert d'un poil raide, la queue touffue, et rappelant aussi le singe par plusieurs de ses habitudes. M. Ellis eut le regret de ne pouvoir joindre un de ces animaux à la riche collection qu'il a emportée de l'île.

Parmi les produits de l'industrie indigène, la vannerie, les nattes et les outils de fer méritent surtout l'attention. L'intérieur de l'île est tellement riche en minerai, qu'il y a une région appelée d'un nom qui signifie la montagne de fer, Ambohimiangavo. Les procédés employés pour travailler ce métal ont fait des progrès, grâce à quelques Européens; ils seraient encore susceptibles de beaucoup d'améliorations; cependant ils fournissent des ouvrages d'un travail assez délicat.

Le marché au bétail, qui venait d'être rouvert, présentait une physionomie particulière; on y voit figurer seulement des bœufs buffalos, avec une bosse entre les épaules. Les indigènes, qui estiment par-dessus tout cette espèce, n'ont jamais voulu permettre l'introduction de celles du Cap; entre eux, le commerce du bétail n'a aucune activité, et il doit tout son intérêt à l'exportation. Les bâtimens qui viennent prendre un chargement fixent le nombre de têtes qu'ils demandent, et dont le prix est tarifé à 15 dollars chacune par l'administration, ce qui semble un taux bien élevé pour Madagascar. Ordinairement c'est cent ou cent cinquante animaux; on en amène en plus une vingtaine, pour que les acheteurs puissent éliminer les sujets les moins avantageux; puis le troupeau est conduit sur le rivage. L'embarquement est la grande affaire; il s'effectue assez promptement, avec un système de câbles des plus compliqués. A bord, quand la traversée dépasse vingt jours, il est rare qu'on ne perde pas un certain nombre d'animaux; aussi y aurait-il grand profit pour les bâtimens qui font ce commerce à employer la vapeur, car Bourbon et Maurice dépendent entièrement de la grande île sous le rapport du bétail. Sur les divers marchés, les paiemens se font en dollars, moitié et quart de dollars. Des changeurs sont chargés de couper et de peser ces pièces de monnaie.

Cependant la lettre adressée par M. Ellis à la cour d'Atanarive avant son départ de Maurice était restée sans réponse; le voyageur renouvela sa demande : on lui fit savoir qu'il fallait qu'elle fût signée en même temps de M. Caméron. Vainement objecta-t-il que son compagnon avait été appelé au Cap et n'avait pu le suivre cette fois. Enfin, comme il insistait, on lui opposa la crainte du choléra. En effet, le fléau sévissait en ce moment à Maurice avec une nouvelle fureur, et les précautions les plus minutieuses étaient prises à Madagascar

contre son invasion. Tous les articles importés étaient exposés quarante jours durant à l'air et au soleil; les dollars acceptés en échange du bétail devaient être enterrés pendant un même espace de temps, et tous les bâtimens, de quelque provenance qu'ils fussent, étaient astreints à une quarantaine complète. M. Ellis dut donc cette fois encore renoncer à l'espérance de parvenir jusqu'à la capitale; du moins, pour ne pas borner sa visite à Tamatave, il résolut de faire le long du littoral une excursion à Foule-Pointe.

Ce voyage s'accomplit par le bord de la mer, à l'ombre de ces immenses forêts qui forment à l'île entière comme une ceinture de défense; la puissante végétation des tropiques s'y étale dans toute sa splendeur : des lianes inextricables, des parasites gigantesques, d'énormes fougères s'y enlacent et s'y mêlent aux épaisses et sombres chevelures des pandanus, aux légères couronnes des cocotiers, aux amples et vigoureuses palmes de l'arbre du voyageur. Celui-ci (*urania speciosa*) sert, comme le baobab, de réceptacle à l'eau des pluies et la conserve dans les lieux les plus arides; mais ce n'est pas son tronc lisse et compacte, ce sont les tiges flexibles de chacune de ses feuilles qui retiennent, comme autant de tuyaux, le précieux liquide; il suffit d'une incision légère pour en faire couler une eau claire et toujours fraîche. A ces puissans feuillages, aux lianes qui montent, retombent et serpentent, se suspendent les fleurs les plus éclatantes et les plus variées. C'est un spectacle d'une beauté sans égale, mais en présence duquel on respire la mort. Quand les nombreuses rivières qui descendent de la chaîne des montagnes intérieures, gonflées par les pluies et refoulées par les sables de leurs barres, se répandent en marécages le long de la côte, les détritus de cette luxuriante végétation exhalent des miasmes mortels, même pour les indigènes; ceux-ci ne connaissent aucun remède contre la terrible fièvre des bords de la mer, et c'est ce fléau, plus encore que le génie hostile de Ranavalo, qui protége l'indépendance de Madagascar. Ses pernicieuses influences ne se font plus sentir à environ huit lieues du rivage, l'air devient alors parfaitement sain et pur; mais, comme le littoral seul peut servir de point de départ aux établissemens des Européens, l'obstacle subsistera dans toute sa force jusqu'à ce qu'il soit possible d'assainir par des travaux de canalisation et de grands abatis d'arbres des portions de la côte.

Peu d'animaux fréquentent ces forêts : on y voit surtout des oiseaux aux brillans plumages, des lézards jaunes, bruns, rayés, vert émeraude, et des serpens pour lesquels les indigènes ressentent une terreur superstitieuse. Ils ne les tuent pas. M. Provint raconta à son hôte qu'un jour à son réveil, après avoir dormi en plein air, comme il relevait sa natte, il vit avec horreur qu'un serpent long de six

pieds et gros comme le bras s'était contourné dessous en spirale, faisant pendant la nuit office de matelas. Il appela ses serviteurs, mais ceux-ci, au lieu de tuer le reptile, se contentèrent de le frapper légèrement avec une baguette, en lui disant : « Va-t'en, serpent, va loin d'ici. » Ces grosses espèces ne sont pas venimeuses et ne s'attaquent guère qu'aux petits quadrupèdes. Les crocodiles, dont les rivières, les lacs et les moindres cours d'eau fourmillent, partagent les bénéfices de la crainte superstitieuse que les reptiles inspirent; souvent leur longueur dépasse quinze pieds; ils peuvent guetter leur proie en toute sécurité. Les indigènes les invoquent comme des êtres surnaturels, et les conjurent à l'aide de talismans; ils semblent même en avoir fait leur animal national, car une mâchoire de crocodile figurée en or est le principal ornement de la couronne hova.

M. Ellis, étendu dans un palanquin suspendu par deux longues perches que soutenaient quatre porteurs, suivi d'une demi-douzaine de serviteurs chargés de son appareil photographique, de sa boîte à thé, de son sac de voyage, des ustensiles de cuisine, cheminait lentement sous les gigantesques ombrages de la forêt, à travers des sentiers à peine tracés, s'arrêtant pour reproduire par un rayon de soleil l'inextricable fouillis des fougères, des grands arbres, des racines et des fleurs enlacés. De loin en loin, dans une éclaircie, on entrevoyait quelque village au bord de la mer, dont les flots venaient expirer au pied de la forêt. Après quelques jours de ce trajet, le voyageur déboucha sur un plateau d'où la vue s'étend au loin et domine de vastes espaces de la forêt et de la mer. Au bas du plateau, sur le rivage, s'étend Foule-Pointe; naguère c'était un des ports ouverts par Radama au commerce européen; et ce point, comme tant d'autres sur cette côte, depuis la baie d'Antongil jusqu'au Fort-Dauphin, a retenti du nom de la France. C'est là qu'à la fin du XVIIIe siècle l'aventurier Benyovsky, prisonnier des Russes, voyageur en Chine, chef d'une expédition française, vint se présenter aux populations comme le descendant d'un de leurs chefs indigènes, et réussit à régner douze ans sur les tribus de Mahavelona. Des guerres intestines, les misères de la traite ont depuis désolé ce rivage, et ce fut en vain que M. Ellis chercha à évoquer dans la mémoire de ses habitans actuels le souvenir de l'aventurier polonais.

A Foule-Pointe, comme à Tamatave, le missionnaire reçut le meilleur accueil. Il poursuivit quelque peu encore son excursion, complétant sa moisson de plantes et de fleurs; puis il reprit le chemin de Tamatave, d'où il gagna Maurice et le Cap. C'était seulement dans une troisième visite qu'il allait pouvoir pénétrer jusqu'à la capitale des Hovas, but de ses persévérans efforts.

IV.

Ce fut à Londres, où il s'était rendu après son séjour au Cap, que M. Ellis reçut la permission, tant de fois sollicitée, de visiter Atanarive. Pour mettre à profit sans retard la bonne volonté de la despotique souveraine, il s'embarqua en mars 1856 sur un *steamer* de la compagnie orientale. Cette fois, au lieu de doubler le Cap, il suivit ce qu'on appelle la route de terre (*overland*), c'est-à-dire la Méditerranée, l'isthme de Suez, et se rembarqua sur la Mer-Rouge. Vingt-deux jours après il était à Ceylan. De là, retraversant la mer des Indes, il gagna Maurice, et au mois de juillet il revit Tamatave.

La réouverture de ce port lui avait donné une physionomie plus animée que précédemment, et le commerce avait accru le bien-être des habitans, comme il était facile de s'en apercevoir au costume et à la tenue générale. Dans l'intervalle de deux années, des quantités énormes de riz et plus de quatre mille bœufs avaient été exportés dans les seuls ports de Maurice. Cependant cette prospérité venait de subir un fâcheux ralentissement à la suite du bruit qui s'était répandu d'une expédition concertée par la France et l'Angleterre contre Madagascar, et peut-être le désir de se rapprocher de l'Angleterre n'était-il pas étranger à la détermination, prise enfin par la défiante Ranavalo, d'entr'ouvrir les portes de sa capitale. On remit au missionnaire une lettre du prince royal dans laquelle celui-ci lui adressait ses complimens et se promettait un grand plaisir de sa visite; puis le secrétaire du gouvernement de la reine fit donner à M. Ellis un laisser-passer jusqu'à la capitale, accompagné d'un permis de séjour d'un mois. De son côté, le missionnaire était chargé d'un message d'amitié de son gouvernement et de divers présens, parmi lesquels figurait un télégraphe électrique, qu'il s'était exercé, pendant deux mois de son séjour à Londres, à manier, afin de faire connaître à ses amis de Madagascar, qui l'en avaient souvent sollicité, cette merveilleuse invention. En passant par les mains de la douane de Tamatave, l'appareil excita au plus haut point l'intérêt et la curiosité. Le gouverneur s'empressa de prier M. Ellis de vouloir bien faire fonctionner devant lui le télégraphe, et il se rendit, accompagné des principaux de la ville à la demeure de M. Provint, où l'appareil avait été transporté, parce que la foule ne cessait d'encombrer la maison du missionnaire. Le rapport du fil avec les batteries, les propriétés de la pile, le jeu des aiguilles, excitaient l'admiration; mais l'enthousiasme fut à son comble lorsque, l'instrument dressé, M. Ellis se mit à converser avec le gouverneur à la distance de

50 mètres, et en faisant comprendre qu'il ne faudrait pas plus de temps pour causer d'un bout de l'île à l'autre.

C'était sous l'influence de telles impressions que le voyageur faisait ses préparatifs de départ avec la certitude d'être partout le bienvenu. Il allait quitter Tamatave, lorsque des officiers arrivèrent de la capitale, chargés par Ranavalo de rendre les plus grands honneurs funèbres à M. de Lastelle, notre compatriote, qui venait de mourir. Il y avait vingt-sept ans que ce Français, alors capitaine de la marine marchande de Saint-Malo, s'était fixé à Madagascar, où il avait remplacé un autre de nos compatriotes, M. Arnoux, dans la direction d'une sucrerie établie sur la côte, à Mahéla. Au milieu des vicissitudes du règne de Ranavalo et des persécutions imposées aux étrangers, M. de Lastelle avait dû à son activité et à ses services de se concilier la faveur de la terrible souveraine; il avait entrepris, de concert avec elle, d'introduire en grand la culture de la canne, et les frais d'établissement, qui s'étaient élevés à plus de 10 millions, avaient été compensés par de sérieux profits. En 1838, on l'avait vu venir échanger à Marseille une cargaison des produits de l'île contre des articles de notre commerce, et il avait entrepris de faire cultiver dans ses plantations nos fruits et nos céréales. Ce Français, qui avait rendu de vrais services à Madagascar et à notre commerce, venait de mourir subitement à la suite d'une trop forte ingestion de chloroforme. La faveur de la reine prétendait le suivre au-delà du tombeau, et des ordres avaient été donnés pour qu'on lui rendît les honneurs dus aux premiers sujets malgaches. En conséquence, la veuve du défunt, fille de l'un des anciens chefs héréditaires des Betsimasarakas, accompagnée de tous ses parens en habits unis et grossiers, signe de leur deuil, — les fonctionnaires de Tamatave et les délégués de la reine, ceux-là revêtus de leurs *lambas*, ceux-ci en uniformes bleus, avec épaulettes et galons d'or, se rassemblèrent dans la maison du chef-juge, rendez-vous habituel pour les grandes cérémonies. Plusieurs éloges funèbres furent prononcés; dans celui de l'orateur envoyé par la reine, on remarquait cette apostrophe, suggérée par les mérites et la haute valeur du défunt : « La souveraine aurait donné 2,000 dollars; que dis-je? 3,000 dollars; que dis-je? 5,000 dollars, pour racheter la vie de ce bon serviteur! » Ensuite des coups de canon et de fusil furent tirés, puis on égorgea six bœufs, on défonça des tonneaux d'arak, et la cérémonie se termina par une orgie du bas peuple et des esclaves, tandis qu'un grand dîner réunissait les résidens anglais, français, allemands, au nombre d'une douzaine, aux fonctionnaires de Tamatave et aux officiers royaux.

La cérémonie funèbre achevée, M. Ellis se mit en route, escorté

de plusieurs grands personnages de Tamatave et des provinces voisines qui se rendaient, comme lui, à la capitale. Madagascar n'a pas encore d'autres routes que celles qu'y ont tracées les sabots des bœufs et les pieds nus des indigènes. Ceux-ci n'emploient ni chariots ni bêtes de somme; les bagages étaient donc portés à dos d'hommes, renfermés dans des caisses recouvertes de longues feuilles de pandanus liées avec les tiges flexibles d'une espèce de vigne vierge, ce qui leur constitue une enveloppe imperméable, même dans les fortes pluies. Parmi ces caisses, il y en avait une qui était l'objet d'égards particuliers, que l'on ne touchait qu'avec le plus grand respect, et sur laquelle s'asseoir eût été un sacrilége; c'était celle dans laquelle le voyageur avait déclaré que les présens destinés à la reine étaient contenus. Une longue file d'esclaves et de serviteurs à gages, les uns avec leurs fardeaux sur les épaules, les autres les portant suspendus à de longs bambous, cheminait lentement, et au milieu de cette caravane s'avançaient dans leurs palanquins les seigneurs hovas et le missionnaire. C'était l'administration qui avait fourni à celui-ci son palanquin, et à cette occasion il avait eu un exemple du système de réquisitions mis en usage par le gouvernement. La grande toile de *rofia* destinée à protéger son véhicule contre la pluie et le soleil avait été oubliée; aussitôt, sur un ordre du gouverneur, deux matrones, suivies de vingt trois jeunes filles, se présentèrent, et en un moment l'ouvrage fut confectionné.

A neuf milles au sud de Tamatave, le voyageur passa l'Hivondro, large rivière infestée de crocodiles, qui coule à travers des rives plates et boisées; il marchait parallèlement à la mer, et le paysage changeait souvent d'aspect, offrant le spectacle successif de forêts, de lagunes, de plaines de sable, de fougères et de hautes bruyères. La caravane franchit en toute hâte une région désolée : c'était une forêt morte tout entière, et cependant encore debout; les arbres sans feuilles et sans écorce, revêtus d'une teinte blanchâtre, entremêlaient leurs rameaux desséchés; seules des orchidées et quelques fougères, rampant sur les troncs et le long des branches, donnaient signe de vie, et des marais stagnans exhalaient leurs miasmes impurs dans cette atmosphère de fièvre et de mort. La côte entière est insalubre; cependant de distance en distance apparaissaient quelques villages dont les habitans, qui subsistent de pêche et d'un peu de culture, ne paraissent pas souffrir de ce climat, aussi pernicieux aux indigènes de l'intérieur qu'aux Européens. C'est là que croissent, au milieu des mangroves, des palmistes et des magnolias, le strychnos et le tangène, dont les principes vénéneux ont joué un grand rôle dans le système judiciaire de Madagascar : les accusés buvaient le suc du tangène, et les questions de culpabilité étaient

tranchées par cette espèce de jugement de Dieu. Cet usage tend à disparaître, et les applications en sont devenues beaucoup plus rares depuis Radama.

A l'embouchure de l'Iharoka, seize de ces canots taillés dans une souche d'arbre qui servent à la navigation des nombreuses rivières de Madagascar reçurent les bagages et les voyageurs. Ceux-ci, laissant le bord de la mer pour remonter le fleuve pendant quelques milles, se dirigèrent à l'ouest, droit sur Atanarive. A mesure qu'on s'éloigne de la côte, l'air s'assainit; les villages se pressent davantage, et leurs habitans, plus industrieux, semblent jouir de plus de bien-être. Le terrain s'élève graduellement, formant des lignes successives de hauteurs couronnées d'arbres et de vallées tapissées d'une luxuriante verdure. Çà et là, de larges blocs de quartz gisent sur le sol. Quelques rivières coupaient la route; on les passait en canot, et des troncs d'arbres jetés sur les ravins et sur les torrens servaient de ponts. Souvent près des villages, sur des hauteurs d'où l'œil embrasse d'immenses horizons, on voyait se dresser des monticules de terre enfermés entre quatre murs de pierre hauts de cinq ou six pieds, et surmontés d'une petite construction en pierre; ce sont des sépultures hovas. Les Malgaches en général professent un grand culte pour les morts et pour les ancêtres; d'ailleurs ils n'ont pas de système religieux bien arrêté : des superstitions, quelques idées incertaines de transmigration, voilà tout ce que leur ont apporté leurs ancêtres venus de la Polynésie et de l'Inde, ce qui paraît rejeter vers des temps très reculés les migrations qui, de ce côté, ont contribué à peupler Madagascar. Un même mot vague sert à désigner la Divinité, les phénomènes surnaturels et tout ce qui passe l'intelligence, le mot *zanahary;* plus d'un indigène le prononça en contemplant les merveilles de la photographie et du télégraphe électrique. En l'absence de divinités bien définies, les chefs ont revendiqué pour eux-mêmes les hommages de la piété publique, prétendant tenir de leurs aïeux un caractère sacré. Ce fait explique la violence des persécutions qui ont frappé le christianisme; on reprochait à la fois à ses adhérens de trahir l'autorité royale et de renier leurs ancêtres : « Que ces étrangers, disaient les Malgaches rebelles à la religion chrétienne, en parlant des missionnaires, gardent leur ancêtre le seigneur Jésus, et qu'ils nous laissent adorer les nôtres. » Aux Arabes, qui ont sillonné Madagascar aussi bien que l'Afrique entière, les indigènes ont emprunté quelques pratiques, par exemple la circoncision, sans s'arrêter à aucun des principes fondamentaux de l'islamisme.

A mesure qu'on approchait de la capitale, les indices de la conquête et de la puissance des Hovas étaient plus apparens. Les vil-

lages de cette population belliqueuse et dominatrice étaient perchés sur des hauteurs et entourés de fortifications comme nos manoirs féodaux du moyen âge. Dans les champs, la culture semblait plus généralement abandonnée aux esclaves. L'esclavage, très répandu dans l'île, n'a pas semblé à M. Ellis aussi oppressif qu'on pourrait le croire : c'est une espèce de domesticité qui n'a, dit le missionnaire, rien de comparable aux horreurs de l'esclavage dans les Indes occidentales; toutefois il n'est pas rare de voir un malheureux allant à sa besogne avec un collier de fer au cou ou une espèce de carcan, en punition de quelque faute. Le prix d'un esclave mâle est de 70 à 100 dollars, et celui d'une femme moitié moindre. On a parlé de cruautés excessives exercées à la côte ouest par les Hovas sur les Sakalaves; la relation du révérend Ellis ne nous met pas à même d'apprécier le degré d'exactitude de ces faits.

Après vingt jours de marche et un parcours de trois cents milles, les voyageurs parvinrent à un village assis sur le rebord d'une chaîne de granit et appelé de sa situation *Ambatomanga*, le *Rocher bleu*. Ils étaient aux portes d'Atanarive. Trois cavaliers vinrent les prendre pour les introduire dans la capitale, et bientôt la *cité des mille villages* se déroula sous leurs yeux. Atanarive s'étend sur un plateau ovale long d'une demi-lieue qui domine la contrée environnante et s'élève à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Vers le centre, sur une éminence appelé *Tampombohitra*, ce qui signifie la *Couronne de la cité*, se dresse le palais, construction la plus importante et la plus vaste de la ville. Il a soixante pieds d'élévation, et son toit aigu, sur lequel s'ouvrent trois étages de fenêtres, est surmonté d'un emblème représentant en bois doré un oiseau de proie, espèce de vautour appelé *vozomahery*, littéralement l'oiseau du pouvoir. Un verandah coupé en deux par un balcon enveloppe ses murs. A côté de la résidence royale s'élève une construction analogue, mais de moindres proportions : c'est la demeure du prince royal, et des deux côtés, sur la crête de la hauteur, s'alignent les maisons des autres membres de la famille royale et des principaux officiers du gouvernement. Plus bas s'étendent, sans beaucoup de régularité, les habitations particulières avec leurs toits aigus de chaume et de gazon. L'aspect uniforme de toutes ces maisons, la couleur sombre de leurs murs de bois et la nudité du plateau sur lequel elles sont assises composent un ensemble sévère qui contraste tristement avec la riche végétation des vallées environnantes. Le feuillage de quelques figuiers épars dans les enclos et l'angle aigu qui termine la toiture du palais rompent seuls la monotonie de la masse de rochers de granit et de maisons de bois qui de loin signalent Atanarive.

Parvenu aux premières maisons éparses au bas du plateau, le voyageur escalada une espèce de rue large, mais inégale et raboteuse, taillée souvent dans le roc vif, et atteignit une porte de pierre qui donne sur une des places de la ville, et en dehors de laquelle étaient postés une douzaine de soldats qui présentèrent les armes aux officiers royaux. On lui fit l'honneur de le conduire jusqu'au Tampombohitra, cette acropole où se dressent, autour du palais, les habitations des grands personnages, et, après avoir traversé un dédale de rues et de ruelles dont les habitans se pressaient sur son passage avec une curiosité bienveillante, M. Ellis s'arrêta devant un enclos assez spacieux enfermant trois jolies maisons de deux étages; alors un des officiers le prit par la main, l'introduisit dans l'intérieur et lui fit savoir que c'était la résidence qui lui était assignée par le bon vouloir de la reine. L'étage inférieur, qui devait particulièrement servir à l'habitation du missionnaire anglais, se composait de deux pièces d'inégale grandeur, recouvertes l'une et l'autre de nattes épaisses. Le lit, dressé sur quatre pieds et chargé de nattes, était, comme les fenêtres, protégé par des rideaux de mousseline blanche; quatre chaises, un fauteuil, une table recouverte d'un tapis et munie de verres et d'un pot à eau, un miroir suspendu à la muraille, complétaient l'ameublement. Grâce à la sollicitude de l'hospitalité malgache, M. Ellis eût certainement pu se croire dans la chambre d'un petit hôtel garni européen. L'étage supérieur était réservé à ses gens, et des deux autres maisons enfermées dans l'enclos, l'une était destinée à ses bagages, l'autre était occupée par une famille hova indigène qui lui fit offrir l'entière disposition du local, ce qu'il ne fut pas nécessaire d'accepter.

Le lendemain, quatre officiers, couverts de riches *lambas*, vinrent, de la part de la reine, visiter le voyageur, lui apporter un présent de bœuf et de volailles, s'informer de la santé de la reine Victoria, du prince époux, de l'état de l'Europe et de la prospérité de l'Angleterre; puis, vers le soir, ce fut le prince royal lui-même, Rakotond-Radama, qui se fit annoncer. Ce personnage, auquel les circonstances paraissent réserver un rôle décisif dans les destinées de Madagascar, est né en 1830. C'est un homme de petite stature, aux manières ouvertes et franches, le front légèrement en arrière, les cheveux d'un noir de jais, frisant à leur extrémité, le nez aquilin, la lèvre supérieure surmontée d'une moustache, la lèvre inférieure un peu épaisse. Si la photographie rapportée par M. Ellis est bien exacte, nous ne saurions trouver à la physionomie du prince autant d'intelligence que le veut le missionnaire; il est vrai que son air de gêne et de gaucherie résulte peut-être du col droit et du costume ridicule de général européen dont il est affublé.

La conversation s'engagea en anglais et roula sur l'excellence des lois anglaises, l'alliance de la France et de l'Angleterre, la paix qui venait de terminer la guerre de Russie, le christianisme protestant et le catholicisme. Le prince se fit expliquer le sens du mot *protection* appliqué par de grandes nations de l'Europe à certains états; il s'enquit avec inquiétude des projets que l'on prêtait alors à la France contre Madagascar, témoigna au missionnaire beaucoup de bienveillance personnelle, et déploya dans l'entretien plus de vivacité qu'on ne pouvait s'y attendre d'après le calme de ses manières. Le lendemain, ce fut le prince Ramonja, cousin du prince royal et troisième personnage de Madagascar, qui se présenta chez l'Européen; l'entretien roula sur les mêmes sujets, et fut également amical. Les visites de bienvenue se succédèrent ainsi durant plusieurs jours, et amenèrent les uns après les autres des dignitaires de tous grades. A Madagascar, les fonctionnaires civils sont classés, de même qu'en Russie, à l'imitation des officiers militaires, et répondent à des catégories définies; c'est ce que l'on appelle premier, second, dixième, treizième honneur. Les présens abondaient aussi de la part de Rakotond, de sa femme, la princesse Rabodo, nièce de la reine et de Ramonja; puis le prince royal fit dire à son hôte qu'il voulait lui faire lui-même les honneurs de la contrée environnante, et qu'il mettait à sa disposition un cheval et un palanquin. Un matin donc M. Ellis se rendit au lieu assigné, dans un des faubourgs où se tenait un marché assez semblable à celui que nous avons vu à Tamatave. La population, très considérable, se pressait pour voir le prince et l'étranger. Des soldats, avec leurs canons montés sur des affûts de bois, formaient la haie, et des officiers portaient une épée d'argent à large poignée que chacun saluait en passant : c'est le *Tsitialinga*, ce qui veut dire *haine des mensonges*, un des emblèmes du pouvoir auquel on attribue la propriété de révéler les crimes et de faire connaître les coupables. Quand la terrible épée a accusé un homme et qu'on l'a plantée dans sa porte, le malheureux est mis hors la loi, et nul n'oserait lui donner asile.

Le cortége visita plusieurs résidences royales situées dans les environs de la ville, et notamment le palais d'Isoaierana, qui a été bâti pour Radama par un Français, M. Legros. C'est une belle construction, dans le style du pays, mais en bois d'ébène et d'érable, avec de magnifiques lambris, des attiques, un plancher en mosaïque, un double verandah et de riches ornemens à la toiture. Autour de la capitale, il y a des routes assez bien entretenues, et on traverse les rivières sur des ponts de construction grossière, mais solide, faits de roches massives, et dont les arches sont inégales. On rentra dans Atanarive par l'Ambohipotsi, qui en est la roche Tarpéienne : c'est

un plateau nu de granit, élevé de trois à quatre cents pieds au-dessus du sentier qui contourne la ville, et d'où les criminels sont précipités.

Quelques jours après, le prince proposa de renouveler cette excursion; sa femme, la princesse Rabodo, devait être de la partie, et il résolut cette fois de se montrer dans toute la magnificence de sa pompe royale. Vers midi, un officier vint prendre l'Européen pour le conduire au palais. En route, il le prévint que, comme c'était sa première entrevue officielle avec des membres de la famille royale, il convenait de leur présenter le *hasina :* c'est une offrande, habituellement d'un dollar, sans laquelle on n'approche pas les souverains. L'avenue conduisant à la porte du palais était encombrée de curieux; deux officiers de rang supérieur, puis le prince et la princesse en palanquin découvert, vinrent à la rencontre de M. Ellis, qui offrit à celle-ci le *hasina*, puis prit sa place dans la procession, et on se mit en marche. Le but de la promenade était une maison de plaisance de feu Radama, appelée Mahazoarivo.

Le cortége ne tenait pas moins d'un mille et demi. Il s'ouvrait par une douzaine d'officiers montés sur des chevaux assez mal entretenus, mais vifs et vigoureux; ensuite venaient quatorze palanquins, ornés de draperies de diverses couleurs, portant de hauts dignitaires et escortés des deux côtés par des cavaliers; puis une troupe de dix-neuf musiciens, cinq clarinettes, cinq fifres, un basson, quatre cornes de buffalos, un petit tambour, un triangle, précédaient les palanquins du prince et de la princesse, auprès desquels marchaient plusieurs officiers, l'épée nue. Le prince était vêtu d'une espèce de cotte blanche ornée d'une plaque d'argent, et un large ruban de soie rouge et verte, terminé par une frange d'or, s'étalait sur sa poitrine, La princesse portait un vêtement bleu, de mode européenne, garni de velours violet, avec deux rangées de boutons d'or, un bonnet de satin œillet, orné de fleurs artificielles, un voile et une écharpe de dentelle. Son palanquin était ombragé d'une draperie écarlate, bordé de galons et de franges d'or, et à ses côtés marchaient un officier muni d'une large ombrelle de soie œillet surmontée d'une boule d'or et une douzaine de femmes esclaves drapées dans des *lambas* de coton bleu et blanc. Dans le palanquin suivant s'avançait une fille du prince Ramonja, jeune personne de seize ans adoptée par la princesse Rabodo, qui est fort affligée de n'avoir pas jusqu'ici d'enfans. Trois derniers palanquins portaient des serviteurs et des femmes du palais; enfin venait la foule en habit de fête. Les officiers et leurs femmes étaient couverts de joyaux et de chaînes d'or auxquelles étaient suspendues ces petites boîtes à tabac dont il a été question à Tamatave. La plupart d'entre eux avaient eu le bon esprit de ne pas

revêtir leurs uniformes, et portaient le costume national : pantalons écarlates et *lamba* blanc, bordé de cinq larges bandes de couleur. Le cortége fit halte à quelque cent mètres du palais, au balcon duquel apparaissaient, sous un grand voile écarlate, quelques figures. C'était la reine, entourée des gens du palais, qui daignait se montrer : elle fut accueillie par l'air national de Madagascar, que M. Ellis ne trouva pas désagréable. Ensuite on franchit les portes de la ville, et la longue procession se dirigea à travers la campagne. A son approche, les habitans des villages sortaient de leurs demeures, apportant les uns du riz, les autres du manioc, des fruits, des légumes, qu'ils déposaient aux pieds du prince, et que ses officiers ramassaient. C'est une offrande en nature qu'il est d'usage de présenter aux souverains sur leur passage. Enfin on atteignit Mahazoarivo. En passant sous la porte, chacun se découvrit. Cette habitation est un joli cottage bâti au bord d'une pièce d'eau, et entouré de bananiers et d'allées de vignes qui produisent, dit-on, de bons raisins. Le prince donna la main à la princesse pour descendre de son palanquin, mit le pied sur le seuil, et, se tournant, invita la compagnie à entrer. Des rafraîchissemens, consistant en confitures, biscuits, fruits, avec des plats, des couteaux et des fourchettes d'argent, étaient disposés sur une table autour de laquelle on s'assit. La princesse Rabodo est une belle femme, à peu près de la taille de son mari, et de quelques années plus âgée que lui. Ses traits sont réguliers, un peu lourds; sa physionomie respire une grande bienveillance. Elle tenait son mouchoir à la main, comme une Parisienne dans son salon. Le missionnaire prit place à côté d'elle, et elle se plut à l'entretenir avec beaucoup d'affabilité de la reine Victoria, du prince Albert, de leurs enfans. Elle apprit avec intérêt le mariage projeté entre la princesse royale et l'héritier de Prusse. Elle demanda si la reine dansait dans son palais, et si M. Ellis lui-même avait l'habitude de danser. De son côté, le prince s'informa de la dernière guerre, de la quantité de troupes qui avaient été engagées, du nombre des morts; il s'enquit des chances de durée que pouvait avoir la paix; puis la musique entonna le *God save the Queen*, le *Rule Britannia* et le *Grenadier's March*. La collation achevée, on se leva pour faire un tour de promenade dans le jardin. Le prince accompagnait la princesse, le secrétaire de la reine donna le bras à la fille du prince Ramonja, et M. Ellis offrit le sien à une des *ladies* de la reine, belle femme richement vêtue. La fête se termina par des danses; on causa encore de la France, de l'Italie, de l'Allemagne; puis le prince reconduisit avec beaucoup de courtoisie la princesse à son palanquin, et remonta dans le sien.

Ces visites royales et ces fêtes n'étaient que le prélude de l'entrevue

dont le voyageur allait être honoré par la reine. Quand celle-ci jugea qu'elle était restée aussi longtemps invisible que le comportait sa dignité, elle fit prévenir officieusement M. Ellis, par un de ses amis hovas, de se préparer, dans la journée du 5 septembre, à paraître devant elle, de revêtir par conséquent son costume de cérémonie, et de se munir d'un souverain et d'un dollar. M. Ellis mit son habit noir; mais l'ami chargé de servir d'intermédiaire ne le trouva pas assez bien vêtu. Vainement le missionnaire objecta que c'était en Europe le costume de cérémonie, l'autre demanda à voir sa garde-robe, et y découvrant une belle robe de chambre vert et pourpre, il le força à s'en revêtir. Quelques instans après arriva le billet suivant : « *Sir*, veuillez suivre le porteur de ce mot; vous allez avoir une audience de sa majesté. » Le missionnaire, drapé dans sa robe somptueuse, monta en palanquin, mit pied à terre au premier poste des gardes de la reine, d'où un officier se détacha pour l'annoncer; puis il pénétra par une porte cintrée dans une large cour, bordée de trois côtés par une ligne de soldats, et dans laquelle la reine, environnée des membres de sa famille et de ses officiers, se tenait assise au premier étage de son palais, sous le balcon de son verandah. A la vue de la souveraine, le missionnaire et ses guides, s'arrêtant, fléchirent le genou et prononcèrent le salut d'usage : *Tsara, tsara, tompoko!* ce qui veut dire : c'est bien, c'est bien, souveraine! Se tournant vers l'orient, ils firent ensuite une génuflexion devant le tombeau de Radama, petit édifice carré, en pierre, construit dans un coin de la cour, puis ils se dirigèrent vers les places qui leur étaient assignées.

Il y avait alors à Atanarive trois résidens français : M. Laborde, qui y continue les traditions de M. de Lastelle; son fils, jeune homme de vingt ans, qui, après avoir été faire ses études en France, est venu retrouver son père à Madagascar, et un prêtre catholique, M. Fenez-Hervier, qui a obtenu de la reine l'autorisation de séjourner dans la capitale. M. Laborde et le prêtre avaient été invités à assister à la présentation, et ils se tenaient, le premier couvert d'un riche costume arabe, le second en vêtement de soie brodée, près de la place assignée au missionnaire anglais. Celui-ci était en outre entouré d'interprètes qui, après quelques avis préalables relatifs à l'étiquette, lui dirent qu'il avait la parole et l'engagèrent à parler haut. M. Ellis remercia la reine de lui avoir fait l'honneur de l'admettre en sa présence, et, après l'échange des premiers complimens, demanda la permission de lui transmettre son *hasina;* en même temps il remit le souverain dont il s'était muni à un officier. La reine daigna remercier par un léger signe de tête. Ensuite le missionnaire, reprenant son discours, rappela la vieille amitié de George IV et du roi Ra-

dama, et affirma que l'Angleterre n'avait jamais changé dans ses sentimens d'affection pour Madagascar, que le ministre de sa majesté Victoria, lord Clarendon, l'avait chargé de dire à la reine qu'il ne cessait d'entretenir à son égard des intentions amicales et de porter un vif intérêt à la prospérité de son règne.

Un murmure approbateur de l'assemblée accueillit ces paroles, traduites par un interprète. La reine, se tournant vers son fils Rakotond et son neveu, le prince Rambosoalama, les entretint avec beaucoup d'animation, puis elle adressa la parole à un homme de grande taille, à tête grise, qui remplissait auprès d'elle les fonctions d'orateur, car l'étiquette exige qu'elle n'adresse directement la parole qu'à certains personnages. Celui-ci fit savoir que la reine accueillait ces témoignages d'amitié avec bienveillance, ne regardait comme ennemie aucune des nations d'outre-mer, et désirait rester en paix avec la France et l'Angleterre. Après l'échange de ces protestations amicales, le ministre principal prévint le visiteur qu'il était temps de se retirer. M. Ellis s'inclina devant la reine, puis devant le tombeau de Radama, et repartit au bruit des airs nationaux, accompagné des officiers qui l'avaient amené.

Durant cette entrevue, placé dans la cour, vis-à-vis du palais, au premier étage duquel la reine se tenait sur son balcon, M. Ellis eut tout le loisir d'examiner la fameuse Ranavalo-Mangika. C'était alors une femme de soixante-huit ans, vigoureuse, au visage énergique, le front bien fait, les traits réguliers, rien de désagréable dans la physionomie, avec un grand air de commandement. Elle était placée sous un dais écarlate et portait une couronne faite de bandes d'or, ornée d'une dent de crocodile, et avait autour du cou une dentelle d'or. Son vêtement, d'une grande simplicité, consistait dans le *lamba* national en satin blanc. Quatre-vingts ou cent personnes l'environnaient; mais son fils, les princes et son orateur avaient seuls le privilége de lui adresser la parole.

Le lendemain, M. Ellis fut invité à un dîner donné au nom de la reine par un de ses ministres, mais auquel sa majesté n'assistait pas. Le service en argenterie et en porcelaines fabriquées dans le pays, à l'imitation de celles de France et d'Angleterre, était très complet; quantité de mets européens, de confitures, de pâtisseries, y figuraient, et l'on porta des toasts à la reine et à tous les souverains d'Europe. Un combat de taureaux devait avoir lieu ensuite dans une des cours du palais; le missionnaire refusa d'y assister. Quelques jours après eut lieu la remise des présens. M. Ellis fut prévenu de ne pas parler du télégraphe électrique, la reine ayant déjà déclaré à un de ses résidens français ne pas vouloir faire usage de cette invention. Le reste fut favorablement reçu; c'étaient des étoffes, des

bijoux, divers produits de l'industrie anglaise, et les portraits dans des cadres dorés de la reine Victoria et du prince Albert. En retour, le voyageur reçut des bœufs et plusieurs riches *lambas* de soie. Plusieurs fêtes lui furent encore données, et il eut l'honneur d'assister en présence de la reine à des danses sakalaves et européennes. Toutefois, malgré la faveur avec laquelle il était traité, ce fut en vain qu'il témoigna le désir de prolonger son séjour, pour ne pas regagner la contrée basse dans la saison des fièvres, après les pluies d'août et de septembre. La préoccupation constante de la cour d'Atanarive en ce moment était, malgré les assurances contraires données par le missionnaire, la crainte d'une attaque de la part de la France et de l'Angleterre. Il était question de cette éventualité dans tous les entretiens des membres de la famille royale, et la princesse Rabodo disait un jour à cette occasion : « Nous ne sommes pas des rebelles ou des usurpateurs, nous sommes les descendans des anciens possesseurs de cette terre; pourquoi ne nous laisserait-on pas en paix? »

Conformément aux ordres de la reine, le voyageur dut donc quitter Atanarive, et ce fut au grand regret des nombreux amis qu'il s'était faits par son empressement à soigner de son mieux les malades, à mettre à leur disposition sa petite pharmacie et à manœuvrer son appareil photographique. Plusieurs d'entre eux l'accompagnèrent à une assez grande distance, et le prince lui-même voulut le conduire jusqu'au bas du plateau d'Atanarive. Ce fut le 26 septembre que M. Ellis quitta cette ville, où il avait trouvé une population aisée, intelligente, beaucoup plus policée qu'on ne le croit en Europe et que lui-même ne l'avait pensé d'abord. Dans son chemin vers Tamatave, il rencontra plusieurs étrangers qui se rendaient à la capitale : un commerçant français, M. Soumagne; un autre de nos compatriotes, médecin à Bourbon, mandé pour la cour, et qu'accompagnaient comme aide et comme pharmacien M. l'abbé Jouan, supérieur du collége des jésuites de Bourbon, et M. l'abbé Weber. Notre voyageur s'empressa de franchir la région des marécages et des fièvres; un petit bâtiment qui se trouvait à Tamatave l'emmena à Maurice, et au mois de mars 1857 il revit l'Angleterre.

V.

M. Ellis vient de nous montrer sous un aspect nouveau ces Malgaches, que de précédens voyageurs dépeignaient uniquement comme des sauvages cruels et farouches; il ne s'est pas borné à jeter un regard furtif le long des côtes, jugeant, ainsi que tant d'au-

tres l'ont fait, tout un peuple d'après quelques individus dégradés par le contact extérieur et abrutis par l'ivresse : il nous a transportés au centre même de l'île, dans une société encore inculte et même quelquefois grossière, mais organisée, disciplinable, douée d'intelligence et de curiosité. Quel sort prochain est réservé aux hommes qui la composent? Dans le débordement des peuples de l'Europe, au milieu du vaste travail de colonisation et de conquêtes qui s'accomplit de nos jours depuis le centre de l'Afrique jusqu'aux plus lointains archipels de l'Océanie, réussiront-ils à préserver leur île de notre invasion, à échapper au contact mortel qui tue en ce moment les races de l'Australie, qui fait disparaître avec une si étonnante rapidité les beaux sauvages des Sandwich et de la Nouvelle-Zélande? Les généraux qu'invoquait Radama, *Hazo* et *Tazo*, forêt et fièvre, la politique sagement méfiante de Ranavalo, sauront-ils prévaloir contre les ardeurs de la convoitise européenne? Telles sont les questions qui se présentent naturellement à l'esprit au sortir d'Atanarive, et ce n'est pas un spectacle dépourvu d'émotions que ce dernier duel du sauvage qui demande à vivre contre l'homme civilisé revendiquant le sol et ses produits au nom de la supériorité de son industrie et de son intelligence. Madagascar semble menacée à la fois de deux côtés : par la France et par l'Angleterre. La France se prévaut de droits antérieurs à ceux de toutes les autres nations, et notre pavillon, installé tout autour de l'île, à Bourbon, à Sainte-Marie, à Mayotte, à Nossi-Bé, paraît attendre le moment de s'y planter de nouveau, car le nom de la grande île africaine a eu le privilége de survivre chez nous au naufrage de notre prospérité coloniale et d'y rester populaire. On demande donc que nous installions sur ce territoire, grand comme la France, une large colonisation pour faire concurrence à l'Inde anglaise : la latitude est la même des deux côtés de l'équateur. On trouve en abondance sur cette terre féconde la soie, le coton, le fer, et on peut y cultiver tous les riches produits des tropiques. Enfin on propose d'envoyer sur ces rivages, non plus le rebut de nos populations, mais des colons actifs, industrieux et bien préparés. Tout cela est fort judicieux, mais on semble oublier que pour coloniser il faut des bras, et il est probable que, parmi les plus chaleureux approbateurs d'un tel système, on n'en trouverait guère qui fussent disposés à réunir un capital de quelque valeur, comme le font aujourd'hui tous les émigrans sérieux de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, et à transporter leur activité, leurs intérêts, leurs affections sur un sol lointain. La France a perdu depuis près d'un siècle ses habitudes colonisatrices, et ne semble aucunement disposée à les reprendre; c'est un fait que l'on peut envisager avec tristesse, mais il n'est que trop constaté par le

petit nombre d'émigrans français qui ont consenti à s'établir en Algérie, aux portes de la métropole. Aussi trouvera-t-on chez nous beaucoup d'écrivains empressés à signaler les avantages de la colonisation de Madagascar, à prêcher l'extermination des Hovas et l'affranchissement des Sakalaves, à discuter, même sans trop connaître le chemin, les étapes qui doivent, par une série de marches victorieuses, nous mener dans Atanarive, mais peu d'hommes disposés à suivre cette impulsion.

L'Angleterre est beaucoup moins bruyante, et cependant plus redoutable. Ce qu'elle veut à Madagascar, la relation du révérend Ellis nous l'indique suffisamment, c'est acquérir de l'influence sur l'esprit du souverain et s'en rendre maître, exercer une action analogue à celle des Américains aux îles Sandwich, en un mot établir l'ordre de choses que traduit ce mot protectorat, dont le prince royal cherchait à se faire expliquer le sens. Si les intérêts du commerce de l'Angleterre étaient le seul point à envisager dans cette question, on pourrait faire des vœux pour la réussite de cette politique; mais il faut aussi voir de quel profit elle serait à la race indigène. On lui portera le christianisme, des lois plus judicieuses, nos modernes inventions, et Atanarive, initiée, comme Honolulu, aux avantages d'un régime libéral, aura ses journaux et ses assemblées délibérantes. Par malheur, l'exemple des Sandwich démontre qu'au milieu de ces innovations le sauvage dépérit au lieu de s'élever à notre niveau, et la raison en est fort simple : il y a dans la vie des nations aussi bien que dans celle des hommes des périodes de transition qu'on ne peut supprimer, et, pas plus qu'un individu, un peuple ne saurait passer subitement de l'état d'enfance à celui de virilité; les institutions libérales sont donc prématurées pour le sauvage, qui n'en est encore qu'aux rudimens de la vie sociale. Les étrangers lui apporteront les complications de leurs querelles et de leurs intrigues. Sous prétexte de l'instruire et de le protéger, ils en feront l'instrument de leurs intérêts et de leurs passions. Ce n'est jamais à son profit que nos inventions, transportées chez lui, fonctionnent, et, quelles que soient son intelligence et sa bonne volonté, il est jeté sans armes, en face des nations de l'Europe et de l'Amérique, dans les bruyantes mêlées du commerce et de l'industrie.

Telles sont les circonstances qui ont fatalement frappé de mort les indigènes de l'Océanie. Là même, comme par dérision de la justice, des traités ont consacré la spoliation. Les *settlers* et les *squatters* sont venus, des actes de vente à la main, chasser, comme des bêtes malfaisantes, de la terre qu'ils tenaient en héritage de leurs ancêtres, ceux des sauvages qui avaient pu survivre aux maladies, à l'abus des liqueurs, au brusque changement d'existence et de mi-

lieu. Quel profond sentiment de haine et de révolte impuissante contre l'injustice doit s'emparer de ces pauvres hommes, traqués, détruits au nom de ce qu'ils entendent nommer la civilisation! C'est alors que le christianisme pourrait leur être utile pour leur enseigner la résignation, le pardon des injures, et pour leur apprendre à mourir. Quant à leur enseigner plus, nous avons déjà dit qu'il ne le peut pas, à cause même de l'élévation de son caractère : les ministres de l'Évangile ne sauraient donner à leurs disciples les moyens de lutter avec les trafiquans anglais ou américains. Cette éducation est de celles qui résultent du développement graduel et normal des besoins et des facultés, et il n'est au pouvoir d'aucune force humaine de la conférer brusquement. Le christianisme en peut devenir le complément moral, il n'en saurait être la base et le principal élément.

Au milieu de circonstances si défavorables à des races entières et quand des milliers d'êtres humains s'éteignent sans postérité chaque jour, ce n'est pas sans intérêt que l'on voit une de ces familles, plus prudente et mieux favorisée, opposer quelque résistance à nos terribles invasions. La société malgache a d'ailleurs plus d'un titre à notre compassion et même à nos sympathies : non-seulement elle est intelligente et curieuse, mais de plus elle a eu le bonheur d'échapper à l'islamisme; la polygamie, bien que tolérée en principe, n'y a pas prévalu; elle n'a pas de harems, et se montre sur tous les points bien supérieure au Ouâday, au Baghirmi, au Bornou, à toutes les sociétés que nous avons vues dans le Soudan. Les femmes y sont traitées avec des égards que l'on ne s'attendrait pas à trouver sur la terre malgache; les attentions du prince royal pour sa femme, son respect pour sa mère, la tolérance même avec laquelle la farouche Ranavalo laissait son fils témoigner ses prédilections pour le christianisme, sont autant de traits remarquables qui indiquent des instincts de dignité et d'élévation. L'imitation de l'Europe n'est pas tombée non plus dans une grossière parodie, et il y a là une société encore enfantine, mais non pervertie, chez laquelle le temps, si on le laisse faire, pourra accomplir son œuvre aussi bien qu'il l'a fait ailleurs. Un jour, dans un de ses entretiens avec le prince royal, M. Ellis lui disait que l'Angleterre fut jadis moins civilisée que ne l'est aujourd'hui Madagascar, et que c'était graduellement, dans une longue série de siècles et à travers de laborieuses vicissitudes qu'elle était montée au rang qu'elle occupe aujourd'hui. Le missionnaire avait raison : il y eut un temps, qui n'est pas bien éloigné, où cette Europe si fière de sa civilisation était inculte et grossière. Il suffit de se reporter à douze siècles en arrière dans notre propre histoire, au temps où les Germains se partageaient les lambeaux de l'empire, et abais-

saient la civilisation de Rome au niveau de leur barbarie. Ces hommes cependant sont nos ancêtres, et c'est le temps qui les a graduellement relevés. De tels exemples devraient nous rendre plus indulgens et plus patiens à l'égard des pauvres sauvages, surtout quand ils témoignent à la fois de l'intelligence et de la bonne volonté.

Ranavalo est la femme des circonstances; elle a eu, comme par intuition, le sentiment de la politique qui convient à Madagascar. Radama avait plus d'aménité, plus de penchant vers l'Europe; c'est lui qui a aboli la traite : il a imposé des lois de tempérance, et il accueillait avec une grande faveur les inspirations du dehors; mais là même était le danger : il allait se jeter sans défiance dans les bras de maîtres qui font payer chèrement leurs leçons. Le futur héritier, Rakotond-Radama, si, d'après M. Ellis, nous avons bien saisi les traits de son caractère, peut inspirer les mêmes craintes. Et que l'on ne pense pas qu'en excluant les étrangers, Ranavalo puisse fermer son île à de salutaires influences de développement intellectuel et d'amélioration sociale. La civilisation, ainsi comprise, se répand avec une force irrésistible, et va par un courant régulier, comme le *gulf stream*, chauffer les plus lointains rivages; mais il faudrait qu'elle y pût pénétrer graduellement, et en se mettant pour ainsi dire à la température de l'atmosphère environnante. Ranavalo ne le voulût-elle pas, ses procédés, ses avantages s'infiltrent lentement autour d'elle, et à ce travail la France prend une part utile et retrouve son rôle civilisateur mieux que si elle envoyait ses vaisseaux de guerre. Elle n'agit pas collectivement, mais quelques-uns de ses enfans travaillent pour elle : c'est ainsi que le jour où M. de Lastelle entrait dans Marseille avec une cargaison amenée de Tamatave et remportait nos produits jusque dans Atanarive, il faisait plus pour les relations de la France et de l'île africaine qu'une expédition militaire. Sans doute les marchands et les aventuriers, qui jettent des regards de convoitise partout où il y a une terre à conquérir et de l'argent à gagner, trouveront ce procédé lent et peu profitable; ils lui préféreraient la conquête expéditive, qui, après la Tasmanie, dépeuple la Nouvelle-Zélande; mais ils ont assez abusé, pour leurs satisfactions égoïstes, des mots progrès et civilisation, nous avons mieux en ce moment à envisager que les intérêts de leur trafic : il s'agit du salut de la race humaine qui possède Madagascar.

ALFRED JACOBS.

LA

SEINE MARITIME

I.

LE HAVRE.

RÉGIME HYDRAULIQUE DE L'EMBOUCHURE DE LA SEINE.

Omnia in mensurâ et numero et pondere
disposuisti. (SAP., XI, 21.)

Lorsqu'après une longue persistance des vents d'est les vents d'aval (1) commencent à prendre le dessus dans la Manche, leurs premières bouffées sont saluées sur les eaux de cette mer par un long frémissement de joie, et comme les abeilles qui, chargées du butin de la journée, volent de tous les points de l'horizon vers la ruche où le repos les attend, les équipages qui luttent péniblement au large ou se morfondent dans les abris du canal tendent leurs voiles et cinglent vers l'embouchure de la Seine. D'abord épars sur la vaste étendue de la mer, les navires se groupent à mesure qu'ils se rapprochent du but commun. L'atterrage leur est au loin signalé par le brusque affaissement des falaises du pays de Caux. Les escarpes éclatantes de blancheur que les érosions de l'Océan ont taillées de la vallée de la Somme à celle de la Seine dans le plateau crayeux expirent au cap de La Hève, et le talus de leurs éboule-

(1) Ce sont, dans le langage des marins, ceux qui soufflent de la pleine mer vers la terre.

mens se couvre à Ingouville d'arbres touffus et de somptueuses habitations : la plaine humide de Leure s'étend au pied du revers méridional du plateau, et la mobilité de ses rivages reproduit sous nos yeux les phénomènes maritimes qui en ont déterminé la formation. En tête de cette alluvion récente, Le Havre appelle dans ses bassins hospitaliers toutes les marines du globe, et l'on sent dans l'élégance grandiose de ses aspects le faubourg et le port de Paris. La Seine ouvre sa large bouche entre les hautes falaises de Caux et les collines verdoyantes du pays d'Auge. Celles-ci se prolongent jusqu'à la pointe de Beuzeval, au pied de laquelle s'épanchent les eaux dormeuses de la Dives. Une ligne de 24 kilomètres de longueur, obliquement tirée de la pointe de Beuzeval au cap de La Hève, est aux yeux des marins la limite de la Seine maritime : quand ils l'ont franchie en venant du large, ils se croient en rivière, et tout avancée en mer qu'est cette démarcation, elle n'est point aussi arbitraire qu'on pourrait le supposer : elle est tracée sur le talus des sables que l'embouchure de la Seine reçoit de la mer et de l'intérieur des terres, et n'est franchissable aux grands navires que par les hautes mers de vive-eau. L'indication de cette circonstance suffit pour faire sentir que si cette accumulation de sables s'exhaussait sensiblement, Le Havre, n'admettant plus que des bâtimens d'un faible tirant d'eau, tomberait au rang des ports secondaires. Des travaux imprudens pourraient conduire à ce fatal résultat; mais avant de chercher dans l'étude du régime hydraulique de l'embouchure de la Seine quelques lumières sur l'étendue de ce danger et les moyens de le conjurer, il convient de voir ce qu'est devenue, par ses avantages propres et par les relations dont elle est le foyer, une plage qui n'était, à l'avénement de François Ier, qu'un marais infect et inhabité.

Ce prince, qui représentait si bien les défauts de sa nation, monta sur le trône à l'âge de vingt-un ans, le 1er janvier 1515. Vainqueur à Marignan le 13 septembre suivant, il prenait possession du Milanais avec l'aveugle fantaisie de le garder. Il est informé, au sein de son triomphe, que l'appui généreux qu'il a promis à l'enfance du roi d'Écosse, Jacques V, rallume les ressentimens de Henri VIII, qu'en Espagne l'alliance de Ferdinand le Catholique devient de plus en plus équivoque, qu'en un mot, tandis qu'il couve l'Italie, la France est menacée sur ses côtes septentrionales et sur les Pyrénées (1). Il repasse à la hâte les Alpes au travers des neiges de février, et reconnaît à son arrivée à Paris que, si le danger n'est pas tout à fait

(1) *Mémoires de messire Martin Du Bellay, contenant le discours de plusieurs choses advenues au royaulme de France depuis l'an* 1513 *jusqu'au trespas du roy François Ier*. In-folio, Paris 1582.

aussi pressant qu'il l'a cru, le temps est venu de se mettre en garde contre la vieille jalousie de Henri VIII et l'ambition naissante du successeur de Ferdinand. D'un autre côté, de vagues et séduisans horizons venaient de s'ouvrir au-delà des mers. Dix-huit ans s'étaient à peine écoulés depuis la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance; les Dieppois, dans leurs courses cachées, avaient devancé ce mouvement; les Honfleurois, comme on le verra plus tard, l'avaient suivi. Les regards émus de l'Europe étaient tous tendus vers les mystérieux lointains de l'Océan, et quand ses sujets ne rêvaient qu'expéditions et fortunes aventureuses, comment un souverain, plein lui-même de jeunesse et d'ardeur, aurait-il résisté à l'entraînement universel? N'avait-il pas d'ailleurs à mettre les côtes de Normandie à l'abri des entreprises de l'Espagne et de l'Angleterre? A ces besoins nouveaux il fallait de nouveaux organes; les menaces et les espérances de l'avenir commandaient également de remplacer l'établissement maritime d'Harfleur, dont la ruine était imminente. François Ier ne fut pas lent à se décider.

Le grand-amiral de France Bonnivet, dont cette dignité n'avait pas fait un marin, mais qui partageait les ardeurs et exécutait parfois avec bonheur les plus hasardeuses conceptions de son royal ami, fut chargé de chercher dans la baie de la Seine l'emplacement du port de guerre et de commerce qu'il s'agissait de créer. Guidé par son instinct militaire, il visita d'abord l'atterrage d'Étretat, plus immédiatement exposé que celui d'Harfleur à l'invasion du galet, puis, faute de mieux, l'embouchure de la Touque; mais pendant qu'il recueillait des données hydrographiques médiocrement satisfaisantes pour le roi, un phénomène que ne lui avait sans doute fait prévoir aucun calcul des effets du concours des attractions de la lune et du soleil vint le tirer d'embarras. Le banc de galets qui s'enracine au pied du cap de La Hève se recourbait à ce moment sans discontinuité jusqu'auprès d'Harfleur, et enveloppait dans un bourrelet élevé les vastes lagunes de la plaine de Leure. Une de ces marées formidables qui viennent assaillir de siècle en siècle les côtes de la Manche surmonta le bourrelet, et remplit la cuvette naturelle qu'il formait. Quand la mer eut baissé, l'énorme masse d'eau qu'elle avait laissée derrière elle, crevant la retenue de galets, se précipita furieuse, et creusa sur son passage une ravine gigantesque. Depuis ce jour, les marées n'ont pas cessé de monter et de descendre dans cette ouverture, qui est devenue le chenal du Havre. Ce bienfait du ciel mettait un terme à toutes les incertitudes sur le choix d'un emplacement, et pour doter la France du port qui lui manquait sur ces côtes, il ne restait qu'à mettre la main aux travaux d'art qui devaient compléter l'œuvre de la nature.

On a prétendu, sous prétexte de pêches faites dès le XIVe siècle dans ces eaux, contester à François Ier la gloire de la fondation du Havre. Personne ne s'est jamais enquis si les arsenaux et les palais par lesquels Pierre le Grand commença Pétersbourg n'auraient pas été devancés sur les bords de la Néva par quelques huttes sauvages. Il n'importe pas davantage d'éclaircir si, avant 1516, de pauvres pêcheurs traînaient ou non une existence ignorée sur la lisière des lagunes que le travail de trois siècles a ensevelies sous les docks florissans du Havre. Une ville maritime n'a de fondateur que celui qui, mettant à découvert les germes latens d'une grandeur à venir, les féconde par la puissance de ses conceptions et par le concours des populations qu'il attire. C'est ce que fit ici François Ier, et s'il était possible, en présence des actes de son règne et des termes précis des édits de huit de ses successeurs (1), de nommer un autre fondateur, il faudrait dire quel établissement pouvait subsister sur une plage qui n'avait pas une goutte d'eau douce pour abreuver ses habitans. Or, quand on voulut réunir des ouvriers pour les travaux du port, il fallut commencer par amener à leur portée l'eau des sources de Vitendal, près Sainte-Adresse. Cette opération fut commencée en 1517 et terminée en 1518, comme le constate une quittance de 3,000 livres donnée pour cet objet, le 31 décembre 1518, par le vice-amiral Duchillon (2), et cette preuve, qui ressort de l'état physique des lieux, peut balancer le dire quelquefois hasardé d'un chroniqueur.

Parmi ces actes souverains, il suffit de citer les édits du 8 octobre 1517 et du 6 septembre 1521. Dans le premier, le roi accorde à la nouvelle ville, qu'il nomme *la Françoise-de-Grâce*, de nombreux priviléges; il y appelle la population, et déclare ses habitans exempts de contributions pour dix ans. Par le second, signé sur les lieux mêmes, il déclare que le vice-amiral Duchillon a bien mérité dans l'exécution des projets de Bonnivet, et que, par l'effet de ses travaux, le port est en état de recevoir tous les navires, même les plus forts. Toujours amoureux du grand et du merveilleux, le roi voulut faire porter au loin la renommée de son port par un bâtiment magnifique. « Ce bon seigneur, dit Martin Du Bellay dans une autre occasion, ne pouvoit faire les choses petites. » Il imagina de faire construire dans la fosse de Leure, à laquelle on arrivait par le nouveau chenal, la *Grande-Françoise*, de vingt-cinq pieds de tirant d'eau.

(1) Henri II, Reims, juillet 1547; François II, Blois, novembre 1549; Charles IX, Paris, juillet 1566; Henri III, Paris, mai 1575; Henri IV, Paris, avril 1594; Louis XIII, Paris, 20 décembre 1612; Louis XIV, Paris, octobre 1643; Louis XV, Versailles, janvier 1718.

(2) La pièce originale est aux Archives de France, K, 81, n° 32.

L'histoire n'a pas dédaigné d'enregistrer l'apparition de ce *Leviathan* du xvie siècle : le grand mât avait quatre hunes, et la coque contenait une forge, un moulin à vent, et, entre autres choses non moins indispensables, un jeu de paume. Quand la *nauf* dut prendre la mer, elle ne put pas dépasser le môle de la grande tour, fut à grand'peine ramenée au fond du port, y fut renversée sur le flanc par un coup de vent, et ne se releva plus. Les débris servirent à la construction de nombreuses maisons de bois dont s'enrichit le quartier de La Barre. La *Grande-Françoise* était destinée à marcher contre les Turcs avec les Anglais, auxquels nous liait pour cette entreprise le traité de Boulogne de 1532, et Henri VIII, jaloux des dimensions du navire de son voisin, prétendit en avoir un au moins égal; mais la copie ne fut pas plus heureuse que le modèle. Le Havre fut dès lors le port d'armement de la France sur l'Océan, et les constructions navales s'y multiplièrent : il fut en 1545 le point de ralliement de la grande flotte qui fit, sous le commandement de l'amiral d'Annebaut, une descente malheureuse en Angleterre. Le roi, venu pour assister au départ de l'expédition, donna une grande fête à bord du vaisseau-amiral, le *Philippe*, de cent canons, sorti des chantiers voisins; mais un incendie s'y déclara pendant la fête, et le vaisseau fut perdu. François Ier lui-même préparait un rival à son établissement militaire de la Seine, lorsqu'il consommait la réunion de la Bretagne à la France; l'arsenal du Havre n'était pas fait pour soutenir la concurrence de celui de Brest, et du jour où le cardinal de Richelieu eut apprécié tous les avantages de cette dernière position, les armemens du Havre allèrent en déclinant. Ce ne fut point un mal; l'émigration de la marine militaire facilitait le développement de la marine marchande, et le port devait plus gagner à l'un qu'il ne perdait à l'autre. Le déménagement fut toutefois lent à s'accomplir, et le dernier vaisseau de ligne lancé au Havre fut le *Fendant*, de soixante-dix canons, en 1701. Un souvenir douloureux est attaché au nom de ce bâtiment : il fut envoyé à Dunkerque pour être monté par Jean Bart, et ce grand marin prit, en complétant l'armement, la fluxion de poitrine dont il mourut. Des navires de guerre de moindre échantillon ont depuis été construits au Havre; mais les restes de l'établissement militaire furent transférés à Brest à l'issue de la guerre de sept ans.

La population du Havre eut, dès ses premiers jours, à compter avec un ennemi terrible, l'insalubrité. La plaine de Leure, dont la ville occupe l'extrémité occidentale, a environ 1,800 hectares, et si l'on s'en rapporte aux plans de l'époque, elle devait, au xvie siècle, peu différer en étendue de celle d'aujourd'hui. Réceptacle des suintemens des falaises qui la dominent, enveloppée dans un bourrelet

de galets, souvent inondée par les marées de vive eau, toujours humide et spongieuse, elle infectait le voisinage des miasmes exhalés de son sein. Sous le règne de François Ier, le nombre des épidémies se comptait au Havre par celui des années. Henri II fit paver la ville en 1548, et le foyer d'infection fut de la sorte éloigné du seuil des habitations; mais un grand mal persistait : c'était l'insuffisance des eaux potables. Les sources amenées trente ans auparavant par François Ier n'avaient point augmenté avec le progrès de la population; loin de là, les conduites s'étaient détériorées. M. de La Mailleraye, commandant de la ville, les fit réparer en 1553, et tira tout le parti possible des faibles ressources locales; on ne tarda point à voir combien elles étaient indispensables. L'amiral de Coligny avait pris en 1561 possession du gouvernement du Havre, dont il était titulaire depuis huit ans. L'année suivante, les protestans s'emparèrent de la place et la livrèrent aux Anglais, qui l'occupèrent avec une forte garnison. Le maréchal de Cossé-Brissac, chargé de la reprendre, fit couper, au mois de juillet 1563, toutes les conduites d'eau, et les Anglais perdirent en quinze jours la moitié de leur monde par les maladies. Que ne dut pas souffrir la population civile! Profitant de cette leçon, l'amiral de Villars fit faire en 1581 des citernes sous tous les édifices publics. Enfin, en 1669, le frère Constance, capucin, qui était le Paramelle de son temps, fut envoyé au Havre par Colbert, et la population actuelle jouit, sans grand souvenir de lui, des sources dont il fit la découverte.

La rareté de l'eau douce et les exhalaisons de la plaine de Leure n'étaient pas les seules causes de l'insalubrité du Havre. En cette même année 1669, une affreuse épidémie avait ravagé la ville de Rouen, et de larges mesures d'assainissement avaient été prises pour en prévenir le retour. Deux ans après, des maux semblables réclamèrent au Havre des remèdes analogues. M. de La Galissonnière, intendant de la province, prescrivit un nettoiement général de la ville, et voulut s'assurer par lui-même de la manière dont il s'exécutait. Surpris de la propreté inaccoutumée des rues principales, il se dirigea vers les quartiers pauvres, et il ne s'expliqua l'énorme accumulation sur le rempart d'objets repoussans qui blessait son odorat qu'en apprenant que la pièce appelée par les Anglais *the best room in the house* était au Havre un luxe tout à fait exceptionnel. Ce luxe étant à ses yeux une nécessité, il prétendit l'imposer à toutes les maisons; mais cette innovation causa un tel soulèvement, qu'il fut contraint d'y renoncer. Confiant alors dans l'efficacité des dérivatifs, il fit établir des latrines publiques d'une élégance particulière aux lieux que désignaient pour cet usage les prédilections de la population. Vain espoir! l'entêtement à repousser les innovations de M. de La

Galissonnière devint une affaire de parti; on se piquait de s'arrêter sur le seuil de ses établissemens, quand il aurait fallu y entrer, et les échevins, les taxant de fantaisies dont la ville n'avait que faire, se débattirent longtemps pour en mettre la dépense au compte du roi. Dans sa correspondance avec Colbert, l'intendant se plaint amèrement de cette *contumace des esprits du Havre*, et ses plus grands ennuis ne lui venaient pas des valets et menues gens auxquels, à défaut d'amendes, un guichetier à cent livres de gages appliquait, sur la partie pécheresse apparemment, les corrections ordonnées par la police : les délinquans se trouvaient dans toutes les classes de la société; les échevins étaient toujours de leur parti, et il fut même question, en présence du refus de l'autorité municipale, d'organiser *ad hoc* un contrôle supérieur. Enfin, poussé à bout, M. de La Galissonnière écrivait à Colbert : « En vérité, mon avis seroit que sa majesté écrivît elle-même à M. de La Vaissière d'y tenir fortement la main (à la propreté du rempart, bien entendu)... » Et comme s'il s'attendait à ce que le parlement s'en mêlât : « Je finis, dit-il, en observant qu'il sera plus sûr d'autoriser le règlement proposé par un arrêt du conseil, et même qu'en cas d'opposition, sa majesté s'en réserve la connoissance, quand ce ne seroit que pour un ou deux ans. » Ces luttes sur un sujet qui intéresse au plus haut degré la santé publique donnent une idée de ce qu'était parmi nous la police municipale aux plus beaux jours du règne de Louis XIV, et les curieux qui prennent aujourd'hui la peine de faire le tour des remparts du Havre ou de ce qui les remplace peuvent s'assurer que, malgré les révolutions, le respect des anciennes mœurs n'est point encore perdu dans la ville.

L'assainissement a récemment fait des progrès importans dans l'intérieur du Havre, et, pour ne citer que les plus visibles, le pavage du cours Napoléon et de quelques-unes des humbles rues habitées par les ouvriers a notablement rétréci le domaine des fièvres paludéennes. L'abondance des eaux potables et le comblement des marécages adjacens n'en demeurent pas moins les conditions fondamentales d'une parfaite salubrité. Vauban a jalonné la voie qui doit conduire à ce double résultat, lorsqu'il a tracé le canal par lequel il entendait amener d'Harfleur au Havre les belles eaux de la Lézarde. Aujourd'hui que Le Havre compte 65,000 habitans et promet de doubler de population, ce n'est plus dans les fossés de la place, mais au-dessus du niveau de ses rues, qu'il faut faire arriver ces eaux. La profusion d'eau salubre n'importe guère moins à la vigueur et à la santé de populations adonnées à des travaux de force que la solidité de l'alimentation, et l'Angleterre semble jusqu'à présent avoir seule le secret de la puissance que verse cette

séve dans les veines des villes manufacturières. La Lézarde, avec tout ce qu'elle peut donner, ne suffira peut-être pas toujours à tous les besoins qu'elle devrait desservir. Quant au canal, pour fournir la couche de terre sous laquelle doit être ensevelie la cuvette pestilentielle de Leure et réunir aux bassins du Havre les eaux d'Harfleur renaissant, il lui faudra la largeur et la profondeur nécessaires à l'admission des grands navires. A cette condition, la tendance des familles d'ouvriers du Havre à se porter vers l'est ne sera plus refoulée par les atteintes des fièvres de marais, et les bords du canal seront rapidement envahis par l'industrie. La plaine désolée de Leure semble faite pour donner place aux innombrables usines qu'alimente la navigation; cette conquête vaut bien un effort. La ville maritime ne sera complète que lorsque la ville industrielle lui sera juxtaposée, et l'intérêt de la nation tout entière profitera de leur concours. Tout le territoire gagne à la puissance du Havre, et peut-être n'a-t-elle nulle part de plus intimes associés que sur les bords du Rhône et du Rhin.

Quand le commerce et l'industrie sont invités par un concours de circonstances éminemment fécondes à se fixer dans une position déterminée, ils tiennent pour non avenus les difficultés et les dangers accessoires, et marchent vers leur but sans s'arrêter aux aspérités de la route. Dans ces luttes contre la nature et les hommes, la foule suit la fortune des triomphateurs, elle aperçoit à peine ceux qui tombent. Si quelqu'un s'occupe un moment d'eux, c'est pour donner ou prendre leur place sans plus de souci des menaces de l'avenir que des avertissemens du passé. Les destinées du Havre ne se sont pas autrement accomplies depuis trois siècles. L'insalubrité a fait un nombre incalculable de victimes; elle a empoisonné les existences, elle les a abrégées : elle n'a pas empêché les rangs de se reformer toujours, et ceux qui s'enrichissaient sur la plage occidentale, battue et assainie par les flots et les vents, s'informaient à peine si l'on mourait à l'extrémité opposée. Quels avantages décisifs ont donc inspiré tant de persévérance et de résignation, et pourquoi Dieppe ou Fécamp, bien plus anciens que Le Havre, n'ont-ils pas pris sa place, ou du moins grandi comme lui?

La plus efficace des causes de la prééminence du Havre n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le contact du cours de la Seine et la facilité de pénétrer par eau dans l'intérieur des terres. Pendant bien des siècles, le nœud entre la navigation maritime et la navigation fluviale s'est formé sous les murs de Rouen, et les navires ont passé devant le cap de La Hève et la plage de Leure sans entrevoir aucun motif d'y faire échelle. Ces temps étaient, il est vrai, à demi barbares; mais depuis que Le Havre élargit ses bas-

sins, l'aliment que la mer apporte à la navigation intérieure ou reçoit d'elle a peu changé de point de chargement, et les relations par eau avec la haute Seine sont à Rouen infiniment plus multipliées qu'au Havre. Depuis que les chemins de fer tendent à détrôner la navigation fluviale elle-même et lui enlèvent le transport de toutes les marchandises de quelque prix, Dieppe, plus rapproché de Rouen et de Paris que Le Havre, semblerait devoir lutter à armes égales. Cependant, loin de paraître compromise, la prééminence du Havre se montre mieux affermie et plus en progrès que jamais. C'est qu'en effet elle repose sur une base qui n'est pas moins immuable que les allures des marées. La durée de la hauteur d'eau nécessaire aux mouvemens d'entrée et de sortie dans les ports est à l'embouchure de la Seine très supérieure à ce qu'elle est dans nos autres ports de la Manche, et cette circonstance confère au Havre un avantage que rien ne saurait balancer. Ceci exige une explication.

Nous sommes à l'heure de la molle-eau : la mer, descendue à son niveau le plus bas,, laisse à découvert de longues grèves dont elle doit bientôt reprendre possession. Au bout de quelques minutes d'immobilité, un frémissement imperceptible annonce que la marée entre de l'Atlantique dans la Manche. Bientôt des ondulations puissantes élèvent rapidement le niveau des eaux du canal. Cette énergique propulsion marche parallèlement à l'équateur, et le flot court du cap de Barfleur au cap d'Antifer. Au sud de la ligne qu'il trace s'ouvre la baie de la Seine (1) : couverte par la presqu'île du Cotentin, elle ne reçoit point le vif mouvement de translation qui vient de l'Océan, et tant que les eaux de la Manche proprement dites s'élèvent, elles dominent celles de la baie; mais cet exhaussement ne peut pas avoir lieu sans qu'à l'instant même les eaux qui le produisent ne s'épanchent sur le plan inférieur qui leur est adjacent, et n'en entraînent la masse fluide dans leur mouvement. C'est ainsi qu'à peine cessent-elles d'être soutenues par la côte de Cherbourg, elles se précipitent avec violence dans le vide qu'elles trouvent sur le revers oriental du cap de Barfleur; elles forment le redoutable raz de ce nom, et deviennent la tête d'un courant qui va côtoyer tout le rivage du Calvados. Cependant, à mesure que le flot marche vers l'est, il laisse couler ses eaux sur la pente latérale qui les sollicite, et quand il atteint au cap d'Antifer la côte de Caux, il se divise en deux branches : celle du nord, obéissant à l'impulsion générale, suit la rive oblique qui la conduit vers Dieppe; celle du sud descend vers Le Havre. Dans ce mouvement, résultant de l'opposition des forces de

(1) La baie de la Seine a, du cap de Barfleur au cap d'Antifer, 104 kilomètres d'ouverture, de cette ligne à la côte du Calvados 45 kilomètres de profondeur, et 200 kilomètres de développement de côtes. Voyez, sur cette baie, la *Revue* du 15 avril 1854.

l'attraction lunaire et de la pesanteur terrestre, la surface de la baie de la Seine forme un plan incliné dont l'arête supérieure se confond avec la ligne que décrit le flot de Barfleur au cap d'Antifer, et dont l'arête inférieure s'appuie sur la côte de Basse-Normandie. Il existe une preuve directe de cette inclinaison dans la différence du niveau de la haute mer au nord et au sud du cap d'Antifer : dans les marées des syzygies, la mer pleine est à Dieppe de huit décimètres plus élevée qu'au Havre. Lorsque, après avoir obéi aux attractions de la lune et du soleil, les eaux de la Manche sont abandonnées à leur propre poids, elles se retirent par un mouvement inverse de celui par lequel elles se sont élevées, et la dénivellation s'opère d'abord au nord du parallèle de Barfleur. Elle ne se fait sentir au fond de la baie de la Seine que lorsque les eaux qui l'ont remplie sont rappelées par un creusement du large suffisamment prononcé : la mer reste donc haute sur la côte méridionale jusqu'à ce que le plan incliné formé par le flot se soit renversé. Ce seul fait suffirait pour allonger sensiblement à l'embouchure de la Seine et sur la côte du Calvados la durée de la haute mer. L'effet en est fortifié dans l'est de la baie par le courant que nous avons vu partir du cap de Barfleur. Tandis que le courant direct qui se bifurque au cap d'Antifer entre dans la Seine en doublant la pointe du Havre, celui qui vient de Barfleur suit dans le contour de la baie une route plus longue, et il se présente à l'entrée de la Seine au moment où l'autre va rétrograder; il le soutient ainsi, et retarde encore l'heure de la retraite de la mer.

Ces phénomènes, observés par M. Beautemps-Beaupré et par les ingénieurs chargés sous ses ordres de l'hydrographie de la baie de la Seine, ont fourni, il y a vingt-sept ans, une explication bien autrement plausible que celles, visiblement erronées, qu'on donnait jusqu'alors de la durée du plein de la mer dans ces parages. Les esprits difficiles n'étaient cependant qu'à demi satisfaits, et ne trouvaient pas que la puissance des causes assignées fût au niveau de la grandeur des effets produits. Ces esprits étaient dans le vrai : il restait à découvrir une loi importante de la marche des marées, et, faute de la connaître, on comprenait mal les résultats remarqués dans la Manche. On avait cru, jusqu'aux belles observations de M. Chazallon, que la mer n'avait qu'une sorte d'oscillation, celle qui s'accomplit dans le demi-jour lunaire. Il n'en est point ainsi. Outre la grande ondulation qui met un demi-jour à monter du niveau le plus bas au plus élevé et à redescendre à son point de départ, il y a des ondulations secondaires d'un quart, d'un huitième de jour et de fractions moindres, qui, à la différence près de l'amplitude et de la durée, se comportent comme la première. Les

mouvemens d'ascension et de retraite de ces diverses ondes ne se coordonnent pas partout de la même manière. Sur tels rivages, ils sont en coïncidence; les hauteurs des différentes ondes se superposent, et l'étale a d'autant moins de durée qu'elle arrive et s'écoule plus rapidement. Sur tels autres rivages, les *maxima* des ondes se contrarient; une onde de quart de jour par exemple descend tandis que l'onde de demi-jour monte, ou monte quand l'autre descend; la résultante de ces mouvemens contraires est un affaissement du maximum de la marée; elle s'élève moins, mais s'étale davantage, et reste plus longtemps dans les plans horizontaux voisins du niveau supérieur. Les principales ondes, dont l'ensemble constitue le régime de la marée, arrivent et s'écoulent séparément vers l'embouchure de la Seine, et la combinaison de cette circonstance avec les interférences des courans de flot qui viennent des caps d'Antifer et de Barfleur a pour résultat la lenteur salutaire avec laquelle la haute mer franchit dans cette région les degrés rapprochés de l'étale. Pour résumer ces complications en un fait unique, si l'on considère à Dieppe et au Havre la tranche supérieure de la marée sur une épaisseur de 20 centimètres, la mer mettra à Dieppe 73 minutes à gagner et à perdre cette hauteur, et 151 au Havre : une marée du Havre en vaut donc deux de Dieppe, et c'est surtout en pareilles circonstances que le temps est de l'argent.

Une plage pestilentielle dépourvue d'eau potable, mais située sur le point de nos côtes de la Manche où le régime des marées est le plus favorable à la navigation, a été la base de la fortune du Havre. A part les exigences politiques et militaires qui furent le motif de cette création, le port a commencé par n'être qu'un port de pêche; mais à mesure que le territoire situé en arrière s'est enrichi et percé, il a fourni des acheteurs et des vendeurs. D'abord timidement placé à côté de la pêche, le trafic a grandi lorsqu'elle demeurait stationnaire. Ce qui était le principal est devenu l'accessoire, et a fini, quand des entreprises plus lucratives ont accaparé les bras et l'espace, par émigrer presque entièrement dans des lieux où les moyens d'existence étaient à sa portée. L'histoire du commerce du Havre ne serait guère plus celle de la marine proprement dite que celle du développement progressif des communications intérieures qui se ramifient au sein du beau pays qu'il dessert. Il ne paraît pas que les deux foires franches dont François Ier dota en 1530 sa ville de prédilection aient été fort achalandées dans leurs premières années. Sous les règnes suivans, Le Havre fut un des points du territoire les plus agités par les guerres de religion, et le commerce pouvait difficilement s'étendre dans ces temps de trouble. Henri IV

s'occupa plus de la marine de la Méditerranée que de celle de l'Océan, et Rouen suffisait de son temps à des échanges dont la Seine était le seul véhicule. Enfin le cardinal de Richelieu, nommé surintendant de la navigation en 1626, se donna deux ans après, dans des intérêts évidemment plus politiques que commerciaux, le gouvernement supérieur du Havre. La vive impulsion qu'il imprima aux travaux hydrauliques et aux constructions navales changea l'aspect du pays, et le commerce profita de tout ce qui fut fait pour la guerre : le cardinal savait d'ailleurs que la force militaire s'alimente des produits de la paix. Le fruit des travaux de ce grand homme d'état se perdit, ou peu s'en faut, pendant la minorité de Louis XIV : le port ne fut pas même entretenu. Lorsqu'en 1664 le chevalier de Clerville fit, par ordre de Colbert, l'inspection de la côte, bien des maux étaient déjà réparés; cependant le chenal était, par suite de la ruine des écluses de chasse, en si mauvais état, que les navires de 400 tonneaux n'entraient qu'aux syzygies. Le port possédait quinze navires pour la pêche de la morue, seule grande navigation qu'il fît alors, trente barques pour le cabotage avec Rouen et quatre-vingt-douze bateaux de pêche. Le commerce international était tout entier aux mains des marines étrangères, et Dieppe en décadence l'emportait sur Le Havre en progrès. La place jouissait néanmoins d'une activité principalement due, suivant le chevalier de Clerville, au crédit qui permettait aux négocians de tirer de Rouen et de Paris autant de fonds qu'ils voulaient à l'intérêt de 25 pour 100. Cette usure, que nous trouverions effrayante, était avec raison acceptée comme un bienfait, elle n'empêchait pas le pays de grandir; la population se trouvait à l'étroit dans les fortifications, et Colbert calculait les accroissemens qu'elle devrait à l'élargissement de l'enceinte et au creusement des bassins, qui furent plus tard l'ouvrage de Vauban. L'année suivante, fut créée la compagnie des Indes, qui fit du Havre le siége d'un de ses établissemens. En 1698, deux compagnies se formèrent au Havre pour commercer, l'une avec le Maroc, l'autre avec le Sénégal, et, ce qui prouve combien peu de choses sont nouvelles sous le soleil, le luxe de leur installation et le chiffre de leurs dépenses les firent bientôt tomber. A la suite de ces vicissitudes, la population civile du Havre était en 1723 de 12,280 habitans, et la population militaire, maritime ou passagère, de 3,087 (1). Sous Louis XV, le commerce du Havre

(1) Ce résultat est celui d'un dénombrement par quartiers, rues, maisons et familles, fait pour la perception de l'impôt par ordre du contrôleur-général des finances, et si le résumé suffit à l'examen des faits généraux, les détails auraient pour l'histoire locale un assez vif intérêt. Le manuscrit forme un volume in-4°; il est à la Bibliothèque impériale.

fit de remarquables progrès, et sous Louis XVI les relations avec l'Inde se multiplièrent beaucoup. Il est superflu de rappeler que la guerre maritime, qui, durant la révolution et l'empire, fut une calamité pour les ports, n'épargna pas Le Havre. Sa population n'égalait pas en 1814 celle de 1723; c'est à partir de cette époque qu'il a pris un essor dont le terme est probablement encore bien éloigné.

A la paix générale, tout était à créer pour le commerce, matériel, personnel naval, et jusqu'aux relations. Cependant en 1825 on était arrivé à un mouvement international d'entrée et de sortie de 1,380 bâtimens et de 256,242 tonneaux. Ce même mouvement a été en 1858 de 4,770 bâtimens et de 1,434,617 tonneaux, et ce n'est point l'année la plus prospère de la série. Si c'était ici la place de la reproduction des états de navigation, l'analyse des chiffres annuels qui conduisent du premier terme au dernier ferait voir que chaque progrès des communications, depuis les chemins vicinaux jusqu'aux chemins de fer, est la cause et le signal d'un accroissement d'activité de la navigation. Les progrès de la navigation fluviale ont les premiers réagi sur le mouvement du port. Ces patiens et modestes labeurs n'exercent pas seuls leur influence sur l'activité féconde dont les états de tonnage sont l'expression. La récolte bonne ou mauvaise, et mille autres faits économiques difficiles à définir, affectent gravement la condition des établissemens maritimes. Parfois aussi il ressort des registres de navigation des leçons de sagesse dont le public profite rarement. Ainsi le mouvement total du port du Havre, cabotage compris, était en 1846 de 1,496,394 tonneaux, en 1847 de 1,674,921 tonneaux, et cette progression promettait de se maintenir. La révolution de 1848 éclate, et il tombe en 1849 à 1,111,081 tonneaux. Les deux exercices les plus élevés de la série ont été de 2,108,713 tonneaux en 1856, de 2,158,429 tonneaux en 1857. Les inquiétudes qui travaillent l'Europe ne sont pas encore assez justifiées pour qu'on puisse distinguer les causes qui ont réduit le mouvement de 1858 à 1,700,538 tonneaux.

Les progrès, la stagnation ou la décadence du commerce, l'affluence ou la rareté des navires qui prennent l'embouchure de la Seine pour but ou pour point de départ, ont imprimé en caractères saillans leurs traces sur la plage du Havre, et le langage du dessin est presque le seul qui puisse rendre la série de transformations qu'a subies l'atterrage depuis 1516. Ceux qui tiendraient à connaître ces vicissitudes ne trouveront nulle part à satisfaire aussi largement leur curiosité que dans l'*Histoire du port du Havre*, publiée en 1837 par M. Frissard, inspecteur général des ponts et

chaussées, dont la mémoire est restée si honorée dans le pays. Il a reproduit dans son ouvrage les plans de *la Françoise-de-Grâce* de 1530, du Havre sous Henri II et sous Charles IX, de l'établissement maritime tel qu'il sortit en 1630 des mains du cardinal de Richelieu, et tel qu'il était en 1728 après l'exécution des projets de Vauban. Les remaniemens ont été si nombreux que Duchillon lui-même, s'il revenait au monde, ne se reconnaîtrait que dans la grande tour dont il fit descendre les fondations à une profondeur égale à sa hauteur hors de terre, et dans le quartier situé à l'ouest du *bassin du Roi*, qui a conservé sa distribution primitive. Sur le reste de la surface, il n'est pas d'emplacement qui n'ait été successivement occupé par des constructions civiles, des fortifications, des quais, des bassins, des écluses, et l'on chercherait vainement dans la ville un seul mètre carré de terrain qui soit au même niveau qu'au temps des Valois. A ne considérer que le point de départ et l'état actuel, quand la *Grande-Françoise* vint échouer à la sortie du port, l'extrémité en était marquée par la tour de François Ier, et le port consistait en une longue fosse comprenant l'avant-port actuel, se prolongeant dans la direction de la Floride et communiquant avec une autre fosse qui est devenue le *bassin du Roi*. On ne découvrait à l'est qu'une vaste et profonde lagune. Aujourd'hui, une jetée, enracinée au pied de la tour de François Ier, porte à 410 mètres de distance la protection qu'elle offre aux navires entrans, et les dirige vers un avant-port de neuf hectares de surface. Sur l'avant-port s'ouvrent des écluses qui donnent entrée dans six bassins à flot garnis de quais (1). L'établissement du Havre offre au commerce une surface de 42 hectares 44 ares pour le stationnement des navires, et un développement de 5,110 mètres de quais en maçonnerie pour le mouvement des marchandises. Ce bel ensemble, — et c'est un grand malheur dans un temps où le commerce est partout préoccupé de la nécessité d'un accroissement considérable de l'échantillon des navires de long cours, — ce bel ensemble n'a pas en profondeur les mêmes avantages qu'en superficie. Le Havre ne reçoit pas les gros navires à toute marée. La profondeur de

(1) Les dimensions de ces bassins en donneront une idée plus exacte que de longues descriptions :

	Superficie.	Longueur des quais.
Bassin du Roi	1 hect. 16 ares.	395 mètres.
— de la Barre	5 — 00 —	1,140 —
— du Commerce	5 — 00 —	1,210 —
— de Vauban	7 — 67 —	1,580 —
— de la Floride	2 — 29 —	235 —
— de Leure	21 — 32 —	550 —

l'eau au seuil des écluses d'entrée varie entre 4m 40 et 7 mètres (1). Néanmoins, en choisissant bien leur moment et pour l'heure et pour le vent, les bâtimens de 5 mètres de tirant d'eau entreraient à toute force dans le port trois cent vingt jours dans l'année. Ils se gardent d'avoir cette hardiesse. Hors de la présence de l'ennemi, il n'y a de praticable, pour ne pas dire de permis en marine, que les choses faciles; aussi attend-on en rade les marées des syzygies pour pénétrer dans le port, et les pertes de temps qui résultent de cet état de choses sont pour le commerce une source permanente de dommages. Ce mal n'est pas sans remède : de nombreuses et savantes études sont déjà faites, des mesures importantes sont prises pour l'atténuer. L'ouverture d'une seconde entrée serait l'amélioration la moins lente et la moins coûteuse à réaliser : elle préviendrait l'encombrement des bâtimens dans le chenal à l'arrivée et au départ, et produirait les mêmes effets qu'un prolongement de deux heures dans la durée de la hauteur d'eau nécessaire aux mouvemens du port. Aucun bâtiment ne serait plus exposé à perdre une marée de vive-eau, et condamné à en attendre le retour pendant une demi-lunaison. La nécessité de cette seconde entrée n'est contestée par personne; mais on n'a pas encore pu s'accorder sur la place à lui donner, et il faut convenir que peu de problèmes de navigation sont plus hérissés de difficultés que celui-ci. Il y aurait beaucoup moins d'inconvénient à retarder la solution qu'à la donner mauvaise, et le proverbe hollandais : « qui fait bien fait vite, » pourrait trouver ici son application.

La rade du Havre se divise en deux parties. La petite rade, rapprochée de la terre et de médiocre profondeur, sert aux bâtimens de cabotage. Ce que les étrangers appellent par courtoisie pour nous la grande rade n'est pas autre chose qu'un mouillage en pleine mer dont le fond est excellent, mais où les navires sont en butte à toute la violence des vents et des lames; ils y jouissent de l'avantage d'être en appareillage facile quand le temps menace de devenir trop mauvais, et le grand mérite de cette station en pareil cas, c'est qu'il est toujours aisé de la quitter. L'établissement de digues qui couvrent ce mouillage n'importe pas moins à la défense de l'embouchure de la Seine contre des entreprises ennemies qu'à la sûreté des navires du commerce. Dès longtemps projetés, les travaux sont aujour-

(1) Cette hauteur, au moment de l'étale de haute mer, est :

En vive-eau extraordinaire	7m
En vive-eau ordinaire	6 70
En morte-eau ordinaire	5
En morte-eau extraordinaire	4 40

d'hui commencés. Toutes les marines du globe sont intéressées à la réalisation de cette grande entreprise; elles y verront des motifs nouveaux de se diriger vers nos côtes, et l'avenir bénira les mains qui l'auront terminée.

L'administration des douanes, dont les instructives publications gagnent chaque année en intérêt et en précision, a donné récemment le détail du mouvement des marchandises dans nos onze principaux ports. Il est superflu de dire que l'estime qu'elle leur accorde a pour mesure la quotité des droits qu'elle perçoit sur chacun. Le Havre figure en première ligne dans cette série de tableaux. Dans le courant de l'année 1858, ce port a reçu pour 430 millions de marchandises étrangères; il a exporté pour 652 millions de marchandises étrangères ou françaises. Les tonnages correspondans à ces mouvemens sont en raison inverse des valeurs : l'importation est de 6,111,000 quintaux, et l'exportation de 2,342,000. Si dans la masse on prend à part les consommations et les provenances françaises, on voit que nous avons reçu des marchandises pesant 4,578,000 quintaux et valant 338,717,000 francs, et que nous en avons exporté 1,203,000 quintaux valant 384,100,000 francs. Ainsi la valeur du quintal métrique importé est de 74 francs, et celle du quintal métrique exporté de 319 francs. Ces résultats ne sont peut-être pas très satisfaisans au point de vue des intérêts maritimes; mais ils mettent en relief le rôle que joue le port du Havre dans l'économie industrielle du pays. Sauf le sucre, le tabac et les vins, il ne reçoit guère que des matières premières et n'exporte guère aussi que des produits manufacturés (1). Soit par ce qu'il importe, soit par ce qu'il exporte, le port du Havre dessert les besoins des villes les plus opulentes et des campagnes les plus reculées. Il alimente les filatures de l'Alsace; il expédie sur les côtes des deux Océans les fruits du travail des montagnards du Lyonnais; il féconde les sueurs des vignerons de la Bourgogne et de la Champagne. Il n'est pas permis d'oublier ici les échanges de marchandises entre étrangers qui s'opèrent dans ses entrepôts : ils ont roulé l'année dernière sur une valeur de 360 millions, dont le double transport à l'arrivée et au départ a enrichi la navigation ou le transit. L'entrepôt du Havre, qui facilite ces échanges en les affranchissant des droits et des formalités de douane, contient habituellement de 60 à 80 millions de marchandises. Ce n'est point un médiocre avantage pour un pays que l'accroissement d'achalandage que les transactions entre étran-

(1) En tête des premières figurent des cotons en laine pour 132,482,000 fr., des métaux bruts pour 50,971,000 fr., et 179,000 tonnes de houille; en tête des secondes, des tissus de soie pour 123,210,000 fr., et des tissus de laine, de coton et de lin pour 88,207,000 fr. Les vins entrent pour 16,094,000 fr. dans les exportations.

gers apportent à ses marchés, et l'hospitalité qu'il donne ne lui est pas moins profitable qu'à ceux qui la reçoivent.

En résumé, le port du Havre, en raison du travail et du luxe qu'il alimente, fait aujourd'hui le tiers de notre commerce maritime. La perception des droits de douane s'y est élevée en 1857 à 43,856,000 fr., en 1858 à 41,676,000 fr. Il fournit le cinquième du produit de cette branche du revenu dans la France entière (1), et ces chiffres témoignent surabondamment que les fonds consacrés au développement de l'établissement maritime qui donne de pareils résultats ne sont pas les plus mal employés de ceux dont dispose l'état.

Il semble que lorsqu'une nation possède un établissement de la valeur de celui du Havre, elle devrait, avant même de chercher à l'étendre, veiller avec la sollicitude la plus inquiète à sa conservation, et écarter avec une inflexible résolution tout ce qui pourrait la compromettre ou la menacer. Ce n'est point ainsi que se passent toujours les choses parmi nous. Un projet d'endiguement, dont l'exécution est déjà beaucoup trop avancée, tend à substituer à la baie allongée qui forme de Quillebeuf au Havre l'embouchure de la Seine, un chenal dont les dimensions seraient réglées sur les convenances de la navigation des ports d'amont et sur les avantages agricoles de la création d'une étendue de 15 à 20,000 hectares de terres excellentes. La perspective de pareils succès est faite pour exciter une glorieuse ambition. Des autorités infiniment respectables affirment, avec une conviction dans laquelle il est impossible de découvrir la moindre trace de complaisance, que ces succès seront obtenus sans qu'il en résulte aucun détriment pour l'atterrage du Havre; mais d'autres voix, non moins accréditées, non moins indépendantes, affirment au contraire que la conséquence inévitable de la continuation des travaux entrepris sera l'exhaussement rapide des dépôts formés à l'embouchure de la Seine, et qui en interdisent pendant vingt heures par jour l'accès aux grands navires. Les villes de Rouen et du Havre sont sur cette grave question d'avis diamétralement opposé; mais les entraînemens des intérêts locaux ne permettent d'admettre qu'avec une extrême circonspection les

(1) Les perceptions de toute nature opérées par le service des douanes ont rendu en 1858 :

Droits d'entrée	184,052,609 fr.	} 191,643,382 fr.	
— de sortie	3,796,821		
— de navigation	3,793,952		
Droits et produits accessoires			2,076,276
Taxe des sels			27,829,558
			221,549,216 fr.

témoignages de l'une ou de l'autre origine. Au milieu de ce conflit d'opinions, il en est une qu'on n'a peut-être pas assez interrogée : c'est l'opinion de la mer elle-même. En d'autres termes, il y a un certain nombre de faits hydrauliques dont on n'a point assez tenu compte, et qu'il convient de rappeler ici, au risque d'aborder un terrain un peu spécial. Ces faits serviront à jeter quelque lumière dans le débat.

Le domaine des marées se divise à Quillebeuf en deux parties, dont chacune est le théâtre de phénomènes hydrauliques distincts. En amont, les eaux sont contenues dans un canal de largeur modérée, à bords naturellement fixes ou susceptibles de le devenir, et où la prédominance des eaux douces sur les eaux salées avance ou recule suivant l'élévation des crues de la Seine et la force des oscillations de l'Océan. Dans ce trajet, les hautes collines dont la verdure embellit et ferme l'horizon laissent à peine soupçonner au voyageur le voisinage de la mer. A Quillebeuf, l'aspect change : la Seine débouche au fond d'un golfe où, suivant l'heure de la marée, elle disparaît dans les eaux salées, ou s'épanche en maigres filets au travers de vastes grèves. Lorsque, du haut des coteaux d'Ingouville ou du cap vénéré de Notre-Dame-de-Grâce, le regard suit dans ce golfe intérieur la décroissance des eaux, l'esprit ne peut se défendre d'une vague inquiétude. D'abord imperceptibles, de chauves îlots se montrent successivement, à peine signalés au sein de la plaine liquide par des vols d'oiseaux de mer qui se hâtent d'en prendre possession; ils s'élargissent lentement, puis se joignent, et finissent par former un long désert jaunâtre, où la mer ne laisse pour témoignages de son empire que des navires ou des bateaux pêcheurs échoués de place en place. Faut-il voir dans cette retraite des eaux, dans cette apparition des terres, une image fugitive d'un travail de la nature qui, commencé depuis des milliers d'années, se poursuit sous nos yeux et continuera pendant d'autres milliers d'années? Faut-il prévoir l'époque où ce bassin sera comblé par les dépôts qui s'y forment? Sans porter si loin sa pensée, il est impossible de méconnaître que les variations de fond et les accumulations d'atterrissemens dont l'embouchure de la Seine est le théâtre posent devant nous les problèmes les plus redoutables pour la navigation.

Ce golfe intérieur, qui depuis cent cinquante ans a été le sujet de tant de savantes observations, n'a pas toujours été rigoureusement mesuré, et les erreurs répandues à ce sujet contribueraient à donner de fausses notions sur les conséquences des phénomènes qui s'y manifestent. Des travaux récens ont fait raison de ces erreurs, et en nombres ronds la distance de Quillebeuf au Havre est de 30 kilo-

mètres; la moindre largeur du golfe est, de la pointe de La Roque à celle de Tancarville, de 4,400 mètres, et la plus grande, du Havre à Villerville, de 9,100 mètres. La superficie submersible comprise entre la méridienne de Quillebeuf et celle du Havre est de 25,000 hectares.

Tant que le canal de la Seine conserve l'aspect d'une rivière, les eaux chassent devant elles les matières qu'elles charrient, et maintiennent par leur force propre la liberté et l'unité du lit. Il en est autrement quand les flots s'épandent et s'amortissent dans un bassin où, malgré des agitations intermittentes, il n'existe plus de pente générale; leurs dépôts et leurs caprices apportent alors d'interminables modifications au relief du fond. Il fut un temps, il n'est pas permis d'en douter, où l'emplacement des bancs qui obstruent l'atterrage de la Seine était recouvert d'une puissante couche d'eau, où les marées descendaient à leur plan le plus bas sans jamais laisser poindre les affleuremens de longues grèves, telles que celles qui remontent aujourd'hui jusqu'à Quillebeuf. La succession des siècles a changé cet état de choses, et l'activité de la navigation n'est venue animer ce bassin qu'à une époque où la profondeur des eaux lui était déjà bien moins favorable; mais, sans remonter au-delà des temps historiques, on voit les établissemens maritimes qui n'ont pas, comme celui de Rouen, le rétrécissement du fleuve et des chasses énergiques d'eaux douces pour se maintenir, descendre vers la mer à mesure que les atterrissemens atteignent leurs abords ou leurs bassins. Ceux de l'antiquité étaient à Lillebonne, ceux du moyen âge à Harfleur; les nôtres sont au Havre, et qui sait si ceux de la postérité y resteront?

Le sol du bas de la vallée du Bolbec est empreint de témoignages naturels de la grandeur passée de *Juliobona* (Lillebonne), qui valent ceux des historiens et des monumens construits par les hommes. La petite ville d'aujourd'hui a jadis été la capitale des *Caletes* (1), un des peuples de la Gaule dont la soumission coûta le plus à César (2). Après l'avoir détruite pour la prendre, il la rebâtit plus forte et plus belle et lui donna son nom (3). Aujourd'hui perdue au fond d'une obscure vallée, séparée de la Seine par une traversée de 4 kilomètres de prés marécageux, à quels avantages de position a-t-elle pu devoir son antique prépondérance? — Le niveau et l'humidité spongieuse de ces terrains en constatent la récente formation, et tant que la place qu'ils occupent a fait partie du domaine de la mer, le

(1) Καλέται ὧν πόλις Ιουλιοβόνα. Strabon, l. II, c. 8.

(2) *De Bello Gallico*, l. VIII, c. 7. — Orose, l. VI.

(3) « Ipsum namque castrum Caletus ante vocabatur, quod destructum et in majori elegantiâ reparatum ex suo nomine Juliobona vocare placuit. »

pays des Calètes, dont nous avons fait le pays de Caux, n'avait pas de meilleure station maritime que celle de la ville de Jules-César. Abritée des vents d'ouest et des coups de mer par la pointe de Tancarville, flanquée des collines du Val-Varin et du Mesnil, elle offrait aux navires un calme qui favorisait malheureusement aussi les atterrissemens. Le port s'allongeait perpendiculairement au cours actuel du Bolbec en un bassin de 50 hectares, dont le contour est nettement tracé au bas du terrain solide sur lequel la ville est bâtie. Gisement avancé dans l'intérieur des terres, sûreté de la rade, commodité du port, rien ne manquait à la ville des Calètes de ce qui fait les bonnes stations maritimes, rien que des garanties d'avenir, et les flottes romaines destinées à agir sur les côtes de la Manche ne pouvaient avoir de point d'appui ni de refuge plus sûr. César, dit Strabon, avant d'entreprendre ses expéditions contre la Grande-Bretagne, avait établi une station navale dans l'embouchure de la Seine. Les marchandises étaient transportées par terre de la Saône à la Seine, puis dans le pays des Lexoves et des Calètes, et là on les embarquait sur l'Océan.

L'accumulation des alluvions sous lesquelles est enseveli l'établissement maritime de Lillebonne s'est accomplie en silence au milieu des ténèbres du moyen âge, et quand le port fut définitivement abandonné par la navigation, Harfleur, situé à 26 kilomètres plus bas, recueillit naturellement cet héritage; il devint le foyer de toutes les opérations militaires et maritimes de l'embouchure de la Seine. Dès le temps des Romains, cet atterrage était une sorte de succursale et d'avant-rade de Juliobona; une voie romaine, dont les tronçons se retrouvent sur la côte et ont conservé le nom de Chaussée-de-César, les unissait l'une à l'autre. L'histoire d'Harfleur, depuis l'an 512, où le roi Arthus l'enleva à Lucius, qui représentait à cette extrémité de la Gaule la puissance romaine défaillante, jusqu'à l'an 1449, où Dunois en chassa les Anglais, est presque toute l'histoire navale de notre pays. Le port était aussi vaste, aussi sûr que bien placé. Aucune place n'a été disputée avec tant d'acharnement entre la France et l'Angleterre, et c'était avec raison; le maître d'Harfleur l'était de l'embouchure de la Seine. Un jour vint enfin (1521) où, François Ier ordonnant des armemens à Harfleur, on lui répondit que le temps en était passé, et que l'envasement de l'atterrage n'en permettait plus l'accès qu'à des barques. On prit le parti de descendre encore vers la mer; Harfleur fut abandonné comme l'avait été Lillebonne, et ce fut le tour du Havre.

Les effets dont voilà l'esquisse décolorée passent inaperçus dans une vie d'homme; ils laissent des marques profondes dans celle d'une nation. Les causes qui les ont produits n'ont pas cessé d'être agissantes; la source des atterrissemens n'est pas tarie; ils n'ont

fait que changer un peu de direction : l'histoire de l'avenir doit ressembler à celle du passé, et les reflets de l'une éclairent l'autre.

Deux faits généraux dominent tous les faits spéciaux dont la réunion constitue le régime hydraulique de l'atterrage de la Seine. Ce sont, d'une part, la nature des terrains que corrodent le fleuve ou les courans marins qui se forment à l'embouchure, — de l'autre, les allures des marées qui roulent, dispersent et déposent les débris de ces rivages tantôt dans les profondeurs de l'Océan, tantôt sous nos yeux et jusqu'à l'entrée de nos ports. Les eaux sont ici le dissolvant des terrains anciens et les distributrices des terrains nouveaux qui naissent de leurs débris; mais les résultats de l'action des eaux varient suivant la résistance des bords auxquels elles s'attaquent. Il faut donc, pour comprendre les phénomènes particuliers dont nous avons à considérer les conséquences avantageuses ou nuisibles, commencer par se faire une idée exacte et des forces vives que la nature met ici en jeu, et des masses inertes saisies dans le conflit des élémens, et dont, a dit Ronsard,

La matière demeure et la forme se perd.

Si les eaux qui convergent de l'intérieur des terres ou du large vers l'embouchure de la Seine roulaient sur des basaltes ou des porphyres, elles ne feraient guère qu'en polir la surface, et le peu de débris qu'elles arracheraient à ces roches n'altérerait pas sensiblement la profondeur du récipient où elles les déposeraient; mais la formation soumise à leur action n'est pas de celles qui résistent le mieux aux corrosions du temps et des eaux. Considérée dans la totalité de l'étendue des départemens de l'Eure et de la Seine-Inférieure, et dans la partie orientale du département du Calvados, cette formation consiste en une couche calcaire très puissante, superposée à une argile compacte d'une profondeur inconnue, et surmontée d'une couche arable où l'argile domine. C'est le même terrain dont les blanches escarpes ont valu, sur le rivage opposé, le nom d'Albion à l'Angleterre. Composé de déjections et de débris d'animaux aquatiques, ce calcaire est le résultat d'accumulations sous-marines dont, à défaut de notre science incertaine, l'imagination a peine à se faire l'idée. Elle s'effraie en se demandant combien de temps la vie s'est agitée dans ces masses incommensurables, et comment elle s'est éteinte après les avoir élaborées. La silice à l'état gélatineux était répandue en abondance dans la formation calcaire, et elle s'en est isolée en s'agglomérant par une véritable cémentation en rognons qui affectent les formes les plus diverses. Le plus souvent, ces rognons sont confusément empâtés dans la craie, comme si tous les maté-

riaux de la couche avaient été pétris et malaxés. Dans les hautes falaises du pays de Caux, ils sont articulés dans leur gangue en assises régulières, et s'interposent entre des lits marneux d'une parfaite régularité. D'autres fois, comme si le calcaire avait dû se montrer dans ce vaste ensemble sous toutes les formes qui lui sont propres, depuis les marnes jusqu'aux marbres, la silice n'a fait qu'en consolider la structure, et cette union intime a produit de vastes bancs de pierre de taille. La formation tout entière s'est émergée par un soulèvement horizontal, ou peu s'en faut, et très probablement simultané. A considérer le bord de la mer, on remarque dans le plan inférieur de la couche calcaire une légère inclinaison du sud-ouest au nord-est. Ce plan est un peu au-dessous du niveau de la mer dans le nord des falaises du pays de Caux. Sous le cap de La Hève, près du Havre, la basse mer met la base argileuse à découvert, et l'escarpement calcaire, se dressant dans toute sa hauteur, montre ses assises aussi nettes que dans une coupe géométrique. En passant sur la rive gauche de la Seine, on voit presque partout l'argile au-dessus du niveau de la haute mer, et si l'on marche jusqu'à l'extrémité des falaises de Beuzeval, l'argile brune s'élève à 105 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le soulèvement a pris ici les allures du bord d'une cuvette; le calcaire a disparu comme si l'argile, en se relevant, l'avait fait glisser sur sa pente et jeté en proie aux attaques des flots.

En pénétrant dans l'intérieur des terres, l'œil est frappé de la régularité du plateau qui, du bord de la mer, s'élève par une rampe insensible aux sources des cours d'eau qui le traversent : aucune saillie n'en dérange l'uniformité, et les rares ondulations qui se montrent à la surface sont évidemment l'œuvre des eaux qui l'ont entamée dans le tumulte de leur retraite. Les parties montueuses, qui sont ailleurs l'effet des soulèvemens du terrain, sont ici formées par un creusement. Chaque ruisseau, chaque rivière s'est ouvert dans le plateau un sillon étroit, et a mis à nu la stratification de terrain qu'on observe dans les escarpes des falaises. Quand la vallée atteint une certaine profondeur, elle montre dans la coupe du plateau l'argile à la base, le calcaire au-dessus, et la couche arable à l'étage supérieur. Ainsi, sur la côte et dans l'intérieur, la nature et la disposition du terrain sont presque partout identiques; il suit de là que, fluviatile ou maritime, l'origine des atterrissemens qui s'arrêtent dans l'embouchure de la Seine ne change rien aux élémens dont ils se composent, et que si la prédominance de l'un ou l'autre de ces élémens doit varier, cela importe assez peu. Quant au lit d'argile sur lequel repose la couche calcaire, la seule notion exacte qu'on possède sur l'épaisseur de ce lit vient du creusement du puits

artésien du Havre : la sonde est descendue, sans le traverser, à 208 mètres de profondeur.

La constitution physique et la friabilité des terrains exposés à l'action des eaux expliquent la profondeur des érosions qu'ils ont subies. Voyons maintenant comment les eaux ont agi sur ces masses.

Ruisseau, torrent, rivière ou fleuve, tout cours d'eau transporte les débris des terrains qui l'alimentent au lac ou à la mer où vient expirer sa vitesse : les hauteurs s'abaissent, les bas-fonds s'élèvent, et persistant comme la puissance silencieuse de la pesanteur, ce travail de nivellement avance avec le temps et ne recule pas davantage. Le bassin hydraulique dont les dépouilles descendent la Seine comprend la totalité des territoires de sept départemens et des portions plus ou moins considérables de dix autres; l'étendue en est de 7,553,000 hectares, et toutes les fois qu'une inondation s'épand, qu'un orage éclate sur ce vaste espace, des matières terreuses s'acheminent vers le réservoir commun. Si, comme le Rhône, le Nil et le Pô, la Seine se jetait dans une mer à niveau constant, ses dépôts ne seraient pas moins apparens que ceux de ces fleuves; elle formerait aussi son Delta, et l'on mesurerait chaque année au-dessous de Quillebeuf l'extension prise par ses alluvions; mais il n'en est pas ainsi. Tandis que les eaux amorties des autres fleuves abandonnent les terres dont elles sont chargées à leur embouchure, les courans de marée s'emparent des eaux de la Seine; le flot les refoule violemment dans leur lit, le jusant les entraîne au large, et elles entrent, au contact de la mer, dans une période de nouvelles vicissitudes. Les sables se fixent presque immédiatement; mais les matières plus ténues restent en suspension dans l'eau comme les vapeurs aqueuses dans l'air, se dissipent et s'affaissent de même. Les marins de l'entrée de la Seine ne se trompent pas sur l'origine des nuages vaseux qui se forment à la suite des crues des eaux douces; ils les reconnaissent à leurs teintes argileuses. Les *crétines*, c'est ainsi qu'ils les appellent, se tiennent longtemps dans les tranches supérieures des eaux salées; quand les vents d'est soufflent, elles sont poussées fort loin au large et y sont quelque temps promenées au gré des vents et des marées; parfois aussi elles sont ramenées à l'embouchure du fleuve. Les alternatives des hautes et des basses mers, de la violence ou de la mollesse des vents et des courans, dispersent ou rassemblent ces matières vaseuses; mais, toujours sollicitées par leur propre poids, elles descendent au fond dès qu'un peu de calme le permet. Une part, et c'est heureusement la plus forte, se perd dans les abîmes de l'Océan; une autre se dépose dans le golfe intérieur de la Seine : mille influences indéfinissables accé-

lèrent ou ralentissent les dépôts, les rapprochent ou les éloignent des places où leur présence doit rétrécir le domaine de la navigation; si lentes que soient ces alternatives, elles ne sont jamais dans le cours des siècles qu'un instant imperceptible, et l'œuvre de la nature n'en avance pas moins. Depuis le jour où la Seine a commencé de couler, chaque heure, chaque minute verse dans son embouchure un contingent faible ou fort de remblai, et la perpétuité de ce tribut la comblerait à elle seule à la longue. Les lois de la nature sont immuables, et l'on ne peut pas plus arrêter ces atterrissemens qu'empêcher la Seine de couler; mais on peut en dériver une partie, et l'on a déjà de la sorte enrichi l'agriculture par des travaux exécutés pour l'amélioration de la navigation. M. Doyat et M. Beaulieu, qui se sont succédé dans la direction des travaux d'endiguement de la basse Seine, ont constaté que les digues établies depuis 1846 en amont de Quillebeuf ont procuré la conquête de 1,406 hectares, au travers desquels divaguaient les eaux qu'ils ont disciplinées. Ces procédés, appliqués avec réserve, peuvent produire un grand bien. Employés sans discernement, ils conduiraient à des malheurs dont il n'est donné à personne de calculer l'étendue.

Les atterrissemens qui descendent avec les eaux douces ne sont malheureusement pas les seuls dont il y ait à s'inquiéter, et ceux que déterminent les vents du large et les marées concourent, dans une proportion bien plus menaçante, à l'exhaussement du fond de l'atterrage. Les explications données plus haut sur les allures des marées devant Le Havre ont fait pressentir l'influence qu'elles doivent exercer sur les dépôts terreux de l'entrée de la Seine, et, puisque nous étudions l'action des courans marins sur les rivages qu'ils corrodent ici, il importe de remarquer que sur toute la côte la marche du flot est beaucoup plus rapide que celle du jusant. D'après les *Instructions nautiques* publiées par le dépôt de la marine, la durée moyenne du courant de flot est devant Le Havre de cinq heures dix minutes, et celle du courant de jusant de sept heures quinze minutes, ce qui établit entre les vitesses le rapport de 100 à 71; mais, soit concours des ondes de la mer montante, soit circonstances locales encore imparfaitement connues, la différence des vitesses semble être, sur divers points de la côte, fort supérieure à celle qui vient d'être indiquée, et l'on entend les pêcheurs, dont les préjugés même sont rarement tout à fait hors du chemin de la vérité, prétendre que la vitesse du flot est souvent triple de celle du jusant. Il n'est pas indispensable d'avoir la mesure exacte de ces différences pour juger que la marche des matières charriées par les courans doit en être gravement affectée. Si la durée du flot était égale à celle du jusant, les forces d'entraînement de ces deux cou-

rans se neutraliseraient, et les sables que l'un apporte seraient remportés par l'autre; mais du moment que la marée monte dans l'embouchure de la Seine beaucoup plus vivement qu'elle n'en descend, elle doit y jeter, dans son ascension, plus de matières terreuses qu'elle n'en entraîne dans sa retraite. Il n'est pas possible de distinguer, dans les alluvions marines qui affluent vers l'embouchure du fleuve, celles qui proviennent de la percussion des lames de fond; mais on aperçoit plus clairement celles que fournissent, par la rive droite, les falaises du pays de Caux, et, par la rive gauche, les côtes septentrionales de la Basse-Normandie. Une fois entrées dans la Seine, ces alluvions y sont malaxées par les courans opposés qui les saisissent alternativement : elles sont souvent transportées d'un bord à l'autre; cependant, malgré l'intimité des mélanges qui résultent d'une telle confusion, elles veulent être considérées séparément dans leurs origines.

Il y a onze ans déjà, on essayait dans la *Revue* (1) de remonter aux sources du courant de galets qui obstrue au nord du cap d'Antifer les atterrages de Fécamp, de Saint-Valery en Caux, de Dieppe, du Tréport et de l'embouchure de la Somme. « La roche crayeuse, disait-on, dont les falaises montrent la coupe, se compose de couches horizontales d'un à deux mètres d'épaisseur, séparées entre elles par des couches de cailloux siliceux. Les fibres de la pierre sont verticales; leur cohésion dans ce sens est très faible, et elle est encore diminuée par l'interposition des couches de silex. De cette double disposition résulte la tendance du terrain à se fendre en prismes verticaux. Deux fois par jour, la marée vient battre le pied des falaises; chaque flot qui les heurte emporte quelque parcelle de la roche poreuse qui les constitue, et quand les hautes mers des syzygies se ruent contre elles par les tempêtes de l'ouest au nord, des lames furieuses les sapent à coups pressés; elles déchaussent l'escarpe, la minent; bientôt celle-ci surplombe, se détache et s'écroule. On croirait que le talus formé sur ces débris va défendre le pied de la nouvelle muraille; mais, avec sa nature friable, la marne résiste mal à l'action des flots : elle s'imbibe, se brise, se délaie en molécules impalpables, et la falaise mise à nu est de nouveau attaquée à vif. Les pluies et les gelées aident la mer dans cette œuvre de destruction. Des fentes plus ou moins profondes s'entr'ouvrent dans la partie supérieure du terrain; les eaux pluviales s'y infiltrent, et soit qu'elles s'y congèlent, soit qu'elles ramollissent et dissolvent les tranches de marne sur lesquelles elles pèsent, l'effet produit est le même, et l'action sourde des eaux intérieures aboutit tout aussi bien que

(1) Voyez l'étude sur *les Falaises de Normandie*, livraison du 15 juin 1848.

les attaques retentissantes de la mer à d'immenses éboulemens. »

Tel est le spectacle de destruction qu'offre d'Ault au Havre une ligne de 140 kilomètres de falaises. Le cap d'Antifer étant le point de partage des deux courans entre lesquels se divise le flot, celui qu'attire à soi l'embouchure de la Seine ne côtoie les falaises et n'en recueille les débris que sur une étendue de 23 kilomètres; il s'en saisit et passe devant Le Havre avec ses eaux chargées des teintes laiteuses de la marne délayée et son éternelle traînée de galets. Ces deux élémens se séparent dans leur marche en raison de la différence des pesanteurs et des volumes; l'un est tenu en suspension, l'autre roule sur le fond de la mer. A chaque marée, les galets avancent avec le flot et rétrogradent, mais à une moindre distance, avec le jusant; le cri plaintif de ces froissemens sous-marins perce au milieu du bruit des lames qui se brisent sur le rivage et du mugissement lointain de l'Océan. Pressés par le courant contre la côte, ils arrivent dans la Seine en masse serrée, sans s'égarer et sans perdre dans les oscillations de leur marche au-delà de ce que leur enlève le frottement. Les sables siliceux de cette origine suivent la route des galets; seulement ils peuvent être poussés plus loin, et ils se fixent probablement en grande quantité sur les bancs qui s'avancent de l'embouchure vers le large. Les marnes délayées sont tenues en suspension par le moindre mouvement des eaux, et ne se déposent que dans de très rares momens de calme. Le lit de la Seine retient tout ce qui est silice, laisse échapper la plus grande partie de ce qui est calcaire, et c'est pour cela sans doute que, dans les dépôts qui s'y forment, le rapport entre les deux élémens constitutifs des falaises est si différent de ce qu'il est à son origine. Sans cette circonstance modératrice de l'accumulation des alluvions, l'atterrage serait depuis longtemps comblé.

S'il n'est pas possible d'atteindre une exactitude satisfaisante dans l'évaluation des dépôts qui se forment à l'embouchure de la Seine, il existe, sur le reculement des falaises du pays de Caux depuis les temps historiques, quelques documens sur lesquels on peut fonder des calculs d'une probabilité acceptable. Nous savons par exemple qu'au XIe siècle une église, placée sous l'invocation de Sainte-Adresse, s'élevait au lieu même où gît maintenant, à 2,000 mètres du rivage, le banc de l'Éclat, qui sert de limite extérieure à la petite rade du Havre. La rade elle-même s'est creusée à 8 mètres au-dessous du niveau de la basse mer dans les terres dont l'église occupait l'extrémité. Les érosions n'ont pas suivi sur ce point une marche régulière : elles ont dû commencer par d'immenses dislocations. La petite rade n'a pu s'approfondir, comme elle l'a fait, que par l'amoindrissement local de la résistance de l'argile brune à

laquelle est superposé le calcaire. Si des cavités se sont ainsi formées à la base des falaises, les éboulemens ont dû se succéder rapidement, et les débris ont dû être emportés d'autant plus vite que, quand le cap de La Hève était beaucoup plus saillant et l'embouchure de la Seine beaucoup plus profonde qu'aujourd'hui, le cap donnait plus de prise aux attaques des flots. La plaine de Leure n'est pas autre chose que le principal dépôt des débris des falaises qui s'élevaient sur l'emplacement de la petite rade. Les galets livrés aux flots par ce terrain se sont rangés sur la limite du courant qui les entraînait en un long bourrelet qui, s'enracinant au pied du cap, s'est allongé à chaque progrès des destructions qui l'alimentaient; il poussait devant soi dans l'embouchure de la Seine la pointe mobile du Hoc. Derrière cette digue naturelle régnait un calme favorable à la paisible accumulation des matières ténues qui ont formé le sol intérieur de la plaine. La perte de l'atterrage d'Harfleur a été la conséquence de la formation de la plaine de Leure : large et profond tant qu'il a été curé et rafraîchi par les courans directs qui lavaient auparavant le pied des falaises de Graville, cet atterrage a dû se combler aussitôt qu'ils se sont déplacés sous la pression des empiétemens de la pointe du Hoc; la profondeur ne pouvait pas se maintenir longtemps dans une anse où s'arrêtaient à chaque marée des eaux chargées de sable et de limon.

Les éboulemens des falaises ont naturellement diminué à mesure que leurs dentelures s'émoussaient. Maintenant que la côte est rangée sur un alignement uniforme, il n'y a plus de raison pour que les falaises qui avoisinent Le Havre se dégradent plus rapidement que celles qui s'en éloignent. Les ingénieurs des ponts et chaussées ont constaté que de 1800 à 1847 celles de La Hève ont reculé de 14 mètres, ou en moyenne de 30 centimètres par an. Ces observations concordent avec celles que Lamblardie appliquait en 1789, dans son remarquable *Mémoire sur les Côtes de la Haute-Normandie*, à la ligne entière des falaises, et il en existe une confirmation presque mathématique dans le compte qui se tient aujourd'hui des quantités de galets qui arrivent devant le chenal du Havre. Soigneusement recueillies pour le lestage des navires, ces matières forment annuellement un cube de 12,000 mètres. Or les falaises tributaires de l'embouchure de la Seine sont plus élevées que celles qui gisent au nord du cap d'Antifer; elles atteignent une hauteur moyenne d'environ 100 mètres. Sur une longueur de 23 kilomètres 30 centimètres de leur épaisseur, elles laisseraient tomber chaque année à la mer une masse de 690,000 mètres cubes, et comme le galet entre pour un trente-troisième dans leur structure, sa part serait de 21,000 mètres. L'emploi de 12,000 mètres au lestage peut

paraître la justification de cette évaluation, puisqu'il y faudrait ajouter la quantité qui passe hors de la portée des ramasseurs et celle que le frottement réduit en sable dans le trajet.

Dans cette recherche des causes de l'encombrement de l'embouchure de la Seine, les découvertes pénibles se multiplient à chaque pas. Le contingent des falaises de Caux dans les atterrissemens est fort supérieur à celui de la haute Seine, et il est peu de chose auprès de celui des côtes et du talus sous-marin de la Basse-Normandie. On le devine à la simple inspection des deux côtes qui convergent vers Le Havre; on est convaincu dès qu'on porte son attention sur les points d'arrivée de leurs dépouilles.

Le courant de flot qui va du cap de Barfleur à l'entrée de la Seine a huit fois la longueur de celui qui descend du cap d'Antifer. Il a peu de prise sur les roches granitiques qu'il côtoie en amont de La Hougue; les débris qu'il recueille en commençant sa course sont surtout des sables marins et des coquilles brisées, et il les laisse dans la baie des Vays et sur les bancs de La Hougue et du Cardonnet. Après les Vays, il corrode, de Moisy à Arromanches, le pied des falaises marneuses dont les dépouilles ont déjà transformé en herbages les anciennes baies de la Seule, de l'Orne et de la Dives; il échancre ensuite le long de la plaine de Caen la terrasse sous-marine dont l'élévation réduit la profondeur des ports de cette côte, et que réparent sans cesse les sables de fond poussés par les vents du nord. Il arrive, devant la pointe de Beuzeval, chargé des terres friables qu'il a enlevées depuis les Vays, et de l'entrée de l'embouchure de la Seine jusqu'à Honfleur, on assiste partout au travail d'alignement de la côte, auquel concourent la terre en abandonnant ses parties saillantes, la mer en en transportant la poussière vers l'est.

Trouville est le lieu le mieux choisi pour ce genre d'observations. On n'aperçoit nulle part si bien la vivacité du flot, la mollesse relative du jusant, et les effets de la différence de ces deux forces. Le premier témoignage de l'affluence des matériaux arrachés aux côtes du Calvados qui frappe les yeux est le marais et la dune de Déauville, qui embrassent, entre la rive gauche de la Touques et le pied du mont Canisy, une surface de 240 hectares. Une division de la flotte avec laquelle le bâtard de Normandie allait conquérir l'Angleterre stationnait en 1066 dans l'anse dont ces terrains ont pris la place. Sans doute la côte d'où se sont détachés ces débris n'était pas à cette époque dans l'état où nous la voyons aujourd'hui : les dentelures n'en étaient pas émoussées, et la mer avait plus de prise sur leurs aspérités; mais les alluvions trouvent plus loin des plages qui les alimentent. Le mouvement de translation des sables continue de l'ouest à l'est, et la plage de Trouville en offre à cette heure

même une preuve palpable. Depuis 1846, une estacade, sous la protection de laquelle se sont formés un chenal et un port excellens, s'allonge à l'embouchure de la Touques; elle a arrêté la marche des sables qui obstruaient le lit de la rivière. Dans ces douze années, la plage de la rive gauche de la Touques s'est exhaussée de plusieurs mètres; la retenue de sable s'est allongée de jour en jour : la queue en est actuellement à deux kilomètres de l'estacade, et les nouvelles dunes qui s'élèvent sur cette base sont déjà gazonnées sur une étendue d'une vingtaine d'hectares. Par une conséquence naturelle, la plage des baigneurs s'est abaissée sur la rive droite d'environ deux mètres : elle est restée soumise à l'action du courant qui la corrode, et les sables qui devraient remplacer ceux qu'elle perd sont restés de l'autre côté de la rivière.

Pour compléter, sans sortir des limites de l'embouchure de la Seine, l'exploration des sources des dépôts qui s'y fixent, il suffit presque de quelques promenades sur les sommets et au pied des falaises comprises entre la pointe de Beuzeval et Honfleur. Dédaignât-on les observations auxquelles se prêtent les coupes à vif de terrain et les marques des sapes pratiquées par la mer, on sera bien dédommagé d'un peu de fatigue par la magnificence du spectacle qu'on aura sous les yeux : d'un côté, les herbages touffus où le coursier normand hennit au milieu des bœufs à l'engrais qui ruminent, les sommets couronnés de grands bois, les guérets ombragés de pommiers, les habitations champêtres tapissées d'espaliers; de l'autre, une mer où des essaims de bateaux pêcheurs sont traversés par les lourds navires qui apportent à la France les tributs des tropiques et des mers polaires; dans le lointain, pour cadre à ce tableau, Le Havre avec sa forêt de mâts et les falaises du pays de Caux; dans le fond, le lit de la Seine se dérobant dans la brume ou resplendissant sous les feux du soleil.

Les falaises qui se montrent à l'ouest de Trouville sont les extrémités des branches du rameau montueux dont l'arête sépare le bassin de la Touques de celui de la Dives. Toutes sont évidemment les racines d'anciens caps que les courans du littoral ont rongés, dont les débris ont comblé les anses intermédiaires, et malheureusement la côte, en perdant son relief, ne s'est point soustraite aux érosions. Les sommets des falaises de Bénerville sont bouleversés sur une zone de 150 mètres de large; le terrain a coulé sur sa base, et les inégalités confuses de sa superficie sont les traces d'une récente dislocation : ses fissures profondes se remplissent des eaux des pluies, et de nouveaux glissemens se préparent, d'autant plus certains que la mer a balayé le pied des talus qui pouvaient les arrêter. A Auberville, où les falaises ont 120 mètres de hauteur, les ébou-

lemens sont gigantesques, et il faut renoncer à décrire ce chaos. Enfin, sur la face oblique de la pointe de Beuzeval, qui domine l'embouchure de la Dives, la coupe de l'argile brune est presque verticale, et si les débris du dernier éboulement n'étaient pas couverts de gazon, on les croirait tombés de la veille. En suivant le pied de ces mêmes falaises, on assiste pour ainsi dire, tant les marques des mouvemens du terrain sont significatives et quelquefois fraîches, à la démolition que poursuit la mer. Ici les bancs de rochers qui servaient de fondement aux anciens caps s'avancent au loin sur l'estran; là des blocs erratiques, tombés de sommets écroulés depuis de longs siècles, se sont maintenus par leur masse, leur dureté, la cuirasse visqueuse de plantes marines et de coquillages dont les ont revêtus les flots; tout près enfin de la falaise, des blocs détachés la veille, peut-être dans l'heure qui vient de finir, annoncent que l'escarpe déchaussée sera bientôt attirée dans l'abîme et déblayée à son tour.

De Trouville à Honfleur, la ligne des falaises est à peine interrompue; seulement, vers Penne-de-Pie, elle est en retraite sur l'alignement de la côte, et des alluvions étroites se sont amassées au-dessous. Sur presque tout cet espace, on reconnaît, à deux degrés qui marquent la chute du plateau, qu'un grand abaissement s'est produit dans des temps reculés sur la large bande de terrain qui forme la côte actuelle. Les traces de cet événement ne sont nulle part si visibles qu'à la célèbre faille d'Hennequeville, si souvent visitée par les géologues. La face extérieure du terrain, s'affaissant comme s'il s'était fait au-dessous un grand vide, a mis à nu, sur une hauteur verticale d'une centaine de mètres, la formation intérieure du plateau. Ces mouvemens n'ont pu s'opérer sans produire dans le rivage une dislocation qui le dispose aux éboulemens; aucune partie des falaises n'a probablement plus reculé et plus contribué à l'encombrement du golfe que celle-ci. Sur les sommets des falaises, de longues crevasses parallèles à l'abîme annoncent de tous côtés des masses qui commencent à céder, et les eaux qui suintent à basse mer de leur pied lubrifient intérieurement un sol déjà ébranlé. L'histoire locale n'enregistre point les avalanches de terre et de roches du rivage que nous venons de parcourir; mais ses témoignages sont superflus après ceux que porte le terrain lui-même. Elle a été plus soigneuse à l'égard des affaissemens survenus près d'Honfleur, à la côte de Grâce, dès longtemps consacrée par les prières adressées au ciel pour les marins absens et les pieux hommages des marins échappés aux tempêtes. En 1538, un tremblement de terre entama profondément le cap, et la moitié de la chapelle de Notre-Dame fut entraînée. En 1615, ce désastre se reproduisit. Le 28 octobre 1757 eut lieu un nouvel affaissement de terrain. Enfin, dans

la nuit du 26 janvier 1772, un éboulement, dont l'ingénieur du port observait les avant-coureurs depuis trois ans, s'étendit sur quatre kilomètres à l'ouest d'Honfleur, et la tranche de terrain détaché avait une quinzaine de mètres d'épaisseur. Est-il présumable que, quand la terre tremblait à la côte de Grâce, le voisinage demeurait intact?

L'exploration des trois sources principales des atterrissemens qui rétrécissent de siècle en siècle dans le golfe intérieur de la Seine le domaine de la navigation ne nous a point appris quelle part il retient de ces débris. A la juger sur les enquêtes dont les travaux d'endiguement projetés en aval de Quillebeuf ont été l'objet, cette part serait peu de chose; elle se réduirait à peu près aux matières siliceuses et autres qui, retenues par leur pesanteur spécifique ou leur volume, roulent sur le fond; les matières vaseuses qui sont en suspension dans les flots ne paraîtraient dans la baie que pour en sortir avec le jusant, et une fois portées au large, elles en reviendraient rarement. Cette appréciation serait exacte, si les mouvemens qui s'opèrent dans les grands chenaux du golfe étaient les seuls dont il fallût tenir compte; mais la propriété de tenir en suspension des sables ou des vases croît, diminue, se perd avec la vitesse et l'agitation des eaux, et rien n'est plus inégal que leurs allures, quand elles sont répandues sur une surface de 25,000 hectares. Tandis que des courans puissans entament leurs bords et le fond sur lequel ils roulent, ils alimentent des nappes latérales dans lesquelles une portion de leurs eaux s'endort et dépose le fardeau qu'elle leur avait emprunté. De César à François Ier, les courans de la basse Seine avaient autant de vivacité qu'aujourd'hui; cela n'a pas empêché les atterrages de Lillebonne et d'Harfleur de se combler, et le chenal navigable peut passer au bout des jetées d'Honfleur sans que l'intérieur du port cesse de s'envaser.

Les conséquences de faits aussi saillans sont faciles à tirer, et la première qui se présente à l'esprit est que l'étendue des surfaces livrées au calme est, dans ce golfe, la véritable régulatrice de la quotité des dépôts. Si l'on enferme de Quillebeuf à Honfleur le chenal entre deux digues, à la sortie desquelles il se dirigera sur Le Havre, les eaux qui le suivront n'y laisseront aucune trace, elles y opéreront un curage continuel; mais celles qui s'épancheront par des ouvertures latérales, ou pénétreront directement en arrière des digues, y trouveront à chaque marée plusieurs heures de repos; un immense volume de vase, qui retourne actuellement à la mer, sera ainsi fixé, et le vide où circulent aujourd'hui des eaux courantes se comblera à vue d'œil. Une seule expérience directe sur la puissance d'envasement des eaux du golfe a été faite, dans des circonstances analogues, de 1847 à 1850, et les résultats en ont été constatés authentiquement. Il s'agissait de donner la mesure des

services rendus à la navigation par l'établissement, entre Villequier et Quillebeuf, des digues qui, en resserrant le lit de la Seine, ont obligé les eaux à le creuser. Des ordres furent donnés à cet effet par M. Doyat, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, dont le nom restera attaché au bienfait de ces travaux. « J'invitai (dit-il dans son rapport du 4 décembre 1850) M. l'ingénieur Beaulieu à faire lever entre Villequier et Quillebeuf des profils qui, rapprochés de ceux qui avaient été faits avant les travaux, permissent de calculer le cube enlevé du chenal et celui déposé derrière les digues. Il résulte des calculs faits par cet ingénieur :

« 1° Que le cube des alluvions déposées est entre Villequier et La Vaquerie.		12,354,008^{m}
« Entre La Vaquerie et Quillebeuf.		13,527,886
« Total.		25,881,894^{m}
« 2° Que le cube enlevé dans le chenal est, entre Villequier et La Vaquerie.	5,442,300^{m}	7,940,446
« Entre La Vaquerie et Quillebeuf. . .	2,494,146	
« En sorte qu'en admettant que les 7,940,446 mètres de sables enlevés du chenal soient allés se loger derrière les digues, il y a eu en outre un apport d'alluvions de. . . . venues de l'amont et de l'aval. »		17,941,448^{m}

Cet énorme atterrissement s'est déposé en quatre années sur une surface de 1,408 hectares, et, quelles que soient les circonstances particulières dans lesquelles il s'est formé, l'application de la puissance dont il est l'œuvre aux 15,000 hectares que lui livreraient les projets qu'on exécute aurait des conséquences faciles à prévoir. Après un endiguement complet, il resterait tout au plus à calculer le terme fixe du comblement de toute la partie du golfe qui ne serait pas occupée par le chenal. Pour affirmer que le golfe entier, ou peu s'en faut, peut être impunément soustrait aux oscillations des marées, il faudrait beaucoup de hardiesse. Au retour de ses campagnes hydrographiques à l'embouchure et dans la baie de la Seine, M. Beautemps-Beaupré n'était point de cet avis. Ses confrères de l'Académie des Sciences, ses camarades et ses amis l'ont alors entendu protester, avec l'autorité de sa longue expérience, de ses observations récentes et d'une justesse d'esprit qui rappelait souvent celle de Vauban, contre des projets de barrages dont les effets auraient beaucoup ressemblé à ceux des digues gigantesques dont il est aujourd'hui question. Il croyait que si l'Elbe, la Seine, la Loire, la Garonne, le Tage, arrivent à la mer par des golfes étroits donnant un vaste champ au jeu des marées, c'est une disposition qui a sa raison d'être, qu'on ne saurait la changer sans imprudence, que tout au moins les oscillations des masses d'eau qui remplissent ces

réservoirs et s'en échappent alternativement ne sont point inutiles au maintien des atterrages, qu'enfin le mieux dont on se flatte conduit parfois à la perte du bien dont on jouit.

Quand le golfe sera comblé, quand ce grand atelier de trituration n'existera plus, les masses énormes de débris que les marées amènent des falaises de Caux et des côtes du Calvados à la rencontre des alluvions de la Seine s'arrêteront inévitablement à l'entrée du fleuve; les bancs déjà formés en avant du Havre, et dont les travaux récens des hydrographes de la marine ont constaté le progrès, s'exhausseront, et avec ses abords obstrués, Le Havre, que rien ne peut remplacer sur les bords de la Manche, deviendra un établissement de l'ordre d'Honfleur ou de Trouville. Ce résultat peut paraître douteux, quand on se borne à considérer l'intérieur de l'embouchure de la Seine; mais il devient clair comme une équation, lorsque, sortant de la baie, on remonte à la source des alluvions menaçantes auxquelles notre imprudence prépare une place. Il est heureusement encore temps de s'arrêter. Les endiguemens ont maintenant assuré l'amélioration de l'atterrage de Rouen : les poursuivre, ce serait assurer la perte de celui du Havre.

La génération qui conduit aujourd'hui les affaires de la France aura-t-elle accompli sa tâche et donné aux générations qui la suivront autant qu'elle a reçu de celles qui l'ont précédée, lorsqu'elle se sera abstenue de rendre inaccessible du côté du large un port dans l'intérieur duquel s'exécutent aujourd'hui même de magnifiques travaux? Non sans doute, si elle peut faire davantage; or l'étude d'un petit nombre de circonstances naturelles et du parti qu'en ont tiré en dehors du Havre de pauvres pêcheurs permet d'espérer qu'il est possible, sinon de tarir la source des alluvions, dont le cours naturel amènerait la destruction de notre établissement maritime, du moins d'en suspendre indéfiniment les effets. Pour donner à ce sujet des indications suffisantes, il faut considérer séparément les deux côtés de l'entrée de la Seine.

Les bases manquent pour la détermination de la part des 648,000 mètres cubes de marne annuellement arrachés aux falaises de Caux qui se fixe dans l'embouchure de la Seine : la marche des courans chargés de ces dépouilles, les circonstances qui favorisent ou contrarient les dépôts sont sujettes à trop de variations pour être saisissables; mais une chose est hors de doute, c'est l'immense préjudice que cause au golfe intérieur de la Seine et au port du Havre l'alimentation de ce courant vaseux.

Ces considérations frappaient, une trentaine d'années après la fondation du Havre, l'esprit curieux et entreprenant d'Henri II. Le courant de galets, probablement plus nourri alors qu'il ne l'est aujourd'hui, venait obstruer le chenal et former un poulier en avant :

pour en arrêter les invasions, le roi ordonna l'établissement de longs épis enracinés à la côte de Sainte-Adresse, et tant que les récipiens formés par ces constructions furent ouverts, l'entrée du port fut intacte; mais ils se comblèrent, et dès lors le galet, doublant les musoirs des épis, reprit sa route accoutumée. Ce résultat était facile à prévoir; il s'agissait d'un fleuve à tarir, et non d'un lac à épuiser. Si les connaissances hydrographiques et les observations sur la constitution de la côte avaient été plus avancées, il aurait suffi d'un peu de réflexion pour apercevoir qu'on n'arrêterait le courant des galets qu'en s'attaquant aux sources qui l'alimentent, c'est-à-dire en mettant, à partir du cap d'Antifer, les falaises de Caux en état de défense contre les entreprises de l'Océan. Le développement de ces falaises étant de 23 kilomètres, elles livrent en moyenne aux courans qui en corrodent le pied 30,000 mètres cubes de leurs débris, dont 913 de galets, par kilomètre et par an. S'il n'y avait pas à tenir compte du frai par lequel une partie du galet est réduite en sable, le premier kilomètre, à partir du cap d'Antifer, en livrerait au suivant 913 mètres, le second 1,826, le troisième 2,739, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui en livrerait 21,000 à l'embouchure de la Seine. Il est donc certain qu'en préservant une partie quelconque de ce rivage, ou, ce qui revient au même, en la fixant, on réduirait d'une quantité proportionnelle à sa longueur le contingent des falaises dans l'exhaussement du golfe de la Seine. Et si l'on assurait ce bienfait à toute la ligne qui s'étend du cap d'Antifer au cap de La Hève, Le Havre ne recevrait plus d'atterrissemens par le nord.

Que la côte de Graville, que tapissent du Havre à Harfleur tant de verdoyans abris, ait jadis été une falaise exactement semblable à celles que dévorent sur l'autre revers du cap de La Hève les attaques de l'Océan, c'est ce dont l'aspect des lieux ne permet pas de douter. Un jour est venu où, s'avançant vers l'est, le bourrelet de galets dont s'enveloppait le pied du cap de La Hève a détourné le courant qui rongeait la falaise de Graville, et n'a laissé dans le lit d'où il le chassait que des eaux stagnantes. De ce jour, les éboulemens de la falaise se sont accumulés sur place et se sont allongés en talus jusqu'à l'état de parfaite stabilité. Il en serait de même de tous les points des falaises de Caux où des bancs de galets s'interposeraient entre elles et les coups de la mer. Des bancs faits pour servir de modèle à ceux qui rempliraient cet office sur la côte entière se sont d'eux-mêmes établis partout où il s'est trouvé un vide entre deux points d'appui : les débouchés de toutes les vallées, grandes ou petites, en offrent des exemples, et les plages les plus connues sont celles où l'on apprend le mieux comment se forment et se maintiennent ces bancs.

Vues de la mer, ces plages ont l'aspect de coupures pratiquées

dans la falaise. Celle d'Étretat a 360 mètres d'ouverture, celle de Fécamp 460, celle de Dieppe 1,470, celle du Tréport 1,380. De tels rentrans latéraux ont offert aux courans de marée des vides où les eaux amorties ont déposé le galet dont elles étaient chargées. Obéissant alternativement à l'impulsion du flot et à celle du jusant, la traînée de galets s'est en même temps enracinée aux deux côtés de chaque coupure, et les deux jetées naturelles, marchant à la rencontre l'une de l'autre, se sont promptement réunies; elles se sont fortifiées par l'affluence de nouveaux matériaux jusqu'au jour où cet élargissement les a exposées aux érosions des courans. La mer alors les a remaniées et leur a donné peu à peu le talus de plus grande stabilité; elle les a même élevées fort au-dessus de son propre niveau : lorsque des vents violens la fouettent contre le rivage, elle cingle avec son embrun et son écume le galet hors de sa portée, et la répétition de ce jeu produit à la longue de formidables accumulations. Les digues ainsi façonnées par la mer affectent uniformément dans le plan horizontal la forme d'une chaînette (1) faiblement tendue, et dans le profil de leur talus extérieur une courbe plus compliquée, dont il suffit ici de dire qu'elle a sept de base pour un de hauteur. Des populations nombreuses s'endorment, en arrière de ces remparts naturels, dans une sécurité d'autant plus profonde que la puissance aveugle dont ils sont l'ouvrage les consolide par les assauts qu'elle leur livre.

Il suit de là que des épis enracinés au pied des falaises à des distances convenables les uns des autres donneraient lieu à la formation de digues concaves semblables à celles d'Étretat et de plusieurs autres coupures beaucoup moindres. La mer arracherait elle-même de leur lit de carrière les matériaux destinés à ces digues; elle les transporterait à leur nouvelle place et les y rangerait dans l'ordre de plus grande stabilité. La seule part de l'homme dans ce travail serait le premier établissement des épis et l'entretien des musoirs qui formeraient les points saillans et les appuis du feston des chaînettes. Les falaises en avant desquelles serait assis ce rempart seraient aussi bien défendues que celles de Graville, et les mêmes effets s'y produiraient : les éboulemens continueraient jusqu'à ce que les talus du terrain fussent en équilibre, et des pentes boisées se substitueraient aux escarpes blanchâtres dont la sauvage grandeur

(1) La chaînette est la courbe que décrit une chaîne suspendue par ses extrémités à deux points horizontalement placés. En décrivant ces digues naturelles, il est permis de faire abstraction des chenaux dont elles sont percées pour la navigation à Fécamp, à Saint-Valery-en-Caux, à Dieppe et au Tréport. Ces chenaux sont des ouvrages d'art dont le galet reprendrait promptement possession, si les soins pris pour l'en expulser étaient suspendus. A Étretat, où l'on n'a point établi de chenal, les eaux intérieures filtrent en dessous du banc de galets.

signale au loin la côte. Les navigateurs qui s'approchent ou s'éloignent du Havre y perdraient un effet pittoresque d'une rare majesté, mais l'affranchissement de l'embouchure de la Seine mérite bien qu'on y fasse quelques sacrifices.

Les travaux dont l'objet est le plus simple et le résultat le plus sûr ne sont pas ceux dont l'étude coûte le moins de soins, et l'on en fera l'expérience quand il s'agira de tarir, dans la dégradation des falaises de Caux, une des principales sources de l'encombrement de la Seine. Le choix de l'emplacement des épis, la détermination de leurs dimensions et de celles des intervalles à laisser entre eux, la graduation de l'exécution des travaux sur les quantités de galet fournies par la côte, l'ordre de priorité à fixer, les difficultés très réelles de l'établissement d'ateliers entre la mer et le pied de précipices souvent infranchissables, mille autres questions qui ne naissent qu'à l'aspect des lieux ou à l'apparition de dangers impossibles à prévoir exigeront une force d'âme et une puissance d'observation peu communes. La nouveauté du sujet, la grandeur de la lutte, la perspective des résultats, sont faits pour animer des esprits élevés; armés des ressources actuelles de l'art de l'ingénieur, ils ne rencontreront pas d'obstacles insurmontables.

Ce qu'on sait du régime de la dégradation des falaises montre combien il reste à faire pour le connaître à fond. Osons cependant signaler, comme une preuve de l'aptitude du galet à former jusqu'aux musoirs des épis, les constructions que de pauvres pêcheurs font pour l'exercice de leur métier sur l'estran des falaises; elles rendent peu, coûtent moins encore, et, quoique submergées à chaque marée, elles résistent longtemps aux coups de la mer. La chaux hydraulique est partout sur place et prête à marier sa résistance à celle du galet. En second lieu, la falaise dont la fixation serait la plus nécessaire est incontestablement celle qui, au cap de La Hève, sert de base à deux phares dont l'abîme béant se rapproche tous les jours. Cette falaise est aussi celle où les travaux seraient les plus sûrs et les plus faciles : l'affluence des galets, plus forte que partout ailleurs, le voisinage du Havre, la disponibilité des hommes et du matériel nécessaires à la formation d'ateliers puissans, ne permettent pas de doutes sur le succès assuré à l'entreprise. Ce succès obtenu serait un acheminement vers l'exécution de conceptions plus hardies, et, restât-il isolé, un grand bien n'en serait pas moins acquis. La fixation des falaises aura cet avantage, que chaque tronçon de la ligne entière mis en état de défense atténuera un danger et donnera une garantie d'avenir à la navigation.

Si la côte du Calvados apporte aux atterrissemens de l'embouchure de la Seine un contingent beaucoup plus considérable que celui des falaises de Caux, il importe davantage de la mettre en état

de défense; mais s'il fallait arrêter le mal partout où le germe en existe, l'entreprise dépasserait les forces humaines. Elle n'aurait rien d'excessif, si l'on se bornait aux 27 kilomètres compris entre la pointe de Beuzeval et Honfleur. Donnant sur l'intérieur même du golfe, y jetant directement ses débris, ce rivage n'est probablement pas celui qui, par rapport à sa longueur, fournit le moins de matériaux à l'encombrement : les envasemens du port d'Honfleur et de l'anse de Fiquefleur, sur lesquels se dirigent les courans qui le côtoient, confirment cette présomption. Ici ce ne sont plus des galets, mais des sables qu'il s'agit de fixer; les uns et les autres sont des fluides imparfaits dont la stabilité, soumise aux mêmes lois, se calcule sur les mêmes formules, et l'expérience faite à l'estacade de Trouville contient un enseignement complet sur l'efficacité des épis pour former des talus de sable artificiels, et pour éloigner les courans d'un rivage qu'ils dégradent. Les roches qui se montrent de distance en distance au-dessous des falaises s'offrent pour la fondation des épis dont les blocs détachés adjacens seraient les matériaux, et la manière la plus sûre d'entretenir ces constructions économiques serait d'y semer des moules et des plantes marines. Les sables accumulés dans les intervalles des épis défendraient le pied des falaises, et les éboulemens, conservant désormais leurs talus, n'iraient plus alimenter les envasemens. De simples pêcheurs ont pris à Villerville, l'un des points de cette côte les plus essentiels à préserver, l'initiative de ce moyen de forcer la mer à s'imposer elle-même des barrières. Avertis par les mouvemens de l'humble falaise sur laquelle reposent leurs demeures, ils en ont armé le pied d'épis faits avec des pieux et des planches, et le galet qui se loge dans les intervalles forme déjà un glacis rassurant pour l'avenir. L'efficacité qu'ont auprès du Havre de semblables travaux pour la conservation de la plaine de Leure suffirait pour les recommander, et moins ils ont coûté sur la rive opposée, plus la puissance du principe est évidente.

La pointe de Beuzeval, où s'arrête notre course d'aujourd'hui, est un observatoire élevé de 105 mètres au-dessus de la mer, qu'il ne faut pas quitter sans profiter d'un spectacle instructif. A nos pieds est l'embouchure de la Dives; à trois lieues à droite, celle de la Touques, et à trois lieues à gauche, celle de l'Orne. A l'étale, toute la côte est unie; mais à mesure que la mer baisse, nous voyons se découvrir et s'étendre trois promontoires formés par les sables que dégorgent ces trois rivières, et nous reconnaissons l'action sous-marine que ces sables exercent sur les courans du littoral. Ils se rangent entre ces promontoires, suivant la courbe que prennent les galets dans les coupures des falaises de Caux, et il est surtout curieux d'observer comment les dunes qui se sont amoncelées entre l'Orne

et la Dives ont fait à la vallée d'Auge un rempart qui se fortifie à mesure que ses deux épaulemens se prolongent. Ces promontoires sont autant d'épis qui ne diffèrent que par les dimensions de ceux avec lesquels il faudrait arrêter la démolition des falaises, et la nature fait ici en grand ce que l'art devrait faire ailleurs en petit; elle enseigne les proportions et les effets des travaux qu'elle conseille, et montre par la stabilité même de ces travaux qu'on ne s'égare point en acceptant les formules qu'elle donne.

Les débris des falaises ne seraient pas tout ce que le système des épis enlèverait à l'encombrement de l'embouchure de la Seine : tous les sables du large qui se logeraient dans ces abris ou que retiendraient les dunes seraient enlevés au courant qui se dirige vers Honfleur, et si l'on augmentait en les boisant le volume des dunes qu'il côtoie, elles retiendraient les masses de sable que leur nudité permet aux vents de leur enlever et de rejeter à la mer.

Nous nous abusons beaucoup, ou il existe des moyens sûrs de conjurer les effets de la marche fatale des matières terreuses qui se détachent des côtes de la Basse-Normandie pour aller détériorer le plus précieux atterrage que nous possédions sur l'Océan. Si l'indication de ces moyens ne ressortait pas du régime hydraulique de la baie, il faudrait s'en défier ou plutôt leur refuser jusqu'à l'honneur d'un examen; mais s'il s'agit simplement de s'approprier les procédés par lesquels la mer répare elle-même les brèches qu'elle a faites, l'élévation du but et la certitude de l'atteindre doivent encourager les études.

On vient de voir ce que vaut Le Havre comme établissement commercial, et quels graves intérêts s'y trouvent aujourd'hui menacés. Rappeler ici les événemens militaires dont Le Havre a été le théâtre, les attaques dont il a été l'objet, les moyens employés pour les repousser, ce serait aborder un nouvel ordre de faits qui doivent être considérés à part. Les ports secondaires ouverts sur la basse Seine ont eu leur part des vicissitudes militaires du Havre, et dans une arène si limitée et si homogène, les moindres accidens de guerre exercent sur le voisinage une réaction souvent plus importante dans ses conséquences que dans son origine. D'un autre côté, les portées de la nouvelle artillerie établissent entre les défenses de lieux que l'ancienne tenait pour trop éloignés une solidarité dont nos devanciers ne pouvaient pas avoir le pressentiment. Il convient de ne pas exposer séparément des choses entre lesquelles existe une étroite connexion, et nous entrerons dans l'ordre des faits militaires quand nous aurons achevé l'exploration du pourtour de l'embouchure de la Seine.

J.-J. Baude.

VICISSITUDES

ET

PROGRÈS DE LA MÉDECINE

Dictionnaire de médecine de P.-H. Nysten, onzième édition, revue et corrigée par M. E. Littré et le Dr Ch. Robin; 1 vol. gr. in-8°, 1858.

Un empirique se vantait de posséder un secret merveilleux pour la guérison des fièvres. On l'admet, non sans difficulté, à consulter avec de graves docteurs, et le doyen de la consultation lui demande : « Qu'est-ce que la fièvre? — C'est une maladie que je ne sais pas définir, mais que je guéris, et vous, qui peut-être la pouvez définir, ne la guérissez point. » Cet empirique était un Anglais, le chevalier Talbot, compatriote et contemporain de Digby, l'inventeur de la poudre de sympathie; son remède infaillible, c'était le quinquina. Ce médicament précieux venait d'être introduit en Europe, où il fut d'abord considéré comme le spécifique de toutes les fièvres, car les hommes, selon la judicieuse remarque de Broussais, soupirent toujours après les spécifiques, et voilà pourquoi les charlatans ont tant de succès.

L'histoire du chevalier Talbot, qui pourrait bien n'être qu'une fable inventée à plaisir, nous a été conservée par Werlhof, auteur d'un recueil d'observations sur les fièvres. Ce médecin cite avec complaisance la réponse de l'empirique anglais, et son livre n'est pour ainsi dire qu'une thèse en faveur de l'empirisme. En cela, Werlhof a été logique; il représente très bien cette classe considérable de médecins qui font profession de ne s'attacher qu'aux faits, qui en toutes choses ne considèrent que l'expérience. Esprit pratique et

borné, — même chose souvent, — il n'en avait pas moins de grandes prétentions; il s'étudie à toutes les pages à montrer qu'il n'est étranger ni aux doctrines ni aux théories médicales, pour lesquelles il professe d'ailleurs un dédain superbe. L'expérience étant tout pour lui, il déclare n'appartenir à aucune secte; il n'est d'aucun parti et en tire vanité : il se croit pourtant obligé de faire sa profession de foi, et dans sa haute indifférence il ne trouve rien de mieux, pour exprimer son opinion impartiale sur les systèmes, soit de philosophie, soit de médecine, que la phrase connue de Grotius : « Aucune secte ne possède la vérité tout entière; mais chacune possède une parcelle de vérité. »

Voilà ce qu'on peut appeler un des *partis* de la médecine, le parti des éclectiques, qui brouillent tout en prétendant tout concilier. Les empiriques purs se montrent infiniment plus logiques. Par empiriques, nous entendons les praticiens instruits qui s'appliquent plus particulièrement à l'étude stricte des faits, et prennent l'observation pour guide principal. Désespérant de trouver le vrai dans les systèmes qu'ils ont bien ou mal étudiés, ils renoncent à tout système, et ne suivent que la nature, faisant bon marché des livres et des théories, et puisant toute leur instruction médicale au chevet du malade. Il se peut qu'ils croient de bonne foi n'avoir point de système; au fond, ils sont réellement systématiques, puisque c'est par raisonnement et de parti-pris qu'ils deviennent empiriques. Cette *médecine du bon sens*, comme on l'appelle quelquefois, compte parmi ses nombreux adeptes des hommes distingués par l'intelligence et le savoir. Moins rigides que les empiriques de l'antiquité, ils savent accorder quelque attention aux connaissances dont ils prétendent ne pouvoir retirer aucun secours immédiat pour le résultat pratique qu'ils poursuivent. Beaucoup d'entre eux, effrayés sans doute de la contradiction apparente ou réelle des doctrines, des fictions et des hypothèses dont les systèmes abondent, se sont retranchés prudemment, derrière les faits d'observation et d'expérience, dans un empirisme méthodique ou raisonné, qui n'est, en définitive, qu'un subterfuge commode pour échapper soit au pyrrhonisme, soit à l'éclectisme médical (1).

Une question se présente cependant, et nous paraît mériter une sérieuse étude. L'histoire de la médecine doit-elle inévitablement conduire à un tel résultat? L'empirisme de la méthode ou du hasard est-il en pareille matière au bout de l'appréciation historique des systèmes, des théories et des doctrines? L'examen de cette

(1) Voyez *Lettres philosophiques et historiques sur la Médecine au dix-neuvième siècle*, par le Dr P.-V. Renouard, auteur d'une *Histoire de la Médecine depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle*.

question est indispensable pour la parfaite intelligence de l'état présent et de la direction des études médicales. MM. Littré et Robin, dont l'importante publication répand tant de lumière sur les tendances de la médecine, l'ont compris à merveille, et ils ont fait, dans l'édition nouvelle qu'ils nous donnent du *Dictionnaire* de Nysten, une grande place à l'histoire. C'est par l'histoire aussi que nous essaierons d'éclairer les caractères et les directions de la médecine contemporaine, nous appliquant à montrer comment les controverses du passé pourraient servir à l'instruction du présent.

I.

Tous les hommes souhaitent d'être heureux, et il n'est point de bonheur parfait sans la santé, ce qui a fait dire au poète que la suprême félicité, c'est d'avoir un esprit sage dans un corps sain. De là l'importance de la médecine et son incontestable utilité. Soit qu'elle se borne à donner des conseils salutaires pour l'entretien de l'état normal, soit qu'elle s'efforce de le rétablir par les ressources dont elle dispose contre les causes diverses qui peuvent l'altérer, son intervention est toujours secourable et bienfaisante. L'efficacité de cette intervention est à la vérité accordée par les uns, contestée ou niée par les autres. En cela, la médecine et la politique, qui intéressent de si près les individus et les sociétés (la liberté étant la santé de l'âme), diffèrent notablement. Si l'on est obligé de subir trop souvent la tyrannie des systèmes politiques, il en est tout autrement des systèmes de médecine. En médecine, la non-intervention du principe d'autorité a laissé de tout temps le champ libre aux discussions et aux attaques. Au demeurant, cet esprit d'hostilité et de censure, malgré toutes les formes données à ses attaques, a trouvé plus à reprendre dans la profession que dans l'art lui-même, bien que ce dernier n'ait pas toujours trouvé plus de grâce que l'artiste. Dès l'antiquité, les critiques se produisent, tantôt fines et railleuses, tantôt amères et brutales. Héraclite haïssait les médecins : il répétait volontiers qu'ils seraient les plus sots d'entre les hommes, si les grammairiens n'étaient là pour leur disputer la première place. Ce philosophe morose avait pourtant un système de médecine à son usage et certaines pratiques qui découlaient de ses théories sur la nature : il en usa si bien qu'il en mourut. Empédocle, jaloux du médecin Acron, qu'illustraient ses écrits et une longue expérience acquise dans ses voyages, se donnait pour un envoyé du ciel chargé d'exterminer les maladies et autres fléaux destructeurs; il allait de ville en ville, traîné sur un char brillant, revêtu d'habits magnifiques, recevant comme un dieu les adorations

et les sacrifices. On sait comment il mourut, victime de sa vanité ou de sa curiosité scientifique. Platon non plus ne ménage guère les médecins : il se moque volontiers de leur impuissance; mais ce même Platon, qui s'est tant égayé aux dépens d'Esculape et de ses successeurs, avait aussi un système de médecine à lui, qu'il avait pris un peu partout, selon sa constante habitude. Que conclure de ces exemples? Rien autre chose, si ce n'est que, dès l'origine, il y avait rivalité entre les philosophes et les médecins, et que les premiers étaient jaloux des seconds. Bordeu s'en est souvenu au XVIII[e] siècle; racontant qu'Hippocrate fut mandé auprès de Démocrite, que l'on croyait fou, il observe finement que, dans cette circonstance, ce fut la médecine qui jugea la philosophie, et il ajoute que les philosophes auraient tort de l'oublier.

Chez les Grecs, on se bornait aux épigrammes : il en était tout autrement chez les Romains. Les médecins arrivèrent à Rome assez tard, ils eurent bien de la peine à s'y introduire, et l'on ne tarda guère à les poursuivre et à les chasser. On connaît la haine du vieux Caton, qui, abusant de l'autorité paternelle, interdit les médecins à son fils. Le rude censeur faisait pourtant de la médecine à sa manière; il avait des secrets infaillibles et des panacées efficaces. Sa méthode était fort simple, et, maître absolu dans sa maison, il traitait indistinctement bêtes et gens, sans trop de discernement, il est vrai, mais avec beaucoup d'économie. C'est à Pline que nous devons ces particularités, et l'on sait que Pline n'est pas favorable aux médecins. Dans les épigrammes de Martial, pour ne rien dire des autres poètes latins et de certaines inscriptions bien connues, les médecins sont assez maltraités. Il faut convenir du reste que les satires, même sanglantes, n'étaient souvent que trop fondées et très légitimes. Lorsque la médecine grecque envahit Rome, la profession était libre, et longtemps après elle l'était encore; elle se trouvait aux mains d'ignorans aventuriers. La réforme, introduite bien tard, ne fut jamais radicale, même sous la puissante influence exercée par les archiatres (médecins des princes), dont l'office et les attributions ne sont connus que très imparfaitement. Aux vieux abus s'en ajoutèrent de nouveaux. La profession, qui exige une entière indépendance, une grande dignité de caractère et toutes les qualités de l'homme libre, était aux mains des esclaves ou des affranchis des grandes maisons, avilie et dégradée par ces âmes vénales, instrumens dociles et trop souvent complices de la corruption, de la débauche, de l'immoralité ou du crime. La décadence avait tout envahi, et rien ne put échapper à l'universel abaissement.

Après les Barbares, la confusion est grande; le lien est rompu en apparence, et les données manquent pour dire précisément quels

furent le rôle et la condition de l'art médical dans les premiers siècles du moyen âge. On doit aux Arabes une sorte de renaissance, mais ce fut avec les premières universités que l'exercice de la médecine prit une direction déterminée et le caractère propre qu'il garde encore aujourd'hui malgré d'inévitables modifications. Une fois l'art reconstitué pour ainsi dire, les vrais médecins reparurent, et à côté d'eux leurs adversaires, beaucoup plus redoutables que ceux de l'antiquité. Ces derniers, on l'a vu, n'en voulaient qu'à la profession, et n'attaquaient guère que les hommes qui l'exerçaient sans avoir donné des preuves préalables de capacité ou de savoir. Chez les modernes, l'art lui-même fut mis en question. Ce n'est pas ici le moment d'énumérer les motifs ou les prétextes de ces attaques : ils sont nombreux, et il suffira d'en signaler quelques-uns.

Avant le moyen âge, la profession médicale était déjà en pleine décadence : en traversant cette longue période, elle déchut de plus en plus; les traditions de la médecine grecque se perdirent et insensiblement s'effacèrent; l'exercice de l'art devint le privilége des clercs et des moines, fort ignorans pour la plupart, ou bien encore il fut usurpé impudemment par des gens sans aveu, qui trafiquaient de leur incapacité : de là tant de pratiques superstitieuses, tant de procédés absurdes, le surnaturel à la place de l'expérience et le merveilleux au lieu du bon sens. C'était le temps des miracles et des prodiges, le temps où les sorciers rivalisaient avec les saints. Cependant la peste et la lèpre ravageaient les populations, mais les ressources contre ces fléaux destructeurs étaient nulles ou misérables. Une preuve entre mille de l'état infime et précaire où était descendu l'exercice de l'art, c'est l'importance réelle et l'influence très légitime qu'acquirent les Juifs : on les haïssait, on ne leur épargnait ni les persécutions ni les avanies; mais on les recherchait pour leurs connaissances médicales, acquises dans le commerce des Arabes et dans leurs voyages en Orient, d'où ils rapportaient des médicamens et des drogues. Ils eurent aussi leur part, une part considérable, dans le travail de longue préparation qui aboutit à la renaissance, et leur place est marquée dans l'histoire de la médecine.

La renaissance réveilla l'esprit de libre examen. On revint à l'antiquité, et cet ancien monde fut comme un monde nouveau où les explorateurs faisaient tous les jours des découvertes. Les esprits profitèrent si bien de cette révélation, qu'ils se lassèrent d'admirer et conçurent l'idée d'aller plus loin que leurs maîtres : non pas tous cependant, car l'antiquité trouva des admirateurs exclusifs et des défenseurs fanatiques; mais que pouvaient-ils contre l'instinct de réforme qui était partout, dans la religion aussi bien que dans la science? Les hérétiques et les protestans n'étaient pas uniquement

dans l'église. Une lutte générale commença contre l'orthodoxie : Aristote et Galien furent traités comme le pape, et dès lors commença la querelle des anciens et des modernes, querelle si longue, presque interminable, et dont la fin marque définitivement le commencement d'une phase nouvelle pour la science et pour la civilisation. Les médecins s'étaient lancés dans la dispute et s'y étaient distingués par leur ardeur. Chez quelques-uns, elle fut excessive, et ceux qui avaient pris d'office la défense de l'antiquité oublièrent parfois la logique pour s'appuyer sur la force et le principe d'autorité, dont l'impuissance est manifeste, surtout dans les choses scientifiques. Les modernes devaient l'emporter; mais le triomphe coûta cher, et l'art lui-même fut souvent compromis par les contradictions et les querelles scandaleuses qui faillirent amener le discrédit complet de la profession.

Comment la médecine traversa-t-elle cette pénible crise? Elle finit assurément par se retrouver plus forte, mais au prix de luttes incessantes. A combien d'ennemis en effet n'avait-elle pas affaire! Les charlatans d'abord. Cette engeance est immortelle : le monde pourrait manquer aux charlatans, non les charlatans au monde. De bonne heure ils se glissèrent dans la médecine, qui leur offrait un vaste champ d'exploitation et tant de facilités pour l'exercice de leur industrie; ils s'y trouvèrent bien, s'y mirent à l'aise, prenant et gardant les bonnes places. Avec le droit de propriété, ils usurpèrent celui de succession, et, bien loin d'aliéner ce patrimoine, ils le transmirent fidèlement par héritage, sans que nul pût s'y opposer, car ils ne sortaient point de la légalité. Certes ils ont fait et continuent de faire beaucoup de mal, surtout à l'art qui les enrichit et qu'ils déshonorent. C'est par eux que les adversaires des médecins ont pénétré jusqu'à la médecine, ou l'ont du moins tenté, se vantant d'avoir trouvé son côté faible. Les prétentions dévergondées de ces médicastres, leur ton magistral, leurs grands airs ridicules, leur ignorance d'autant plus méprisable qu'elle prenait le masque du savoir, et par-dessus tout les résultats obtenus, contraires à leurs promesses et à l'espérance de leurs dupes, tout cela remua la bile ou excita la verve des satiriques. A vrai dire, le charlatanisme a peu souffert de ces aveugles attaques, particulièrement dirigées contre l'art et la profession médicale.

De Montaigne à Rousseau, pour ne remonter ni descendre au-delà, c'est un concert d'invectives et une suite de déclamations dont le bruit dure encore, bien que notablement affaibli. Ces variations infinies sur le même thème n'intéressent que l'érudition; on peut donc les négliger sans inconvénient, d'autant qu'elles sont toutes résumées par les deux philosophes, le sceptique et le déclamateur.

Montaigne et Rousseau ne se ressemblaient guère : tempérament, esprit, caractère, condition, sans compter la distance des temps, tout chez eux différait; un seul point les rapprochait : ils étaient l'un et l'autre atteints de maladie, toujours dans un état valétudinaire, dont il semble qu'un philosophe devrait s'accommoder avec résignation. Il n'en fut rien cependant, et ni Montaigne ni Rousseau ne purent s'habituer à leurs souffrances ou les endurer doucement, comme Lucien ou le pauvre Scarron, qui se moquaient de leurs propres maux et s'en consolaient en plaisantant. Là est tout le secret d'une animadversion passionnée contre l'art médical et ses adeptes.

Montaigne souffrait de la gravelle : il en a assez parlé dans ses *Essais*, ce « livre de bonne foy, » comme il dit, qui a tant servi au contentement de sa vanité et à la satisfaction de son amour-propre. Un homme du métier n'aurait pu décrire plus minutieusement les symptômes de cette affection : il en étudie patiemment les causes et les effets, en énumère les inconvéniens, en calcule même les suites et les avantages, oui, les avantages, car ce sceptique, si indifférent en apparence à toutes choses, et qui ne l'est véritablement que pour ce qui ne le touche pas de près, ce sceptique tire doublement parti de sa maladie : premièrement, pour médire des médecins et de la médecine, en second lieu, pour faire montre de son courage, de sa patience inaltérable, de la résistance qu'il opposait à la douleur, imitant en cela les vieux stoïciens. En même temps il ne laisse pas d'aventurer quelques idées sur la nature du mal, de disserter sur les remèdes, de faire de la théorie, et de prodiguer des conseils pour la pratique. Ce philosophe malade oublie son rôle, sort de ses attributions, et raisonne en médecin, mais autrement à coup sûr qu'un médecin ne raisonnerait, fût-il malade. On sent que Montaigne, qui avait couru toutes les eaux de l'Europe pour guérir sa gravelle, n'a pas voulu perdre le fruit des observations qu'il a consignées bien ou mal dans son journal de voyage, et l'on s'aperçoit bien vite qu'il avait profité quelque peu dans les consultations de médecine où il avait été admis en Italie. Dissertant sur toutes choses et à propos de tout, il trouva bon de dérober aux médecins leur robe et leur bonnet, et, dans ce costume, il se plut à s'escrimer contre la faculté; mais la faculté est sans rancune, et c'est un médecin ingénieux et savant qui s'occupe aujourd'hui, avec une persévérance bien rare, de recueillir pieusement tout ce qui concerne la vie et les écrits du philosophe périgourdin : œuvre méritoire et désintéressée qui ferait envie à Mlle de Gournay.

Rousseau, non plus que Montaigne, n'a ménagé l'art médical. Il était malade aussi, et ce ne fut pas de la tête seulement. Il vint au monde avec un de ces vices de conformation que l'homme ap-

porte quelquefois à sa naissance, et qu'il garde toute la vie : ces infirmités de nature, si l'on peut ainsi parler, deviennent une incommodité permanente, dont l'influence peut à la longue agir, et très efficacement, sur le caractère, peut-être aussi sur les idées qu'élabore le cerveau. Cette thèse a été soutenue par un célèbre chirurgien de notre temps, esprit ingénieux et original qui recherchait le paradoxe et s'y complaisait. Le docteur Lallemand, procédant à sa manière, a prétendu sonder le caractère et le génie de Rousseau, comme aurait pu le faire un anatomiste devenu philosophe, par la considération des organes malades. Sans doute il faut tenir grand compte de l'état de l'organisation, qui était vicieuse chez Jean-Jacques; mais il y avait en lui d'autres vices de nature et d'éducation qui aident à expliquer la conduite et les facultés de cet homme extraordinaire et incomplet. Son infirmité naturelle s'aggrava par suite d'une vie errante et tourmentée, par ses imprudences et surtout son entêtement. Rousseau, qui voulait la médecine sans le médecin, se traitait à sa fantaisie; dans ses courses vagabondes, il avait appris un peu de tout, on le voit bien dans ses écrits, et la connaissance que la passion de la botanique lui avait donnée de quelques simples lui semblait suffisante pour tous les cas. Il était de ceux qui s'imaginent que toutes les ressources de l'art sont dans le tempérament et dans l'hygiène, et il faisait selon le vœu de Tibère, qui voulait qu'à trente ans on se passât de médecin, chose possible, si à partir de cet âge on devait compter sans la maladie. Rousseau, ne pouvant se délivrer de ses souffrances, s'en vengea par des déclamations. Il s'emportait contre les médecins, et prétendait régenter la médecine. A ce sujet, on trouve dans ses *Confessions* un fait intéressant. Il raconte qu'un enfant d'une de ces grandes maisons qu'il fréquentait malgré sa fière misanthropie tomba malade; les conseils qu'il donna ne furent pas suivis, et l'enfant mourut d'inanition, tué par son médecin. Ce médecin était Bordeu, qui savait pourtant son métier et l'exerçait avec gloire, sans avoir eu la bonne fortune de plaire toujours aux philosophes non plus qu'aux chimistes; mais ici nous rencontrons un nouvel ordre de faits, les luttes qu'a dû soutenir la médecine contre les prétentions des autres sciences, de la chimie surtout.

L'adversaire le plus ardent de Bordeu était Rouelle, si célèbre au XVIIIe siècle par ses connaissances étendues et par l'habileté de ses démonstrations. Rouelle était pharmacien et grand partisan des drogues : pour lui, le corps était une cornue ou un creuset, et il croyait de bonne foi qu'on pouvait opérer sur lui par les réactifs et obtenir des combinaisons prévues et des résultats certains. Aussi ne pardonna-t-il pas à Bordeu d'avoir traité son frère malade et de l'avoir

guéri, non d'après ces théories chimiques, mais en suivant l'expérience et la saine médecine. Il se vengeait du mépris que l'on avait fait de ses principes par une saillie singulière. Pendant plusieurs années, il ne cessa de répéter aux nombreux auditeurs qui fréquentaient son laboratoire : « Ce Bordeu, messieurs, est un pauvre médecin; il a tué mon frère, que voilà! » Le trait est plaisant; mais sous la plaisanterie la réflexion découvre un sens profond qui n'a pas échappé à l'esprit pénétrant de Bordeu, et qui est comme une révélation précieuse pour l'historien de la médecine. Le mot de ce manipulateur enthousiaste d'ingrédiens et de drogues traduit admirablement et avec une grande naïveté les hautes prétentions de la chimie. Cette science utile était alors en pleine prospérité; de nouvelles découvertes venaient tous les jours l'enrichir; elle gagnait constamment en étendue et en puissance, ses progrès étaient visibles, rapides, et bientôt, avant la fin du siècle, elle allait recevoir une constitution définitive et des lois admirables. La conscience de ses forces et cette marche ascendante lui donnèrent des idées démesurément ambitieuses, et elle en conçut des projets chimériques. Pour les réaliser, elle n'avait point attendu que vînt Lavoisier, qui devait être son législateur. Qu'on suive un moment son histoire : de très bonne heure elle avait voulu être maîtresse; à peine dégagée de l'alchimie, elle prétendit comme celle-ci, tant elle se ressentait de son origine, posséder le secret du grand œuvre, la pierre philosophale, la panacée universelle. Il suffit de rappeler, avec les subtilités des Arabes, les folies de l'école de Paracelse, de Sylvius, et la grande vogue des iatrochimistes. Les vrais médecins frémirent. Effrayé du tour que prenaient les choses et de ces allures de domination tyrannique, Stahl protesta contre ces menaces et ces tentatives d'envahissement, et, poussant la réaction à l'excès, il voulut mettre la chimie hors du domaine de la médecine. On ne peut se défendre d'un étonnement mêlé d'admiration quand on considère que celui qui avait conçu cette audacieuse réforme était le plus grand chimiste de son temps. Il est vrai de dire aussi qu'il n'était pas moins grand médecin; cet effort héroïque le prouve surabondamment, et ce sera l'éternelle gloire de Stahl, qui s'est trompé avec ses contemporains, mais non comme eux, d'avoir défendu la médecine contre les empiétemens des sciences auxiliaires et préparatoires, dont elle se sert utilement sans doute, mais auxquelles elle ne saurait se soumettre en esclave.

Il n'a pas fallu moins de trois siècles pour réduire à néant ces prétentions folles. Aux premières lueurs de la renaissance apparaît la chimiatrie, qui veut expliquer tous les phénomènes de l'économie animale, saine ou malade, par les principes d'une chimie grossière, et

qui, ne voyant dans ces phénomènes que fermentation, distillation, effervescence des humeurs, opère en conséquence dans ce laboratoire vivant. Plus tard, après les grandes découvertes de Galilée et de Newton, c'est la mécanique qui intervient avec ses forces et ses résultantes, ses machines et ses leviers; après Harvey, qui démontre la circulation du sang, c'est l'hydraulique, et tour à tour la secte des iatrochimistes ou chimiatres, celle des iatromécaniciens, celle des iatromathématiciens, soumettent les lois des phénomènes de l'économie aux calculs mathématiques. Ces sectes, diverses en apparence, ont un fonds commun et plusieurs traits de ressemblance. Elles représentent toutes et constituent réellement le vrai matérialisme, tel qu'il le faut entendre en physiologie et en médecine, qui consiste à importer dans une science complexe les principes ou les idées générales d'une science plus simple ou moins compliquée. Faire intervenir dans l'explication des fonctions normales ou troublées de l'économie vivante les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie, qui interviennent en effet, mais n'expliquent rien, c'était méconnaître l'existence dans les élémens anatomiques et les tissus végétaux et animaux de propriétés élémentaires, différentes de celles des corps bruts, et dont l'étude appartient à la biologie, science des corps organisés et vivans et des lois de l'organisation, radicalement distincte par conséquent des sciences qui ont pour sujet le monde inorganique. Il est donc vrai de dire que les médecins qui donnèrent dans ces erremens furent matérialistes au sens rigoureux du mot, de même qu'on put nommer spiritualistes ceux qui, méconnaissant aussi la constitution intime de l'organisme, et partant les propriétés irréductibles, inhérentes à la matière organisée, firent intervenir, pour expliquer certains phénomènes des entités ontologiques, des causes hypothétiques, des principes indépendans de la matière, bien qu'agissant en elle dans l'état normal ou pathologique, — êtres de raison connus successivement sous les noms d'*âme*, *archée*, *esprits animaux*, *force* ou *principe vital*.

Il nous a suffi de signaler les traits principaux qui distinguent et séparent nettement matérialistes et spiritualistes. La vérité n'était d'aucun côté; mais ceux-ci, il faut le reconnaître, l'entrevirent et s'en approchèrent davantage. S'ils ne surent pas se soustraire aux influences métaphysiques et religieuses, — et il n'était pas facile d'y échapper alors, — ils firent du moins des efforts constans et énergiques pour arracher la médecine aux vues ambitieuses de ceux qui menaçaient son indépendance, et voulaient l'asservir sous prétexte de l'émanciper. C'est à cause de cette énergique attitude que l'école de l'animisme, et le vitalisme qui en émane, méritent une belle place dans l'histoire moderne de la science. Stahl a produit Barthez et Bor-

deu, et Bordeu a produit Bichat, qui a donné à la médecine une base solide, et désormais inébranlable, en fondant la biologie. A tout prendre, le beau rôle est échu aux spiritualistes, qui ont rendu à l'art médical, et à la science qui lui sert de base, des services plus réels que les matérialistes. Au point de vue purement scientifique, ceux-ci en effet n'ont presque rien laissé de durable, tandis que les autres ont contribué très efficacement à sauvegarder les lois propres de l'organisme, en les expliquant d'une façon vicieuse, il est vrai, comme celle de leurs adversaires, mais à coup sûr moins compromettante. Des deux côtés, il y avait erreur de logique et vice de méthode : non que la science positive condamne absolument les hypothèses, comme moyen d'investigation scientifique; mais elle n'admet que celles qui peuvent être vérifiées. En conséquence, elle désavoue ceux qui empruntent les abstractions des physiciens et des chimistes, et veulent expliquer les phénomènes de l'organisme vivant par le calorique ou l'électricité, ou par quelque autre fluide impondérable, comme serait par exemple le prétendu fluide nerveux; elle désavoue de même ceux qui s'obstinent, en dépit de l'évidence et des progrès amenés par le temps, à importer dans l'étude de l'économie animale, à l'état normal ou pathologique, les visions de la théologie ou de la métaphysique, en y ajoutant parfois la prétention singulière de concilier la physiologie avec les dogmes religieux et les doctrines de la philosophie spiritualiste. Aujourd'hui les deux partis, représentés par deux écoles célèbres, sont encore en présence, mais combien affaiblis! Le terrain manque sous leurs pieds. Vaincus l'un et l'autre, et vaincus sans retour, ils s'éteignent peu à peu, laissant dans l'histoire le souvenir ineffaçable de leurs luttes ardentes et prolongées, qui durèrent trois siècles et plus, de la fin du moyen âge jusqu'à la révolution française, et au-delà.

Deux sectes de médecins dont nous avons déjà parlé, les empiriques et les sceptiques, s'étaient, soit calcul, soit indifférence, tenus en dehors de ce long conflit. Les empiriques étaient généralement des esprits sains, qui s'attachaient à l'expérience, s'appliquaient à suivre la tradition et à la maintenir, en se préoccupant avant tout des choses utiles à la pratique. Cette école, célèbre dès l'antiquité par sa rivalité avec les dogmatiques, négligeait tout ce qu'elle considérait comme des spéculations oiseuses, se bornant à bien observer, à suivre attentivement la production et la marche des phénomènes, notant avec un soin scrupuleux les effets des remèdes, et consignant avec une grande exactitude le fruit de ses observations. Chez les modernes, cette école a eu d'illustres représentans. A leur tête est Sydenham. Ceux qui ne connaissent pas à fond les écrits excellens de ce grand médecin seront peut-être bien aises de savoir

ce qu'il pensait de son art, et de connaître là-dessus ses idées et sa manière de voir. C'est lui-même qui va nous le dire dans un passage de ses œuvres où il s'est peint au naturel. « Le temps que d'autres consacrent à l'étude des livres, je le donne tout entier, dit-il, à la méditation ; c'est mon habitude, et je m'inquiète moins de l'accord qu'il peut y avoir entre mes assertions et celles d'autrui que de savoir si les choses que j'avance sont ou non conformes à la vérité. Je suis ainsi fait, et telle est ma nature. » Cette confidence, précieuse à recueillir, est adressée à un confrère célèbre qu'il félicite, en termes chaleureux, d'avoir, malgré la variété et l'étendue de ses connaissances, préféré « à la poursuite des vaines spéculations l'étude des difficultés inhérentes à la pratique : choses diverses, ajoute-t-il, et qui ne diffèrent pas moins entre elles que les graves occupations de la sagesse et les jeux frivoles de l'enfance, choses contraires aussi, et qui d'ordinaire semblent s'exclure. » Tout Sydenham est dans ces quelques lignes, qui révèlent admirablement les habitudes et les tendances de son esprit. Sydenham d'ailleurs était aussi instruit que peut l'être un médecin qui voit beaucoup de malades ; mais il pensait, non sans raison, surtout dans le temps où il vivait, que l'étude approfondie des systèmes qui se partageaient alors la médecine était peu utile à la pratique, et un homme occupé comme il l'était devait considérer comme perdu le temps donné aux disputes de l'école. Un trait de sa vie sert de commentaire à ce passage, et l'explique parfaitement. Un médecin, doué de plus d'imagination que de bon sens, demandait un jour à Sydenham par l'étude de quels auteurs il devait se préparer à l'exercice de l'art. « Mon ami, répondit l'illustre praticien, lisez *Don Quichotte*, » mot incisif et profond dont le sens véritable est que l'étude des livres ne saurait remplacer l'observation ni l'expérience, sans lesquelles il n'y a point d'art médical ni de vrai médecin. C'est à ces deux sources intarissables et incorruptibles qu'a puisé sans cesse l'école dont Sydenham est le chef, et qui a donné à la médecine ce nombre infini de sages et modestes praticiens dont l'esprit sensé s'est contenté et se contente encore de copier, d'imiter et de suivre la tradition des grands maîtres. Bordeu, à qui rien n'échappait, appelle ces médecins *populaires* ou *cliniques* ; il les considère comme des esprits *imitateurs* et *copistes*, « qui sont peut-être les plus sages et les meilleurs pour la pratique journalière de la médecine, » mais qui risqueraient, suivant lui, de tomber dans le pyrrhonisme, s'ils s'aventuraient hors de leur sphère et voulaient aller plus haut qu'ils ne sauraient atteindre. La remarque est juste, comme l'histoire le démontre.

C'est par les demi-savans que le scepticisme se glissa dans la médecine. Il importe de s'entendre sur le sens véritable que ce mot

doit recevoir ici. En philosophie, il s'applique très bien à ceux qui, s'aventurant sans timidité à la recherche des causes, des entités hypothétiques, de l'absolu que poursuit la métaphysique, arrivent finalement au doute et s'abstiennent : cette incertitude péniblement acquise se conçoit. En médecine, il en est autrement : les phénomènes diffèrent et par conséquent la méthode, c'est-à-dire la manière de les voir, de les apprécier, de les expliquer en les coordonnant, de telle sorte que la qualification de sceptiques ne convient ici qu'à des esprits étroits et prétentieux, qui s'arrêtent à la surface, saisissent incomplétement les choses, perdent de vue le lien qui les unit, se perdent eux-mêmes dans des difficultés pour eux insurmontables, et nient hardiment ce qui leur échappe, affirmant dans cette négation absolue leur incapacité et leur insuffisance. On a dit qu'un médecin vraiment pyrrhonien ne s'était jamais vu, et on l'a dit pour avoir confondu les empiriques, qui se soucient peu du dogme, avec les pyrrhoniens, qui s'en moquent sans le connaître. Cabanis n'était pas de cet avis, et, dans le dessein si difficile de convaincre cette sorte d'esprits, il a composé des ouvrages excellens. Les médecins qui ne croient point à la médecine exercent leur art dans des conditions qui ne sont ni logiques ni honnêtes. En médecine comme en morale, des principes sont nécessaires, et les principes ne peuvent venir que des doctrines.

Plus bas encore dans l'échelle des systèmes, nous trouvons les éclectiques. Il n'est ici question que des médecins qui, venus à la suite de certains métaphysiciens, ont prétendu faire un système achevé en prenant dans tous les systèmes ce qu'ils ont de bon. En théorie, la prétention est absurde et la pétition de principe manifeste. Pour reconnaître ce qui est bon, il faut le pouvoir discerner; une théorie est donc nécessaire, et si l'on n'a point de système de doctrines, comment pourra-t-on juger les autres systèmes et les apprécier en connaissance de cause? C'est donc à bon droit que les éclectiques sont relégués au dernier rang. Leur apparition a cependant un sens dans l'histoire; elle annonce la fin des systèmes. Dans l'ordre scientifique, de même que dans l'ordre social, qui dit fin veut dire transition, phase nouvelle, commencement d'une autre ère. La médecine, après avoir subi des vicissitudes nombreuses et diverses, traverse présentement une période de transition; elle est en voie d'organisation, dans un état provisoire et indécis dont le terme est inconnu, mais qui se manifestera certainement. Dire ce qu'est la médecine contemporaine n'est pas chose facile : au lieu de chercher à la caractériser, entreprise ardue et peut-être vaine, il est plus simple de se demander où elle va. S'il est malaisé de déterminer sa direction précise, on peut du moins observer ses tendances.

II.

Il est assez ordinaire de confondre l'agitation avec le progrès, c'est-à-dire les secousses violentes résultant de l'abus des forces avec les mouvemens continus et réglés dirigés vers un but. Des premières, l'effet est passager, quel qu'il soit d'ailleurs; des autres, il est durable et utile. L'action permanente est toujours efficace, lente, mais sûre. Il peut être convenable de rappeler ces vérités trop oubliées aux impatiens qui perdent courage faute de bien voir ce qui se passe autour d'eux.

La question de milieu est essentielle en toutes choses : tout le reste en dépend, donc c'est par là qu'il faut commencer. La médecine contemporaine vit et se meut dans une atmosphère tranquille. Plus de polémiques ardentes et implacables, plus de dissensions scandaleuses, plus rien en un mot qui révèle une vie exubérante. L'activité intérieure ne se manifeste plus au dehors par l'éclat des œuvres, ni par la nouveauté des doctrines, ni par les idées hardies qui ébranlent les opinions et entraînent irrésistiblement les esprits. Les séductions d'hier ne seraient plus possibles aujourd'hui : l'enthousiasme est mort, et l'indifférence a tout envahi. Le fond de tous les enseignemens est le même : une observation exacte, dont la rigueur étroite semble exclure toute élévation et tenir les idées à l'écart; des faits notés avec soin et consciencieusement recueillis, puis des faits encore, et rien que cela; des matériaux immenses amassés lentement, avec une patience infinie; des détails minutieux, d'une précision merveilleuse, et une application des sens aux phénomènes si parfaite que les impressions perçues ne laissent rien à faire à l'esprit. L'habileté manuelle tient lieu de sagacité, et l'art de voir, de toucher et d'entendre supplée à l'association des idées et aux combinaisons de l'intelligence. Tout cela s'appelle la médecine exacte et se combine aisément avec la statistique et le calcul des probabilités. Pour acquérir ces connaissances précises, la bonne volonté et l'exercice suffisent. Bacon n'a-t-il pas dit que la méthode expérimentale, destinée à mettre du plomb à l'esprit, devait un jour niveler les intelligences? Ce jour est venu; l'honnête médiocrité prédite par lui étend au loin son domaine. La médecine exacte est aussi la médecine facile, accessible à tous : la vocation n'y fait rien. Des procédés ingénieux usurpent le titre de méthode : peu d'artistes, mais beaucoup d'habiles manœuvres. Toute la médecine consiste en observations, voilà leur symbole. Observer est beaucoup sans doute, mais il faut examiner d'abord, il faut ensuite méditer, réagir sur les phénomènes perçus, faire en un mot acte de raison et d'intelligence. Percussion, auscultation, mensuration, appréciation par le

poids et par le volume, tout cela procure d'incontestables avantages; mais en définitive ces moyens d'investigation secondaires ne peuvent que poursuivre les symptômes, les circonscrire, s'il est possible, les discerner, s'il y a lieu, rendre le diagnostic plus précis et plus net. Là se bornent les services qu'on peut retirer de tels moyens pour la connaissance des maladies; encore faut-il en user avec discernement, et ne point céder à la tentation de faire des tours de force. L'art d'établir avec précision et rigueur le diagnostic d'une affection pathologique est le côté brillant de la médecine clinique; il séduit la foule des médecins et les entraîne bien souvent à des excès d'exploration qui rappellent les subtilités des recherches sur le pouls, tant reprochées dans l'antiquité à Galien et à Archigène, et chez les modernes à l'Espagnol Solano de Luque, et à Bordeu, qui l'a suivi. Baglivi avait prévu les conséquences qu'entraînent ces excès. Quoiqu'il fût grand partisan des idées de Bacon, qu'il s'efforçait d'appliquer en homme supérieur, il s'affligeait, non sans raison, du mauvais emploi des ressources accessoires et des moyens auxiliaires. « De tout cela, dit-il, notre art reçoit aide et lumière; mais l'art lui-même ne consiste pas en cela; *his omnibus ars nostra illustratur, non efficitur* (1). » Certes le diagnostic est un grand point, et plus il est précis, mieux il vaut; mais ce qui vaut mieux encore, c'est la connaissance des causes et de la nature des maladies, non de l'essence intime qui nous échappe et qu'il faut abandonner aux chercheurs de chimères. Étiologie et thérapeutique sont deux termes dont l'ensemble constitue la vraie et grande médecine : le diagnostic n'est qu'un terme intermédiaire, quoique dans les traités élémentaires destinés à l'instruction il ait la première place, à tel point qu'on peut dire de la plupart de ces traités qu'ils n'enseignent que le diagnostic. Avec de pareils guides, l'art devient métier et l'instruction apprentissage. Tels sont les livres, tels aussi les commentaires qui les expliquent, c'est-à-dire les leçons et les exemples.

On pourrait croire que le tableau est chargé, il n'est que ressemblant. Les ouvrages réputés classiques n'offrent rien de plus; ils sortent tous du même moule. Ce sont des manuels gros de choses et vides d'idées, faits pour la mémoire. La vie est absente de ces énormes livres. Le nombre est infini des traités de pathologie générale où il n'y a point d'idées générales, des traités de philosophie médicale où il n'y a point de philosophie. Des définitions arides, des classifications incomplètes, vicieuses ou arbitraires, des dissertations inutiles, voilà ce qu'on y trouve. Les ouvrages de médecine publiés de nos jours ont de commun avec la plupart des productions de la littérature contemporaine l'absence d'idées, qui multi-

(1) *Prax. medic.*, lib. I, c. 1, § 10.

plie singulièrement le nombre des écrivains; mais toute la médecine n'est pas heureusement renfermée dans l'enseignement officiel ni dans l'enceinte des académies : le mouvement est ailleurs. La méthode vicieuse et étroite qui règne dans les écoles ne peut séduire que les esprits vulgaires, préoccupés avant tout des résultats pratiques, et incapables de comprendre la nécessité d'avoir un ensemble de doctrines qui permette de contrôler les observations nouvelles par une vérification exacte, de coordonner les faits d'expérience en les subordonnant les uns aux autres, et de donner ainsi à l'art un caractère scientifique. Une réaction commence à s'opérer contre la routine scolastique; elle s'achèvera par la force même des choses, on est en droit de l'espérer.

C'est au début de la carrière surtout, et d'une carrière longue et pénible, qu'il est utile et nécessaire de recevoir une direction; dès lors la route s'aplanit. Ceux-là sentent tout le prix du bienfait dont l'éducation laborieuse s'est faite à travers mille obstacles. Les esprits difficiles ou curieux aspirent à la clarté, à l'ordre, à l'unité dans un ensemble qu'ils devinent, qu'ils ne peuvent embrasser, faute de connaître les rapports des élémens de composition et les lois de leur enchaînement. Tel est le besoin qu'on éprouve lorsque, poursuivant la vérité réelle, on s'élève au-dessus des résultats concrets et purement pratiques, lorsqu'on s'abstient avec dédain des subtilités oiseuses d'une spéculation illusoire. Comme le poète, comme l'artiste, le savant cherche aussi l'idéal, c'est-à-dire la plénitude d'une conception vraie, lumineuse, capable de satisfaire l'intelligence et de la charmer. Cet idéal est dans la réalité, c'est la science qui le poursuit et qui l'atteint, la science, fille du temps et des efforts de l'esprit, compagne de la civilisation, providence de l'humanité, intelligence éternelle, active et bienfaisante, qui dirige, organise et prévoit. Ni les promesses de la théologie, ni les visions de la métaphysique ne sont comparables aux résultats merveilleux que la science produit sans miracles, car ce qu'elle donne, elle le prend dans le monde sensible, elle le tire des choses réelles. Geoffroy Saint-Hilaire avait deviné ses conquêtes, et s'écriait comme un prophète : « Restons les historiens de ce qui est. »

Cette pensée du grand naturaliste résume admirablement l'esprit d'un ouvrage considérable destiné à faire un grand bien par sa valeur et son opportunité, et qu'il ne faut point juger par le titre, comme ces volumes estimables que la critique abandonne à la bibliographie. Le dictionnaire de médecine qui porte le nom de Nysten, entièrement refondu et remanié par MM. Littré et Robin, n'est pas une pure compilation, ni un simple glossaire, ni une suite de définitions par ordre alphabétique. En associant leurs efforts, les

deux collaborateurs ont songé à faire autre chose qu'un travail de révision, travail où la patience et l'exactitude suffisent : ils ont tendu plus haut. On trouve dans leur œuvre ce qui manque dans les traités didactiques et trop souvent aussi dans les démonstrations et les leçons orales, à savoir des règles pour la direction de l'esprit, des principes solides, des doctrines conformes à la réalité des choses et aux dogmes d'une saine philosophie, enfin un système scientifique, sans lequel on ne saurait avoir la conception du monde, ce qui constitue la science même, ni embrasser l'ensemble du savoir humain, les élémens qui le composent et leur enchaînement. On vient de montrer la tendance actuelle de la médecine, qui se renferme dans l'étroite observation des faits. Le *Dictionnaire* de MM. Littré et Robin est une tentative pour provoquer dans les études médicales un mouvement plus élevé et plus fécond. Examiner les principes qui ont dirigé les auteurs, ce sera indiquer peut-être la voie où la médecine moderne est appelée à marcher.

C'est par la conception philosophique que le *Dictionnaire de médecine* se distingue surtout, c'est à elle qu'il doit l'unité de son ensemble. Disciples tous deux de la philosophie positive, MM. Littré et Robin ont appliqué partout cette philosophie en l'expliquant selon les circonstances. Concevoir les choses telles qu'elles sont, par les moyens de connaître qui sont en nous, suivre les phénomènes et les rapporter aux lois invariables qui les régissent, s'abstenir de rechercher l'essence intime des objets et de poursuivre l'absolu, tels sont les principes fondamentaux de cette philosophie. Le relatif est son domaine, et elle abandonne à la métaphysique et à la théologie les causes premières et les causes finales, les questions de fin et d'origine, inaccessibles à l'intelligence et désormais intempestives. Dans l'ordre des connaissances humaines, elle établit deux classes et divise les sciences en abstraites et concrètes : la science abstraite embrasse les théories générales, la science concrète s'occupe d'un objet particulier. Cette distinction est capitale; elle permet d'établir une hiérarchie entre les sciences abstraites en commençant par les plus simples et les plus générales et en passant successivement à celles qui sont moins générales, et plus complexes. La mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et l'histoire ou sociologie forment le cercle complet des sciences abstraites : elles se développent successivement et ne peuvent se passer les unes des autres, hormis la première, à cause de son extrême simplicité. Dans cet ensemble rentrent tous les élémens du savoir humain, les spéculations sur les nombres, les grandeurs et les mouvemens, les phénomènes inorganiques, ceux du monde organisé et des sociétés. C'est toute la philosophie, si ce mot, d'un usage commun et d'une application

vicieuse, doit signifier un système de notions générales qui embrasse toutes choses. Dans cette vaste conception, tout est compris, tous les procédés qui servent à reconnaître le vrai y ont leur emploi. Connaître la valeur et l'usage de chacune de ces méthodes, savoir en quoi elles se ressemblent, en quoi elles diffèrent, et comprendre en quelle relation elles sont les unes avec les autres, c'est posséder le mécanisme des facultés de l'esprit et les choses auxquelles s'appliquent ces facultés, c'est-à-dire la science tout entière. Or le médecin doit la posséder, puisqu'il est obligé de parcourir tout le cercle des connaissances. La pratique, sans la théorie dont elle dépend, et qu'elle sert, ne saurait avoir un côté vraiment scientifique; le médecin sans la théorie n'est qu'un empirique, et où la théorie fait défaut, l'expérience elle-même perd toute sa valeur : elle devient routine. Aussi l'éducation médicale doit-elle être essentiellement philosophique, c'est-à-dire conforme aux progrès accomplis par les sciences et fondée sur les généralités qui constituent les principes de la philosophie, ou mieux la philosophie même, si l'on entend par philosophie non pas les spéculations subtiles de la métaphysique, mais la conception du monde réel et de ses lois, conception qui résulte de l'ensemble de toutes les sciences concrètes et abstraites et de la connaissance de leurs rapports. C'est par là que l'esprit philosophique doit pénétrer dans la médecine, et le médecin sera véritablement philosophe dès qu'il aura senti l'importance de ces hautes études et mesuré la pyramide de la base au sommet, après avoir parcouru tous les degrés de l'échelle, car il y a une série scientifique comme il y a une série animale, et c'est la gloire des modernes d'avoir poursuivi, puis démontré l'enchaînement et le lien de toutes les connaissances, en faisant voir comment elles procèdent les unes des autres, et se produisent successivement pour s'élever au même but, qui est la science générale, résultant de toutes les sciences. Ainsi se trouve formé le cycle qu'avaient rêvé les philosophes naturalistes de l'ancienne Grèce, alors que la science ou la philosophie, comme ils disaient, était, suivant la comparaison d'Aristote, semblable à l'enfant qui balbutie en épelant les premiers élémens d'une langue. Ces grands esprits, venus trop tôt pour la satisfaction de leurs désirs, voulaient une encyclopédie; ils devançaient par la pensée cette œuvre lente qui a coûté à l'esprit humain plus de vingt-trois siècles de labeur et de pénibles efforts. Nous possédons aujourd'hui ce que les siècles nous ont donné, et nous avons beaucoup plus que les linéamens de l'ensemble. L'inventaire des connaissances est fait, la classification des résultats obtenus est une encyclopédie raisonnée, méthodique, qui renferme tous les élémens du savoir humain, c'est-à-dire tout ce que doit connaître le philosophe vraiment digne de ce nom, et par consé-

quent le médecin, car la philosophie se compose de tous ces élémens, et la médecine embrasse toutes les sciences, puisqu'elle se sert de toutes et ne saurait se passer de leur concours.

A ceux qui seraient tentés de croire qu'il y a là exagération ou parti-pris de subordonner la médecine à un système de philosophie, il suffira de faire remarquer que la pratique même de la médecine dépend de certaines connaissances ou sciences concrètes, dites avec raison sciences médicales; telles sont la pathologie, l'histoire naturelle, la physique et la chimie appliquées, l'hygiène, l'anatomie et la physiologie. Or il suffit d'avoir quelques notions sur la hiérarchie scientifique pour ne pas ignorer que toutes ces connaissances ou sciences concrètes se rattachent diversement aux connaissances générales ou sciences abstraites, et il n'en saurait être autrement, puisque la connaissance de l'homme, obligatoire pour le médecin, embrasse non-seulement l'homme même, mais encore tout ce qui l'intéresse et par conséquent tout ce qui est hors de lui : donc tous les phénomènes, tous les actes, tous les faits accessibles à l'intelligence sont du ressort de la médecine, et partant les lois qui président à leur production. Hippocrate avait donc raison de dire que la connaissance parfaite de la nature humaine ne peut venir que de la médecine, étudiée, ainsi qu'elle doit l'être, dans ses rapports avec les autres sciences, et cette vue du génie a été confirmée par le temps. La science des sociétés, qui est le couronnement de toutes les autres, est elle-même en relation intime avec la médecine. Ce n'est pas ici le moment de mettre cette relation en évidence; contentons-nous de rappeler que les profonds aperçus d'Hippocrate, dans son livre *des airs, des eaux et des lieux*, sur les rapports qui existent entre les conditions extérieures et le caractère des peuples, ont été repris par Aristote dans sa *Politique*, et fécondés plus tard par le génie de Montesquieu. Et voilà comment des six sciences qui dans leur ensemble constituent la philosophie ou science générale, il n'en est pas une seule qui n'intéresse la médecine.

Des six sciences abstraites, la cinquième par ordre hiérarchique intéresse particulièrement le médecin : c'est la biologie ou science des corps organisés. Le but de cette science est d'arriver à connaître par les lois des phénomènes que ces corps manifestent les lois de leur organisation, et réciproquement. Les êtres organisés peuvent être considérés à un double point de vue, statique et dynamique, selon qu'ils sont aptes à agir ou qu'ils agissent. L'anatomie, la biotaxie, ou classification scientifique des êtres organisés, et la science des milieux étudient le premier état, c'est-à-dire l'organisation des êtres, les lois de leur arrangement en groupes naturels d'après la conformation des organes, et leurs relations avec les choses extérieures. La considération de l'état dynamique appartient à la phy-

siologie, dont l'objet est la connaissance des lois qui président aux actes des êtres vivans, et à la science qui étudie les influences réciproques du milieu sur l'être organisé, étude importante par laquelle la biologie se rattache immédiatement à l'histoire. Chez les anciens, l'anatomie et la physiologie restèrent dans un état d'imperfection notable, malgré les tentatives des premiers médecins et des philosophes naturalistes. Toutefois, dès ce temps-là, le traité d'Hippocrate sur *les airs, les eaux et les lieux* est une admirable étude de l'influence des milieux sur l'homme. Aristote, venu après Hippocrate, agrandit considérablement le domaine des connaissances biologiques par ses généralités fécondes et ses travaux d'anatomie comparative; on lui doit la distinction bien nette de la vie végétative et de la vie animale, et des considérations profondes et lumineuses sur les rapports qui existent entre les parties des animaux. Les anatomistes d'Alexandrie, chercheurs pénétrans et minutieux, ajoutèrent des particularités précieuses à la somme des connaissances : ils découvrirent les nerfs, découverte capitale pour l'intelligence des êtres organisés. Galien, commentateur et encyclopédiste, résuma tout le savoir des anciens en médecine, anatomie et physiologie. Son beau traité *de l'usage ou de l'utilité des parties* est un monument élevé entre l'antiquité et le moyen âge. Inférieur à l'antiquité en beaucoup de points, le moyen âge l'emporte sur elle par la culture de l'alchimie, d'où devait sortir la chimie, sans laquelle la biologie ne serait point. On connaît les grands travaux de la renaissance, les importantes découvertes qui suivirent, et les prétentions folles de la physique et de la chimie, qui faillirent absorber la médecine. Enfin, après trois siècles d'efforts impuissans, Bichat, renouvelant avec succès les tentatives de Glisson, de Baglivi, de Haller, de Bordeu et de Hunter, arracha la biologie à son état précaire, et la fonda sur la connaissance des propriétés spéciales et irréductibles inhérentes aux tissus. Dès lors la matière brute ou inorganique fut nettement distinguée de la matière organisée et vivante, laquelle, outre les propriétés physiques et chimiques, a des propriétés inhérentes, dont la manifestation constitue la vie, celle-ci n'étant, comme on l'a cru longtemps et comme quelques-uns continuent de le croire, ni un principe ni un résultat, mais une simple manifestation des propriétés spéciales de la matière organisée. La propriété fondamentale, c'est la nutrition, sans laquelle il n'y a point de vie, c'est-à-dire point d'activité de l'organisation, cette activité ne pouvant se produire que dans un ensemble favorable de conditions extérieures. La vie ne peut donc se concevoir indépendamment de la substance organisée qui en est le siége : il n'y a point de vie sans organisation; mais il n'y a pas nécessairement vie partout où il y a organisation. La nutrition est la propriété la plus générale des tissus : elle est le fondement de la *vie*

organique. L'absorption, la sécrétion, le développement, la reproduction, autant de propriétés du même ordre qui se rattachent à la nutrition et en dépendent. La contractilité et l'innervation sont des propriétés de la *vie animale* ou de relation. Toutes ces propriétés se trouvent réunies chez les animaux supérieurs, chez l'homme par exemple, qui est à la tête de la série, de sorte que l'on a trois degrés de la vie : végétalité, animalité, humanité, qui résument et embrassent le monde organique. Ce n'est pas ici le lieu de s'arrêter aux considérations élevées de l'anatomie générale, ni aux distinctions qu'elle établit entre les parties simples ou élémentaires (principes immédiats, élémens anatomiques), les tissus, les humeurs, les systèmes et les appareils, que l'on peut étudier en allant du plus simple au plus composé, ou en allant au contraire du plus composé au plus simple, ce qui est le cas ordinaire dans l'étude de l'organisation animale. L'essentiel est de savoir que la vie est inséparable des organes qui en sont le siége, et qu'elle suppose l'idée d'un milieu avec lequel les organes sont en relation.

Les actes d'ordre organique ou actes vitaux qui s'accomplissent dans des conditions normales constituent l'état de santé; mais si des influences diverses, internes ou externes, amènent des troubles, l'état devient anormal, et c'est la maladie. La médecine étudie ces deux états et se divise conséquemment en deux parties : l'hygiène, qui surveille la santé et prescrit les moyens de l'entretenir, et la thérapeutique, qui applique les agens propres à vaincre la maladie, c'est-à-dire capables de ramener l'ordre dans l'économie troublée. L'hygiène a pour point de départ la science des milieux, elle traite de l'influence réciproque des organes sur les choses extérieures; la pathologie, qui aboutit à la thérapeutique, s'occupe des désordres survenus, soit dans la disposition matérielle des parties, soit dans les phénomènes de l'économie vivante. Toute la médecine s'appuie de la sorte sur la connaissance des modifications que peut subir l'être organisé, car toute maladie est modification, de même que toute thérapeutique, toute l'efficacité de la médecine dépend du judicieux emploi des moyens capables de modifier l'être vivant. La maladie n'est donc pas une abstraction, c'est une réalité : elle a un siége quelconque, puisqu'elle n'est autre chose qu'une altération des propriétés normales dans les parties vivantes. Cette vérité, qui est la base de la philosophie médicale, a triomphé, grâce à Broussais. Ce grand homme, continuateur de l'œuvre de Bichat, accomplit la réforme définitive, et du jour où il démontra qu'il n'y a point de maladies essentielles, le fantôme qu'il poursuivait sous le nom d'ontologie disparut sans retour. Ce n'est pas sans raison que ce réformateur hardi appela la médecine *physiologique*. En définitive, la pathologie étudie les mêmes actes que la physiologie,

mais dans des conditions particulières qui les modifient d'une certaine façon, de sorte que la physiologie est normale ou pathologique, suivant qu'elle étudie les actes produits par des parties saines ou par des parties altérées. On voit à présent comment la médecine se rattache à la biologie.

Les maladies ne sont autre chose que des fonctions troublées, et la pathologie est véritablement physiologique. Il résulte de là que la médecine a dû suivre les destinées de la biologie, et c'est en effet ce qui est arrivé. Dans l'antiquité, on voit Galien, mettant à profit toutes les découvertes de l'anatomie et les notions accumulées depuis Hippocrate, faire un système de pathologie, et, dans son traité *des Lieux affectés*, résumer tout ce qu'on savait alors de la relation qui existe entre la maladie et l'organe malade. Il est juste de remarquer qu'avant Galien les méthodistes s'étaient préoccupés du siége des maladies, et avaient deviné toute l'importance de cette idée. Un curieux parallèle, où Sextus Empiricus, philosophe pyrrhonien, met en présence les méthodistes et les sceptiques, prouve que dans l'antiquité il y eut une école médicale qui, sans tomber dans les erremens des seconds, reconnut admirablement qu'il fallait renoncer à l'absolu et se tenir au relatif. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir Asclépiade, qui prépara cette école, dont le fondateur est Thémison de Laodicée, déclarer que la nature, entité abstraite, dont l'école d'Hippocrate avait proclamé l'autocratie, n'est pas seulement secourable, mais nuisible : *non solum prodest natura sed etiam nocet*, dit-il dans Cœlius Aurélianus. Cette opinion, très avancée pour le temps, explique très bien ce qu'Asclépiade avait coutume de répéter, à savoir que la médecine hippocratique était une méditation sur la mort, mot dur, mais qui ne manque point de justesse, car où la nature opère souverainement, l'art peut se dispenser d'intervenir, son intervention étant dès lors secondaire. Le fait est que la nature, synonyme ici d'économie, n'est en soi ni bonne ni mauvaise, et que son influence supposée est illusoire. Accorder à la prétendue nature médicatrice sagesse et prévoyance, c'est tomber dans un vice de logique. Cette providence de l'économie animale, inventée par les médecins spiritualistes, a favorisé les illusions de la médecine expectante et préparé la voie à la méthode thérapeutique de Samuel Hahnemann. C'est en effet dans la patrie de Stahl que l'homœopathie a pris naissance.

Le moyen âge ne changea point l'état de la biologie, faute de nouvelles connaissances anatomiques et physiologiques. En revanche, la thérapeutique et la matière médicale reçurent des accroissemens notables, en raison des découvertes géographiques et des travaux de l'alchimie. De cette époque date le règne de la polypharmacie, qui est l'usage immodéré et la multiplicité des remèdes, et

contre lequel réagirent les médecins naturistes, attachés aux traditions hippocratiques. Avec la renaissance, tout le savoir de l'antiquité, conservé dans les livres, reparut, et fut bientôt dépassé. Ce fut une période orageuse pour la médecine, livrée aux théories ambitieuses des iatro-mathématiciens et des iatro-chimistes. Cependant l'anatomie normale faisait chaque jour de nouvelles découvertes. La pathologie ne pouvait manquer d'avoir à son tour une anatomie, comme la physiologie avait la sienne. En effet, l'anatomie pathologique, préparée lentement par des observateurs patiens, prit consistance avec Bonnet, avec Barrère, et se révéla enfin, telle qu'elle devait être, dans le bel ouvrage de Morgagni *sur les causes et le siége des maladies*. Ce titre seul était un manifeste, et contenait toute une révolution. Appeler l'attention des médecins sur les lésions des organes, c'était ébranler la croyance traditionnelle suivant laquelle la maladie était généralement considérée comme quelque chose d'indépendant, d'existant en soi. Ce fut la gloire de Broussais de résoudre le problème posé par Morgagni : sa solution est définitive, et il est démontré maintenant que la maladie n'est autre chose qu'une altération, une perturbation survenue dans les tissus, dans les propriétés ou dans les fonctions de l'organisme, de sorte que Broussais a fait pour la pathologie ce qu'a fait Bichat pour la biologie, et ce que Gall a tenté de faire pour la physiologie cérébrale, laquelle est aussi une partie intégrante de la biologie.

Ici une réflexion se présente. A la doctrine fondamentale établie par Broussais, on oppose sans cesse les travaux de l'anatomie pathologique, travaux consciencieux et méritoires, dont l'utilité n'est pas contestable, mais dont l'insuffisance est aujourd'hui manifeste. Laënnec, observateur exact et pénétrant, est le véritable chef de cette école, et le seul peut-être des adversaires de Broussais qui mérite une considération sérieuse à cause de sa bonne foi scientifique et de la fermeté de ses convictions : l'art médical doit beaucoup à sa méthode d'exploration pour le diagnostic des maladies. Laënnec croyait avec Meckel qu'il suffit d'appliquer à la médecine, non pas la physiologie, mais l'anatomie seulement, persuadé que, pour étudier et bien connaître les lésions des organes, il importe surtout de s'attacher à l'examen des formes. En conséquence, son école se proclame, à l'exemple du chef, purement anatomique, et elle s'efforce de décrire exactement par des dissections fines et minutieuses les produits anormaux ou morbides, sans se préoccuper de la composition anatomique élémentaire, à laquelle la forme est nécessairement subordonnée, et de laquelle dépendent tous les caractères observés dans les lésions de chaque organe, c'est-à-dire les altérations mêmes de la substance organisée, en volume, couleur et consistance. De la sorte, cette école fait abstraction de deux choses capitales :

la substance qui s'altère, et le lieu où se produit l'altération : double condition sans laquelle on ne saurait acquérir la connaissance objective de la lésion que l'on décrit. Partant de là, les disciples de Laënnec croient trouver dans l'anatomie pathologique, considérée par eux comme étant indépendante de l'anatomie normale, une méthode et une classification des maladies fondées sur les lésions organiques, qu'ils décrivent avec un soin minutieux, mais qu'ils ne connaissent point en réalité, qu'ils sont incapables d'expliquer, en procédant comme ils font. En effet, les lésions des organes ou de leurs tissus n'étant que des modifications morbides de ces organes ou de ces tissus à l'état normal, il suit de là qu'il faut de toute nécessité rattacher la lésion d'une partie quelconque de l'organisme à l'état normal de la partie correspondante dans ses divers âges. L'anatomie pathologique ne saurait en réalité être regardée comme un monde à part, elle n'est point indépendante de l'anatomie normale; elle est au contraire naturellement subordonnée à celle-ci, elle lui emprunte ses subdivisions et sa méthode, et il n'en saurait être autrement, puisqu'elle n'a pas pour unique office d'étudier les changemens de forme, en suivant la méthode purement descriptive, mais encore et surtout d'observer les altérations de structure par excès, diminution ou aberration. Par conséquent il n'est pas logique d'en faire le fondement de la médecine. Il est aisé de comprendre maintenant pourquoi les idées mises en avant par les disciples de l'école anatomique ont trouvé accueil et faveur auprès des médecins dits organiciens, du nom de la théorie qu'ils professent, et suivant laquelle toute maladie se rattache à la lésion matérielle d'un organe : théorie très simple sans doute, mais radicalement impuissante, quoi qu'on veuille dire, parce que les moyens ordinaires d'investigation qui sont à l'usage de ces médecins ne vont point jusqu'à constater les altérations de quantité ou de nature des parties constituantes des organes, c'est-à-dire des principes immédiats et des élémens anatomiques. En résumé, organiciens et anatomistes peuvent se donner la main, car les uns et les autres suivent la même voie et s'arrêtent au même point, subissant, bien qu'à leur insu, l'influence de l'école médicale que nous appellerons descriptive, dont le vrai chef est Pinel, lequel a exagéré dans l'application qu'il en a faite le conseil de Sydenham. Ce grand praticien souhaitait que le médecin s'attachât à ce qu'il appelait l'*histoire naturelle des maladies*, conseil excellent en lui-même, quoiqu'il émane de Bacon, mais qui, mal interprété ou pris trop à la lettre, a favorisé les tendances naturelles de certains esprits positifs et observateurs, bien que disposés aussi à se contenter de voir la superficie, sans aller jusqu'au fond des choses. Ainsi ont fait et continuent de faire organiciens et anatomistes : ils se sont fourvoyés dans un chemin sans issue : on com-

prend aujourd'hui leur impuissance et l'inanité de leurs efforts, et l'on revient à la marche logique, dont les promoteurs sont Hunter, Bichat et Broussais.

Puisque la médecine physiologique a eu raison de ces adversaires sérieux, elle n'a pas à s'inquiéter des sectaires qui la provoquent sur le terrain de la thérapeutique : nous voulons parler des partisans de l'homœopathie, dont il suffira de rappeler ici les prétentions et les promesses. En bonne médecine, on procède au traitement d'une affection pathologique d'après l'axiome d'Hippocrate : « Les contraires sont guéris par leurs contraires; » ce qui revient à dire que l'état anormal, qui est la maladie, doit être modifié par des agens capables de ramener la santé, en produisant des effets contraires et de tout point opposés à ceux de la cause morbifique : de là le terme d'*allopathie*, qui sert à désigner cette méthode thérapeutique. L'homœopathie procède tout autrement : une maladie étant donnée, elle s'efforce de produire par les médicamens une maladie semblable à celle qui existe déjà. On a de la sorte deux maladies au lieu d'une : la maladie spontanée que l'on veut guérir, et la maladie artificielle, provoquée en vue de la guérison. Voilà, en peu de mots, comment procèdent en thérapeutique les partisans de la méthode homœopathique, et voici comment ils raisonnent. Deux maladies semblables ne peuvent exister dans le même organe : en provoquant une maladie artificielle, on détruit la maladie spontanée, et celle-ci étant détruite, on fait disparaître à volonté la maladie artificielle, en suspendant en temps utile le médicament qui l'a provoquée. Il faut convenir que cette méthode ingénieuse simplifie singulièrement la thérapeutique par les ressources certaines et infinies qu'elle prétend puiser dans la matière médicale. La grande difficulté dans la pratique consiste à trouver des agens capables de produire l'effet désiré, difficulté considérable surtout quand on veut appliquer des médicamens doués de la propriété de produire des symptômes semblables à ceux qu'on cherche à faire disparaître; mais cette difficulté a été prévue. Tout le traitement se réduisant à combattre les symptômes du mal en leur substituant les symptômes du remède, et le mal étant produit par une cause purement abstraite, des doses minimes et infiniment petites ont toujours assez d'énergie pour provoquer sur la partie souffrante des symptômes un peu plus intenses que ceux de la maladie. De là les dilutions, et les globules, et les fractions infinitésimales, et ces élégantes pharmacies qui font tant de bruit et qui tiennent si peu de place. Il n'y a dans tout cela qu'hypothèse et fiction pure. Il n'est point démontré par l'expérience qu'un médicament produise des symptômes semblables à ceux qui résultent de la lésion d'un organe : elle n'est pas démontrée non plus, cette analogie qu'on prétend exister entre l'action d'un médi-

cament administré en santé ou en maladie et les symptômes divers de telle ou telle affection pathologique. Le changement déterminé par la maladie dans nos organes n'est donc point inaccessible ni invisible, comme on le prétend en homœopathie, puisqu'il demeure établi que la cause des symptômes morbides perceptibles est un dérangement survenu dans la matière des tissus ou des humeurs, soit par les influences extérieures, soit par le jeu même des parties lésées. Quant aux doses infinitésimales des médicamens, l'effet en est illusoire : elles n'ont point d'autre action dynamique sur le corps sain ou malade que celle qu'on leur suppose gratuitement. Dans cette méthode thérapeutique, tout se réduit en définitive à laisser les phénomènes de la maladie suivre leur cours naturel vers une fin heureuse ou malheureuse. Ce qu'on peut dire de plus favorable sur ceux qui appliquent cette méthode, c'est qu'ils observent à la lettre la seconde moitié du précepte hippocratique : « être utile, et ne pas nuire. » Encore n'est-il pas rigoureusement exact d'affirmer que ceux-là ne nuisent point dont l'intervention n'est qu'apparente, puisqu'ils laissent agir en réalité ce qu'on appelle à tort la bonne nature. Or la nature, qui n'est autre chose que l'économie vivante, n'est en soi ni bonne ni mauvaise, et ce n'est point elle qui est responsable, mais le médecin chargé de la diriger, de la régler, de la corriger dans ses écarts, de la modifier à propos, en la surveillant sans cesse. Les médecins attachés à la méthode préconisée par Samuel Hahnemann négligent les causes internes des maladies ; ils ne se préoccupent point des changemens ni des modifications qu'est susceptible de subir la substance organisée, ils affectent même de n'accorder aucune attention à la constitution de cette substance et à ses propriétés inhérentes.

Voilà ce qu'on appelle l'homœopathie. Ce n'est pas un système, c'est à peine une méthode, ou, pour mieux dire, c'est une combinaison d'hypothèses empruntées à divers systèmes, une tentative d'innovation où se fait encore sentir l'influence de la métaphysique et du spiritualisme mystique, car le merveilleux y joue son rôle, et une part très large y a été faite au surnaturel, à l'invisible, au mystère, à tout ce qui peut séduire les esprits faibles ou non éclairés.

L'enseignement qu'on doit retirer de tout ceci, c'est qu'en médecine il faut se garder de négliger ce qui est essentiel et fondamental pour courir après les chimères. Ce sont les hypothèses gratuites qui séduisent l'imagination et ne sauraient captiver que des esprits superficiels, peu préoccupés de chercher un contre-poids aux subtilités de la spéculation dans la connaissance positive des choses réelles, c'est-à-dire dans les notions objectives sur la constitution de l'économie vivante, à l'état normal ou pathologique. C'est par là seulement que l'art médical a été fondé sur une base solide.

Il reste maintenant à décrire les maladies et à les classer conformément à la notion fondamentale : le temps accomplira cette œuvre; mais dès à présent la médecine est en possession d'une doctrine, et renonce naturellement aux systèmes divers qui l'ont tour à tour agitée, et dont l'étude appartient à l'histoire de l'art. Nous disons de l'art, et c'est à dessein que nous empruntons ce terme à Hippocrate. Ce grand médecin avait compris que la médecine n'est point une science; elle ne peut l'être, et n'en prendra jamais le caractère. Ce que poursuit la médecine, ce n'est pas une vérité scientifique, mais un résultat pratique, qui est double : conservation de la santé, guérison des maladies.

L'importance scientifique de l'histoire des divers systèmes en médecine est incontestable : on peut en juger par ce rapide coup d'œil, et d'ailleurs nulle époque n'est peut-être mieux disposée que la nôtre à contempler la médecine dans son passé. Les écoles n'existent plus que de nom, et la tradition va tous les jours s'affaiblissant. Les vieilles doctrines ont encore des représentans, et ne manquent point de défenseurs; mais chaque génération qui s'en va emporte avec elle une bonne partie des idées surannées, et chaque génération qui vient s'initie aux idées nouvelles. Que sont devenues les théories médicales de l'antiquité? Elles appartiennent à l'histoire et à la critique, après avoir disparu sans retour. Où sont aujourd'hui la plupart des systèmes de médecine qui ont agité les écoles modernes? où sont les solidistes et les humoristes, les galénistes et les hippocratiques, les naturistes, les animistes, les organiciens intrépides et les partisans si divers du vitalisme? où sont les sectes et les partis, les dissidens et les orthodoxes? Dans cette grande mêlée de la médecine contemporaine, il y a en somme plus de confusion que d'anarchie. Sous le calme apparent est la vie, et ces élémens de vitalité sont des élémens d'organisation. Laissons les empiriques s'attacher aux faits, à l'observation et à l'expérience : les découvertes se font aussi par eux; à défaut d'œuvres magistrales, les mémoires et les monographies abondent, et les spécialistes même apportent leur contingent à ce labeur de préparation. On comprend enfin que l'éclectisme médical est une vision et un leurre. Quant au pyrrhonisme, il n'est aucun médecin sensé qui ose se vanter d'en faire profession, et l'on serait mal venu de notre temps à prêcher le scepticisme à l'exemple de Sextus, de Corneille Agrippa, de Sanchez et de Martin Martinez. C'est que la médecine est désormais en possession d'une doctrine, et qu'elle repose sur une science certaine; par conséquent une philosophie médicale est possible. Chaque jour, les idées deviennent plus précises et plus nettes sur les propriétés des tissus et sur leur vitalité propre; chaque jour ajoute à ce que l'on sait déjà des variations qu'éprouve cette vitalité sous

l'influence des modificateurs de toute sorte. Nous savons que les maladies sont des modifications, des altérations de la substance, qu'elles ne sont point essentielles, qu'elles ont un siége, et qu'il est indispensable de connaître la relation qui existe entre les symptômes et l'état des organes, pour ramener l'ordre et la santé en usant à propos des modifications convenables, car si les organes sont modifiés de manière à produire la maladie, il les faut modifier de manière à rétablir la santé, et c'est là toute la médecine. En effet on connaît la nature d'une maladie si l'on peut déterminer — quels sont les organes qui souffrent, — comment ils sont devenus souffrans, — ce qu'il faut faire pour qu'ils cessent de souffrir. C'est Broussais qui a dit cela dans son *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*. Rien n'est plus vrai, et c'est pour nous un devoir de rendre justice à ce grand homme, qu'on ne lit guère aujourd'hui, quoiqu'on trouve dans ses livres trois choses qui manquent dans les meilleurs de notre époque : le génie, les convictions et le style.

Broussais, réformateur indépendant, a repris l'œuvre de Bichat et a consommé l'émancipation de la médecine moderne. Il n'a point eu de successeurs; mais son influence est toujours présente, et c'est en vain qu'on voudrait méconnaître les services qu'il a rendus. Qu'importent quelques erreurs, si la vérité est au fond de sa doctrine, si la médecine est en effet physiologique, comme il avait raison de le prétendre? Broussais nous a délivrés de l'ontologie, comme il disait, c'est-à-dire de la métaphysique creuse des anciennes écoles; il a démontré sans réplique l'absolue nécessité où est l'art médical de s'appuyer sur la science de l'organisation. Il avait compris des premiers, et mieux que personne, que la grande réforme de Bichat était le point de départ d'une ère nouvelle et marquait la fin des théories systématiques qui avaient jusque-là soutenu et agité la médecine. C'est à cause de cela qu'il tenta une appréciation de tous les systèmes, et, quel que soit le jugement que l'on porte sur son *Examen*, on ne peut contester qu'il n'ait donné une forte impulsion à la critique médicale, et que son initiative hardie ne soit d'un bon exemple. Cet exemple n'a guère été suivi. Ce n'est pas seulement le passé qui fait défaut dans l'enseignement médical, mais encore ce qu'il y a de plus essentiel dans le présent. La science de l'organisation, qui fait la gloire et la force de la médecine moderne, n'est pas représentée dans les écoles ou ne l'est qu'imparfaitement; en elle cependant résident toutes les conditions essentielles de progrès pour l'art médical. Les nouveaux éditeurs du *Dictionnaire de médecine* ont eu raison de protester contre cette incurie fâcheuse ou plutôt contre ce dédain calculé et coupable, en consignant avec discernement et clarté le résultat des plus récentes recherches sur l'organisation des

tissus, sans négliger les notions historiques. Ils l'ont fait avec l'autorité qui s'attache à leur nom. On sait assez que l'érudition et la critique médicales sont redevables à M. Littré de la faveur dont elles jouissent de notre temps, et l'on n'ignore pas que la science de l'organisation doit infiniment aux travaux patiens et ingénieux du docteur Robin.

Que conclure de cette histoire des systèmes et surtout de la situation où se trouve aujourd'hui la médecine? C'est que plus la médecine interrogera son passé, mieux aussi elle sera informée sur le caractère de sa mission et les vraies limites de son domaine. Aussi serait-il fort à souhaiter que les facultés de médecine, dans l'intérêt de leur propre gloire et pour l'avancement de l'art, eussent deux chaires qui leur manquent, l'une d'anatomie générale, l'autre d'histoire de la médecine. La première est la base de l'enseignement médical, la seconde en est le complément nécessaire. De la sorte les écoles acquerraient un caractère scientifique et littéraire, et les esprits cesseraient d'être uniquement dirigés vers la pratique qui les absorbe et les rapetisse. Ce double enseignement, introduit dans les trois facultés supérieures de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, aurait, entre autres avantages, celui de donner une plus grande importance à chacun de ces corps enseignans, dont l'autorité, il faut le reconnaître, va tous les jours s'affaiblissant. En outre, les rivalités mesquines que la tradition perpétue entre les écoles médicales, et qui n'ont plus de raison d'être que dans le passé, disparaîtraient pour faire place à une émulation féconde, si la réforme de l'enseignement amenait partout l'uniformité des doctrines. Les disputes entre vitalistes et organiciens offrent désormais peu d'intérêt et surtout peu d'utilité. La médecine, telle que l'a faite la science moderne, n'accepte pour défenseurs ni spiritualistes ni matérialistes : elle échappe aux hypothèses de la métaphysique aussi bien qu'à celles de la physique et de la chimie. C'est sur la connaissance des élémens qui constituent l'ensemble de l'économie vivante que reposent les plus solides fondemens de l'art de guérir, et il est fort à regretter que cette idée n'ait pas encore pénétré dans les écoles ni dans les académies. Si la science de l'organisation était officiellement enseignée dans les facultés de médecine, elle aurait pour premier résultat de faire disparaître des abus qui n'amènent que trop souvent des scandales. Ni la médecine, ni la chirurgie n'accepteraient le défi des charlatans, et les inventeurs de spécifiques ne seraient plus admis sans réflexion à instituer des expériences dangereuses pour les malades et compromettantes pour les médecins qui les autorisent. Quand il sera scientifiquement démontré dans les écoles qu'il faut des agens particuliers pour agir sur des lésions particulières, il ne sera plus permis d'attendre d'un seul spécifique une action

efficace sur toute sorte de maux. Prenons un exemple : le mot *cancer* représente pour tout le monde une affection meurtrière et généralement réputée incurable. Or ce mot n'est qu'un terme générique, indistinctement appliqué, et par suite improprement, à des altérations diverses de la substance organisée. S'il demeure établi qu'aux altérations de diverse nature il faut appliquer des remèdes de diverse nature, il est absurde en bonne logique médicale d'admettre et même de supposer qu'un remède unique, efficace dans des cas bien déterminés, puisse convenir également à des affections différentes, bien que comprises sous le même nom. Il y a là une question de relation directe, ou plutôt de corrélation nécessaire entre l'agent et l'acte, question de causalité, parfaitement négligée dans les écoles, et pourtant capitale en physiologie et en thérapeutique, non moins importante pour l'intelligence des actes et des phénomènes de l'économie vivante à l'état normal que pour la parfaite connaissance de la production des maladies et de l'action des remèdes. Qu'est-ce en effet que la pathologie générale sans la science de l'organisation? Or la pathologie générale, c'est la chaire philosophique par excellence, celle qui enseigne l'ensemble des doctrines qui constituent la philosophie médicale, et c'est précisément à cause de ses attributions qu'elle doit s'appuyer de toute nécessité sur la science mère qui sert de base à toute la médecine, et qu'elle doit s'aider aussi des notions historiques et de l'expérience du passé. Placée ainsi entre l'anatomie générale et l'histoire de la médecine, et acquérant dès lors un caractère à la fois plus scientifique et plus critique, elle sort de l'isolement fâcheux où elle est aujourd'hui, et son importance, qui est grande, s'accroît encore, se fortifie de l'aide de ses deux auxiliaires. On ne saurait bien comprendre en effet ce qu'il y a de plus élevé dans la médecine, si l'on ne l'embrasse tout entière, suivant le conseil d'Hippocrate, c'est-à-dire si l'on ne connaît à fond les derniers résultats obtenus par la science et si l'on ne sait pas en même temps comment on a pu, après une élaboration continue, arriver péniblement au terme actuel. Ce n'est pas tout : il y a des maladies qui ne nous sont connues que par l'expérience des anciens, et quand il n'y aurait que ce motif d'étudier le passé et de le bien connaître, il devrait être suffisant pour nous démontrer l'importance et l'utilité de l'histoire médicale. Aussi faut-il savoir beaucoup de gré aux deux auteurs du *Dictionnaire de médecine* d'avoir fait la part de la pathologie historique. C'est un complément précieux qui ajoute encore à la valeur d'une encyclopédie médicale, remarquable surtout par ses tendances et par l'unité des doctrines.

Des principes et l'unité, voilà ce qui manque à la médecine, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans les écoles. Il est fâcheux pour

l'art, non moins que pour la profession, qu'il en soit ainsi, car l'art perd tous les jours le caractère scientifique qu'il devrait acquérir, et faute de ce caractère, qui fait sa force, la profession n'a plus le prestige qu'elle devrait avoir. L'empirisme fait des progrès incessans et rapides; le nombre des empiriques se multiplie de plus en plus. Malgré ses accroissemens considérables et ses précieuses conquêtes, la médecine ne parvient donc pas à convertir les incrédules qui mettent en doute l'efficacité de ses moyens. Quant aux médecins, uniquement occupés de la pratique, comme d'un métier qui les fait vivre, ils s'inquiètent fort peu des questions de doctrine; n'ayant plus conscience de leur valeur scientifique, ils voient leur importance décroître pour avoir oublié le rôle qui leur convient. Ce qui est aujourd'hui trop évident, c'est que l'éducation philosophique qu'ils reçoivent est imparfaite ou vicieuse : on aborde l'étude de la médecine sans préparation sérieuse, et la culture littéraire est insuffisante aussi bien que la culture scientifique. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'enseignement médical, tel qu'il est établi, ne remédie point à ces vices d'éducation, qu'il serait possible d'atténuer, en attendant des réformes radicales et urgentes, si les facultés de médecine étaient véritablement des écoles, c'est-à-dire si dans chacune d'elles ceux qui reçoivent les leçons des maîtres trouvaient ce qui manque également partout : des règles pour la direction de l'esprit, des principes scientifiques, des doctrines fondées sur ces principes, avec une théorie fondée sur ces doctrines. De tout cela naît l'unité, c'est-à-dire la plénitude d'une conception vraie, capable de satisfaire l'esprit, de le convaincre, de l'affermir et de donner à ceux qui exercent la médecine, aussi bien qu'à ceux qui l'enseignent, les convictions qui manquent à tous, et sans lesquelles il n'y a point de force. On ne fait ici qu'exprimer les regrets de quelques amis sincères de la médecine : quant à leurs vœux, un enseignement complet de la philosophie médicale pourrait y répondre; mais comment l'obtenir tant qu'on n'enseignera point, à côté de la pathologie générale, la science de l'organisation et l'histoire de la médecine? L'expérience du passé contrôlée par la critique, tel est le vrai fondement de la médecine moderne.

Si le lecteur nous a suivi jusqu'au point où nous voulions le conduire, — c'est-à-dire l'époque actuelle, — il doit comprendre maintenant que la véritable critique médicale était incompatible avec l'existence simultanée de tant de systèmes divers. La biologie n'existait point il y a soixante ans; depuis qu'elle existe, la médecine a trouvé un fondement solide, une base inébranlable, une philosophie propre, dont le principe est celui-ci : la maladie n'est qu'une altération des propriétés normales des parties vivantes. Avec ce principe, la marche de l'art est tracée, et prévue la direction qu'il doit

suivre, de même qu'est devenu possible ce qui ne l'était point, savoir le jugement du passé par le présent, c'est-à-dire la critique médicale ou la philosophie médicale appliquée à l'histoire. Ce terme suprême a été atteint par l'application rationnelle et expérimentale de la physiologie à la pathologie. C'est le dernier système auquel la médecine puisse arriver, et depuis que ce système a pris consistance, tous les autres sont tombés en désuétude, n'ayant plus de raison d'être dans le présent. Aussi n'y a-t-il plus aujourd'hui diversité de partis ni de sectes, et parmi tant de médecins en renom, on ne saurait citer un chef d'école.

Que conclure de tout cela, sinon que le moment est venu de relire attentivement les annales de l'art pour les élever jusqu'à la majesté de l'histoire? Notre siècle est propice aux travaux de cette nature, où l'esprit philosophique et critique trouve son emploi. D'ailleurs nous ne sommes pas uniquement entraînés de ce côté par un instinct de curiosité et de libre examen. Tout en avançant d'un pas rapide et précipité, nous reportons volontiers nos regards en arrière, et en mesurant l'espace parcouru et l'horizon sans limites, nous comprenons que l'avenir même est en partie dans le passé; de fait, la tradition peut éclairer et affermir notre marche. La science moderne est sœur de la science antique, et celle-ci contenait en germe tous les fruits qu'a produits celle-là. Il ne faut pas chercher ailleurs le charme qui s'attache aux études historiques. Nous nous sentons entraînés vers les hommes des anciens temps, parce que nous venons d'eux; nous leur devons ce que nous sommes : d'autres mains que les nôtres ont planté cet arbre de la civilisation que nos soins entretiennent, et il est juste que, nous abritant à son ombre, nous donnions un souvenir à ceux qui l'ont vu naître et qui l'ont cultivé dans ses jeunes années. C'est ainsi que le cœur intervient pour sa part dans les choses de l'esprit. D'ailleurs une fierté bien légitime se mêle à ce sentiment de gratitude. L'héritage transmis a reçu de nous de notables accroissemens. On ne sait pas encore, ou plutôt on oublie tout ce que l'humanité doit à la médecine et ce que les médecins de tous les temps ont fait pour le bien commun. Les services rendus par l'art médical sont une des plus belles pages de l'histoire. Aux épidémies meurtrières qui ravageaient jadis les populations, aux maladies dites pestilentielles qui se succédaient sans relâche et sévissaient avec furie, aux préjugés fanatiques, à l'ignorance superstitieuse qui condamnait à la torture ou au feu, à la potence ou à l'infamie, de prétendus sorciers, des possédés, des énergumènes, de pauvres malheureux dont la raison était aliénée, à tous les fléaux en un mot qui atteignent le corps et l'intelligence, une civilisation plus humaine a mis un terme; mais si le mal a été amoin-

dri, si les souffrances ont été allégées, si l'humanité a été successivement soulagée, régénérée, améliorée, préparée à une condition meilleure, on le doit surtout à la médecine, dont l'intervention est permanente et secourable. Des fléaux destructeurs ont été par elle anéantis; des maux hideux et terribles ont été conjurés, domptés ou détruits par de puissans spécifiques : le mercure, le quinquina, l'opium, l'inoculation d'abord, puis la vaccine, puis l'éther et le chloroforme, qui endorment la douleur, et tant d'autres bienfaits anciens et récens répondent éloquemment aux ignorans et aux déclamateurs. L'hygiène est désormais entrée dans la civilisation, et l'hygiène, partie constituante de la médecine, est effectivement un élément vital et civilisateur, un complément de la morale. La démence a trouvé des asiles et des soins éclairés, et les aliénés, que l'on considérait autrefois comme des êtres dangereux et malfaisans, ont été arrachés à un traitement irrationnel, pour ne plus être un objet de dérision. Dans les cas graves et épineux, où la vie de l'homme est en jeu ou tout au moins sa liberté, la justice s'éclaire à propos des conseils de l'art salutaire, de sorte que la médecine intervient partout, à chaque instant, efficacement pour le bien de tous. Son intervention est donc utile, et partant nécessaire. A toutes ces preuves ajoutons un fait sans réplique. Depuis la révolution, les tables de mortalité en font foi, la durée moyenne de la vie s'est augmentée de huit ans et plus, et cependant depuis la révolution le nombre des médecins s'est accru en proportion de la population, qui est plus considérable. Or il est reconnu que les améliorations introduites, d'où provient cette augmentation dans la durée moyenne de la vie, l'ont été surtout par les médecins. Sans nous laisser aller aux exagérations paradoxales de quelques rêveurs, qui promettent à l'homme une longévité impossible, nous croyons fermement que la médecine peut et doit rendre encore d'immenses services à l'humanité, d'autant que par le caractère de plus en plus scientifique, de plus en plus positif, qu'elle prend tous les jours, elle ne peut manquer de devenir encore plus active et plus efficace. Que les médecins se préoccupent donc de la science de l'organisation et de la vie, fondement de la médecine; qu'ils méditent sur le passé de l'art; qu'ils songent aux destinées qui l'attendent, et qu'ils se préparent ainsi au rôle qui leur appartient dans la société. Leur mission sera véritablement remplie.

J.-M. Guardia.

LES DEUX KEAN

CINQUANTE ANS DE LA VIE DRAMATIQUE EN ANGLETERRE.

The Life and Theatrical Times of Charles Kean, F. S. A. including a Summary of the English Stage for the last fifty years, etc., by John William Cole; in two vols. London, Richard Bentley, 1859.

I.

L'Irlandais Grattan, — non l'orateur, mais le romancier, — raconte dans ses *Souvenirs* comment, pauvre sous-lieutenant en garnison à Waterford, en Irlande, il entra certain soir dans le misérable théâtre de cette ville. L'affiche promettait le *Hamlet* de Shakspeare *avec tous ses personnages*. Ces derniers mots signifiaient que le héros de la pièce, le prince de Danemark en personne, ne serait pas supprimé cette fois, comme il l'était trop souvent, non faute d'un acteur en état de le représenter, mais sous le prétexte assez original que ce rôle est « parasite » et ne sert à rien dans la pièce. Grattan et un de ses camarades prirent donc place dans une loge; mais le spectacle les intéressa fort peu jusqu'au moment où Hamlet et Laertes se mirent en garde. Nos deux militaires furent alors tout yeux sinon tout oreilles. Laertes était un beau garçon de cinq pieds six pouces, et qui, rehaussé par d'énormes talons, semblait, en face de son antagoniste, un véritable géant. Celui-ci, petit, maigre, pâle, nerveux, agile, bien qu'il maniât son épée d'une main experte, et que son jeu serré annonçât la grande habitude des salles d'armes, commit cependant une ou deux erreurs dont s'égaya un peu haut le compa-

gnon de Grattan. « Le petit Hamlet, dit celui-ci, jeta sur nous un regard irrité, tout en continuant de parer les coups de son adversaire. Ses poses étaient nobles, sa fierté ne manquait pas de grâce. Il laissa s'épuiser son adversaire en efforts impétueux et maladroits, puis tout d'un coup, le poussant à fond et sans lui laisser une seconde de répit, il le cribla de bottes en maître consommé, habitué aux feintes les plus habiles... Au sortir de là, fort surpris comme on peut le croire, nous interrogeâmes la vieille femme, hélas! trop inoccupée, qui avait mission de recevoir l'argent à la porte du théâtre : — Connaissez-vous, lui demandai-je, l'acteur qui jouait Hamlet? — Ah! M. Kean?.. Sans doute, sans doute... C'est le meilleur de nos arlequins. Il compose des pantomimes charmantes et chante à ravir... »

Ce n'étaient point là, tant s'en faut, tous les mérites de cet arlequin exceptionnel. Après avoir déclamé *Richard III* ou *Macbeth*, il exécutait (parfois sur la corde) une danse bouffe. Entre deux chansons populaires, il donnait une leçon d'escrime ou de boxe, ou d'équitation, vrai factotum dramatique, maître en toute espèce de *fancy*, en tout genre de *sport*. Tous ces métiers, toutes ces industries, l'avaient laissé, le laissaient encore pauvre diable. Marié dès l'âge de vingt ans à une femme plus âgée que lui, que le hasard lui avait fait rencontrer sur les planches de quelque théâtre de province, il avait vainement essayé d'en faire une comédienne de quelque valeur. Mary Chambers n'avait aucune vocation pour la profession que la misère lui avait fait embrasser. Elle ne comprenait rien au théâtre, rien non plus au talent de son mari : excellente femme du reste et mère dévouée; mais elle ne contribuait en rien aux charges du ménage, et l'homme qui devait un jour devenir le premier comédien de l'Angleterre, ne gagnait, à grand'peine pour lui, sa femme et ses deux enfans, que 25 shillings, ou environ 30 francs chaque semaine.

On n'est d'accord ni sur l'époque fixe de sa naissance, ni sur sa mystérieuse origine. Les uns le font naître le 17 mars 1787, les autres en novembre 1790. En disant qu'il épousa Mary Chambers en juillet 1808, « à l'âge de vingt ans, » le biographe actuel de son fils, — sans doute bien informé, — s'écarte de l'une et de l'autre version, mais se rapproche de la première plus que de la seconde. Le doute qu'il laisse planer sur la généalogie de Kean n'est pas moins singulier, vu les rapports intimes qu'il déclare avoir entretenus avec les principaux membres de la famille. Ceux de nos lecteurs qui connaissent la belle histoire d'Angleterre de lord Macaulay se souviennent sans doute du rôle important et assez noble qu'il y fait jouer à l'un des principaux chefs de l'aristocratie whig, George Savile, mar-

quis de Halifax. De lui viendraient les deux Kean, s'il fallait, comme le premier, accepter sur parole l'assertion d'une femme qui le revendiqua pour fils, et dont, en cette qualité, il soutint la vieillesse misérable (1). Une autre tradition, qui n'est pas plus improbable que la première, attribue à l'un des derniers ducs de Newcastle la naissance du grand tragédien, fruit de ses relations passagères avec une actrice en sous-ordre, miss Tidswell. Membre du comité de Drury-Lane et questionné à brûle-pourpoint sur ce sujet délicat par un de ses nobles collègues (l'honorable Douglas Kinnaird), le duc se tira d'affaire par une réponse évasive et polie : « Voilà, dit-il, la première fois que j'entends parler de ceci; mais je serais très fier d'avoir donné le jour à un homme aussi remarquable. »

Ce n'était peut-être pas exactement là ce qu'eût répliqué sa grâce quelques années plus tôt, si on eût voulu, de façon ou d'autre, l'affilier à un misérable cabotin qui traînait de ville en ville une famille en haillons. Cinq années entières, à partir de 1808, une misère laborieuse resta le lot d'Edmund Kean. Howard, l'aîné de ses deux fils et le plus aimé, traversa une bien courte existence sous l'influence funeste de ce vagabondage sans trêve qui semblait lui promettre un si rude avenir. Né à Swansea en 1809, il mourut à Dorchester en 1813. Le deuil de cet enfant était encore dans le cœur de son père, — nous le verrons bientôt, — lorsque brilla devant ses yeux le premier sourire de la fortune. Il avait rencontré à Harrow le docteur Drury, qui, démêlant et devinant à quelques scintillemens épars la valeur de ce diamant encore brut, le recommanda au directeur du théâtre qui, singulier hasard, porte le même nom que ce dilettante bien avéré (2). Un misérable engagement lui fût ainsi accordé; mais le chiffre du salaire stipulé lui importait assez peu. « Qu'ils me mettent une fois devant la rampe du *vieux Drury*, disait-il, et je leur montrerai ce que je vaux. »

Le « vieux Drury » n'était point alors, tant s'en faut, en veine de prospérité. Les bons comédiens, les actrices charmantes ne lui manquaient pas cependant. Il avait Elliston, l'élégant successeur de Garrick; il avait Bannister, le matelot comique par excellence, Wallack, que nous avons vu disputer à Macready les suffrages parisiens;

(1) Le marquis de Halifax laissa un fils naturel, Henry Carey, qui a sa place dans les annales du théâtre anglais comme auteur de quelques drames très populaires et de vers libres que bien des gens savent encore par cœur. Henry Carey, qui se suicida en 1743, laissa, lui aussi, un fils, George Savile Carey, dont la fille, Anna Carey, est justement la personne à qui nous venons de faire allusion. Si elle n'inventa point, dans des vues intéressées, l'histoire à laquelle, par orgueil peut-être, Kean voulut ajouter foi, il était donc l'arrière-petit-fils du marquis de Halifax.

(2) Drury-Lane. Nous ne savons si le hasard seul a produit cette remarquable coïncidence entre le nom du protecteur de Kean et celui de ce théâtre.

il avait miss Duncan (depuis mistress Davison), réputée la première dans les grands rôles de la haute comédie (1). Miss Kelly, miss Mellon (depuis duchesse de Saint-Albans), faisaient partie de cette excellente phalange; mais elle était mal dirigée, bien que le comité de patronage fût présidé par l'éloquent Whitbread, et qu'il comptât lord Byron parmi ses membres. Aussi les dettes étaient-elles énormes et la faillite imminente au moment où le sort, devenu plus clément, lui envoyait le vaillant champion destiné à balancer l'ascendant du théâtre rival, Covent-Garden, où les Kemble, avec Charles Young et miss O'Neill (2), avaient peu à peu conquis une prééminence incontestée.

Le 26 janvier 1814, — date mémorable dans les annales dramatiques de la Grande-Bretagne, — quelques semaines après être entré à Londres dans une charrette de roulier, faute d'un véhicule plus économique, Edmund Kean obtint enfin cette épreuve suprême qu'il appelait depuis des années avec tant de confiance et d'ardeur. Le récit que Grattan a donné de cette mémorable soirée est plein d'animation, de détails saisissans. On y voit le jeune acteur traversant les rues désertes et glacées, portant sous son bras un petit paquet de hardes, le costume de Shylock dans le *Merchant of Venice*. Il arrive. La salle est déserte. Le souffleur, qu'il rencontre dans les coulisses, le salue de ces mots ironiques : *Domus modeste!* ce qui, dans le jargon du lieu, signifie : « Nous n'avons personne! » Puis la toile se lève pour quelques douzaines de spectateurs éparpillés sur les banquettes du parterre ou perdus dans l'obscurité des loges. Tout est triste, inanimé, lamentable, décourageant. Les acteurs mécontens débitent machinalement leurs tirades écourtées. Ainsi commence le drame, ainsi s'engage la lutte. Le docteur Drury, le bienveillant protecteur, était là, paraît-il, le cœur battant, la gorge serrée, partageant les angoisses qu'il devait supposer à ce pauvre hère chargé de famille, dont l'existence tout entière venait ainsi se jouer à pair ou non sur cette plate-forme hasardeuse. « Je pouvais à peine respirer au moment où vous entrâtes en scène, disait-il à Kean le lendemain; mais à peine étiez-vous *placé*, la main sur le pommeau de votre canne, je vis que tout allait bien. »

La première partie du rôle qu'il jouait ce soir-là convenait merveilleusement au génie de Kean. Dès que Shylock, l'usurier sans entrailles, est en face du généreux et loyal Antonio, une haine

(1) Elle avait succédé à miss Farren, devenue comtesse de Derby, et rivalisé avec mistress Jordan, dont les tragiques infortunes sont si connues. Les *Mémoires* de cette dernière existent, écrits par Boaden, et dans le cimetière de Saint-Cloud, à l'ombre d'un acacia, sa tombe se voit encore, dilapidée par le temps.

(2) Mariée, en 1820, à sir William Wrixon Beecher.

sourde, implacable, fermente en lui. Les mépris qu'il a subis en silence, la rancune qui s'est amassée en son cœur, ses souvenirs saignans, son âpre soif de vengeance, s'expriment d'abord en sourdine, en *a parte* contenus, mais terribles; puis, certain qu'on a besoin de lui, s'enhardissant peu à peu, redressant par degrés son humble attitude, il laisse déborder sur ses lèvres le trop-plein de sa bile amère; c'est alors que vient cette apostrophe, où Kean enleva du premier coup son misérable auditoire :

« Signor Antonio, ce n'est pas une fois, mais mille, que, dans les groupes du Rialto, vous avez pris à partie et ma richesse et mes façons de spéculer. J'ai courbé l'épaule patiemment sous ces railleries; souffrir n'est-il pas le lot de toute notre race? Vous m'appeliez mécréant, loup-cervier, coupe-gorge, et crachiez avec mépris sur ma casaque de Juif, le tout parce que je me sers à mon gré de ce qui est mien. A merveille! Maintenant vous avez, paraît-il, besoin de mon aide. Allons, très bien! Vous venez vers moi : Shylock, j'ai affaire de vos écus, me dites-vous. Oui, vous dites ainsi; vous dont la salive a souillé ma barbe, vous qui m'avez repoussé du pied comme le chien étranger que vous écartiez de votre seuil, vous implorez mes écus! Que vous répondrai-je? Ne devrais-je pas vous demander à mon tour : Un chien a-t-il de l'argent? Un vil roquet peut-il prêter trois mille ducats? Ou bien faut-il m'incliner, et, plié en deux, avec l'humble accent du serf docile, retenant mon souffle, parlant à peine d'une voix craintive, dirai-je ce qui suit : Mon beau seigneur, vous avez, mercredi passé, craché sur ma personne; tel autre jour, vous m'avez toisé dédaigneusement; en mainte autre occasion, traité de chien, et, pour tant de courtoisies, mes écus sont bien à votre service? »

Les quatre derniers vers de cette virulente apostrophe :

Fair sir, you spet on me wednesday last,
You spurn'd me such a day; another time
You call'd me *dog*, and for these *courtesies*
I'll lend you thus much monies!

furent ce soir-là rendus comme jamais ils ne l'avaient été. Kean rompait en visière avec la tradition. Avant lui, Garrick, Kemble et leurs émules faisaient de Shylock un vieillard rapace, un Harpagon à cheveux blancs, chez qui prédominait l'avidité, l'inextinguible soif d'amasser. Le jeune acteur lui ôtait quelques vingt ans, et lui donnait pour divinité non plus Mammon, mais la Vengeance. C'est bien la pensée de Shakspeare. A la vue d'Antonio, la première pensée de Shylock n'est pas : « Quel gros intérêt lui arracherai-je? » mais bien : « Toi, chrétien, le Juif te hait! »

I hate him, for he is a Christian.

Haine réciproque, dette payée, car Antonio hait, lui aussi, la nation sainte;

He hates our sacred nation.

Une fois en possession de son auditoire, et lorsque les applaudissemens de ce public *à moitié prix* qui vient, vers le milieu de la représentation, garnir le parterre des théâtres anglais, l'eurent complétement échauffé, Kean, ainsi qu'il l'avait pressenti, franchit d'un bond tout l'intervalle qui le séparait, hier encore, de ses plus altiers confrères. Dès ce soir-là, quelques-uns d'entre eux eurent la bonne foi de le reconnaître, Bannister entre autres. — Après tout, ce n'est qu'un arlequin, lui disait un de leurs camarades en se rengorgeant. — C'est pour cela sans doute qu'il nous saute par-dessus la tête, répliqua l'honnête Jack. Le directeur de Drury-Lane, M. Arnold, était probablement du même avis, car le soir même il fit appeler Kean dans son cabinet, et lui dit avec toute la majesté voulue : — Vous avez, monsieur, dépassé nos espérances. On rejouera la pièce mercredi prochain. — Kean, à vrai dire, n'avait pas besoin de ce froid témoignage. Il se sentait dès lors maître de sa destinée, et lorsqu'il rentra, le cœur allégé, dans l'humble taudis où sa femme l'attendait, tremblante d'anxiété : — Mary, lui dit-il, vous roulerez carrosse, et Charles fera ses classes à Eton. — Puis tout à coup une triste réminiscence vint se placer comme un nuage entre lui et cet avenir radieux. Son second fils, qu'il venait d'enlever dans ses bras et qu'il couvrait de baisers frénétiques, lui rappela celui que, peu de mois auparavant, il avait perdu. — Ah! si notre Howard vivait encore!... Mais il est mieux où il est, — ajouta-t-il par une sorte de pressentiment paternel.

La vie du premier des Kean a été racontée par un des poètes les plus élégans de cette génération où brillèrent à la fois Byron, Moore, Walter Scott et Campbell. C'est dans le livre de Proctor (Barry Cornwall) qu'il faut aller chercher le détail de cette existence bizarre, commencée dans la misère la plus abjecte, brusquement livrée aux excès du luxe le plus insolent, et qui retombait rapidement, quand le ciel y mit un terme, à son point de départ, à son fumier d'origine. Après le début éclatant, et dès le lendemain, vinrent les haines acharnées. Peu s'en fallut que les directeurs, effarouchés du tumulte hostile que soulevaient les innovations hardies de l'arlequin tragique, ne rompissent tout aussitôt avec un acolyte si compromettant. Après lui avoir vu créer successivement, — c'est à dessein que nous nous servons du mot créer, — les rôles de Richard III, d'Hamlet, d'Othello, de Iago (ces deux derniers, il aimait à les jouer tour à tour), ils eussent peut-être commis l'immense fo-

lie de le congédier, sans l'intervention de lord Byron en personne. En les voyant se décourager, parce que la reprise de *Hamlet* et de *Richard III*, malgré la curiosité qu'inspirait leur nouvelle recrue, n'avait pas fait salle comble : — Prenez-y garde, leur dit-il, et n'écartez pas un atout. Vous avez mis la main, sans vous en douter, sur un génie exceptionnel. Tout génie qu'il est, si vous ne le soutenez pas à ses débuts, si vous ne forcez pas la foule à le venir apprécier, il succombera comme d'autres. Ne l'immolez pas à la routine. Il a de quoi justifier tout le charlatanisme que vous dépenserez pour le mettre en relief. Je vous propose de faire en corps une démarche officielle auprès des principaux journalistes, pour leur demander de venir entendre Kean et de le juger avec l'attention qu'il mérite. — Cette insinuation, venue de si haut, ne pouvait être dédaignée. La presse fut mise en demeure de se prononcer. Elle applaudit comme avait applaudi le public restreint des premiers jours. La vogue suivit, elle fut immense. Le 16 juillet de l'année 1814, c'est-à-dire moins de six mois après l'entrée de Kean à Drury-Lane, les soixante-huit soirées où il avait paru donnaient pour produit, en recettes brutes, 34,642 livres sterling (866,000 francs), soit en moyenne 509 livres sterling (12,725 francs). Les recettes antérieures, calculées de même, n'allaient pas à la moitié de cette dernière somme : elles étaient de 212 livres (5,240 francs) par soirée. Qu'on nous excuse de descendre à ces détails de chiffres; personne n'ignore quelle importance ils ont dans le récit d'une carrière dramatique, et avec quelle anxiété les plus fiers interprètes de la muse tragique consultent le registre des recettes, comme le plus sûr thermomètre de l'enthousiasme public et le plus exact étalon de leur renommée. Garrick était souvent atteint d'une affection particulière que ses camarades appelaient, dans un langage assez expressif, la fièvre du contrôle (*box-book fever*), et s'il faut s'en rapporter aux indiscrétions du foyer des artistes, la grande tragédienne que la France a récemment perdue ne fut pas toujours à l'abri de cette maladie professionnelle.

« Avouons que M. Kean est terriblement sérieux! » disait John Kemble, parlant en 1815 du redoutable compétiteur qui venait de lui être suscité. C'était ce sérieux, cette conviction profonde qui faisaient effectivement la principale force du nouveau-venu. Il n'imitait personne, si ce n'est peut-être, de temps en temps, un acteur à peine connu chez nous, George Frederick Cooke, apparu comme un météore en 1800, et que le désordre de sa vie chassa, dix ans plus tard, de la scène anglaise. Entre son rôle et lui, nulle tradition ne venait donc se placer. Il le prenait pour ainsi dire corps à corps, et, de gré ou de force, se l'assimilait. Du suffrage des gens de goût,

des applaudissemens gantés, de la sanction aristocratique, personne moins que lui n'avait cure. « Eh! lui demandait un soir sa femme, beaucoup plus entichée de noblesse, quelle mine faisait lord Essex? — Au diable lord Essex!... s'écria Kean; je vous répète que j'ai enlevé le parterre (1)... » Pour John Kemble, dans un jour d'inspiration malheureuse, il voulut entrer en lutte avec son jeune rival, et commit sa grande réputation dans l'arène où celui-ci semblait le défier. Le vieil athlète, dont un asthme gênait le débit, forcément solennel et semé de pauses nombreuses, se trouva tout à coup devant un public métamorphosé, fait à d'autres allures et tant soit peu méprisant. Aussi n'insista-t-il guère, et après quelques représentations infructueuses du drame que son rival venait de rajeunir avec tant de succès, il se déclara vaincu. Sa retraite suivit d'assez près cette épreuve, qu'il eût pu aisément s'épargner (2).

Pendant trois ou quatre ans et jusqu'en 1817, Kean fut complétement absorbé dans le laborieux enfantement de cette gloire qu'il avait conquise de haute lutte, mais qu'il fallait asseoir sur des bases durables. Elle lui était chaque jour contestée, et nous en trouvions naguère une preuve irrécusable dans l'*Edinburgh Review* (1818), où il est dit, en termes passablement outrageux, que « comparer Kean à Garrick équivaut, comme lourde bévue (*vile blunder*), à mettre Fuseli en parallèle avec le Corrège. » Mais, si la critique écossaise le prenait de si haut, le public de Londres n'en était pas moins fasciné; les Kemble n'en étaient pas moins vaincus; Drury-Lane, enrichi, n'en prenait pas moins sa revanche sur Covent-Garden, où Macready venait à peine d'entrer (3), et où ses débuts restèrent comme étouffés jusqu'en 1820. Tout en savourant la joie que lui donnaient de si éclatans triomphes, Kean demeurait à peu près régulier dans ses habitudes. Tout au plus, çà et là, quelques dérangemens passagers, tout au plus quelqu'une de ces cavalcades noc-

(1) Ici l'énergie de l'idiome anglais déconcerte la traduction : « Well, what did lord Essex think of it?... — Damn lord Essex!... *the pit rose at me.* » C'était après la première apparition de Kean dans le rôle de sir Giles Overreach (*A New Way to pay Old Debts*, de Massinger). Plusieurs dames s'étaient trouvées mal à la dernière scène de cette comédie-drame, et on avait emporté du théâtre lord Byron lui-même, saisi d'un accès nerveux.

(2) « Kemble, disait Byron, est le plus *surnaturel* des acteurs que j'aie pu entendre, Cooke est le plus *naturel*, Kean est entre les deux. Mistress Siddons les dépasse tous. » De bons critiques ont appliqué à Kemble ce que le cardinal de Retz disait du marquis de Montrose : « C'est le seul homme de mon temps qui m'ait rappelé les héros de Plutarque. »

(3) Macready parut pour la première fois à Covent-Garden le 26 septembre 1816, dans le rôle d'Oreste (*the Distressed Mother*), faible imitation de notre *Andromaque*, par Ambrose Philipps. Son talent ne fut tout à fait reconnu qu'en 1820, lorsqu'il eut créé le rôle de Virginius, dans la tragédie de Sheridan Knowles.

turnes, où, monté sur son cheval Shylock, il parcourait au galop les rues de Londres et les routes extra-murales à la grande stupéfaction des gardes-barrières réveillés en sursaut, qui voyaient passer comme l'éclair ce promeneur fantastique. C'est vers la fin de cette première période, c'est-à-dire en 1818, qu'au retour d'une excursion sur le continent il traversa Paris, et vit pour la première fois jouer Talma. Mistress Kean était avec son mari. Le premier acte d'*Andromaque* la désappointa complétement. Le calme et la dignité du tragédien français ne lui disaient rien. Kean au contraire écoutait avec un recueillement profond, et quand elle lui fit part de sa déception : « Vous n'y entendez rien, lui répliqua-t-il brusquement... Vous ne savez ce que vous dites... Jamais vous n'avez vu rien de pareil à cet homme... John Kemble et moi, mis au bout l'un de l'autre, nous ne lui arriverions pas à la ceinture... Pas moyen d'en approcher... » La pièce continuait cependant, et mistress Kean, dans son apathie entêtée, recevait de temps en temps quelque rebuffade conjugale. Les éloges de son mari, exaspéré par la contradiction, devenaient de plus en plus emphatiques. Arriva le quatrième acte et la terrible proposition d'Hermione.

. . . .
. . . Si vous me vengez, vengez-moi dans une heure;
Tous vos retardemens sont pour moi des refus;
Courez au temple : il faut immoler... — Qui? — Pyrrhus.

Pyrrhus!... répétait Talma, et quelques-uns de nos lecteurs se souviennent peut-être du saisissement, de la consternation, de l'espèce de transe et de frisson qui passaient dans sa voix à ce mot : *Pyrrhus!...* si désastreusement suivi du mot : *madame!* Cette exclamation arracha enfin à mistress Kean un véritable cri d'enthousiasme. Son mari au contraire baissa les yeux dès ce moment, et n'articula plus une syllabe; mais, comme ils se retiraient ensemble, la pièce achevée, et en réponse aux éloges de mistress Kean, qui déclarait naïvement « n'avoir jamais rien vu de comparable à Talma: — En vérité! répliqua le tragédien anglais, piqué au vif... Eh bien! je vous ferai assister à quelque chose de mieux... Laissez-moi leur jouer la scène de folie... » Dès le lendemain matin effectivement, il écrivait aux directeurs de Drury-Lane pour leur demander de monter immédiatement, et sans même attendre son retour, la traduction anglaise de l'*Andromaque*. Son désir fut satisfait, mais ses espérances furent trompées. Le rôle d'Oreste fut pour lui un échec à peu près complet. On peut en accuser, si l'on veut, le froid traducteur; Ambrose Philipps ne réclamera point.

Nous avons cherché, — non dans le livre de M. Cole, infiniment dis-

cret sur ce chapitre, mais dans les *Souvenirs* de Grattan, beaucoup plus explicites, — comment peuvent s'expliquer les débordemens étranges auxquels s'abandonna Edmund Kean lorsque, l'opulence lui montant au cerveau comme une trop puissante liqueur, il étonna Londres de ses caprices incroyables, de ses goûts étranges, de ses aberrations inattendues. L'écrivain irlandais les explique par l'enivrement d'une intelligence bornée, les tendances maniaques d'un homme fier de l'étonnement qu'il inspire, et qui veut à tout prix le perpétuer. Le monde n'est plus pour lui qu'un vaste parterre, et sa vie un rôle sans trève. Dans ses moindres actions, il cherche l'effet. Il faut qu'on l'applaudisse, ou sinon qu'on le siffle, pour tout ce qu'il fait, pour tout ce qu'il dit. L'imprévu le tente toujours, bon ou mauvais, sublime ou ridicule. Au milieu de prodigalités insensées, Kean aimait à placer, comme contraste, un trait ou deux de ladrerie sordide. Il jetait, sans sourciller, une poignée de *bank-notes* dans le feutre gras de quelque saltimbanque aviné, et il lui arriva de rembourser, avec une ironique formule de politesse, deux guinées qui, dans le temps, l'avaient peut-être empêché de mourir de faim, lui, sa femme et son fils. Il traitait avec une exquise insolence les grands personnages qui voulaient le connaître, et à qui mistress Kean, beaucoup moins revêche, ouvrait à deux battans ses salons. A ces *right honourables*, à ces *graces*, à ces *lordships* et *ladyships* qui le harcelaient d'invitations, il répondait les trois quarts du temps par d'altiers refus. Leurs salons étaient, à ses yeux, des ménageries où il ne voulait pas être *exhibé*. Jusque-là, rien de mieux, ou du moins rien que de très concevable; mais, par malheur, aux nobles pairs et pairesses, à l'élite du beau monde, il préférait les *loups*, c'est-à-dire une abominable confrérie d'ivrognes immondes, de joueurs suspects, de boxeurs crapuleux, d'escrocs anonymes, une vile bohême, — comme on dit maintenant, — dont les bacchanales avaient pour temple une taverne de bas étage, le *Coal-Hole*, le *trou au charbon*. C'était là qu'il fallait aller chercher, après minuit, Othello ressuscité, Hamlet sorti de sa fosse; c'était là que l'escortaient volontiers les héros du pugilat, avec lesquels il frayait de pair à compagnon, les Mendoza, les Curtis, les Black-Richmond. Avec eux, on peut s'en douter, s'y glissa quelquefois lord Byron, le rival de Léandre et l'élève de Tom Cribb; mais le poète traversa d'un vol assez rapide ces ténèbres infectes, et alla se retremper presque aussitôt sur les cimes blanches des Alpes : Kean au contraire s'enfonça de plus en plus dans cette vie souterraine, où de continuelles orgies absorbaient ses heures et minaient ses forces. Au milieu de tant de folies absurdes, nous en notons une qui a un certain cachet de poésie, le voyage de Kean au Canada, et l'excursion hardie qu'il fit dans les

forêts neigeuses de cette colonie, alors encore déserte, en compagnie d'une troupe de chasseurs à demi sauvages : non que la fantaisie nous vienne, comme à Grattan, de comparer ceci à la campagne d'Égypte, ou même à celle que Byron tenta pour l'indépendance des Hellènes, — Dieu nous préserve de si hasardeux parallèles! — mais enfin il y a là, dans des proportions restreintes, on ne sait quelle héroïque velléité. Et si réellement, comme on l'affirme, le tragédien anglais prit sur les trappeurs indiens le même ascendant que Napoléon sur les mameluks, et Byron sur les Souliotes, tout en réduisant les choses à leur juste valeur, on n'en est pas moins disposé à lui tenir compte de cet incident comme d'une circonstance plus ou moins atténuante.

Ses nombreux délits contre la morale vulgaire et le bon sens de tous les jours réclameraient de bien autres compensations. Peu à peu, sans provocation aucune, il avait chassé de sa maison, ouverte à toute sorte d'hôtes scandaleux, la compagne dévouée de sa misère primitive, la mère du seul enfant que le ciel lui eût laissé. Ses énormes profits, — ils montaient parfois, dans une année, à plus de 10,000 livres sterling, — fondaient en ses mains fiévreuses comme dans le creuset de l'alchimiste. D'immenses écuries, un mobilier somptueux, des bateaux de joute, des pavillons chinois, des paris, des lettres de change, des traites signées, sans en avoir conscience, dans le cours de quelqu'une de ces orgies où ses chers « loups » savaient habilement l'engager, telles étaient les voies ouvertes dans ce navire toujours près de sombrer. Le public, amusé d'abord par le récit de tant d'excentricités énormes, avait fini, dans les derniers temps, par s'en lasser. Il ne lui plaisait plus de voir sur ses jambes avinées chanceler Richard III, d'entendre bégayer le roi Lear en goguette, ou d'apprendre au milieu de la tragédie que le héros, ivre-mort, venait d'être rapporté chez lui. La célèbre cabriole par laquelle l'ex-Arlequin se permit un jour d'interrompre un des passages les plus pathétiques de Shakspeare n'avait plus chance de trouver grâce devant le parterre fatigué, ni surtout devant les directeurs de Drury-Lane, qui voyaient l'avenir de leur théâtre sérieusement en péril. Ce théâtre était passé, en 1827, entre les mains d'un spéculateur américain, Stephen Price, qui n'entendait pas subir plus longtemps les incartades fantasques et parfois brutales de ce génie en décadence. Ils se brouillèrent enfin, et Charles Kemble se hâta de mettre l'occasion à profit en enrôlant aussitôt Edmund Kean dans la troupe de Covent-Garden.

Peu de jours après cet événement, dont tout Londres s'entretenait encore, on vit les murs se couvrir d'affiches où le directeur de Drury-Lane, — de Drury-Lane, notons bien ceci, — annonçait les

prochains débuts à son théâtre de... M. Kean. Ce phénomène presque inexplicable, qui mit en émoi, pour vingt-quatre heures, tous les curieux de la capitale, n'était rien moins qu'un joli tour d'escamotage pour lequel Barnum a dû regretter d'avoir été devancé par son ingénieux compatriote. Pour faire comprendre comment il avait pu se produire, remontons à cette soirée triomphale où Kean, venant d'inaugurer les splendeurs de sa carrière dramatique, prenait son second fils Charles dans le berceau où dormait cet enfant (1), et disait à sa femme : « Soyez tranquille, Mary,... vous aurez voiture, et Charles fera ses classes à Eton. » Cette double prédiction s'était de tout point réalisée. Mistress Kean avait longé les pelouses de Hyde-Park dans des équipages aussi brillans que ceux des plus riches dames des trois royaumes. Charles Kean, préparé à ses études universitaires par les meilleurs professeurs qu'on eût pu lui procurer, était effectivement entré à Eton au mois de juin 1824. Il y était en qualité d'*oppidan,* et l'allocation annuelle que lui avait consentie son père montait à 300 liv. sterl. Bien d'autres enfans à sa place, entourés comme l'était celui-ci de camarades supérieurs à lui par la naissance, eussent été tentés de compenser à force de prodigalités ce désavantage social. L'argent qu'il eût voulu dépenser ainsi, même à l'insu de ses parens, n'aurait pas été difficile à trouver. Quels fournisseurs eussent refusé crédit au fils de Kean? quels prêteurs n'eussent été alléchés par la perspective d'un héritage évalué d'avance, par les moins prévenus, à 50,000 liv. sterl. au bas mot? Mais Charles Kean, heureusement pour lui, était un garçon d'humeur douce et de penchans modérés. Il poursuivait ses études avec zèle et persévérance, remarqué pour ses vers latins, et aussi, hâtons-nous de le dire, pour son adresse nautique. En sa qualité d'habile et vigoureux rameur, il avait été promu par ses camarades au grade de capitaine en second dans cette marine universitaire qu'on appelle les *long-boats.* Le célèbre maître d'armes Angelo avait aussi fait de lui un tireur excellent. En même temps que lui, dans ce collége éminemment aristocratique d'Eton, grandissaient en foule des hommes promis aux plus hautes distinctions sociales : les lords Eglinton, Canning, Walpole, le duc de Newcastle (l'héritier de celui dont nous parlions tout à l'heure), le marquis de Waterford, MM. Gladstone, Somerset, Cowper, Savile, Wentworth, Middleton, Watts-Russell, etc. L'avenir ne semblait lui offrir que voies largement ouvertes, protections assurées, priviléges de toute sorte. Sa mère le destinait à l'église, son père à la marine, lui-même penchait pour la carrière des armes; mais, quel que fût son choix définitif, personne

(1) Né le 18 janvier 1811, et par conséquent âgé de trois ans.

ne pouvait lui prédire que des succès. Un beau matin, ce rêve doré se dissipa, et la foudre sillonna ce ciel où pas un nuage n'avait encore paru. Le jeune étudiant apprit tout à coup par une lettre de sa mère, qui le rappelait instamment auprès d'elle, ce dont il se doutait vaguement depuis seulement quelques semaines : c'est qu'Edmund Kean était ruiné, sa popularité détruite, sa santé compromise, et que, sans plus de délai, sans achever ses cours, lui, le fils du comédien insolvable, il allait être appelé à la vie pratique, au travail lucratif, à se suffire enfin, et à ne plus compter que sur lui-même.

A Londres, où il se rendit aussitôt, sa situation lui fut encore plus complétement révélée. On avait arrangé son avenir. Un membre du parlement, M. Calcraft, protecteur resté fidèle, offrait de lui procurer un brevet de *cadet* dans les troupes de la compagnie des Indes. Edmund Kean avait accepté avec empressement pour son fils cette chance de salut. Il lui enjoignait de se préparer à quitter l'Angleterre sans retard. D'un autre côté, mistress Kean, séparée de son mari depuis deux ou trois ans déjà, et qui à bon droit, ce nous semble, comptait fort peu sur sa protection, demandait à son fils de ne pas mettre entre elle et lui l'infranchissable Océan. Usée par les chagrins de son âge mûr autant que par la misère de sa jeunesse, beauté flétrie, cœur malade, victime d'infirmités précoces, à peu près incurables, qui la clouaient habituellement dans son lit, qu'allait-elle devenir?... Il y avait là un appel irrésistible. Et que faire cependant?... N'écoutant que son intérêt, Charles Kean n'eût point hésité. La route où on le poussait mène quelquefois à la gloire, souvent à la fortune. Gloire et fortune à part, elle le laissait dans la sphère où son éducation l'avait conduit, et lui assurait tout le bénéfice moral des relations qu'il y avait formées; mais de tous les devoirs, le plus sacré ne devait pas le trouver sourd à sa voix. Il prit donc immédiatement son parti, et sollicita de son père une entrevue qui lui fut tout aussitôt accordée. Edmund Kean, le millionnaire d'hier, vivait maintenant dans un humble hôtel meublé (1). Il y vivait au jour le jour, gagnant encore d'assez fortes sommes chaque fois qu'il était en état de remonter sur la scène, mais sous le coup d'infirmités toujours croissantes, qui d'un jour à l'autre pouvaient le priver de cette unique et suprême ressource. Il se déclarait prêt à défrayer son fils des dépenses indispensables à son équipement militaire, après quoi il ne fallait plus rien attendre de lui; ce sacrifice serait véritablement le dernier. Charles, à son tour, protesta qu'il acceptait, et de grand cœur, avec toutes les conséquences qui pou-

(1) Les Hummums, près de Covent-Garden. Une singulière tradition, une histoire de spectre se rattache au nom de ce très ancien établissement.

vaient en résulter et toutes les conditions qu'on y mettait, la lointaine et périlleuse carrière qu'on offrait à sa jeune ambition; mais il voulait, avant de s'embarquer, qu'une pension à peu près suffisante fût *garantie*, — et non simplement promise, — à sa malheureuse mère. Quand il eut acquis la certitude que son père était désormais hors d'état de lui donner sur ce point satisfaction complète, il lui déclara respectueusement, mais avec une fermeté inébranlable, qu'il ne quitterait pas l'Angleterre aussi longtemps que vivrait mistress Kean. Le grand tragédien, devant cette résistance inattendue, s'emporta aux plus véhémentes imprécations. Une colère folle animait son regard et faisait vibrer sa voix. Jamais Drury-Lane ne l'avait vu plus terrible. Et ses emportemens redoublèrent encore quand à cette question : « De quoi vivrez-vous, si je vous abandonne? » son fils eut répondu froidement qu'il monterait sur les planches et y chercherait fortune. Un sourire de pitié à ces mots crispa les lèvres de l'orgueilleux acteur; mais quand il put croire que son fils parlait sérieusement, et que le nom de Kean, ce nom si retentissant, si haut placé, pouvait déchoir et s'avilir, traîné sur des scènes inférieures par un enfant sans vocation et sans talent, il paraît que sa fureur ne connut plus de bornes. Les invectives les plus méprisantes, l'insulte et l'outrage les plus amers coulèrent comme un torrent sur la tête de ce fils dévoué qui demandait pour sa mère le pain de chaque jour, et en échange donnait sa vie. Inébranlable dans son respect comme dans sa résistance, le jeune Kean sortit sans avoir répliqué un seul mot, mais sans avoir rien rabattu de ses nobles exigences. Il sortit, et pour un temps n'eut plus aucun rapport avec son père.

Ceci se passait au mois de février 1827. Au mois de juillet, l'étudiant d'Eton, revenu provisoirement à l'école, apprenait que ses comptes étaient réglés, que son allocation annuelle lui était retirée, et que les portes du collége par conséquent ne s'ouvriraient plus devant lui. Brusque déclassement, chute soudaine, dont il pouvait déjà comprendre les conséquences! Quelques jours en effet avant la fin de l'année scolaire, un de ses plus anciens camarades de classe, un jeune lord qui jusqu'alors le traitait avec tous les dehors de la cordialité la plus sincère, le voyant fort abattu, s'était informé des causes de cette tristesse incompréhensible. Charles saisit avec empressement cette occasion de verser dans un cœur ami le trop-plein des peines qui depuis plusieurs mois obsédaient le sien. Il lui raconta, sous le sceau du secret, et sa déplorable situation et les résolutions extrêmes auxquelles il se voyait poussé. Le jeune patricien l'avait écouté du plus beau sang-froid. — Le parti que vous prenez, lui dit-il ensuite, vous fait à mes yeux le plus grand honneur... Toutefois n'oubliez point que, si vous donnez suite à

votre projet, de cette heure-là, nous devrons vous et moi rester absolument étrangers l'un à l'autre. Jamais je n'ai adressé la parole à un comédien, et jamais un comédien ne comptera au nombre de mes connaissances.— Ainsi parlait ce fier rejeton aristocratique, oubliant que le sang des *comédiennes* s'est mainte et mainte fois mêlé très légalement à celui des plus anciennes familles de la pairie anglaise, sans compter les faiblesses bien connues de certaines grandes dames pour certains *comédiens*, et la part indirecte que ceux-ci ont pu avoir à la composition actuelle de la chambre haute. Lord *** se montra d'ailleurs fidèle à cette déclaration de principes. Amené par le hasard dans un hôtel où était descendu son ancien condisciple, dès qu'il sut que Charles Kean et lui allaient dormir sous le même toit, il plia bagage et quitta cette demeure souillée. Qui n'admirerait avec nous cette magnanime rigidité? Qui ne s'inclinerait devant des préjugés si logiques, une pudeur si austère, un si noble sacrifice de ses sentimens à l'esprit de caste?

Cependant, et dût-il y perdre les poignées de main de tous ses nobles camarades, il fallait que le jeune étudiant parvînt à vivre et à faire vivre cette mère infirme à laquelle tout un avenir venait d'être vaillamment immolé. Edmund Kean, n'écoutant que son ressentiment aveugle, venait de lui retirer, à elle aussi, la misérable annuité qu'il lui payait depuis leur séparation. Ni la mère ni le fils n'avaient la moindre ressource. Que fût devenu ce dernier si, comme tant d'autres *Etonians*, il eût imprudemment anticipé sur le riche avenir que chacun s'accordait à lui prédire? Mais il n'avait pas de dettes. C'était le plus clair de sa fortune. Tandis qu'il s'étudiait en vain à chercher une issue à l'espèce d'impasse où l'acculait sa courageuse détermination, désormais irrévocable, puisque la *cadetship* était refusée, survint entre son père et le directeur de Drury-Lane cette rupture dont nous avons parlé. A peine était-elle consommée et le grand nom de Kean acquis à Covent-Garden, que M. Price, en quête de ressources nouvelles, inventa de substituer le fils au père. Les quatre lettres magiques dont ses affiches étaient veuves, il les retrouvait ainsi du jour au lendemain. Quant au talent dramatique du jeune débutant, on l'affirmerait d'abord, on le cultiverait ensuite, le cas échéant. L'Américain apparut donc devant Charles à la fois comme un démon tentateur et comme un ange sauveur descendant du ciel en droite ligne. Il lui offrait à signer un engagement de trois années à 10 liv. st. (250 fr.) par semaine. La seconde année, en cas de succès, ce salaire hebdomadaire devait être porté à 11 livres, et à 12 la troisième, toujours en cas de succès. Il n'y avait pas à reculer, la situation étant donnée. Charles cependant, obéissant à un dernier scrupule, stipula le droit de solliciter par

écrit le consentement de son père à cette transaction qui, sans doute violant des répugnances formellement exprimées, empiétait quelque peu sur des droits évidemment légitimes. Price trouva la chose tout à fait naturelle, et se chargea de faire parvenir la respectueuse missive de ce fils innocent. Aucune réponse n'arrivant dans le délai voulu, on traduisit selon le proverbe, par un acquiescement implicite, le silence dans lequel se renfermait Edmund Kean. Charles ne soupçonna que bien plus tard une vérité déjà pressentie par ceux de nos lecteurs qui se piquent le moins de pénétration et de perspicacité. L'honnête directeur avait purement et simplement escamoté, supprimé la lettre qui menaçait de faire échouer sa merveilleuse combinaison. Ce n'est point là, il faut bien l'avouer, le plus blâmable de tous les expédiens auxquels Frère Jonathan se soit vu conduit par la morale du *Go-ahead!* Et pourtant cette espièglerie passait un peu la mesure, la mesure d'Europe, la seule que nous pensions pouvoir employer, alors même qu'une fin heureuse semble avoir justifié des moyens difficiles à qualifier poliment.

Ce fut ainsi, sans préparation, sans réflexion, sans vocation spéciale et sous le coup d'une absolue nécessité, qu'un pauvre jeune homme, disons mieux, un pauvre enfant (1), fut soudainement appelé à une épreuve faite pour effrayer les plus experts et les plus téméraires. Il parut à Drury-Lane, dès le premier soir de la saison dramatique, dans la célèbre tragédie classique que Home, le poète écossais, a placée sous le patronage du grand nom de *Douglas*. On avait tout exprès choisi pour lui le rôle d'un adolescent, le jeune Norval, propre à mettre en relief sa grâce imberbe et à lui gagner d'avance, par là même, l'indulgence des juges les plus sévères. Les détails de cette soirée (1er octobre 1827) ont quelque chose de poignant, et tout à la fois provoquent je ne sais quelle gaieté perverse. Cet écolier candide, nécessairement gauche, intimidé, sans contenance et sans voix, arrivait devant un parterre éminemment prédisposé en sa faveur, mais aussi maladroit dans sa bienveillance que le débutant pouvait l'être dans son débit et dans ses gestes. A partir de la première scène, de vigoureux applaudissemens saluèrent toutes les entrées, adressés au jeune inconnu que l'on attendait avec impatience; or les applaudisseurs ignoraient qu'il ne paraissait point au premier acte, et s'aperçurent après coup seulement que leurs bravos prématurés pleuvaient, sans rime ni raison, sur des comédiens vieillis sous le harnais. La même méprise se reproduisit au second acte, quand les vassaux de lord Randolph firent leur entrée, amenant, chargé de chaînes, le déloyal serviteur du noble

(1) Il n'eut ses dix-sept ans accomplis que trois mois après son début sur la scène.

chieftain. On prit ce malheureux prisonnier pour le héros de la soirée, et il fut accueilli, lui aussi, par un infernal tapage de hourras, un vrai tonnerre d'enthousiasme, tel qu'un parterre anglais peut seul le produire. La bévue était à peine constatée, et le désordre durait encore quand le jeune Norval, le vrai cette fois, se montra, tout ému, tout tremblant, pouvant à peine articuler les premiers vers de son rôle. Remis peu à peu, écouté avec sympathie, soutenu par des bravos que personne ne songeait à lui ménager, il arriva sans encombre à la fin de sa tâche, et fut charitablement rappelé à grands cris par ce public paternel qui l'applaudissait, comme le marquis Mascarille, « devant que les chandelles fussent allumées. » Mais s'il put un instant croire à son succès, sa désillusion n'en fut que plus rude lorsque le lendemain sa mère et lui se jetèrent sur les journaux où ils devaient trouver le compte-rendu de cette bruyante représentation. « Son avenir et celui de sa mère, leur pain de chaque jour, le toit qui couvrait encore leur tête, l'espérance qui les soutenait, tout était dans la balance, tout dépendait de l'arrêt que la presse, juge suprême, allait porter... » — Ainsi parle, et sans la moindre exagération, le biographe de Charles Kean; puis il ajoute, en deux mots : « La condamnation était prononcée à l'unanimité (1). »

N'omettons pas ici un détail intime et qui parle au cœur. A la fin de la première répétition *habillée*, le jeune tragédien, fier de son beau costume, brûlait de s'aller montrer à sa mère. M. Price, qui finit par deviner ce désir enfantin, y donna aussitôt son consentement. Charles cependant ne bougeait pas de la salle, qu'il parcourait avec une inquiétude évidente. En le questionnant de plus près, le directeur, étonné de cette conduite, apprit non sans peine que son jeune pensionnaire n'avait pas sur lui de quoi payer le fiacre indispensable à la petite escapade qu'il préméditait. Cet aveu fait à voix basse, et non sans rougir, mit fin, comme on pense, aux embarras de la situation. Price paya la voiture, et le « jeune Norval » s'alla jeter dans les bras de sa mère.

(1) Voyez au surplus, dans le livre même de M. Cole, une lettre curieuse adressée à Edmund Kean par un de ses amis, témoin oculaire des débuts de son fils : « La voix de Charles est celle d'un enfant, sa tournure est celle d'un jeune homme de dix-huit ans habitué à la bonne compagnie... Ses gestes sont mieux qu'on ne devrait l'attendre d'un novice : il ne manque pas de grâce dans certains momens. Il copie de son mieux vos poses. Les deux passages qui lui ont valu le plus d'applaudissemens sont ceux où il a le mieux imité votre son de voix et votre style; mais sa sortie au quatrième acte sur ces mots :

Then, let you false Glenalvon beware of me!

frisait les dernières limites du grotesque, » etc.

Quant à son père, il ne le revit plus qu'un an plus tard. Le grand Kean, abreuvé de dégoûts, tombé de chute en chute jusque sur les planches du théâtre Cobourg (maintenant théâtre Victoria), et là, pour comble d'injure, mis au-dessous d'un obscur tragédien, vraie notabilité de faubourg, le grand Kean, disons-nous, s'était retiré pour quelques semaines dans l'île de Bute (Écosse), où il avait fait construire, à grands frais, un pauvre cottage, sa dernière folie. Charles, engagé à Glasgow pour quelques représentations et se trouvant ainsi rapproché de son père, lui fit demander par un tiers s'il ne consentirait pas à le voir. L'orgueil implacable, l'inflexible rigueur allaient mal au tragédien sifflé, au chef de famille coupable de tant de fautes. Kean le comprit, et l'entrevue accordée se termina par une réconciliation si complète que le père s'offrit à jouer avec son fils, sur le théâtre de Glasgow, au bénéfice de ce dernier. La pièce choisie pour cette occasion solennelle fut le *Brutus* de Howard Payne, qui laissait les deux acteurs dans leurs rôles naturels et prêtait une vérité de plus à l'illusion scénique. Il y a dans cette tragédie une scène éminemment pathétique où Brutus, dompté par ses émotions, se penche vers son fils et lui demande un baiser suprême. A ces mots : *Embrace thy wretched father!...* prononcés avec tout l'abattement, toutes les angoisses de l'agonie mentale, l'émotion fut unanime, les pleurs coulaient de toutes parts, et l'effet produit s'attesta par de longues salves d'applaudissemens; mais l'acteur qui venait de faire ainsi vibrer toutes les âmes n'avait rien perdu de son sang-froid, et Brutus, la tête appuyée sur l'épaule de Titus, lui disait tranquillement à voix basse : « — Charlot, mon ami, le tour a bien réussi (1). » A Dublin et à Cork, l'année suivante (1829) Edmund et Charles Kean jouèrent encore ensemble. Enfin, beaucoup plus tard, alors que le « grand Kean » n'était plus que l'ombre de lui-même, tandis que son fils, patiemment laborieux, s'établissait peu à peu au rang qu'il n'avait pu atteindre de prime abord, le fameux *impresario* Laporte imagina de les réunir dans sa troupe de Covent-Garden. Ils se retrouvèrent là pour un jour, un seul, qui n'eut pas de lendemain (25 mars 1833). Edmund Kean jouait *Othello*; le rôle de Iago était tenu par son fils et celui de Desdemona par miss Ellen Tree, destinée à devenir plus tard sa belle-fille. Ce fut une soirée funèbre. Kean, déjà moribond, pouvait à peine, malgré l'eau-de-vie qu'on lui versait dans les entr'actes, se soutenir sur ses jambes vacillantes. Avant le troisième acte (où Othello s'agenouille, comme on sait, en présence de son perfide lieutenant), il pria son fils de ne pas le perdre de vue et de le relever, si ses forces ve-

(1) « Charley, we are doing the trick. »

naient à le trahir tout à fait. Cependant il n'en fut rien. Les adieux si connus (1)

. . . . . O now, for ever
Farewell the tranquil mind! Farewell content!...

furent dits avec tout le pathétique qu'il savait leur donner; mais après cette tirade, au moment où le More de Venise, menaçant et terrible, marche sur Iago, comme le lion qu'un serpent vient de piquer,

Villain, be sure to prove my love a whore,...

Kean à demi évanoui tomba dans les bras de son fils; tout au plus eut-il encore la force d'articuler quelques plaintes confuses : — Je me meurs... parlez pour moi... Puis il perdit absolument connaissance. C'en était fait du tragédien : l'homme ne mourut que quelques semaines plus tard, le 15 mai, après un rétablissement factice. Ce délai lui permit cependant de se réconcilier avec sa femme, qu'il appela, par un humble billet, à son lit de mort. « Oubliez, pardonnez, » lui écrivait-il. Elle oublia, elle pardonna.

Kean mourait insolvable, ruiné d'esprit et de corps tout autant que de fortune. Les créanciers accoururent et se partagèrent ses dépouilles. Le mobilier du cottage de l'île de Bute fut vendu. On mit aux enchères les dons des souverains, les gages précieux de l'admiration publique, que dans sa détresse l'éminent artiste avait encore conservés. Une tabatière et deux épées, hommage de lord Byron, comptent parmi les épaves de ce naufrage désastreux. Le magnifique vase d'argent (2), sculpté d'après le fameux *Warwick-Vase*, que la troupe et le comité de Drury-Lane, se cotisant, avaient offert en 1816 à l'homme dont le magique talent venait de sauver ce théâtre, passa, lui aussi, sous le marteau de l'*auctioneer*. Le sort final de cette relique n'est pas médiocrement curieux. Un an après que Charles Kean, bien à regret, l'eut laissé passer en des mains étrangères, il la retrouva étalée au vitrail d'un doreur du Strand. Entrant aussitôt chez ce marchand, il se nomma, lui expliqua l'intérêt tout personnel qui s'attachait pour lui à la possession de ce riche *memorial*, et lui manifesta le désir de le racheter aussitôt que ses ressources pécuniaires le mettraient à même de remplir ce pieux devoir. Le soir du même jour, le vase précieux était enlevé par un voleur habile, et la forte récompense promise par le propriétaire à quiconque le lui rapporterait n'en a

(1) Acte III, scène III.
(2) Il avait coûté 300 livres sterling ou 7,500 francs.

jamais amené la découverte. Il est donc très probable que, comme tant d'autres objets d'art, trop reconnaissables pour être impunément exposés en vente par leurs possesseurs illégitimes, celui-ci avait été tout aussitôt mis au creuset, et qu'il est rentré à l'état de lingot dans la circulation métallique.

II.

On a déjà pu entrevoir, ce nous semble, dans quelles conditions défavorables Charles Kean abordait la carrière tragique. L'échec de son début avait été d'autant plus complet que ce début même avait plus vivement sollicité l'attention. Sans ce nom fatal dont il avait à soutenir le poids écrasant, il aurait pu descendre aux rangs modestes où un lent et studieux apprentissage se fait sans trop de périls; mais il s'appelait Kean, et la médiocrité, même provisoire, semblait lui être interdite. Une seule saison le découragea, et dès le printemps de 1828 il alla chercher en province, en Irlande tout d'abord, et chez ses compatriotes au cœur chaud, aux préventions facilement bienveillantes, les encouragemens qui lui faisaient défaut à Londres. Il trouva là des auditeurs d'une familiarité toute paternelle, qui traitaient « Charley » en véritable enfant gâté, l'interpellaient en scène, lui demandaient çà et là quelque *speech* qu'ils interrompaient eux-mêmes par d'opportuns *bravi* si le novice orateur s'empêtrait dans ses périodes incomplètes. C'étaient bien les mêmes spectateurs qui priaient mistress Siddons, la tragédienne sublime, de leur chanter l'air populaire de *Garry Owen*, et criaient sans façon à John Kemble de « parler plus haut. » Kemble, dont les poumons facilement essoufflés ne se prêtaient nullement à des prodigalités de voix, s'avança majestueusement sur le devant de la scène, et regardant de haut ses hardis interrupteurs : —*Gentlemen*, leur cria-t-il, je ne saurais parler plus haut; mais si vous vouliez bien ne point parler du tout, vous ne perdriez pas un mot de ce que je dis. « Elliston, quand il dirigeait le *Surrey-Theatre*, avait, lui aussi, conjuré à force d'audace le mécontentement de *son* parterre. On sifflait une mauvaise pièce, représentée pour la première fois. Éveillé par ce bruit irritant, le directeur s'élança de son cabinet sur le théâtre : —Mesdames et messieurs, dit-il avec l'exquise politesse dont les rôles de jeune premier lui donnaient l'habitude, vous me paraissez sous le coup de la plus déplorable erreur. Je puis vous certifier, et peut-être accorderez-vous quelque valeur à mon suffrage, que la pièce dont vous semblez mécontens est un ouvrage des plus distingués. Vous en jugerez de même quand vous l'aurez

vue deux ou trois fois. Il est digne d'un auditoire anglais de laisser franc jeu et partie égale à son antagoniste. J'ai donc l'honneur de vous annoncer que jusqu'à nouvel ordre la pièce que vous venez de siffler sera représentée ici tous les jours de la semaine. » Le public du théâtre Surrey reçut en silence cette étrange admonition, dominé par la hardiesse tout à fait imprévue du comédien, fort aimé d'ailleurs, qui avait cru pouvoir se la permettre. Ainsi fit le public du théâtre Cobourg, lorsqu'Edmund Kean, exaspéré par les applaudissemens, ironiques pour lui, que l'on prodiguait à l'infime Cobham, voulut affronter la rude populace à laquelle son génie était livré. L'œil allumé par la colère et peut-être aussi par l'ivresse, sombre, silencieux, impassible, Othello vient se placer devant cette foule hurlante : — Eh bien! que voulez-vous? leur demande-t-il sans préambule. Le silence se fait un instant parmi les spectateurs stupéfaits : — Vous, vous! reprennent bientôt cent voix moqueuses. — Moi?... me voici, continue après une pause le More farouche, drapé dans son burnous. On se tait une fois encore sous ce regard étincelant qui semblait darder la mort. Alors, à loisir, savourant, syllabe après syllabe, l'injure qu'il va lancer : — J'ai joué, dit-il, sur toutes les scènes du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; j'ai joué dans tous les principaux théâtres des États-Unis d'Amérique; mais jamais, non, jamais de ma vie je n'ai joué pour un ramassis de brutes comme celui que je vois en ce moment à mes pieds. — Ceci dit, il ramène fièrement son manteau sur ses épaules et quitte la scène à loisir. Les gens du théâtre, complétement pétrifiés par cet excès d'audace, crurent un moment que l'ouragan populaire allait les balayer tous, et que du frêle édifice il ne resterait pas pierre sur pierre. Il n'en fut rien. La témérité grossière de Kean, tout comme l'insolente ironie d'Elliston, resta complétement impunie.

Revenons à Charles Kean. Jamais il ne souleva de pareilles tempêtes. Courtois, bien élevé, habilement modeste, il gravissait par des sentiers plus lents, mais plus sûrs, les sommets d'où son père allait être précipité. Londres l'avait repoussé; il s'adressait à la province, flattée de ses empressemens et moins cruelle en ses exigences. Puis, de temps en temps (en 1828, 1829), il revenait à son point de départ, essayant, tâtant l'opinion, si l'on peut ainsi parler. Elle lui restait rebelle, et les sévérités de la critique renvoyaient bien vite dans les comtés ce candidat doucement obstiné dont la capitale semblait décidément ne vouloir à aucun prix. Lui-même, d'un autre côté, ne voulait y rentrer d'une manière permanente que lorsqu'il serait assuré d'y garder un rang honorable. Cette détermination bien arrêtée l'empêcha d'accepter les offres du directeur de Hay-

Market (1), qui, à la fin de 1829, voulait l'enrôler. L'épreuve cette fois risquait d'être décisive, et le bon sens précoce du jeune tragédien lui disait qu'il n'était pas temps encore de la risquer. Engagé pour le théâtre anglais de La Haye par un aventurier sans ressources, qui un beau jour faussa compagnie à sa troupe, il se décida finalement, dans les premiers mois de 1830, à tenter fortune en Amérique. C'était une heureuse inspiration. Comme de nos jours, mieux que de nos jours peut-être, les *citizens* des États-Unis appréciaient, à titre de flatterie délicate, l'arrivée parmi eux des artistes célèbres dans le vieux monde. Le nom de Kean avait pour eux tout son prestige. Ils lui accordaient, outre le souvenir reconnaissant des deux visites qu'il leur avait faites, ce « respect des choses lointaines, » déjà connu et défini par le poète latin. Charles, si maltraité par les journaux de Londres, si lestement protégé par les badauds enthousiastes de la bonne ville de Dublin, fut pris tout à fait au sérieux lorsqu'il parut à New-York (septembre 1830), dans le rôle épineux de *Richard III*. Pour la première fois, après trois années de vains efforts, il pouvait croire en lui-même, et, tout en mesurant de l'œil la route encore longue dont il marquait ainsi la première étape, s'assurer qu'il pouvait y marcher sans crainte. Il contractait ainsi envers la « terre lointaine, » où il trouvait comme une patrie nouvelle, plus libérale et meilleure que la première, une dette qu'il n'a jamais reniée.

Après deux ans et demi de séjour aux États-Unis (c'est-à-dire dans les premiers mois de 1833), Charles Kean revint à Londres. Nous avons raconté les tristes incidens qui suivirent ce retour. Pendant l'année 1834, il reprit ses habitudes errantes, appelé qu'il était de tous côtés par les directeurs de province, et, chemin faisant, trouva mainte et mainte occasion de grossir la clientèle aristocratique dont l'appui n'a pas été le moindre élément de sa fortune. La duchesse de Saint-Albans (miss Mellon), qui, jeune comme lui, avait laborieusement lutté, elle aussi, et chez qui un subit changement de fortune n'avait détruit aucune des qualités sympathiques auxquelles sans nulle doute elle le devait, fut une de ses premières patronnes. A Dublin, le marquis de Normanby, alors vice-roi d'Irlande, et lord Morpeth (depuis comte de Carlisle), qui aidait lord Normanby à remplir cette haute mission politique, admirent à leur table l'ancien élève d'Eton, devenu un artiste recommandable, en même temps qu'il était resté parfait *gentleman*. Lord Plunkett, l'ex-chancelier, manquait rarement de se montrer au théâtre lorsque son jeune protégé devait y jouer. Il en était de même à Édimbourg, où

(1) M. Morris.

les professeurs de l'université avaient adopté Charles Kean; la magistrature, les *lords of session,* — comme s'intitulent les juges d'Écosse, — rivalisèrent bientôt avec eux, et ce n'étaient point des suffrages à dédaigner que ceux de ces aristarques du *bench* et des colléges, dont quelques-uns s'appelaient Jeffrey, Cockburn, Robertson, Maitland (1). Remarquons-le bien, le patronage qu'ils accordaient ainsi n'était pas, comme on le pourrait croire, affaire de mode, affectation pédante, question de vanité ou de bel air : nullement. Ces hommes sérieux montaient dans leurs loges comme dans leurs chaires ou sur leurs fauteuils de magistrats. Ils scrutaient, ils analysaient avec soin leurs impressions, et le lendemain, entre deux leçons, entre deux procès, il leur arriva souvent d'écrire au jeune Kean en quoi ils l'approuvaient ou le blâmaient (2). Cette simplicité, cette condescendance, ce goût des choses d'art, semblent tout à fait naturels à Édimbourg. En serait-il de même à Paris? Thémis ne s'y montre peut-être pas au fond beaucoup plus *sérieuse,* mais elle y est d'une gravité bien autrement formaliste.

Quatre nouvelles années d'efforts soutenus avaient conquis au fils de Kean une renommée provinciale qu'il espérait bien faire sanctionner un jour par les juges les plus sévères de la métropole. Patient, il l'était; prudent, il l'était aussi; mais il ne perdait pas de vue cet *objectif* que des tentatives répétées et une infatigable persévérance devaient, en fin de compte, lui faire atteindre. Avec l'accroissement continu de ses gains, qui déjà lui fournissaient un ample revenu, ses prétentions, qu'on avait regardées dans le temps comme fort au-delà de son mérite (3), devenaient toutes naturelles. C'est ainsi que les envisageait Macready, qui, venant à prendre en 1837 la direction de Covent-Garden, se mettait, dans une lettre parfaite-

(1) Connu depuis sous son titre de lord Dundrennan.

(2) Voyez, parmi une demi-douzaine de lettres pareilles, citées dans l'ouvrage que nous analysons, celles de lord Jeffrey (le critique célèbre) et de M. Maconochie (lord Meadowbank), un des premiers légistes d'Écosse. *The Life and Times of Charles Kean,* tome Ier, pages 224 à 230.

(3) En 1833, après cette représentation d'*Othello* que nous avons racontée, Charles Kean, qui venait de créer à Covent-Garden un rôle important dans *the Wife,* de Sheridan Knowles, reçut de M. Bunn, alors directeur de Drury-Lane, des propositions d'engagement. On lui offrait 15 liv. sterl. (375 fr.) par semaine. « Non, répondit tranquillement le jeune acteur, je ne remettrai plus le pied sur un théâtre de Londres que lorsque je vaudrai cinquante livres sterling (1,250 fr.) par représentation. — En ce cas, lui répondit avec un sourire significatif l'envoyé de M. Bunn, vous nous dites adieu pour bien longtemps. » Mais cinq ans n'étaient pas écoulés, lorsque ce même personnage, resté caissier de Drury-Lane, vit signer par M. Bunn le traité en vertu duquel lui-même, l'ex-négociateur, devait payer de ses propres mains, à Charles Kean, par chaque soirée où il remplirait un rôle, cette même rétribution, envisagée jadis comme chimérique. Il est vrai que, durant ces cinq années, Charles Kean avait réalisé dans les comtés plus de 20,000 liv. sterl. (500,000 fr.).

ment courtoise et habile, à la discrétion de Charles Kean, appelé à fixer lui-même les conditions pécuniaires de son engagement; mais avec son tact habituel, sa juste appréciation de lui-même et des autres, le jeune tragédien n'eut garde d'accepter cette offre si séduisante de prime abord. Il ne voulait déjà plus d'une position subordonnée dans des rangs où il risquait d'être confondu, et connaissait tous les avantages de l'isolement, qui aide si puissamment au relief. Au lieu de suivre Macready dans l'espèce de temple où ce dernier devait rester le grand-prêtre, il préféra élever hardiment autel contre autel. Telle est du moins l'interprétation qui semble la plus naturelle de son engagement à Drury-Lane. Il devait y donner vingt représentations à 50 livres sterling chacune. La première eut lieu le 8 janvier 1838. Charles Kean jouait le rôle d'Hamlet, ce rôle « philosophique, » le triomphe de John Kemble. Il livrait là une grande bataille. Il la gagna très positivement. Les critiques les mieux accrédités, — entre autres M. Nugent, du *Times,* — se hâtèrent de l'attester, et de revenir loyalement sur les âpres censures dont ils avaient salué, à ses infortunés débuts, le tragédien enfin maître de son art. Et la preuve qu'ils ne mettaient à se désavouer ainsi aucune complaisance, aucune faiblesse, c'est que Charles Kean, après les vingt représentations stipulées, dut en donner vingt-trois autres.

Est-ce à dire qu'il dût prendre au pied de la lettre l'enthousiasme de ses amis, de ses protecteurs, de ces *lords* et *ladies* qui, de tous les points de l'Angleterre, lui écrivaient pour saluer son avénement? Avait-il conquis, comme son père, une de ces renommées sur lesquelles le temps ne peut rien? Lui-même sans doute ne le croit pas à cette heure, si jamais à cet égard il a pu se faire illusion. Dans ces éloges mêmes qui lui étaient prodigués, si on les relit avec attention, la réserve se fait jour : on la voit transparaître derrière les formules d'une sincère bienveillance, d'une franche et loyale approbation. « Oui, semblent lui dire ces pages amies, oui, vous comprenez, vous sentez, vous rendez même à certains égards les chefs-d'œuvre que vous êtes chargé d'interpréter; oui, votre diction est élégante, vos traditions sont bonnes, vous savez le métier; vous êtes irréprochable dans votre tenue, vos attitudes, votre débit. Peut-être nous donnez-vous un Hamlet trop larmoyeur et pas assez méditatif; peut-être, à force de pauses, et de pauses trop prolongées, diminuez-vous les effets que vous voulez rendre plus saisissans. N'importe. Vous êtes un comédien suffisamment habile, instruit, passionné... Ceci dit, nous n'irons pas au-delà... »

Les critiques dont nous traduisons les jugemens rendus à propos de cette première rencontre avaient grandement raison de parler ainsi, puisque aujourd'hui encore, après vingt et un ans écoulés, pendant lesquels le fils de Kean n'a jamais quitté l'arène, l'arrêt

ancien est valide encore. C'est qu'il est dans tous les arts, et dans l'art dramatique en particulier, une certaine ligne, barrière invisible, démarcation insaisissable, en-deçà de laquelle le travail, la persévérance, d'heureux dons sagement équilibrés, une discipline régulière, une constante préoccupation, conduisent inévitablement jusqu'à l'extrême limite ce que nous nous permettrons d'appeler « l'homme moyen. » Par-delà vous ne trouvez que l'homme supérieur, celui que tourmente la fièvre ambitieuse, celui que stimule l'aiguillon mystérieux, celui que dévore la soif inextinguible. Entre celui-ci et celui-là, l'homme de talent et l'homme de génie, il arrive souvent qu'il se fait une confusion passagère. Les foules elles-mêmes, les foules surtout, s'y trompent. L'opinion publique, espérons-le du moins, ne s'y trompe pas. Dans ces salles immenses où circule un enthousiasme épidémique, où les applaudissemens naissent des applaudissemens, où les bravos enfantent les bravos, vous entendez parfois, dissonance étrange, un léger murmure, une sourde protestation. Prêtez soigneusement l'oreille à ce bruit. C'est quelquefois l'envie qui gronde; souvent c'est la vérité qui parle. Le biographe de M. Charles Kean ne paraît pas soupçonner qu'il en puisse être ainsi. Il est de trop bonne foi pour ne pas convenir que les plus grands succès de son héros ont été mêlés de quelque résistance, et que, dans ses plus éclatans triomphes, la voix railleuse de l'esclave romain a désagréablement chatouillé l'oreille de César; mais il attribue ceci à l'existence, — durant dix années et plus! — d'une *clique* hostile et acharnée. Il s'étonne naïvement qu'elle ait pu subsister si longtemps, et si longtemps suffire aux frais de la guerre. Nous estimons, nous, que jamais cette *clique* n'a existé. Il nous est plus aisé de concevoir, dans chaque salle pleine, un certain nombre de gens d'esprit qu'impatientent les admirations à trop bon compte, les suffrages donnés sur parole, bref l'allure éternellement la même du *servum pecus* d'Horace, devenu, grâce à Rabelais, le troupeau du bon Panurge.

Les vingt et un ans de la carrière dramatique de Charles Kean compris entre 1838 et 1859, M. Cole leur consacre plus de cinq cents pages. Nous n'avons pas autant de lignes à leur service, et nous prendrons la liberté d'esquisser rapidement ce qu'un autre a peint et surpeint avec tant de zèle. Une fois Charles Kean bien établi à Londres, en pleine possession d'une fortune très honorablement gagnée, marié après longues réflexions à l'une des plus aimables femmes et des plus charmantes actrices qu'il lui eût été donné d'avoir pour camarades (1), sa destinée, qui suit paisiblement une

(1) Miss Ellen Tree, aujourd'hui mistress Charles Kean (sœur de la cantatrice Maria Tree, mariée en 1825 à M. Bradshaw, membre des communes), débuta de fort bonne heure au théâtre d'Édimbourg. De là elle passa d'abord à Bath, puis à Londres, où

voie de progrès continu, cesse d'inspirer un très vif intérêt. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que sa prospérité fût moins constante, que son mérite fût plus contesté, que des rivaux heureux vinssent le menacer dans la possession des grands rôles devenus son domaine. Rien de tout cela n'arriva. Sa fortune dramatique, lentement assise, a toute la solidité de ces travaux auxquels le temps n'a point manqué. A force de le louer, la presse anglaise en a pris l'habitude, et son approbation routinière, invétérée, toujours attendue, toujours exacte à l'échéance, établit à la longue un invincible préjugé. Heureux homme, heureux comédien! Mais en somme tant de félicité n'a rien d'amusant. Et tout au plus, dans le compendieux exposé qu'on nous en donne, notons-nous çà et là quelques particularités piquantes des mœurs dramatiques anglaises, entre autres le vif désir qu'éprouve Charles Kean, lorsqu'il se suppose à l'apogée de sa gloire, d'obtenir de quelque auteur célèbre un rôle écrit pour lui, et dont il aura, du moins pendant quelques années, le monopole exclusif. De là une lettre adressée à sir Edward Lytton Bulwer (13 novembre 1838), où, après s'être étendu sur « l'honneur espéré, la liberté grande, etc., » Charles Kean hasarde en termes d'une rare délicatesse l'insinuation que voici : « ... Bien que des considérations pécuniaires ne puissent compter pour rien dans la détermination que vous aurez à prendre, je crois devoir ajouter, pour traiter cette affaire à tous ses points de vue, que je me mets, avec une *carte blanche*, à votre disposition. J'espère ne pas manquer à la délicatesse en m'exprimant ainsi, etc. » A quoi sir Edward répond incontinent (14 novembre même année) « qu'il se sent obligé, flatté, reconnaissant, mais que pour le présent de lourds engagemens et d'autres circonstances fastidieuses à détailler ne lui permettent pas d'accepter l'honneur, etc. » Toujours patient, toujours persévérant, Charles Kean laisse s'écouler deux années, et en 1840 il reprend sa négociation, cette fois avec un ancien camarade, Sheridan Knowles, acteur médiocre, écrivain dramatique de second ordre, mais doué de qualités précieuses. Aussi le ton de la correspondance change-

Drury-Lane vit ses premiers débuts. C'est là qu'elle créa le rôle de *the Youthful Queen* (*la Reine de seize ans*), dans lequel son succès fut très remarquable. En 1829, elle passa dans la troupe de Covent-Garden. Un an auparavant, elle avait pour la première fois joué à côté de Charles Kean. Leur inclination réciproque data, paraît-il, d'un voyage à Hambourg (1833), où ils furent engagés en même temps. Les deux futures belles-mères, à cette époque, entravèrent le mariage projeté, qui parut à jamais rompu; mais en 1842 nos deux camarades, qui s'étaient enrichis séparément, mirent définitivement en commun et leurs fortunes et leurs destinées. Ces neuf années d'attente et de constance ne méritaient-elles pas une mention spéciale? Et ce mariage n'est-il pas d'accord avec le demeurant de la longue carrière fournie par Charles Kean? Il n'y avait du reste qu'une voix sur les grâces, le talent et les qualités essentielles de la compagne qu'il s'est donnée.

t-il du tout au tout. « Mon cher Knowles,... vous trouverez ci-jointes quelques lignes auxquelles je compte bien que vous ne refuserez pas d'apposer votre signature, et qui, je l'espère, vous satisferont... » Ces quelques lignes étaient un petit engagement réciproque qui assurait à Sheridan Knowles, pour une pièce originale en cinq actes, à la convenance de Charles Kean, et que ce dernier seul aurait pendant trois années le droit de représenter, un premier paiement fixe de 600 liv. sterl. (15,000 fr.); puis, dès la troisième représentation, une prime supplémentaire de 50 livres, une autre de même somme due à partir de la sixième représentation, ainsi de suite pour la neuvième, la quinzième, la vingtième, la vingt-cinquième, la trentième et la quarantième, le total se montant alors à 1,000 livres sterling (25,000 fr.). Les bénéfices de l'impression de la pièce, autorisée après six représentations, restaient à l'auteur. Eh bien! le croira-t-on? toute cette munificence fut étalée en pure perte. Sheridan Knowles, un honnête homme fort original et très désintéressé, quoique fort peu riche, refusa de mettre ainsi sa muse aux gages d'une vanité personnelle; mais Charles Kean n'en eut pas pour cela le démenti. En 1845, il partait pour l'Amérique, emportant avec lui en manuscrit la pièce intitulée *the Wife's Secret*, qu'il avait achetée avant même qu'elle ne fût écrite, et qu'il paya 400 livres sterling (10,000 fr.) à un écrivain beaucoup moins célèbre que Bulwer et Knowles (1). Cette petite spéculation ne fut point malheureuse. *Le Secret de la Femme* réussit en Amérique, et réussit encore à Haymarket, lorsque Charles Kean l'y eut réimporté. La reine à cette occasion honora de sa présence un théâtre secondaire où nous croyons qu'on la voit assez rarement, et peut-être faut-il faire dater de là les relations de l'habile tragédien avec les gentilshommes de la chambre, relations qui lui valurent en 1848 les honneurs gratuits et le titre imposant de *maître des menus plaisirs* (*master of revels*). Après quelques années de faveur, il les paya plus tard de certains petits déboires que l'inconstance des cours n'épargne pas toujours à l'humble dévouement, au zèle empressé des amuseurs officiels; mais sur ces détails douloureux le biographe glisse d'une plume discrète et légère (2). Pourquoi ne l'imiterions-nous pas?

(1) M. G. Lovell, auteur du roman intitulé *the Trustee* et de quelques drames bien accueillis, *the Merchant of Bruges, Love's Sacrifice*, etc.

(2) *The Life and Times of Ch. Kean*, t. II, ch. XI, p. 232 et suiv., où l'on verra comme quoi un simple spéculateur, M. Mitchell, demeura chargé d'organiser les fêtes dramatiques données à l'occasion du mariage de la princesse royale d'Angleterre avec le prince Frédéric-Guillaume, héritier présomptif de la couronne de Prusse (janvier 1858). *Alas poor Yorick!* Pauvre *master of revels!* Il faut ajouter, pour être juste, qu'il refusa très

Nous avons d'ailleurs à examiner, avant de clore cette étude, les services que le fils de Kean a rendus ou voulu rendre à l'art dramatique non plus comme tragédien, mais comme directeur d'une entreprise importante. Ce fut en 1850 qu'associé à son camarade Keeley, il prit à bail, pour deux années, le *Théâtre de la Princesse* dans Oxford-Street. La grande exhibition se préparait, et tout annonçait pour l'année 1851 une prospérité théâtrale extraordinaire. Nous avions cru comprendre jusqu'à présent que ces prévisions dorées avaient été déçues, du moins en partie. On nous affirme aujourd'hui le contraire, et il paraît que les *dix-neuf* théâtres qui, cette année-là, fonctionnèrent à Londres n'étaient pas assez vastes pour la foule étrangère qui s'y précipitait chaque soir. Quant aux *Londoners*, ils se tinrent à l'écart, rassasiés depuis longtemps des vieilleries qu'on servait aux nouveau-venus. Quoi qu'il en soit de ces assertions, — nous n'avons pas mission de les contrôler, — le *Théâtre de la Princesse*, plus ou moins prospère en 1851, passa, l'année suivante, sous la direction unique et absolue de Charles Kean. C'est à partir de ce moment qu'il est permis de scruter cette gestion délicate, dont l'ouvrage de M. Cole semble être le compte-rendu quasi officiel.

Or voici, tout compte fait, ce que nous y trouvons : pendant sept années consécutives, bon nombre de ces traductions déguisées (*adaptations*) qui transforment nos vaudevilles et même nos opéras-comiques (1) en *farces* anglaises, quelques comédies indigènes très clair-semées et très médiocres, pas mal de mélodrames traduits purement et simplement du français (2), le nombre régulièrement voulu de ces sottes féeries qui sont, depuis un temps immémorial, l'infirmité périodique de la scène anglaise, et enfin,— nous touchons au point essentiel, — ces *revivals*, ces résurrections presque annuelles de quelque œuvre ancienne (tragédie ou comédie) qu'on exhume à l'aide de frais immenses, qu'on dérouille dans un bain d'or, et qu'on semble ne pouvoir faire belle qu'en la faisant énormément riche. Notre biographe, — et c'est son droit, — ne tarit pas dans son admiration pour ces somptueux *revivals*. Or quand il loue son héros d'avoir (dans les *Merry wives of Windsor*, par exemple) supprimé les ridicules interpolations lyriques qui défiguraient le texte de Shakspeare, nous abondons aisément en son sens; mais lorsqu'il

noblement de participer aux plaisirs dont on lui enlevait la direction, et par conséquent aux bénéfices considérables que réalisa, dit-on, M. Mitchell en cette mémorable occurrence. Nous les avons entendu évaluer à 10 ou 12,000 liv. st. (de 250 à 300,000 fr.).

(1) *Marco Spada, la Rose de Péronne*, etc.

(2) *Les Frères corses, Pauline, le Courrier de Lyon* (Lesurques) sont ceux qui ont fait de l'autre côté de l'eau la plus brillante fortune.

s'extasie sur les décors splendides du *Sardanapale* de Byron (repris ou *ravivé* en 1853), lorsqu'il évoque l'esprit de Byron (à l'aide d'une table tournante) pour lui montrer le banquet assyrien, exécuté par le metteur en scène de *Princess's Theatre* « d'après les découvertes récentes de M. Layard à Ninive, » quand il consacre des pages entières à décrire soit les pompes de l'entrée de Bolingbroke à Londres (*Richard II*), soit le banquet somptueux de Wolsey (*Henry VIII*), soit les trente-six jeunes filles — toutes d'une beauté splendide ! — qui, en costume de guerre, dansaient la pyrrhique dans la fête syracusaine du *Winter's Tale,* nous avouons que son ravissement ne nous gagne point. Quant aux *fly leaves* de Charles Kean, elles nous ont fait passer quelques bons momens auxquels nous voudrions associer nos lecteurs.

La mode récente de la *fly leaf* (feuille volante) consiste en ceci. Au *play-bill,* ou programme ordinaire de la pièce, est joint un carré de papier sur lequel le directeur a fait imprimer les explications, les commentaires qu'il croit propres à édifier le public et à prévenir entre eux tout malentendu. C'est, en d'autres termes, une façon de régisseur, tirée à quelques milliers d'exemplaires, et qui, sur papier vélin, vient énumérer au parterre, capable de n'y prendre pas garde, les efforts qu'on a faits pour l'instruire tout en l'amusant. Qu'on nous permette, cette explication donnée, d'extraire quelques fragmens de ces documens vraiment originaux.

Il s'agit d'expliquer les costumes à carreaux attribués aux Écossais du temps de Macbeth.

« Il paraît certain, dit la *fly leaf,* que les tribus celtiques portèrent, dès les temps les plus reculés, des lainages et des draps rayés de couleurs diverses. Diodore de Sicile et Pline mentionnent cette particularité dans la description qu'ils font du costume des Gaulois belges. Strabon, Pline et Xiphilin attestent que les vêtemens de Boadicée, reine des Icènes, était à damier, de couleurs très diverses, y compris la pourpre, le rouge clair et foncé, le violet et le bleu. Il y a tout lieu de penser que les armes offensives et défensives du temps de Macbeth étaient richement ouvrées. Harold Hardrada, roi de Norvége, est décrit par Snorre, dans le récit de la bataille livrée en l'an 1066 de l'ère chrétienne à Harold II, roi d'Angleterre, comme portant une tunique bleue et un casque ou heaume magnifique... »

Suit la description détaillée des cottes de mailles que portaient les guerriers norvégiens, notamment le vaillant Thorlef, un des jeunes héros de l'*Eyrbiggia Saga.* Sur l'antique Assyrie, la *fly leaf* n'est pas moins bien renseignée que sur la mythologie norse ou scandinave. Le *British Museum* lui a livré ses trésors. Elle raconte la montagne de Nimroud, et n'appelle plus Sardanapale que « le

fils d'Esharaddon, » lequel Esharaddon était lui-même le fils de Sennacherib. Quand il s'agit de temps plus modernes, la *fly leaf* nous accable sous le poids de sa formidable érudition. Faut-il, par exemple, justifier de l'exactitude des costumes dans *Richard III?* Rien de plus simple, comme on va voir. « Les autorités consultées sont : *les Anciennes Armures*, de Meyrick ; les *Anciens Costumes de la Grande-Bretagne*, du col. Smith ; l'ouvrage *inédit* de Planché sur *le costume de Richard III;* les *Vêtemens et Habits du peuple d'Angleterre*, par Strutt ; l'*Encyclopédie archéologique* de Fosbroke, le *Monasticon anglicanum* de Dugdale, les *Effigies monumentales* de Stothard, les *Chroniques* de Froissart, etc. » Arrêtons-nous : une *feuille volante* peut seule se passer la fantaisie d'un aussi lourd bagage. Franchement, et la main sur le cœur, peut-on la prendre au sérieux? Et comment allier cette gravité pédante, ce charlatanisme anglo-allemand avec la frivolité des résultats qu'on lui demande?

Quoi ! vous vous enterrez, dites-vous, dans la poussière des pinacothèques, et cela pour arriver à faire défiler devant nous un cortége digne du mardi-gras ! Vous allez demander à Diodore de Sicile un morceau de tartan pour habiller le thane de Cawdor et ses sauvages *henchmen!* Il vous faut compulser Froissart et Dugdale, qui pis est, avant de nous présenter Richard III dans une tenue suffisamment archéologique ! C'est là véritablement de la haute comédie. C'est le ridicule abus d'une chose excellente. Il faut, certes il importe que, dans certaine mesure, certaines convenances de paysage, d'architecture et de costume soient religieusement observées. Macbeth ne serait plus toléré dans l'habit rouge à galons qu'il portait sous la reine Anne, et nous n'aimerions pas à voir Iago vêtu du pourpoint noir de Tartuffe; mais lorsqu'une vraisemblance approximative laisse à l'illusion carrière libre, la tâche du décorateur, celle du costumier est à peu de chose près terminée. Tout soin poussé au-delà devient, à notre avis, surérogatoire, et risque de dénaturer l'effet qu'on a voulu produire. Multipliez les décors, compliquez la mise en scène, dessinez des groupes pittoresques, disciplinez et faites évoluer en tout sens des figurans de plus en plus nombreux, ce n'est pas le poète, ce n'est pas le spectateur intelligent qui vous en saura gré : c'est la plèbe, dont il faut amuser l'œil, car on ne peut éveiller son intelligence. Et les cent représentations de quelque vieux chef-d'œuvre abandonné (1) que l'on obtient ainsi à grands risques et à grands frais ne sont ni un triomphe pour le génie qui, sans tous ces acces-

(1) Et si ce n'étaient que des chefs-d'œuvre ! Mais le *Pizarre* de Sheridan, repris en vue des magnificences péruviennes, mais le *Winter's Tale* encore, simple prétexte de décorations syracusaines, et qui semble, d'après la *fly leaf*, n'avoir d'autre objet que de montrer le temple de Minerve, tel qu'il était *trois cent trente ans avant Jésus-Christ !...*

soires, l'avait imposé à l'admiration des hommes, ni un profit réel pour la masse des spectateurs qui ne seraient point venus écouter ce chef-d'œuvre, et viennent le regarder. John Kemble, le premier, a ouvert cette voie des *revivals;* Macready s'y est jeté après lui; Charles Kean y a suivi ses deux devanciers. Eh bien! on serait tenté de les désavouer, au nom même de ce Shakspeare, leur idole, qu'ils ne sont pas encore parvenus à faire accepter dans son intégrité primitive. Or c'était là le premier hommage à lui rendre.

Il nous en coûte d'insister ainsi en terminant sur les tendances matérialistes des tragédiens-directeurs de l'Angleterre. Leurs intentions sont droites sans doute, et c'est à peine si nous les soupçonnons d'aimer à poser, eux et leurs femmes, devant un public ébloui, magnifiquement encadrés dans des splendeurs d'opéra. Leurs efforts ont un côté généreux, car il leur est arrivé de perdre quelques centaines de mille francs au jeu des *revivals*, et de tous ces efforts, en somme, il a pu sortir quelque bien. C'est ce qu'ont pensé du moins et les membres de la Société des Antiquaires, qui, en 1857 (19 novembre), se sont donné pour collègue le directeur du *Princess's Theatre*, et ses anciens camarades d'Eton, qui, au mois de juillet dernier, réunis sous la présidence du comte de Carlisle, ouvraient une souscription pour lui offrir un témoignage de la reconnaissance publique. Deux ducs, un marquis, huit comtes, trois vicomtes, quatre ou cinq lords non titrés et une foule d'autres notabilités aristocratiques composaient le comité, dont le premier avis au public fut commenté par toute la presse dans les termes les plus flatteurs. En quelques jours, la souscription était couverte et le banquet d'offrande était organisé. Le président néanmoins avait dû se faire remplacer, car, à la suite du changement de ministère, il venait d'être envoyé en Irlande comme vice-roi. Nous ne décrirons pas la fête, nous ne répéterons pas les toasts; nous préférons de beaucoup rappeler un mot de l'acteur Sheridan (1) qui nous paraît fidèlement résumer ce qu'il y a de mieux à dire sur M. Charles Kean, tragédien et directeur émérite.

C'était en 1754, à Dublin, après l'émeute du Smock-Alley Theatre (*Mahomet-riot*, c'est le nom qu'elle a gardé). Appelé comme témoin devant la justice, Sheridan eut occasion de se désigner lui-même sous le titre de *gentleman*. Ce mot, on le sait, désigne l'homme de bonne compagnie plutôt que l'homme de naissance noble. Un des avocats, se levant alors et l'interrompant : « J'ai quelquefois entendu parler, dit-il, d'un *gentleman*-poète, d'un *gentleman*-peintre, d'un *gentleman*-architecte, mais je n'avais pas encore vu de

(1) Ne pas le confondre avec son frère cadet, le célèbre Richard Brinsley.

comédien *gentleman*. — Permettez-moi de penser, répliqua Sheridan parfaitement calme sous l'insulte, que maintenant vous en voyez un. »

Charles Kean peut revendiquer, lui aussi, ce beau titre de gentleman. Dans la mauvaise fortune, il a déployé une véritable énergie; dans la médiocre, une modestie de bon goût et de bon sens; dans la prospérité, un esprit de vraie courtoisie, beaucoup de droiture et de libéralité. Comme acteur, il a été studieux, consciencieux, intelligent, zélé. Comme directeur, il a fait montre à la fois de tactique habile et de loyauté généreuse. Son administration paraît avoir eu d'heureux résultats, et l'initiative qu'il a prise (1858) pour la fondation du *collége dramatique* (lieu d'asile destiné aux invalides de la scène) en perpétuera le souvenir d'une manière touchante. Voilà un des côtés de la médaille. L'autre a été suffisamment indiqué. Nous avons aussi voulu marquer, en passant, ce qui, dans les tendances modernes de l'art dramatique en Angleterre, nous paraît le conduire par des chemins semés de fleurs, c'est-à-dire à travers des magnificences de plus en plus ruineuses, vers une décadence imminente. Ce dernier point demanderait une étude à part. En attendant qu'une occasion se présente d'y revenir, nous nous bornerons, en terminant, à une simple question. Du moment où la mise en scène, empiétant peu à peu hors de son légitime domaine, au lieu d'être un accessoire, devient le principal objet de la curiosité publique, pourquoi la consacrer aux chefs-d'œuvre anciens qui naturellement peuvent s'en passer, et non pas aux travaux dégénérés du temps présent, qui s'en accommoderaient à merveille? Ne serait-il pas plus utile, par exemple, d'*illustrer* ainsi un drame nouveau de M. Browning, de M. Taylor, de M. Westland-Marston, ou de tout autre, que de jeter l'or à pleines mains sur le pourpoint d'Henri VIII, la tunique de Sardanapale ou le bouclier de Pizarre? Et si l'on nous répond, en vrai style anglais, que l'ancien chef-d'œuvre fait ses frais, tandis que la pièce nouvelle ne les fait pas, nous voudrons nous rendre compte de ce phénomène; nous demanderons, puisque la mise en scène est impuissante ici, pourquoi là elle est nécessaire. Enfin si, à bout de raisons, les directeurs que nous pressons ainsi de questions se bornent à nous ouvrir leurs *ledgers*, c'est-à-dire leur grand-livre de comptabilité, nous resterons muet devant l'éloquence des chiffres, mais alors c'est le public que nous prendrons à partie.

Le public, nous devinons sa réponse. Il dira, comme Pollion pendant les guerres civiles, pour excuser d'avance sa résignation à l'issue qu'elles pouvaient avoir : « Je serai la proie du vainqueur. » Que lui importe, à lui, comment on l'amuse? Eh bien! dût-il nous trouver exigeant, nous lui dirons que, dans son intérêt même, il a tort d'être si éclectique. Prenons pour texte la carrière de ces deux

tragédiens, le père et le fils. Quel en est le sens général? Le premier a réussi par l'interprétation simple, le second par la mise en scène. Il suffisait à Edmund Kean de tréteaux quelconques dans la première grange venue; Charles Kean a besoin de toiles artistement peintes, de *trucs* savans, de torrens d'harmonie, de flots de gaz. Lequel des deux est le plus osant et le plus fort? Lequel des deux s'adresse à ce qu'il y a de vraiment ailé, de vraiment *divin* chez le spectateur qu'il attire? Et d'ailleurs notez ceci : on applaudit l'un, — le premier, — avec fureur; l'autre, en fin de compte, par l'entremise de son biographe, qui est aussi son ami, se plaint de « la froideur du public. » Son raisonnement est curieux. Les acteurs sont moins bons parce que les bravos sont plus rares, nous dit-il avec une parfaite conviction. Applaudissez plus souvent, nous serons meilleurs. Étrange prétention à côté de ce luxe matériel, éblouissant, étourdissant, sous lequel ils étouffent la poésie! Ne voient-ils donc pas que leurs costumes, si riches, si curieusement vrais, si singuliers, si amusans, prennent déjà une partie de l'attention, et que leurs tirades en pâtissent? Ne comprennent-ils pas qu'après un déploiement de cortéges bariolés, de banquets magnifiques, de ballets voluptueux, les sens émoussés ne perçoivent plus ni les intonations de leur voix, ni l'expression de leurs regards, ni les délicatesses de leur jeu? Est-il donc si malaisé de se rendre compte d'un effet si simple? Pourquoi dans l'église sombre ne laisse-t-on pas pénétrer à flots les rayons célestes? Pour que l'autel resplendisse étincelant de flambeaux. Avec quoi se fait la lumière sur une toile de Rembrandt? A grands renforts de tons mats et sourds, parmi lesquels le point voulu se détache brusquement et scintille à l'œil. L'imagination, cet œil intérieur, a besoin, comme la vision purement physique, d'être éveillée, alléchée par ces contrastes habiles. Sollicitée en sens divers, sans ménagement, avec une sorte de violence brutale, elle se disperse, se lasse et s'endort. Où manque le recueillement, la réflexion, on ne peut compter sur cet effort passionné par lequel l'intelligence vulgaire s'élève au niveau de la compréhension poétique. Tout ceci est élémentaire; mais ce qui l'est aussi, c'est qu'on n'est pas à volonté un grand tragédien, et qu'on est au contraire, quand on le veut, — avec de belles et bonnes guinées, — un metteur en scène magnifique. Reste à choisir entre ces deux formes du capital, — le génie et les écus. Hélas! la question est jugée depuis longtemps : on n'a jamais recours à la seconde que lorsque la première fait défaut.

E.-D. Forgues.

LES

FORCES PRODUCTIVES

DE LA LOMBARDIE

I. *La Proprietà fondiaria e le Popolazione agricole in Lombardia*, di Stefano Jacini, Milano 1857. — II. *Agriculture du royaume lombardo-vénitien*, par Jean Burger. — III. *De la Condition des travailleurs agricoles dans la province de Mantoue*, par le comte Jean Arrivabene. — IV. *Die Vertheilung des Grundeigenthums*, von Dr Adolph Lette, Berlin 1858.

I.

A la suite de récens et mémorables événemens, la Lombardie se trouve définitivement incorporée au Piémont. A défaut d'un surcroît de force stratégique, cette belle contrée apporte au nouveau royaume de la Haute-Italie un précieux contingent de ressources matérielles. La population, la richesse, les produits de la Lombardie vont jouer dans la vie économique du Piémont un rôle qu'il importe d'apprécier. De son côté, le Piémont peut exercer sur la Lombardie une utile influence, garantie par la façon même dont il a su fonder et pratiquer la liberté. On peut donc, sans sortir des formes d'une étude économique, rechercher jusqu'à quel point la condition sociale des populations lombardes les a préparées à jouir du régime représentatif qui leur est donné.

Parmi les forces productives de la Lombardie, c'est l'agriculture qui apparaît au premier rang, et qui appellera surtout notre attention. La raison en est simple : elle est à peu près l'unique source de la richesse de ce pays. La grande industrie manufacturière et les grandes entreprises commerciales lui sont, à vrai dire, inconnues.

Une telle situation s'explique par l'histoire même de la Lombardie. Au temps glorieux où ses communes étaient libres, elles fabriquaient des armes et des étoffes de soie et de laine renommées par toute l'Europe. Malgré les guerres extérieures et les troubles civils, l'industrie enrichissait tous les citoyens; elle disparut avec la liberté. Le sort de la Lombardie fut semblable à celui des provinces flamandes : le joug de l'Espagne y arrêta toute activité commerciale et industrielle. Les fiers et indolens hidalgos enseignèrent à la noblesse lombarde le mépris des utiles occupations et des fructueuses entreprises qui au moyen âge avaient assuré l'opulence des grandes familles et la prospérité de l'état. Des règlemens absurdes et une fiscalité tracassière découragèrent les métiers. Les fidéicommis et la main-morte s'étendirent rapidement, et les ouvriers, chassés des ateliers par la misère, allèrent mendier à la porte des couvens un pain que ne leur procurait plus le travail. Les populations des villes se laissèrent gagner par la paresse et l'inertie. L'agriculture seule ne fut pas négligée, mais elle souffrit nécessairement de la ruine de l'industrie. Les suites funestes de la domination espagnole se font encore sentir aujourd'hui. Ainsi que le remarque un économiste qui connaît parfaitement son pays, la Lombardie n'est pas tout à fait *désespagnolisée* (*dispagnolizzata*). Ici comme en Amérique, en Hollande, en Belgique, en Franche-Comté, la morgue et l'intolérance castillanes ont laissé les plus tristes souvenirs. La Lombardie, moins heureuse que d'autres dépendances de l'Espagne, n'a échappé à son joug que pour tomber sous celui de l'Autriche, et jusqu'à ce jour elle n'a point vu se ranimer ses antiques foyers de production.

Maintenant un avenir plus brillant semble s'ouvrir devant l'industrie lombarde. Cependant il faut remarquer qu'il lui manque un des principaux élémens de succès du travail moderne, le combustible : la houille lui fait défaut, et le bois est trop cher pour qu'on puisse l'employer avantageusement à faire marcher les machines à vapeur. Il existe, il est vrai, de grandes tourbières qui ne sont que peu ou point exploitées. La tourbe peut, en bien des cas, remplacer le bois et le charbon, mais malgré les nombreux essais faits en Hollande et en Suisse, on n'a pas encore complétement réussi à l'utiliser pour chauffer les chaudières des machines. A défaut de combustible, les fabriques pourraient employer comme moteur la force des chutes d'eau qui abondent dans la partie haute du pays. La Suisse offre sous ce rapport de bons exemples à suivre, et il faut croire que quelques années de paix et de liberté permettront aux populations lombardes d'en profiter.

La Lombardie ne produit plus aujourd'hui ces belles étoffes de soie si recherchées jadis. Elle exporte une grande partie de la soie

qu'elle recueille, sans la transformer en tissus, et elle ne songe guère à lutter avec Lyon. C'est pourtant de ce côté qu'elle doit tourner ses efforts. La fabrication des tissus de soie est certainement pour elle une industrie naturelle, puisqu'elle produit la matière première en abondance et d'une excellente qualité. Elle ne peut pas espérer, il est vrai, égaler de si tôt l'élégante exécution des belles soieries lyonnaises; mais, sans atteindre à ce degré de perfection, elle peut accomplir de grands progrès, et grâce à l'activité du commerce génois, se conquérir une place importante sur les marchés transatlantiques.

Depuis quelques années, la fabrication du fer s'est développée dans les montagnes de la Valteline et dans les provinces de Bergame et de Brescia. Cette industrie, fixée déjà au moyen âge dans ces cantons élevés, utilise les forces hydrauliques, mais elle ne se sert pour traiter le minerai que de charbon de bois. Elle produit par an en moyenne à peu près 11 millions de kilogrammes de fonte, qui, après les différentes manipulations qu'elle subit dans le pays, acquiert une valeur portée à 11 millions de *lire* (1). Dans le Valcamonica seul, on comptait en 1857 sept hauts-fourneaux et cent trois forges. Le développement de cette production, qui fournissait jadis le fer des bonnes armes de Milan, est surtout entravé par la rareté du combustible, à laquelle on ne peut remédier qu'en reboisant les hauteurs.

Il serait superflu de mentionner ici quelques autres industries d'une importance toute locale et très secondaire. Arrivons à la véritable source de la prospérité du pays, son agriculture si renommée, et qui mérite en effet une étude détaillée. Ce n'est que depuis ces dernières années qu'on accorde aux travaux agricoles en Europe l'attention qu'ils réclament. Pendant quelque temps, l'économie politique se préoccupait trop exclusivement peut-être de la production industrielle et commerciale; aujourd'hui, sans tomber dans l'exagération des physiocrates, on en revient à reconnaître, avec l'école économique française du XVIIIe siècle, l'importance prédominante de la production agricole, et l'on s'efforce de déterminer les causes de ses progrès ou de sa décadence. Ces études multipliées sur l'état de l'agriculture dans les divers pays offrent une utilité incontestable. Jusqu'à présent, ne connaissant ni leurs propres forces productives ni celles de leurs voisins, les peuples s'épouvantaient souvent de dangers chimériques, ou s'endormaient dans une trompeuse confiance. La connaissance plus exacte des faits dissipera ces ténèbres et ces incertitudes. Quand les résultats des travaux récens

(1) La lire autrichienne est le tiers du florin et vaut au pair 86,6 centimes.

seront suffisamment contrôlés et généralement connus, il sera possible de formuler des lois plus conformes aux prescriptions de la justice et plus favorables à la production de la richesse. Ces enquêtes, faites avec soin tant à l'intérieur qu'au dehors, permettront à chaque nation de se rendre un compte précis de ce qu'elle peut espérer et de ce qu'elle doit craindre; elles révéleront les causes des progrès accomplis, elles montreront l'effet des règlemens en vigueur, elles feront connaître quelle est la répartition de la terre et de ses produits qui est le mieux en harmonie avec les droits de tous et la plus utile au bien-être général.

L'agriculture lombarde a été l'objet en Italie de beaucoup d'ouvrages estimables; mais s'ils jetaient d'utiles lumières sur certaines branches de la production rurale, ils étaient en général trop incomplets pour permettre d'embrasser le sujet dans son ensemble. Quelques livres récens sont venus combler cette lacune, et parmi ceux-ci on doit citer en première ligne celui de l'agronome allemand Burger et le volume publié par M. Stefano Jacini en 1857. Ce mémoire, couronné par l'académie de Milan et accueilli avec faveur par le public, fait connaître dans tous ses détails les conditions économiques d'un pays intéressant à étudier en tout temps, mais qui l'est plus encore au moment où il va faire partie d'un nouvel état. Dans son excellent travail, M. Jacini n'a négligé aucune des questions que son sujet embrassait; il en a traité même quelques-unes très délicates avec tous les ménagemens que lui imposait le régime auquel son pays était soumis il y a quelques mois encore, mais aussi avec un patriotisme sincère et éclairé, d'autant plus touchant qu'il est plus contenu. C'est aux informations très sûres qu'il fournit que l'économiste doit s'arrêter avec le plus de confiance.

Pour bien comprendre ce que vaut l'agriculture lombarde, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur le pays. Les 21,417,000 hectares que comprend la Lombardie proprement dite s'étendent, comme on sait, entre les Alpes rhétiennes au nord, le Pô au sud, le Tessin à l'ouest et le Mincio à l'est. Ces 21,419 kilomètres carrés forment une partie du côté septentrional du bassin du Pô. Le terrain descend par une déclivité continue, d'abord en étages abrupts, puis en pentes adoucies, d'une hauteur de treize à quatorze mille pieds, jusqu'à un niveau peu supérieur à celui de la mer. La moitié du territoire s'étend dans la plaine; elle est composée de terres d'alluvion très fertiles, mais exposées aux inondations. L'autre moitié, dont les quatre cinquièmes sont occupés par des montagnes et un cinquième par des collines, comprend des terres de médiocre qualité, ou qui exigent des soins continuels pour ne pas être enlevées par les eaux aux penchans des rochers. La grande différence d'élévation de

ces terres permet à l'agriculture de réunir les produits les plus divers dans un espace relativement borné. Le voyageur venant de la Suisse peut traverser le matin les neiges éternelles et se reposer le soir en vue d'une végétation qui rappelle les tropiques. Rien n'est comparable à la beauté sereine de ce pays. Laveno, Majolica, Bellagio, Iseo, Sermione, Toscolano, laissent à jamais leurs noms sonores et leurs aspects enchanteurs dans le souvenir de quiconque les a visités. La pureté de l'air, l'onde fraîche des lacs qui reflètent les cimes dentelées des Alpes, la douceur du climat, ont inspiré, et non sans raison, les chants de la muse antique et de la poésie moderne. Tout dans ces ravissans paysages semble disposé pour charmer les sens, et l'on peut dire sans exagération que la Haute-Lombardie est le paradis de l'Europe.

Cependant cette heureuse contrée est loin de tout devoir aux faveurs de la nature : c'est des mains de l'homme qu'elle tient en grande partie sa fertilité. Il a fallu le travail de cent générations pour élever ces terrasses qui soutiennent la terre aux flancs des montagnes, pour dessécher ces marais, pour creuser ces canaux, pour disposer avec un art admirable les conduites d'eau qui, descendant des hautes vallées, contournant les collines, s'entre-croisant et passant les unes au-dessus des autres à différens niveaux, vont porter au loin dans les campagnes une fécondité merveilleuse. Sans les endiguemens qui contiennent les rivières, une partie de la plaine serait un vaste marécage; sans les irrigations, une autre partie serait brûlée par le soleil dévorant de l'été. Il n'est pas même permis au Lombard de jouir en paix des travaux de ses ancêtres; il doit sans relâche se défendre contre les inondations du Pô et de ses affluens avec autant de sollicitude que le Hollandais en met à se préserver des atteintes de l'Océan.

Le climat de la Lombardie est très doux : la température moyenne est de 13 degrés centigrades; mais les récoltes souffrent souvent des gelées tardives du printemps, produites par le voisinage des Alpes, et de grêles formidables, dont on attribue la fréquence désastreuse au déboisement des hauteurs. La grande inégalité d'altitude des différentes terres cultivées les soumet à des climats très variés. C'est ainsi que dans la Valteline, où l'on récolte encore du blé à la hauteur énorme de 1,400 mètres, la moisson se fait à la même époque qu'aux environs de Stockholm et de Drontheim. Si l'on excepte la péninsule scandinave, l'Europe ne compte aucune région où il pleuve autant qu'en Lombardie, mais la pluie tombe toute à la fois. En automne, il pleut à torrens pendant des semaines et même pendant des mois. En été, on a des sécheresses prolongées qui nuiraient gravement à la culture, si les eaux des glaciers des Alpes, retenues

dans les réservoirs profonds des lacs Majeur, de Côme, d'Iseo et de Garde, ne suppléaient, par les irrigations qu'elles permettent, aux eaux que refuse un ciel trop constamment serein. Contrairement à ce qui se produit en France et dans l'Europe centrale, le vent d'est amène les pluies, parce qu'il vient de l'Adriatique, et le vent d'ouest la sécheresse, parce que les colonnes d'air, en franchissant les Alpes, s'y refroidissent, et y laissent tomber sous forme de neige toute l'humidité qu'elles contiennent.

Indépendamment de la douceur du climat et des bienfaits que lui procure un système d'irrigations abondantes, l'agriculture en Lombardie est surtout favorisée par le grand nombre des voies de communication. Le territoire est sillonné de 26,947,635 mètres de routes excellentes, dont la plus grande partie est faite et entretenue par les communes. Dans les vingt dernières années, celles-ci ont dépensé pour cet objet plus de 32 millions de francs; mais en compensation des avantages dont elle jouit, la propriété foncière supporte d'énormes impôts : en 1854, ils s'élevaient à 29,205,764 *lire*, ce qui correspondait à 34 pour 100 du revenu; en 1855, ils ont monté à 36 pour 100, et depuis lors, sans compter les emprunts récens, ils ont été augmentés chaque année, ainsi que les autres taxes, dont le total, impôt foncier compris, n'était pas inférieur à 80 millions de *lire*. Cette lourde charge, frappant une propriété très divisée, arrête la formation du capital, entrave les améliorations, et atteint même d'une manière sensible le bien-être du pays. L'effet en était tel que les fabricans autrichiens se plaignaient un peu naïvement de ce que la Lombardie épuisée leur achetait moins d'étoffes. Il était pourtant naturel que si les Lombards devaient payer plus de taxes pour subvenir aux frais de l'occupation de leur pays, ils ne pouvaient acheter autant de vêtemens pour se couvrir.

Les principaux produits de l'agriculture lombarde sont les céréales, la soie, le vin, le lin et le fromage. Le froment est d'excellente qualité, mais les récoltes n'en sont point aussi abondantes qu'elles pourraient l'être, si les cultivateurs tenaient plus de bétail et fumaient mieux leurs terres. La culture du seigle est peu répandue, et elle perd chaque jour du terrain. Elle occupe les parties les moins fertiles du pays, notamment la Gera d'Adda, qui est comprise entre les rivières Serio et Adda, et la plaine de Gallarata, qui autrefois formait au nord de Milan une vaste bruyère depuis le Tessin jusqu'au-delà de Monza. Le parc de la résidence royale de Monza donne une idée de la stérilité de ce sol léger et maigre, où il faut l'opiniâtreté et la frugalité des petits cultivateurs lombards pour obtenir même du seigle. L'orge et l'avoine sont relativement peu cultivées en Lombardie. Comme on laboure généralement avec des

bœufs, le nombre des chevaux n'est pas très considérable, et, sauf les chevaux de luxe, ils sont presque exclusivement nourris de foin et d'herbe. La culture dont le succès a le plus d'influence sur le bien-être du peuple est le maïs ou blé de Turquie. Le maïs constitue la principale nourriture du pays, et les paysans italiens ont plus d'une raison pour y attacher une grande importance. En effet, sur une égale surface, il donne un produit deux fois plus grand que le blé : de trente à quarante hectolitres par hectare, au lieu de quinze à vingt. Le grain est plus facilement que celui du froment réduit en une farine qu'il n'est pas nécessaire de faire cuire au four et de transformer en pain. La ménagère peut, sans grand raffinement culinaire, préparer à volonté cette nourrissante bouillie, la *polenta*, dont l'abondance est aux yeux du peuple le comble du bonheur (1). Cette utile céréale, en même temps qu'elle nourrit l'homme de son grain, nourrit le bétail de ses feuilles : quand elle a fleuri, on coupe la partie supérieure de la tige et on la distribue aux vaches, qui la mangent volontiers, et à qui elle donne un très bon lait.

La culture qui frappe le plus le voyageur est celle du riz, parce qu'elle fait penser aux latitudes tropicales. La Lombardie est la seule contrée de l'Europe où cette plante des pays chauds occupe une grande étendue de terrain et où elle donne des produits considérables. Le riz, originaire de l'Inde, n'était point cultivé en Italie pendant le moyen âge. On affirme que c'est un noble Milanais au service de Venise, Théodore Trivulzi, qui, vers 1522, essaya le premier de planter du riz dans une propriété à moitié inondée qu'il possédait près de Vérone. Son essai réussit, il trouva des imitateurs, et des marais qui, avant cette innovation, n'avaient aucune valeur en acquirent une très grande. Ce nouveau genre de culture se répandit partout le long du Pô, et aujourd'hui la Lombardie seule produit, année commune, un demi-million d'hectolitres de ce grain précieux dont la valeur est portée à 18 millions de francs (2). Ce qui permet la culture du riz pour ainsi dire au pied des Alpes et en vue des neiges éternelles, c'est la grande chaleur de l'été en Lombardie et l'admirable système d'irrigations que ce pays possède. Cette plante des marais du Gange ne croît que dans une eau peu profonde et chauffée par les rayons du soleil à une température de

(1) Au moment où je quittais Venise, le gondolier qui m'avait conduit, voulant me remercier de la *buona mano* que je lui avais donnée, me souhaitait une longue vie, *e sempre polenta*.

(2) Le produit total des céréales s'élève annuellement pour les neuf provinces lombardes à 6,562,689 hectolitres, d'une valeur de 127,596,548 *lire* d'après la moyenne des dix années de 1842 à 1851. Le produit se répartit comme suit : froment 1,910,617 hect., seigle 403,906 hect., orge 45,512 hect., avoine 283,897 hect., maïs 3,109,622 hect., riz 480,720 hect., sarrasin, millet, etc., 328,305 hectolitres.

20 ou 25 degrés Réaumur. Aussi faut-il disposer avec beaucoup de soin le terrain où l'on veut établir des rizières, de telle sorte que la surface en soit parfaitement nivelée, et que les eaux, en la recouvrant partout également, aient un écoulement lent et régulier. On distingue les rizières en *risaje a vicenda* et en *risaje stabili*. Les premières entrent dans l'assolement et alternent avec le maïs, le trèfle et l'ivraie d'Italie (*lolium perenne*); ce sont celles qui donnent le produit le plus considérable. Les secondes occupent le sol d'une manière permanente; elles rendent moins : aussi ne leur consacre-t-on en général que les terrains impropres à d'autres genres de culture. Le riz, semé dans l'eau au commencement d'avril et constamment recouvert d'une couche d'eau de deux ou trois pouces de profondeur, sarclé avec soin, mis à sec vers la Saint-Jean et préservé ainsi contre les ravages des insectes aquatiques, croît avec vigueur; il est récolté au commencement de septembre. Les gerbes sont transportées sur de vastes aires préparées à cet effet et soumises au piétinement des chevaux, qui détache le grain. Ce procédé très primitif donne un aspect animé aux campagnes et transporte l'imagination aux premiers jours de l'agriculture; un manége et une machine à battre feraient peut-être aussi bien la besogne, mais ceux qui aiment le pittoresque n'applaudiraient certainement point au changement.

En fait de céréales, malgré la densité extrême de la population, les provinces lombardes peuvent amplement se suffire, elles en exportent même dans les années ordinaires une quantité assez considérable, surtout dans le Tyrol. Des études statistiques faites avec le plus grand soin prouvent que la production annuelle suffirait à la consommation de treize mois et demi. On y récolte aussi beaucoup de vin, année moyenne, 1,500,000 hectolitres; mais il est partout de qualité médiocre, âpre en hiver, aigre en été. Cette mauvaise qualité du vin provient du peu de soin qu'on met à cultiver la vigne. Les pampres grimpant aux ormeaux et suspendus d'arbre en arbre en riches guirlandes font un charmant effet dans les descriptions des poètes :

> Ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos.

Elles en font encore un assez gracieux, quoique uniforme, dans le paysage; mais le résultat est détestable dans le pressoir. En général, le paysan italien choisit les espèces qui produisent le plus de fruits, sans s'inquiéter beaucoup du goût du vin que ceux-ci donneront. Il plante dans ses champs des lignes d'arbres, maintenus par un élagage fréquent à une médiocre hauteur, des peupliers, des mûriers, surtout des érables à petite feuille, de cent à deux cents

par hectare; au pied de ces arbres, il place de cinq à six pieds de vigne qu'il conduit jusqu'au sommet de leur tuteur, d'où il mène les flexibles sarmens à la rencontre de ceux qui s'élancent des arbres les plus voisins. Quoique très ombragé, le raisin mûrit parfaitement, il est même délicieux au goût; mais il n'a pas ce principe liquoreux qu'acquièrent les grappes mûries près de terre, sur des ceps tenus bas, taillés avec soin et surveillés avec intelligence. Si la vigne est mal cultivée, le vin n'est pas mieux fait. Aussi a-t-on grand'peine à le conserver bon d'une vendange à l'autre (1).

Un des principaux produits de la Lombardie vient de ses vaches à lait, nourries dans les pâturages arrosés par l'eau des affluens du Pô. C'est là qu'on fabrique en grand l'excellent fromage connu partout en Europe sous le nom de parmesan, et qui porte ce nom parce que c'est aux environs de Parme qu'on a commencé à le faire. Le produit des laiteries lombardes atteint une valeur presque deux fois aussi considérable que celle du froment : elle monte à plus de 80 millions. Le parmesan deviendra, ainsi que la soie, un article très important pour le commerce génois.

Les produits que nous avons indiqués suffiraient pour expliquer la prospérité du pays; mais celui dont la Lombardie est fière à juste titre, celui auquel chacun s'intéresse, depuis le patricien des villes jusqu'à l'humble ouvrier des champs, c'est la soie. La production de la soie a plus que doublé depuis le commencement de ce siècle, et elle augmente encore chaque jour. Le nombre des mûriers est vraiment incalculable, et avec les autres arbres qui servent de support aux vignes, ils donnent à toute la contrée, vue d'une certaine hauteur, l'aspect d'une immense forêt. Le semis et la culture des jeunes plants de mûriers forment seuls une industrie dont on peut apprécier l'importance en visitant les magnifiques pépinières qu'on trouve dans les jardins des environs de Milan. La vente des feuilles de mûrier est aussi l'objet d'un commerce très actif et très animé. Quand le ver à soie est jeune, il mange peu, et les feuilles sont à bon marché; mais à mesure que la vorace et précieuse chenille grandit, il lui faut une nourriture de plus en plus abondante, et la valeur des feuilles augmente sans cesse. La grêle a-t-elle ravagé quelque partie du territoire, le prix s'élève aussitôt dans tous les environs, et les spéculateurs habiles peuvent réaliser de grands bénéfices. Il y a des courtiers en feuilles de mûrier qui mettent

(1) En Lombardie, on ne trouve guère de vin vieux; il est ordinairement bu dans l'année même où il a été récolté, et déjà vers la fin de l'été il commence à s'aigrir. Le vin se partage par moitié entre le propriétaire et le métayer; mais comme tout le marc est pour ce dernier, il y verse de l'eau, fait fermenter ce mélange et obtient du petit vin (*vino picolo*) qui lui sert de boisson habituelle.

l'acheteur en relation avec le vendeur; viennent ensuite les *periti*, qui estiment le poids des feuilles sur l'arbre; on débat le prix, puis, le marché conclu, l'acquéreur les cueille lui-même, et ainsi la production de la soie répand partout l'animation et la vie. Quand arrive le moment de former le fil avec les brins menus du cocon, on rencontre de tous côtés près des maisons des métayers, à l'ombre de la vigne, des jeunes filles habillées avec goût, chantant et causant entre elles, tout en dévidant hors des bassines remplies d'eau chaude le fil d'or qui produit l'aisance dans les campagnes et le luxe dans les villes. Représentez-vous d'une part ce tableau charmant : sur les beaux coteaux de la Brianza ou de Varese, le ciel bleu et le gai soleil éclairant de leurs rayons à travers la treille les bavardes contadines, qui filent la soie brillante comme la lumière du midi et destinée aux riches. Figurez-vous de l'autre une filature de Manchester où, au milieu de l'air assombri par la fumée du charbon et au rugissement de la vapeur, l'ouvrier silencieux, relancé par la machine, file le terne coton produit par des esclaves et destiné aux pauvres. Quel contraste! L'industrie, qui pour l'Anglais est un rude asservissement et presque un martyre, est pour l'Italien un joyeux délassement et presque une fête. C'est au moyen de la soie, dont une grande partie est exportée, que la Lombardie paie ses achats à l'étranger, et qu'elle fait pencher la balance des échanges en sa faveur. On estime que la soie produite annuellement vaut plus de 100 millions de lire.

Quand on veut calculer la valeur totale de la production agricole d'un pays, on ne peut prétendre à obtenir que des résultats approximatifs. La statistique n'est encore nulle part assez avancée pour nous donner des chiffres exacts, et il fallait en espérer en Autriche moins qu'ailleurs. D'après les évaluations publiées à Vienne par le ministère du commerce (1), la valeur des produits de l'agriculture lombarde se serait élevée en 1850 à 360,630,000 lire; mais M. Jacini, d'après des relevés faits avec le plus grand soin, et sévèrement contrôlés, estime que ce chiffre est beaucoup trop bas, et qu'il faut le porter au moins à 450 millions, somme considérable, surtout quand on songe qu'elle est le produit d'un million d'hectares soumis à la culture (2).

(1) Dans les *Mittheilungen aus dem Gebiete der Statistik*.

(2) D'après M. Jacini, la valeur totale des immeubles en Lombardie s'élèverait à 2,424,000,000 de lire, la dette hypothécaire à 610,000,000 de lire, la rente des immeubles à 133,000,000 de lire, laquelle déduction faite de l'impôt et de l'intérêt de la dette hypothécaire tombe à 58,000,000 de lire, dont 18,000,000 de lire pour les maisons et 40,000,000 pour les terres. On compte 304,841 maisons, ce qui fait à peu près 2 familles par maison et 5 personnes 1/2 par famille.

Les sources de prospérité de la Lombardie, dont nous avons indiqué rapidement les principales, ne pourront manquer de se développer par suite de la réunion avec la Sardaigne. Cette union est un fait préparé et amené par la nature même des choses, car les provinces lombardes sont en réalité la continuation de la partie orientale du Piémont. Tout est semblable, mœurs, besoins, habitudes, traditions, croyances, systèmes de culture, contrats agraires, organisation sociale, nature du terrain, production du sol, etc. La liberté apportée aux Lombards réveillera en eux l'esprit d'initiative individuelle et l'esprit d'association, qui déjà produisent d'heureux résultats en Sardaigne, et qui semblent incompatibles avec le despotisme. Les dispositions libérales du nouveau tarif sarde et les communications, chaque année plus fréquentes, plus suivies, que Gênes entretient avec les pays d'outre-mer et avec les ports de l'Europe, permettront à la Lombardie d'exporter au loin ses riches produits et de se procurer avantageusement les machines, les draps, le coton, les denrées coloniales, etc., qu'elle tire de l'étranger. Le mouvement des capitaux, l'activité générale qui se manifestent toujours chez les peuples affranchis et rassurés sur un avenir dont ils sont les maîtres désormais, ne tarderont point à étendre les industries naturelles dont la Lombardie produit les matières premières, ou même à en faire naître d'autres. Que manquait-il à cette belle contrée pour être l'une des plus favorisées de la terre et la plus prospère de l'Europe? Une seule chose, la liberté. Tout fait espérer, maintenant qu'elle en jouit, qu'elle saura en user de façon à développer ses ressources matérielles en même temps que ses forces morales et intellectuelles.

II.

Pour se faire une idée exacte des ressources d'un pays, il ne suffit pas d'énumérer ses produits et d'en indiquer la valeur, il faut en outre montrer dans quelles conditions la production s'opère. C'est la seule manière de se rendre compte des sources réelles de prospérité qu'il possède, et des progrès qu'il peut encore accomplir. Ce n'est qu'en voyant comment le travail se fait dans le présent, qu'on apprécie ce que dans l'avenir il peut créer de richesses en tirant parti des avantages donnés par la nature. Il est donc nécessaire, après le rapide coup d'œil qu'on vient de jeter sur les produits du sol lombard, d'examiner de plus près les procédés suivis par l'agriculture. On nous permettra d'entrer ici dans quelques détails, qu'on pourra trouver un peu minutieux, mais qui sont indispensables, si

l'on veut connaître la situation exacte du pays et la condition de ses habitans.

Sous le rapport agricole, la Lombardie se divise en trois régions distinctes qu'il faut étudier à part : la région des montagnes, la région des collines et des hautes plaines, enfin la région des basses plaines. Dans la première dominent la propriété et la culture parcellaires; dans la seconde, la petite propriété et la petite culture; dans la troisième, la grande propriété et la grande culture.

La région des montagnes occupe presque la moitié de la surface de la Lombardie. Elle comprend toute la province de Sondrio, la plus grande partie de la province de Côme et de Bergame, et les deux cinquièmes de celle de Brescia. Toute la contrée est couverte de chaînes de montagnes qui, partant de la grande chaîne des Alpes rhétiennes, s'abaissent peu à peu vers le sud, et ouvrent entre leurs hauteurs des vallées plus ou moins propres à la culture. Les principales de ces vallées sont celles de Chiavenna, qui débouche sur le lac de Côme à Riva, et qui à Colico rejoint celle de la Valteline; la *valle Brembana*, au fond de laquelle coule le Brembo, la *valle Seriana*, arrosée par le Serio, et la *valle Camonica*, qui aboutit au lac d'Iseo. Dans les parties supérieures de ces vallées, on ne rencontre que des pâturages et quelques céréales; mais dans les parties inférieures protégées contre le vent du nord, on admire déjà la végétation méridionale dans toute sa richesse.

Dans cette région, la subdivision de la propriété est extrême, et elle continue encore. Ainsi dans la Valteline, durant ces douze dernières années, le morcellement a augmenté de 21 1/4 pour 100, tandis que la population ne s'est accrue que de 7 8/9 pour 100. Dans le val Camonica et dans la province de Sondrio, on compte une propriété par 2 habitans. Comme il y avait en 1850 52,146 parcelles et seulement 28,392 hectares cultivés, chaque parcelle, en moyenne, n'était que de 54 ares. Dans les montagnes, chacun à peu près est propriétaire, et c'est ici que se vérifie à la lettre le mot d'Arthur Young : « Donnez à un individu la possession assurée d'un rocher aride, il le transformera en jardin. » Véritablement l'homme fait le sol. Aux flancs de la montagne, il construit des terrasses avec des blocs de pierre, puis la hotte sur le dos il y transporte de la terre pour y planter un mûrier ou une vigne, pour y récolter un peu de blé ou de maïs. Celui qui après avoir payé la main-d'œuvre voudrait louer le sol ainsi formé ne retirerait pas 1/2 pour 100 de son argent. Le morcellement de la propriété, quelque grand qu'il soit, n'oppose d'ailleurs aucun obstacle à la culture, d'abord parce que les champs sont naturellement divisés en très petites parties par les accidens du terrain, ensuite parce que le sol est entièrement cultivé

avec la bêche ou la houe, et partagé en petits compartimens affectés à quelque produit spécial, à la culture potagère par exemple.

La superficie du sol arable étant très bornée et le nombre de ceux qui veulent en avoir une part étant très grand, la terre se vend à un prix bien supérieur à sa valeur réelle. Il n'est pas rare de voir payer des parcelles sur le pied de 10,000 ou 12,000 francs l'hectare. Dans la Valteline, d'après les tableaux officiels, la valeur moyenne de l'hectare serait de 1,875 *lire;* mais ce chiffre paraît de beaucoup trop faible. La propriété foncière ne rapporte guère, dans les montagnes, au-delà de 1 à 1 1/2 pour 100 au plus du prix d'acquisition. L'homme qui est sûr de joindre à la jouissance de la rente les profits du travail et l'intérêt de ses épargnes, qu'il place sans cesse en améliorations successives, peut donner un prix devant lequel recule l'acquéreur qui devrait se contenter de la rente seule. Certains biens-fonds acquis, soit depuis longtemps, soit par héritage, et ceux qui ne peuvent être avantageusement exploités par le propriétaire, sont loués à des conditions très diverses. Les prairies et les parcelles cultivées se louent pour une somme fixe en argent. Quand l'occupation comprend quelques hectares, elle est donnée à mi-fruit; mais les propriétaires depuis un certain temps réclament du métayer plus de la moitié de la récolte de la soie, ou bien ils exigent pour un certain poids de feuilles de mûrier un poids déterminé de cocons, ce qui met tout le risque à la charge du cultivateur. Les contrats agraires deviennent ainsi de plus en plus lourds pour les locataires. Les baux héréditaires (*contratti di livello*) sont fréquens dans cette région, surtout dans la Valteline : ils obligent le tenancier à une prestation en nature, fixée à l'origine soit en vin, soit en céréales, soit en foin, d'après ce que la terre produisait à l'époque où le contrat est intervenu, et dans certaines éventualités ils entraînent quelques redevances extraordinaires (*laudemii*). Ces baux ont l'inconvénient de forcer le locataire à cultiver toujours les mêmes produits et d'empêcher par suite, jusqu'à un certain point, les progrès de l'agriculture; en revanche, ils donnent au locataire une sécurité qu'il sait apprécier.

Presque toutes les communes possèdent sur les hauteurs de vastes pâturages couverts de neige l'hiver, mais qui, l'été, peuvent nourrir un assez grand nombre de moutons et de bêtes à cornes: une partie de ces pâturages est réservée à l'usage des habitans de la commune; ils y font paître leur bétail, qu'ils entretiennent à l'étable pendant le temps des neiges avec le foin recueilli soigneusement sur leurs petites propriétés. La partie non réservée est louée aux *pastori*, qui possèdent des moutons, et aux *mandriani*, appelés aussi *malghesi* et *bergamini*, qui possèdent des vaches et des bœufs.

Ces bergers et ces pasteurs forment une classe à part. L'été, ils vivent isolés avec leurs troupeaux sur les hauts pâturages; l'hiver, ils descendent jusque dans la plaine, où ils font accord avec les fermiers pour nourrir leur bétail. Les bergers sont mal vus et presque traités comme des voleurs, parce que leurs moutons font beaucoup de tort aux récoltes du pays qu'ils parcourent; aussi leur nombre diminue-t-il sans cesse, et beaucoup de communes les repoussent inexorablement de leur territoire. Les *mandriani*, malgré leurs mœurs rudes et leur extérieur inculte, n'en ont pas moins une certaine aisance. Leur troupeau seul représente déjà un capital assez considérable; il en est même qui possèdent une centaine de mille francs. La race bovine, généralement peu soignée, est de qualité très médiocre. Les fermiers de la plaine irriguée, qui n'élèvent point de jeunes bêtes, refusent d'acheter celles du haut pays et s'adressent de préférence à la Suisse. Les foires de la Valteline n'ont d'importance que par le bétail qui vient d'au-delà des Alpes.

La Haute-Lombardie le cède en outre aux cantons sous un autre rapport. Tandis qu'en Suisse de puissantes forêts d'arbres résineux couvrent les montagnes jusqu'aux limites extrêmes qu'elles peuvent atteindre, en Lombardie les hauteurs sont généralement nues et déboisées. Les communes italiennes, moins prévoyantes que les communes helvétiques, n'ont pas su préserver ces bois magnifiques qui leur fournissaient jadis à profusion du combustible et des matériaux de construction, et qui, bienfait plus grand encore, retenaient la terre végétale sur les pentes empêchaient les ravages des torrens, et diminuaient la violence des orages et la durée des sécheresses. Il est un fait curieux à noter, c'est combien tout le bassin de la Méditerranée a souffert du déboisement. La Syrie, toute l'Asie-Mineure, la Grèce, les îles de l'Archipel, la Sicile, l'île de Sardaigne, la région des Apennins, la France méridionale, tout le nord de l'Afrique, l'Espagne, avaient dans l'antiquité beaucoup plus de terres fertiles et un nombre plus considérable d'habitans que de nos jours. Les vieilles religions de l'Orient sanctifiaient l'acte de planter un arbre, et plaçaient volontiers leurs autels sur des montagnes couvertes d'épais ombrages. Il semble que la race germanique ait hérité de ses ancêtres âryens cet amour des arbres. La sylviculture est une des sciences favorites de l'Allemagne. En Angleterre, les beaux arbres sont l'objet d'un respect pieux et presque d'un culte. En Amérique, on vient de faire une loi spéciale pour protéger les magnifiques *wellingtonia* de la Californie, ces géans du règne végétal qui ont quatre cents pieds de hauteur et de quatre à cinq mille ans d'âge. Malheureusement ce respect des forêts semble inconnu dans le midi. Sur les 400,000 hectares de la province de Sondrio, il

n'y en a que 56,000 qui soient couverts de grands arbres; plus de 50,000 hectares à peine revêtus de maigres broussailles et de vastes espaces complétement dénudés sont les tristes témoins des ravages déjà accomplis. Il en est de même dans toutes les régions des montagnes lombardes. Pour arrêter les progrès du déboisement et dans l'espoir de favoriser des plantations nouvelles, le gouvernement a ordonné aux communes de vendre la plus grande partie de leurs biens-fonds. Cette mesure a rencontré une vive résistance chez les habitans, et il est douteux qu'elle ait le résultat avantageux qu'on en espère; il est même à craindre qu'elle ne porte atteinte aux conditions économiques qui garantissent maintenant la population des montagnes contre la misère.

Jadis chez les Germains et chez les anciens peuples italiques, comme nous le voyons encore maintenant dans les villages russes, la propriété privée ne s'étendait qu'aux meubles. La terre appartenait à la tribu ou à la commune; pour les pâturages et les bois, la jouissance était en commun; pour les terres mises en culture, chaque famille en avait une part qu'elle détenait pendant un temps plus ou moins long qui a varié chez chaque peuple. Ces antiques coutumes, propres, semble-t-il, à toute la race indo-germanique, ne se sont maintenues que dans l'Europe orientale; mais dans les montagnes, où les traditions du passé se conservent longtemps, l'ancien fonds communal est toujours resté très étendu. Sur les 400,000 hectares de la province de Sondrio, récemment encore il n'y avait que 23,500 hectares qui fussent tombés dans le domaine privé. Les propriétés communales étaient, il est vrai, très mal administrées, sans doute par suite de l'ignorance et de l'imprévoyance générales, car en Suisse il en est tout autrement; mais du moins le patrimoine commun qui permettait au plus pauvre de nourrir une vache et de se procurer un peu de bois avait eu cette utilité très réelle d'éloigner le paupérisme.

Les communes, qui, sous la pression de l'autorité centrale, ont fini par céder une partie de leurs biens, ont eu recours à divers modes d'aliénation : les unes ont vendu aux enchères, les autres ont distribué des parts égales entre tous les habitans, d'autres ont appliqué le contrat de *livello*, d'autres encore ont réparti les biens entre chaque famille moyennant une très légère redevance, et à la condition qu'à certaines époques ils fassent retour à la commune, qui alors les distribue de nouveau. Ce dernier moyen, appliqué avec intelligence et justice, nous paraîtrait le meilleur : d'une part, il favoriserait la production comme la propriété privée; de l'autre, comme patrimoine commun, il empêcherait la misère de devenir un fait habituel et héréditaire.

L'habitant des montagnes lombardes est laborieux, brave et probe. Il a le sentiment de la dignité humaine, car il est propriétaire; il se sent indépendant, car il dort sous son propre toit; il est économe et sobre : des châtaignes, quelques légumes, du pain très grossier, de la *polenta* de sarrasin ou de maïs, parfois un peu de lard, telle est sa nourriture. Les maisons, construites en briques et en pierres, sont beaucoup moins pittoresques et moins commodes que les chalets suisses; les villages sont plus sales, les femmes moins bien mises, l'instruction moins répandue, le travail moins industrieux et moins prévoyant, l'aisance moins grande que dans les cantons. Jusqu'à ce jour, il manquait aux Lombards un ressort puissant, la liberté, dont leurs voisins jouissent depuis des siècles.

Maintenant descendons un peu plus bas : nous voici dans la région des collines et des hautes plaines. Cette région s'étend depuis le Lac-Majeur jusqu'au lac de Garde. C'est un très beau pays, mais qui, sauf quelques endroits, comme les environs de Varese et la *riviera di Salò,* présente un aspect très uniforme. Partout les champs sont plantés de mûriers qui, tous d'égale forme et d'égale grandeur, arrêtent la vue sans la charmer, ainsi que le font les ombrages et les troncs majestueux des grandes forêts. La terre est divisée entre un nombre infini de petites exploitations de 10, 6, 3 ou 2 hectares, dont quelques-unes sont cultivées avec des bœufs, mais la plupart à la bêche. La propriété est également dans un très grand nombre de mains : on compte une propriété par sept habitans. Les patrimoines ont généralement une étendue qui varie de 4 à 40 hectares; ceux qui dépassent 100 hectares sont de rares exceptions. Les toutes petites parcelles ne sont point non plus trop fréquentes. La terre se loue 6, 8, 10, et même jusqu'à 14 et 16 lire, et se vend de 200 à 500 lire la *pertica* milanaise (6 ares 54 centiares). Le prix moyen de location de l'hectare doit donc être de 100 à 110 francs, et celui de vente de 3,200 à 3,500 francs. Le revenu des biens-fonds ne dépasse pas 3 pour 100 de la valeur vénale. La terre est en très grande partie exploitée par de petits propriétaires qui habitent les bourgades et les gros villages, et qui louent leurs biens à des métayers, de sorte que ceux qui vivent de la rente et ceux qui vivent de la culture forment deux classes séparées.

Le principal produit du sol est le mûrier, dont les feuilles nourrissent les vers à soie. Sous ces mûriers croissent le froment et le maïs, auxquels l'ombre de ces arbres ne paraît pas nuire. *L'ombra del gelso è l'ombra d'oro* (ombre de mûrier est ombre d'or), dit le paysan milanais. On cultive aussi la vigne, mais le vin est considéré comme un produit accessoire. A cette terre médiocrement fertile, qui porte déjà le mûrier et la vigne, le cultivateur parvient donc, par une sorte de miracle agronomique, à faire produire encore sans

relâche des récoltes de grains. Les deux tiers ou les trois cinquièmes de l'exploitation sont emblavés en froment ou en seigle, suivant la qualité du fonds, le reste en maïs, sauf quelques parties réservées à un peu de lin, de chanvre, de pommes de terre, de sarrasin, et à quelques légumes. Le sol est ainsi sans cesse occupé par des plantes épuisantes. Dans les champs de froment, on sème du trèfle, on le fait pâturer par le bétail, puis on l'enfouit à l'automne, et il sert d'engrais pour la récolte qui suit. Après le maïs, on sème du lupin, qu'on enfouit également. La seconde année, la terre qui a donné du maïs doit porter du froment, ainsi que la moitié de celle qui a déjà produit du blé; l'autre moitié est réservée au maïs. Quant au bétail, il va de soi qu'il ne peut être très nombreux dans chacune de ces petites métairies. On le nourrit l'hiver avec la paille du froment mêlé de jeune trèfle, l'été avec la seconde pousse du trèfle, et avec toute l'herbe qu'on peut couper le long des chemins et des fossés. Quand on a un filet d'eau pour irriguer un petit pré, on peut entretenir une vache de plus, et par suite mieux fumer la terre. Ce système de culture a lieu de surprendre : il est incroyable qu'il n'épuise point le sol rapidement et complétement. Deux choses rendent possible cette succession non interrompue de céréales : le soin qu'on met à recueillir les engrais et les admirables façons que le cultivateur donne à la terre avec la bêche. En Lombardie, comme dans le pays de Waes en Flandre, c'est au moyen des engrais et de la bêche que la petite culture parvient à nourrir sur un terrain maigre la population la plus dense de l'Europe, et à payer une rente aussi élevée que celle des meilleures terres. Le sol est profondément défoncé : chaque motte est retournée, brisée et fertilisée par l'eau, qu'elle absorbe plus facilement, et par l'air, qui pénètre à travers toutes ses particules. *Se l'aratro ha il vomero di ferro, la vanga ha la punta d'oro,* dit le proverbe; si la charrue a un soc de fer, la bêche a une pointe d'or. A vrai dire, dans cette région, la culture est du jardinage.

Le contrat de location généralement en usage est le métayage, avec des conditions plus ou moins favorables pour le cultivateur. Du côté de Bergame, le propriétaire se réserve la moitié de tous les produits (*mezzeria*). Du côté de Brescia, il en obtient souvent le tiers (*terzeria*). Du côté de Milan et de Côme, il prend la moitié des cocons et du raisin, mais il stipule une prestation fixe en céréales qui varie de 2,73 à 3,20 hectolitres à l'hectare suivant la fertilité de la terre. Autrefois le métayage à mi-fruit était général dans cette région. Des habitudes patriarcales unissaient les paysans aux propriétaires et aussi les paysans entre eux. Quatre ou cinq familles s'associaient pour exploiter une ferme en commun; elles vivaient sous le même toit; elles reconnaissaient aux champs l'autorité d'un chef, le *reggitore*, qui dirigeait les travaux, et autour du foyer celle d'une

matrone, la *massara*, qui réglait les détails du ménage; les travaux étaient partagés suivant le goût ou les aptitudes de chacun. Cette forme d'association présentait un avantage aux cultivateurs, à qui elle permettait d'exploiter une grande ferme avec le bénéfice certain de la division du travail, et un autre avantage aux propriétaires, à qui elle donnait une meilleure garantie pour sa participation dans les produits. Le *reggitore* avait intérêt à être honnête dans ses rapports avec le maître, afin que ses associés le fussent aussi avec lui. En outre, la petite société, ayant un capital plus considérable que celui d'une seule famille, offrait plus de sécurité à la jouissance du propriétaire. Malheureusement ces associations remarquables, et en fait aussi favorables à la bonne culture qu'aux bonnes mœurs, tendent à disparaître; elles disparaissent en partie sous l'influence d'un certain esprit d'indépendance qui se manifeste chez les associés, en partie aussi par suite de l'hostilité des propriétaires, qui ne peuvent pas imposer à l'association, disposant d'un assez grand capital, les conditions plus dures qu'ils font accepter aux familles isolées, plus pauvres et se faisant concurrence.

Les contrats ordinaires commencent à la Saint-Martin, et finissent au bout de l'an; mais la tacite reconduction leur donnait jadis une durée pour ainsi dire illimitée, les conditions fixées par la coutume restant toujours les mêmes. Le métayer est attaché à son exploitation, dont il se considère comme le co-propriétaire. Il paie une somme annuelle qui varie de 20 à 40 lire pour la maison, et il supporte la moitié des impôts; mais le produit du bétail est pour lui seul.

Dans les pays où les prestations en grains sont en usage, les cultivateurs se divisent en *massari* et en *pigionanti*. Les premiers forment des associations de trois à quatre familles pour cultiver une quinzaine d'hectares au moyen de bœufs; les seconds vivent seuls avec leur ménage, et n'ont que leurs bêches. Dans toute la région des collines et des hautes plaines, comme dans les montagnes, on ne rencontre que très peu de journaliers. Les familles isolées ou associées suffisent à faire tous les travaux qu'exigent les exploitations. Les femmes ne sont guère employées aux gros travaux de la culture; elles s'occupent de leur modeste étable, des soins du ménage et de la préparation de la soie. Les conditions de plus en plus dures des contrats d'amodiation réduisent à peu près les classes agricoles au strict nécessaire, mais les maisons sont en général bien aérées et bien tenues, parce que l'élève du ver à soie exige de la propreté. En résumé, la plupart des cultivateurs non-propriétaires mènent, comme partout, une vie de privations; mais, sauf dans les mauvaises années, l'extrême misère est exceptionnelle; elle ne se rencontre que dans quelques districts d'un sol rebelle, à l'ouest de Milan et dans la province de Brescia.

La troisième région agricole, celle des plaines basses, est le pays de la terre fertile et des grandes propriétés. Situées le long du Pô, ces plaines sont en grande partie irriguées par les rivières qui, descendant des hauteurs, se jettent dans le fleuve principal. 427,200 hectares sont fertilisés ainsi par les eaux du Tessin, de l'Adda, du Brembo, du Serio, de l'Oglio, du Clisio et du Mincio, distribuées au loin par un immense réseau de canaux grands et petits, ouvrage des anciens et des municipalités du moyen âge. Les lois et les usages qui règlent la distribution des eaux forment un code complet, parfaitement conçu, et qui a eu pour effet de développer singulièrement l'esprit d'association. Les terres arrosées acquièrent sous l'influence du soleil une fécondité prodigieuse, et elles sont surtout occupées par des prairies et des rizières. Les prairies ordinaires, qui ne sont irriguées que pendant l'été, donnent trois ou quatre coupes d'excellent foin et un abondant regain. Les *marcite,* qui sont irriguées même l'hiver, donnent de cinq à six coupes; celles qui sont fécondées par les eaux de la Vettabia, provenant en partie des égouts de Milan, se fauchent jusqu'à huit et neuf fois par an. Ces *marcite* se louent de 300 à 600 lire l'hectare. La graminée qui fait le fond de ces merveilleuses prairies est le *ray grass.*

Les rizières donnent aussi un produit considérable, qui, dans une bonne année et dans une bonne terre, peut s'élever à 110 hectolitres par hectare de riz non mondé, ou à une quarantaine d'hectolitres de riz mondé, représentant une valeur en argent d'à peu près 1,200 francs. Pour avoir la moyenne, il faudrait réduire ce résultat d'un tiers, et il est à noter aussi que les frais de cette culture sont très grands. Partout où il y a des rizières et des prairies irriguées, les terres labourées sont d'une importance secondaire; elles n'occupent guère qu'un tiers et parfois un cinquième de la superficie des exploitations. Les prairies artificielles prennent une grande place dans les rotations ordinaires. Sur un assolement de six ou sept années, les plantes fourragères occupent le sol pendant trois ou quatre ans. On sème le trèfle ordinaire avec le froment; on le fait pâturer à l'automne, et on le fauche l'an d'après (1).

Les autres produits de la région des basses plaines sont en première ligne le maïs, puis le froment, le seigle, l'avoine, le colza, le millet. On estime le rendement du froment de 16 à 17 hectolitres, et celui du maïs de 30 à 42 hectolitres à l'hectare (2). Dans le Lo-

(1) On le remplace parfois par le trèfle blanc (*trifolium repens, ladino* en italien) et avec avantage, parce que cette légumineuse, étant tout à fait indigène et vivace, permet de maintenir les prairies temporaires plus longtemps qu'avec le trèfle ordinaire.

(2) D'après les calculs faits avec le plus de soin, le produit moyen du froment en ces dernières années est pour l'Angleterre de 24 hectolitres, pour la Belgique de 22, pour la Saxe de 18 à 19 hectolitres, pour la France de 10 à 12 hectolitres l'hectare.

digiano et surtout à l'est de l'Adda, on cultive aussi le lin, qui se vend sur pied de 400 à 500 fr. par hectare, ce qui est peu, car en France, dans le département du Nord, et en Belgique, dans la Flandre, ce produit, sur une même étendue de terrain, vaut de 800 à 1,100 francs. En Lombardie, après le lin, on obtient encore en récolte dérobée du millet ou du maïs *quarentin*. On rencontre aussi le mûrier et la vigne dans cette région, surtout dans les provinces de Crémone et de Mantoue; ils y croissent avec une admirable vigueur, et on y fait d'assez bon vin. Cette partie de la contrée, où domine une terre profonde et compacte, et où les irrigations sont rares, produit en abondance des céréales et du chanvre. La rotation quadriennale y est fort en usage : froment avec trèfle pour la première année; pour la seconde, trois coupes de trèfle; pour la troisième, lin avec millet ou maïs quarentin en récolte dérobée; pour la quatrième, maïs. Quoique l'agriculture ait fait des progrès depuis quelque temps dans cette partie du pays, elle y est cependant encore plus arriérée que dans aucune des autres provinces. Au contraire, dans le Bas-Milanais et dans les provinces de Pavie et de Lodi, elle ne paraît plus guère susceptible de grands perfectionnemens; la terre, couverte de riz et de gras herbages, donne tout ce qu'elle peut donner.

Dans toute la région des basses plaines, on ne trouve que de grandes cultures, et par suite de grands propriétaires, car on rencontre parfois la petite culture combinée avec la grande propriété, mais on n'a jamais vu jusqu'à ce jour la grande culture se développer avec la petite propriété. L'extension des exploitations varie de 100 à 300 hectares, les bâtimens sont vastes, bien construits, et contiennent une maison commode pour le fermier, de grandes étables et d'énormes granges et fénils; mais les habitations des ouvriers sont en général de misérables chaumières, mal entretenues et malsaines à cause de l'eau des rizières, qui souvent les entoure de tous côtés. Le pays est entrecoupé de canaux et de fossés au bord desquels croissent des saules, des peupliers, des chênes, qui fournissent du bois de chauffage et de construction. Les fermes sont garnies de grands troupeaux de 80 à 100 vaches, ordinairement magnifiques, achetées en Suisse, et nourries avec les excellens herbages des prés et des *marcite*. Le lait de ces vaches est destiné à faire le *formaggio di grana*, ou fromage du Parmesan, que nous avons déjà cité parmi les produits importans du pays. Pour faire une *forma* de fromage par jour, ce qui est le mode le plus avantageux, il faut le lait de 80 vaches; aussi les fermiers dont les troupeaux sont trop peu nombreux sont-ils obligés de s'associer et de mettre leur lait en commun, ou bien de le vendre à un fabricant de fromage.

Les fermes sont généralement louées pour une somme fixée en

argent. Quant aux prestations en nature et au métayage, on ne les rencontre que dans la partie de la contrée où le système de culture se rapproche de celui du haut pays. Il est rare que les propriétaires, si l'on excepte ceux du Mantouan, fassent eux-mêmes valoir leurs biens (1). Les baux sont ordinairement de neuf ou douze ans. Les prix de location varient de 8 à 14 lire la *pertica;* les prix de vente, de 200 à 350 lire. Les placemens en biens-fonds, qui dans la montagne donnent de 1 à 2 pour 100, sur les collines 3 pour 100, produisent dans la plaine 4 pour 100. Plus la terre est divisée, plus elle se vend cher, parce qu'il y a plus de petites bourses que de grandes. A l'ouest de l'Adda, l'irrigation ne permet d'obtenir ni plusieurs récoltes différentes dans le même champ, ni les grands troupeaux nécessaires pour la confection du fromage ; à l'est, la nature compacte du terrain exige de forts attelages de bœufs pour labourer. Toutes ces diverses circonstances empêchent la propriété de se diviser. Si l'on fractionnait une de ces grandes fermes, il faudrait aussitôt construire de vastes bâtimens dont on ne retirerait aucun intérêt, car on ne louerait pas les terres à un prix plus élevé.

Les fermiers de la Basse-Lombardie forment une classe très aisée. Il leur faut d'abord un capital considérable en bétail; en second lieu, par cela même, le nombre des concurrens qui demandent à louer étant restreint, ils ne subissent pas au même degré que le petit cultivateur les exigences du propriétaire, et ils conservent ainsi pour eux une partie de la rente. Un fait significatif le prouve : quoique le sol soit beaucoup plus fertile dans la plaine que sur les collines, le revenu de la terre touché par le propriétaire est pourtant le même. Ces grands fermiers lombards vivent simplement, mais ils jouissent d'un large bien-être. Ils ne sont point sans instruction, et souvent ils envoient un de leurs fils à l'université pour y faire des études d'avocat ou d'ingénieur (2). Au-dessous des fermiers, on rencontre les ouvriers agricoles, correspondant aux petits métayers du haut pays. Ces ouvriers reçoivent différens noms suivant leurs occupations, qui les placent plus ou moins haut dans la hiérarchie rurale. Il y a d'abord les *famigli*, qui soignent les vaches et qui reçoivent, outre la nourriture, un salaire fixe d'environ 180 lire par an; puis viennent les *cavalcanti* et les *bifolchi*, qui dirigent les chevaux et les bœufs : leur salaire varie de 60 à 80 lire par an, avec la jouissance d'un petit jardin. Les plus malheureux sont les *fal-*

(1) On voit, dans le rapport de la chambre de commerce de Pavie pour 1852, que dans cette province 200,000 *pertiche* (de 6 ares 54 cent.) étaient cultivées par les propriétaires, 100,000 par des métayers, et le reste, soit plus de 850,000 *pertiche*, par des locataires, dont le nombre entre grands et petits s'élevait à 30,000.

(2) On trouvera quelques détails sur cette existence des fermiers lombards dans le récit de Mme la princesse de Belgiojoso, *Rachel, Revue* du 15 mai et du 1er juin 1859.

ciatori, qui fauchent à la tâche les prairies, divisées en compartimens d'une étendue déterminée : outre la nourriture, qui est misérable, la tâche d'un jour ne leur rapporte que 50 centimes en moyenne, et ils doivent payer à peu près de 25 à 26 francs de loyer annuel pour la chaumière qu'ils habitent. Souvent ils travaillent une partie de la nuit et arrivent ainsi, moyennant un labeur excessif accompli pendant les grandes chaleurs, à faire double tâche.

Quand les ouvriers de ces différentes catégories ont femme et enfans, le fermier leur concède le *diritto di zappa*, c'est-à-dire le droit de cultiver pour leur compte une petite partie du fonds moyennant une prestation en nature toujours très élevée. Le travail effectué sur cette parcelle, en grande partie par la femme et par les enfans, diminue la pauvreté de la famille, quand les conditions de la concession ne sont pas trop dures, et quand on peut élever des vers à soie. M. le comte Arrivabene, qui a étudié avec soin le système de rétribution des travailleurs agricoles dans la Basse-Lombardie, signale avec raison comme une pratique des plus sages cette participation qu'on accorde aux ouvriers de l'agriculture dans les produits; c'est un excellent moyen de les exciter à bien remplir leur tâche et de développer parmi eux le sentiment de la responsabilité. Il est seulement à regretter que l'association qui existe entre les fermiers et leurs employés soit trop restreinte et souvent aussi trop à l'avantage des premiers. L'ouvrier le mieux payé, le seul qui jouisse d'une certaine aisance, c'est celui qui fait le fromage, le *casaro*. Son salaire varie de 2 fr. à 2 fr. 70 c. Comme leur art est un secret, les *casari* forment une caste à part, qui a le sentiment de son importance et qui dicte ses conditions aux fermiers. Le *sotto casaro* a les deux tiers de la rétribution de son maître. Pour s'affranchir des exigences des *casari*, quelques fermiers vendent leur foin aux *mandriani* qui descendent des hauteurs pour faire hiverner leurs troupeaux dans la plaine, et d'autres vendent le lait à des *casari* établis en qualité de fabricans de fromage. Comme la population fixe est trop peu nombreuse pour faire face à certains travaux qui doivent être promptement terminés, les grands fermiers ont recours à des ouvriers étrangers qui viennent des bourgades ou des montagnes. Le salaire de ces ouvriers varie de 90 c. à 1 fr. 50 c. par jour avec la nourriture, et de 1 fr. 05 c. à 1 fr. 70 c. sans la nourriture. En somme, quoique la terre de la plaine soit beaucoup plus fertile que celle des hauteurs, on ne peut pas dire que la condition de ceux qui la cultivent soit meilleure; seulement, grâce à cette fertilité plus grande, deux classes de personnes peuvent vivre affranchies du travail manuel dans la plaine, tandis que dans la montagne une seule jouit de cet avantage.

On connaît maintenant les forces productives du pays lombard et les différences qui naissent, dans le régime du travail agricole, de la diversité même des régions où il s'exerce, enfin le caractère des populations appelées à en vivre. Il ne sera pas inutile de soumettre ces faits sûrement établis au contrôle de la science économique, si l'on veut discerner ce que la Lombardie doit faire pour améliorer sa condition actuelle en profitant de l'indépendance qui lui est rendue.

III.

Il est trois points qui en Lombardie méritent surtout de fixer l'attention de l'économiste : — d'abord les effets bons ou mauvais de la petite culture et de la petite propriété, ensuite les résultats avantageux et désavantageux du métayage, enfin l'influence de la condition des classes agricoles sur la pratique de la liberté. Examinons d'abord la première question.

Nous avons trouvé la petite culture exercée dans la région des montagnes par les propriétaires, dans la région des collines par des métayers, et dans la plaine la grande culture pratiquée par des fermiers : quel est donc l'effet de ces différentes circonstances sur la production de la richesse, sur l'accroissement de la population, enfin sur le bien-être des travailleurs agricoles? Toutes choses égales d'ailleurs, on peut prévoir, semble-t-il, que le zèle et l'activité seront au plus haut degré chez le petit propriétaire, car tout le produit du travail agricole lui appartient; qu'ils seront moindres chez le métayer, qui ne touche que la moitié du produit obtenu par ses soins; enfin qu'ils seront moindres encore dans le système de la grande culture entreprise par un fermier, parce qu'alors le travail est exécuté non par le fermier lui-même, qui a un intérêt direct dans le succès de l'entreprise, mais par des ouvriers dont le salaire est fixe, et qui n'ont aucune part dans le produit. Il est vrai que si dans ce dernier cas le travail est moins intense, le riche fermier peut compenser ce désavantage par l'emploi d'un plus grand capital, comme cela se voit souvent en Angleterre; mais il n'en est pas ainsi dans les autres pays, et notamment en Lombardie. Dans cette dernière contrée, non-seulement le travail du petit propriétaire et du petit métayer, intéressés au succès de l'exploitation, est plus productif, mais même dans les pays de petite propriété et de petite culture le capital employé à féconder la terre est plus considérable, à superficie égale. Le travail y est plus productif, avons-nous dit : qui en douterait? Dans les montagnes, la sécurité de l'avenir que donne la propriété et la certitude de jouir de tout le produit peuvent seules faire cultiver des terres qu'aucun fermier ne voudrait reprendre. Quant à la région des collines, elle est, ainsi qu'on l'a vu, beaucoup moins fertile que celle des basses

plaines, et elle ne jouit pas du bienfait immense de l'irrigation. Pourtant, malgré ces désavantages, la région des montagnes et des collines nourrit dans une aisance égale un plus grand nombre d'habitans que la région des plaines, et la rente de la terre est la même. La moyenne de celle-ci est à peu près partout de 100 à 110 fr. l'hectare, et quant à la densité de la population relativement à la superficie cultivée, elle est plus grande dans les provinces où domine la petite culture que dans celles où domine la grande (1). Le genre de vie des cultivateurs est partout aussi à peu près semblable; c'est même dans la plaine qu'on rencontre le plus de misère. Si donc nous trouvons sur le sol peu fertile des hauteurs le loyer de la terre aussi élevé et un nombre d'habitans relativement plus considérable, ne vivant pas plus mal que dans les plaines fécondes du Pô, on peut en conclure que le travail est plus productif dans la petite culture, même combinée avec le métayage, qu'il ne l'est dans la grande culture combinée avec le fermage. Il est vrai que dans le premier cas la rente se divise entre un grand nombre de propriétaires qui la dépensent modestement dans les bourgades, tandis que dans le second elle enrichit quelques maisons opulentes qui la dépensent avec éclat dans les grandes villes.

Nous avons remarqué encore que le capital agricole de la petite culture était supérieur à celui de la grande culture. En effet, dans un pays où, comme en Lombardie, le fermier n'a pas de capital roulant destiné à l'achat d'engrais commerciaux et industriels ou de machines coûteuses, la valeur de *l'instrumentum fundi* peut s'estimer à peu près par la valeur du bétail de toute sorte qui garnit les exploitations. Or, si nous comparons sous ce rapport les différentes provinces, nous trouverons que Sondrio comme Bergame et Brescia, pays de petite culture, l'emportent notablement sur Lodi, Pavie, Milan, Crémone, et Mantoue, pays de grande culture (2). Dans les montagnes, le cultivateur, il est vrai, a la jouissance d'assez

(1) Si on cherche combien chaque province compte d'habitans par hectare cultivé, on arrive au résultat suivant. Pour les provinces où domine la petite culture : Côme 4,4 hab. par hect., Sondrio 3,6 hab. par hect., Bergame 2,5 hab. par hect., Brescia 1,9 hab. par hect. — Pour les provinces où domine la grande culture : Milan 4,2 hab. par hect., Lodi 2,3 hab. par hect., Pavie 2 hab. par hect., Crémone 1,8 hab. par hect., Mantoue 1,3 hab. par hect. A superficie cultivée égale, les premières de ces provinces nourrissent donc plus d'habitans que les secondes, et encore faut-il remarquer que dans celles-ci est située Milan, ville très peuplée où se dépense une assez notable partie des revenus du pays, parce que l'administration centrale et beaucoup de grandes familles y sont fixées. M. Wolowski a parfaitement montré dans la *Revue* même (1er août 1857) que, malgré le morcellement, ou plutôt grâce à lui, la valeur foncière avait doublé en France de 1821 à 1851.

(2) Pour les différentes provinces, voici le résultat que nous obtenons. Par chaque hectare cultivé, la valeur du bétail est de 237 lire dans la province de Sondrio, de 196 l. dans celle de Côme, de 161 l. dans celle de Lodi, de 157 l. dans celle de Pavie, de 140 l.

vastes étendues de terres incultes; mais cet avantage est compensé, et bien au-delà, par l'immense produit en fourrages des terres irriguées de la plaine. Ce résultat de la comparaison des chiffres donnés par les statistiques lombardes ne doit pas nous surprendre : il est conforme aux faits observés dans la plupart des autres pays (1).

Si quelques économistes ont adressé à la petite culture le reproche, démenti par l'observation, d'être peu favorable à la multiplication du bétail, on a aussi reproché à la petite propriété de se surcharger de dettes hypothécaires; or il se trouve qu'en Lombardie, c'est dans la province où la propriété est le plus subdivisée qu'elle est le moins hypothéquée. Ainsi, tandis que la dette hypothécaire de toutes les provinces s'élève à 24,79 pour 100 de la valeur des biens-fonds, dans la province de Sondrio elle ne s'élève qu'à 1,50 pour 100 (2). En résumé, si les provinces où domine la petite culture produisent un revenu aussi élevé, si elles nourrissent aussi bien un nombre plus grand d'hommes, si elles possèdent autant de bétail, et si le sol y est moins hypothéqué, on peut en conclure qu'en Lombardie du moins, la petite culture et la petite propriété sont favorables à la production agricole et à la formation du capital rural.

Voyons maintenant l'influence que ces deux formes distinctes de culture exercent sur la population. Le sol lombard, comme on sait, est très morcelé; or ce morcellement a-t-il eu pour conséquence, ainsi que l'ont prédit certains économistes anglais, de multiplier le nombre des habitans bien plus rapidement que les moyens de subsistance, et d'engendrer par suite le paupérisme? C'est précisément le contraire qui arrive. En 1818, la Lombardie comptait 2,167,782 âmes,

dans celle de Milan, de 138 l. dans celle de Bergame, de 126 l. dans celle de Brescia, de 110 l. dans celle de Crémone, et de 94 l. dans celle de Mantoue.

(1) En Prusse par exemple, où l'on rencontre la très grande propriété dans les provinces de l'est et la très petite propriété dans celles de l'ouest, il se trouve que la première nourrit infiniment moins de bétail que la seconde. En Saxe, pays assez peu étendu et où la propriété est très divisée, la statistique officielle a constaté que sur les petites propriétés en dessous d'un *acker* (65 ares à peu près), on trouve, en réduisant tout le cheptel en têtes de bêtes à cornes, 5,613 têtes par 1,000 *ackers*, et 110 têtes sur la même superficie dans les propriétés dépassant 1,000 *ackers*. (Dr Engel, *Zeitschrift des statistischen Büreau's des Kœnigl. sæchsischen Ministeriums des Innern*, n° 1, Februar 1857.)

(2) Il en est partout ainsi en Europe : la petite propriété dans le même pays est moins endettée que la grande propriété, et les pays de grande propriété le sont plus que les pays de petite propriété. En Angleterre la dette hypothécaire s'élève à 50 pour 100 de la valeur du sol, en France à 10 pour 100 seulement, suivant MM. Passy et Wolowski. En Prusse, sur les bords du Rhin, on retrouve à peu près la même proportion qu'en France; dans les provinces orientales, la proportion constatée en Angleterre est même dépassée. Voyez, pour ce dernier point, *Kommiss.-Bericht der 2 Kammer vom 8 Mai 1851*, cité par le président Dr Adolphe Lette dans son excellent opuscule *Die Vertheilung des Grundeigenthums*, Berlin 1858.

et en 1854 2,835,219. Il y a donc une augmentation annuelle de 0,9 pour 100, tandis qu'en Autriche et en Russie elle est de plus de 1 pour 100; en Prusse, de 1816 à 1849, de 1,46 pour 100; en Angleterre, de 1,11 pour 100. Or, dans tous ces pays, la grande propriété domine. En France, pays de petite propriété, elle n'a été que de 0,6 pour 100 pendant la première moitié du siècle. Si les calculs de M. Jacini sont exacts, depuis 1802 jusqu'en 1854 la production agricole aurait doublé de valeur, tandis que la population ne s'est pas accrue de plus de 40 pour 100. Les faits sont donc venus démentir encore ici la formule mathématique de Malthus. L'accroissement des moyens de subsistance a été beaucoup plus rapide que l'augmentation du nombre des habitans. Il en a été de même en France, en Angleterre, en Allemagne, et même en Amérique, où la population double tous les vingt-deux ans, mais où la production de la richesse croît encore plus vite.

Si maintenant nous examinons la condition des classes agricoles, nous devons constater qu'en somme elle est meilleure sous le régime de la petite propriété et de la petite culture par métayers. Partout, en Lombardie comme dans le reste de l'Europe, l'existence de ceux qui de leurs mains exécutent les travaux des champs est rude : des vêtemens très simples, une nourriture assez grossière et uniquement végétale, presque jamais de vin ni de viande, un lit pour les époux, mais de la paille pour les enfans. Comme l'a remarqué Turgot, « en tout genre de travail, il doit arriver et il arrive que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui lui est nécessaire pour se procurer sa subsistance. » Les petits propriétaires des montagnes, les métayers des collines et les salariés de la plaine peuvent être tous également considérés comme des ouvriers agricoles, et leur manière de vivre est à peu près semblable. Le petit propriétaire toutefois est mieux logé dans sa propre maison, qu'il entretient lui-même, que le salarié de la plaine, qui habite de misérables masures délabrées qu'il est trop pauvre pour entretenir à ses frais, et que ni le propriétaire ni le fermier n'ont intérêt à réparer. Comme la division du travail, sous le régime de la grande culture, l'astreint à un labeur uniforme, son intelligence sommeille; il se contente d'obéir à son maître, et ne s'ingénie pas, comme son frère des hauteurs, à obtenir de chaque pouce de terre le plus grand produit possible. N'ayant pas à chaque instant besoin de prendre une résolution importante, de prévoir l'avenir, d'acheter et de vendre, la conscience de sa responsabilité est peu développée, et l'initiative individuelle est faible. Tandis que le petit propriétaire et le métayer aiment la terre comme leur enfant, l'ouvrier de la plaine n'éprouve pour elle aucun attachement. Malgré le proverbe : *Tre S. Martini fanno un incendio* (trois Saint-Martin valent un incendie), il abandonne une exploitation pour

une autre sans nul regret. Ayant l'esprit moins ouvert, il est plus superstitieux, et en général il est aussi moins instruit. Comme il vit dans une dépendance continuelle de ceux qui l'emploient, le sentiment de la liberté et de la dignité humaine est étouffé. La prévoyance étant peu éveillée chez lui, il se marie vite et il se réjouit d'avoir beaucoup d'enfans qu'il ne devra pas chercher à placer, et qui seront salariés comme lui. Sans les ravages de la fièvre paludéenne, la population tendrait probablement à s'accroître ici dans une proportion inquiétante. Les liens de famille sont aussi plus relâchés dans la plaine que sur les hauteurs, et généralement la sociabilité est moins grande. Les cas de maraudages et de vols ruraux, qui s'étaient beaucoup multipliés dans les dernières années de la domination autrichienne, sont encore très rares dans les montagnes, et ils deviennent plus fréquens à mesure qu'on descend vers la région de la grande culture. Ainsi, par un singulier et fâcheux contraste, plus la terre est fertile, moins la condition de ceux qui la cultivent est favorable, et c'est aux environs de Milan, dans les districts où l'on trouve le sol le plus productif de l'Europe, les *marcite*, que se rencontrent les travailleurs agricoles les plus misérables de la Lombardie. Des faits observés dans ce pays, il résulte donc manifestement que la culture exercée par des hommes intéressés et responsables est plus favorable au bien-être et surtout à la moralité et à l'instruction du peuple que la culture exécutée par des salariés.

Il faut aborder enfin une seconde question, non moins controversée que la précédente : quels sont, au moins pour la Lombardie, les avantages et les inconvéniens du métayage, qui a été attaqué par les uns, défendu par les autres, et parfois tour à tour attaqué et défendu par les mêmes écrivains? Le métayage, la *colonia partiaria*, que les peuples de l'Europe méridionale semblent avoir hérité des Romains, ne s'est jamais étendu dans le nord, et en France ce contrat ne dépasse guère la Loire. Le fait peut s'expliquer, soit par l'influence plus grande qu'exercent les traditions latines dans le midi, soit par une disposition particulière aux peuples méridionaux, qui ne peuvent être amenés à travailler activement que par l'espoir de participer au produit. Quand le travail exige des soins assidus et vigilans, alors il paraît même qu'il est absolument nécessaire d'y intéresser les travailleurs, du moins en Italie. C'est pour cette raison que dans les provinces lombardes, où la terre est cultivée par des salariés, le système du partage des produits est appliqué à l'élève des vers à soie. La coutume du métayage en Lombardie s'explique donc, en partie du moins, par le genre de culture dominant, et, comme nous l'avons montré, la petite culture, même par métayers, donne des résultats plus favorables que la grande culture par des fermiers employant des salariés. Il est vrai que des petits

fermiers payant un loyer fixe seraient encore plus intéressés au succès de l'exploitation, puisque, déduction faite du fermage, ils auraient tout le produit, tandis que le métayer n'en a que la moitié; mais cet avantage serait plus que balancé par le défaut de sécurité. Dans les pays où le propriétaire est forcé de fournir au cultivateur le capital d'exploitation, et principalement le cheptel, le capital ainsi confié à un tiers peut être compromis ou exposé à une diminution insensible, mais constante. En Lombardie, cet inconvénient n'existe pas : le propriétaire ne livre que la terre, les bâtimens et les plantations; l'occupant fournit le travail, qui est l'élément principal, et même le capital. Le bétail lui appartient en propre : il a donc tout intérêt à le bien soigner et à le multiplier. Les autres inconvéniens que présente le métayage sont également moindres en Lombardie qu'ailleurs (1). Il empêche jusqu'à un certain point les améliorations coûteuses, car ni le propriétaire ni le métayer n'ont un intérêt suffisant pour les faire, vu que chacun d'entre eux ne toucherait que la moitié du produit obtenu au moyen des dépenses faites par un seul; mais la culture en Lombardie est déjà arrivée d'ailleurs à un si haut degré de perfection, et telle est la nature de ses productions, qu'elle ne semble point réclamer ces grands travaux d'amélioration nécessaires en d'autres pays.

La facilité qu'a le métayer de soustraire une partie du produit qui revient au propriétaire expose, il est vrai, la moralité du premier à d'assez dangereuses tentations, et exige de la part du second une surveillance plus ou moins fastidieuse; mais aussi, en intéressant le propriétaire au succès de la culture, le métayage le retient près de sa propriété : il l'empêche de dépenser la rente loin du sol qui l'a produite, et il s'oppose de la sorte à l'extension du fléau de l'*absentéisme*. Il présente un autre avantage, qui l'emporte, à vrai dire, sur tous les inconvéniens réunis de ce mode d'exploitation. Au lieu de soumettre la répartition des produits aux luttes d'une concurrence souvent désastreuse, le métayage la soumet à l'empire plus stable de la coutume. Il en résulte que si le produit total augmente, si les denrées du cultivateur se vendent plus cher, sa part s'accroît et à la longue son sort peut s'améliorer. Il jouit ainsi d'une partie de la rente, et s'il est vrai, comme le montrent les économistes, que le progrès des sociétés tend de plus en plus à élever la rente, il est certain que le métayer participera de ce bénéfice du travail

(1) Un de ces inconvéniens est grave cependant, c'est la fâcheuse inégalité qui existe dans la condition des métayers. En effet, comme le métayage ne laisse à ceux-ci que la moitié du produit, quelle que soit la fertilité du sol, il en résulte que les uns, sur une terre féconde, vivent bien et travaillent peu, tandis que les autres, sur un sol ingrat, travaillent beaucoup et vivent mal. Cette inégalité n'est ni favorable à la production ni conforme à la justice.

social. Ceci explique comment les petits métayers toscans dont s'est occupé M. de Sismondi vivent mieux sur un bien de 2 ou 3 hectares que des fermiers qui exploitent une superficie vingt et trente fois plus grande dans les pays où dominent exclusivement les baux à ferme. On comprend aussi pourquoi la plupart de ceux qui ont vu pratiquer le métayage en Italie en ont parlé avec faveur et même avec enthousiasme. Le système du bail à ferme assure sans doute au fermier la jouissance entière du produit, déduction faite de sa redevance; mais il a l'inconvénient très grave de faire tourner au détriment de celui-ci, lors du renouvellement du bail, toutes les améliorations qu'il aura pu faire. Si, par un labour plus profond, par un meilleur écoulement des eaux, par l'emploi d'amendemens coûteux, ou par suite de toute autre cause, la terre est devenue plus féconde ou est plus recherchée, le fermier devra payer un fermage plus élevé : loin de jouir du profit de la plus-value, résultat de son travail, c'est lui désormais qui en paiera l'intérêt. Arthur Young a pu dire à ce propos avec une grande exagération, mais avec un vif sentiment d'équité : « Donnez à un individu un jardin avec un bail de neuf ans, et il en fera un désert. » Il y a beaucoup de terres qui, avec des baux de neuf ans, sont parfaitement cultivées; mais il n'en est pas moins vrai que les fermages vont en augmentant sans cesse, et que cette augmentation croissante pourrait avoir pour effet de diminuer un jour chez les locataires le goût du travail et le désir d'améliorer le sol qu'ils occupent.

Malheureusement en Lombardie le métayage s'est déjà écarté et tend chaque jour à s'éloigner davantage des conditions primitives du contrat, qui fixait, d'après la coutume locale et traditionnelle, la part du cultivateur. Depuis longtemps déjà, du côté de Côme et de Milan, au partage par moitié, qui ne s'applique plus qu'aux produits des plantations, aux raisins et aux cocons, on a ajouté la clause de la prestation annuelle d'une quantité déterminée de grains. Cette prestation ne se réglant plus d'après les usages locaux, mais d'après les exigences des propriétaires et les offres des locataires, il s'ensuit que le métayage perd son caractère de fixité, et tombe sous la loi d'accroissement qui règle le fermage. Cette clause, qui a pour résultat de faire jouir les propriétaires seuls de toute la rente, tend de plus en plus à passer dans les habitudes. Là même où elle n'a pas encore été adoptée, l'antique contrat a subi d'autres modifications non moins regrettables. La cherté des denrées et surtout de la soie dans ces derniers temps ayant notablement augmenté les profits des métayers, les propriétaires ont profité de cette circonstance pour introduire des stipulations nouvelles. Tantôt ils prennent une part plus grande que la moitié dans la récolte des cocons, tantôt ils se réservent une portion des feuilles du mûrier qu'ils ven-

dent à leur bénéfice, tantôt ils prélèvent d'abord un dixième sur le produit total, puis partagent le reste. Ces stipulations et bien d'autres du même genre ont toutes le même but et le même résultat : elles ont pour but d'assurer au propriétaire tout le bénéfice de l'augmentation croissante de la rente; elles ont pour résultat d'enlever au métayer la sécurité que lui assurait le contrat primitif. Il s'ensuit que désormais le métayage est sujet au même inconvénient que le bail à ferme, sans offrir les mêmes compensations. Si donc il paraît démontré que le métayage est préférable au fermage, au moins pour le cultivateur, il faut bien avouer aussi que ces contrats mixtes sont inférieurs au fermage sous tous les rapports. Ils n'assurent pas mieux que le fermage le sort du métayer pour l'avenir, et ils l'empêchent de jouir seul, au moins pendant la durée du bail, des fruits de son activité et de son intelligence.

Deux circonstances aggravent encore les mauvais effets de ces contrats mixtes : c'est d'abord l'emploi d'intermédiaires qui louent, moyennant une somme fixe, le droit de percevoir les prestations de tous les métayers résidant sur un domaine; en second lieu, les locations aux enchères publiques. Les établissemens religieux, les administrations de bienfaisance et les grands propriétaires désirent naturellement se débarrasser des soins très compliqués de la rentrée de leurs redevances : ils s'adressent donc à des agens qui remplissent la même fonction que les anciens traitans. Ensuite, ne pouvant évaluer avec précision leurs redevances et voulant néanmoins obtenir le plus grand revenu possible, ils mettent la récolte en adjudication. Les traitans, poussés par les enchères à donner le plus haut prix, sont forcés à leur tour, afin de ne pas perdre, d'arracher aux métayers une part toujours plus forte du produit, et ils s'ingénient à trouver des clauses qui soient de nature à grossir la recette. Si les cultivateurs acceptent ces clauses (et souvent ils y sont obligés), on les voit s'introduire peu à peu dans les usages; elles sont assez promptement adoptées par les petits propriétaires, puisqu'elles augmentent leur revenu, et bientôt elles deviennent « de style » dans la rédaction des nouveaux contrats. La formule de Turgot s'applique alors avec une rigueur un peu trop mathématique : il n'est même pas toujours certain que les cultivateurs aient le nécessaire.

Dans la plaine, où dominent les baux à ferme, les locations aux enchères ont des conséquences moins fâcheuses. Comme il y faut un capital considérable pour entretenir une exploitation, les concurrens sont moins nombreux, et comme ils ne sont pas forcés de conclure sous peine de perdre leur gagne-pain, ils se gardent d'offrir un prix qui ne leur assurerait pas un bénéfice suffisant. Il y a aussi

quelques grandes familles qui imposent à ceux avec qui elles traitent la condition de ne pas pressurer outre mesure leurs tenanciers. Malheureusement, il ne faut point se le dissimuler, il se prépare dans les contrats agraires un changement radical qui modifiera les anciens rapports dans un sens évidemment désavantageux pour ceux qui cultivent le sol. Le métayage réglé par la tradition et la coutume fait place à des clauses plus onéreuses, et les associations patriarcales disparaissent. Il se fait peu à peu une révolution qui, soumettant ce pays aux lois générales qui règlent la répartition des produits agricoles dans le nord du continent, préparera peut-être pour l'avenir des progrès nouveaux, mais qui, dans le présent, enlèvera certainement aux relations rurales leur caractère traditionnel, et aux cultivateurs leur sécurité, cette compensation si équitable d'une vie de privations et de labeur.

Il est un troisième point, plus délicat que les deux précédens, dont il conviendrait cependant de dire ici quelques mots : c'est l'influence que la condition des classes rurales en Lombardie peut exercer sur la pratique d'un régime représentatif et libre. Il est incontestable que la forme du gouvernement dépend en grande partie de la manière dont le sol est réparti entre les différentes classes de la société. Si des cultivateurs ignorans sont attachés à la glèbe, l'état sera gouverné despotiquement, et il n'y aura point de liberté. Si, par l'empire des lois ou de la coutume, la terre reste entre les mains d'un petit nombre de familles, la liberté pourra exister à la condition que les lumières se répandent; mais le gouvernement sera plus ou moins aristocratique. Si au contraire le territoire est partagé entre un très grand nombre de petits propriétaires, il arrivera qu'ils voudront prendre part au gouvernement du pays, et l'état deviendra démocratique. Alors, pour que les citoyens interviennent utilement dans la gestion des affaires publiques, il faudra qu'ils aient un certain degré d'instruction acquise ou de bon sens naturel. Si l'on réunissait à un pays où les conditions sociales ont rendu possible la pratique de la liberté un territoire où ces conditions seraient très différentes, on aurait beau étendre aux deux populations les mêmes institutions et les mêmes droits : il serait à craindre qu'au lieu de fonder un état fort et libre, on ne produisît qu'anarchie et impuissance. Heureusement il n'en sera pas ainsi dans le cas de l'annexion de la Lombardie à la Sardaigne, car on rencontre dans le premier de ces deux pays, peut-être plus encore que dans le second, les principales conditions qui préparent les citoyens à intervenir utilement dans le gouvernement : la diffusion des lumières, l'aisance, le bon sens naturel; c'est un point que quelques faits suffiront à prouver.

En Lombardie, où la propriété est très divisée, les fidéicommis sont rares, et l'égalité de partage entre les enfans, combinée avec les progrès rapides du tiers-état, fait passer la possession de la terre entre les mains d'une classe moyenne très nombreuse. Quelques familles aristocratiques conservent encore de vastes patrimoines, mais les trois mille propriétaires nobles ne possèdent tous ensemble qu'un quinzième du sol. Les traces du régime de la féodalité et du moyen âge ont presque entièrement disparu. Il n'y a plus que quelques biens, situés dans les montagnes, qui soient soumis à des dîmes; il en est d'autres, beaucoup plus nombreux, qui sont assujettis au *contratto di livello*, espèce d'emphythéose perpétuelle dont l'origine remonte au temps des Romains, mais qui ne réveille aucune idée de servitude ou de dépendance humiliante, et qu'on retrouve également encore dans les îles anglaises de la Manche.

La statistique nous donne 437,723 propriétés pour 1850, ce qui, d'après le calcul de M. Jacini, ferait 350,000 propriétaires (1). Comme la population s'élevait, au 31 août 1854, à 2,835,219 âmes, il y aurait un propriétaire par huit habitans et par 3 1/4 hectares de superficie cultivée ou par 6 1/5 hectares de surface totale. Certains économistes anglais, et ceux qui les écoutent, diront peut-être que cette grande subdivision du territoire le réduira en poussière, qu'elle fera du pays, suivant leur expression, une *garenne* de pauvres, et qu'il le préparera à un inévitable asservissement. Ce sont de vaines déclamations et des craintes chimériques, suffisamment démenties par l'exemple de la Suisse, où l'on trouve à la fois beaucoup de liberté et de richesse et un sol très morcelé. D'ailleurs le morcellement en Lombardie est contenu dans des limites convenables, et il s'étend moins rapidement que la population ne croît. De 1838 à 1850, la population s'est élevée de 2,471,634 à 2,723,815, et le nombre des propriétés de 385,826 à 437,723. Le premier chiffre a augmenté dans ces douze années de 10,20 pour 100, le second de 11,54 pour 100. La subdivision des patrimoines ne se fait donc que lentement, et en général elle n'a lieu que lorsqu'elle ne peut nuire aux exigences de la culture. Dans les provinces de Milan, de Lodi et de Crémone, la population augmente plus vite que la propriété ne se subdivise. Dans la province de Pavie, elle tend même à se concentrer relativement dans un petit nombre de mains.

(1) Ce chiffre me paraît un peu exagéré. M. Jacini se contente de réduire de 1/5e le chiffre des propriétés pour obtenir celui des propriétaires; mais dans la Valteline, par exemple, je trouve pour 20,138 familles 52,146 propriétés, ce qui ferait, d'après le compte de M. Jacini, deux propriétaires par famille, résultat difficile à admettre. En France, s r 36,309,364 habitans en 1855, on comptait 7,846,000 propriétaires sur une surface totale de 52,780,703 hectares, soit un propriétaire par 6,72 hectares et par 4,7 habitans. Le nombre des propriétaires est donc plus grand en France qu'en Lombardie proportionnellement à la population, et à peu près le même en proportion de la surface.

Un pays où presque tous les citoyens sont à la fois propriétaires et plus ou moins éclairés, comme les états de la Nouvelle-Angleterre, peut supporter sans péril un degré de liberté qui ailleurs dégénérerait peut-être en anarchie. Certes, sous ce rapport, la Lombardie n'est pas aussi avancée que la Pensylvanie ou le Massachusetts, mais elle possède une institution très remarquable qui peut, elle aussi, produire des résultats excellens. C'est une sorte de gouvernement démocratique au sein des communes qui rappelle à la fois les temps primitifs, où tous les membres de la tribu participaient à l'exercice de la souveraineté, et les lois américaines, qui soumettent la décision de certaines questions importantes au vote de tous les citoyens. Dans les provinces lombardes, toute propriété foncière, quelque minime qu'elle soit, confère le droit de participer directement à l'administration des affaires communales. En vertu d'une organisation qui date de 1755 et qui a été confirmée en 1816, et même en 1851, tous les propriétaires de la commune, grands et petits, se réunissent deux fois par an,— c'est le *convocato*,— pour voter le budget communal, régler les dépenses, arrêter les travaux publics, choisir les maîtres d'école, le médecin, et trois membres qui, sous le nom de *deputazione triennale*, constituent le pouvoir exécutif. Sur les 1,587 communes qui s'administrent par *convocato generale*, 522, ayant plus de 300 propriétaires, sont forcées, pour éviter les assemblées trop nombreuses, de renoncer au gouvernement direct. Dans ces dernières communes, les propriétaires nomment 30 conseillers qui les représentent et qui remplissent les fonctions du *convocato*. Ces petites démocraties de propriétaires, dans lesquelles le possesseur du moindre lopin de terre a autant à dire que le seigneur du plus vaste domaine, doivent avoir préparé le peuple lombard, même sous un régime peu libéral, à l'exercice du *self-government*. Point de base plus solide que les libertés communales pour fonder le régime représentatif. Quand les citoyens s'intéressent aux affaires de la commune, quand ils aiment à les discuter, quand ils peuvent en décider d'une manière indépendante, la vie politique se développe, et avec elle l'aptitude à intervenir utilement dans le gouvernement de la chose publique. Puisque, même sous la domination de l'Autriche, les populations lombardes ont conservé l'heureuse habitude de prendre part à la gestion de leurs affaires, au moins dans la limite de la compétence du *convocato*, il est à croire qu'elles sauront mettre en pratique, au profit et à l'honneur de la patrie commune, les institutions libérales que le Piémont leur apporte. Ce qui peut confirmer cet espoir, c'est qu'en Lombardie le nombre des personnes éclairées est assez considérable. Les hautes classes y ont les connaissances communes aujourd'hui à toute l'Europe civilisée. En outre, il y a une bourgeoisie nombreuse, tant dans les villes que dans les campagnes,

qui possède un degré d'instruction bien suffisant pour la pratique de la vie politique. Le peuple lui-même est beaucoup plus avancé que ne pourrait le faire supposer la mauvaise réputation que le triste régime des états romains et napolitains a value à l'Italie sous ce rapport (1).

Le plus sérieux danger qui puisse menacer le nouveau régime, c'est l'hostilité qu'il rencontrera peut-être chez le clergé, dont l'influence est très grande sur les habitans des campagnes, lesquels forment la grande majorité de la population. En effet, quoique la Lombardie ait 13 cités importantes et 115 bourgs plus ou moins considérables, la population qui les habite est cependant inférieure à celle qui occupe les 1,981 communes rurales dans la proportion de 6 à 10, et si l'on tenait compte de tous ceux qui, quoique n'habitant pas les champs, concourent à les mettre en valeur, on constaterait que les classes agricoles forment les deux tiers de la population totale. Or, le clergé s'étant montré partout peu sympathique aux libertés modernes, très mal vues par le Vatican, il est à craindre que son influence sur cette nombreuse population rurale n'amène quelques difficultés, à moins que le sentiment de la nationalité, si puissant au cœur de tous les Italiens, ne soit plus fort que les inspirations de Rome. Ce qui pourrait aussi contre-balancer les menées hostiles du clergé, ce serait l'action naturelle que les propriétaires, tous très favorables à un régime libéral, pourraient exercer sur leurs locataires, sur les métayers, sur tous ceux qui se rattachent à l'intérêt agricole. Malheureusement, parmi les personnes riches de l'aristocratie ou de la bourgeoisie, il en est peu qui goûtent les charmes du séjour à la campagne. Une vie isolée, loin des distractions qu'offrent les sociétés des villes ou des bourgades, paraîtrait à l'homme des classes aisées un long exil. En Espagne, en Sicile, dans le royaume de Naples et même dans le midi de la France, on ne rencontre guère ces manoirs, cachés dans les ombrages d'un vaste parc, qui embel-

(1) Quand on compare la Lombardie au reste de l'Italie et même aux autres pays du midi de l'Europe, on peut dire que l'enseignement élémentaire y est assez répandu. D'après les chiffres publiés par M. Giuseppe Sacchi dans les *Annale di Statistica*, on trouvait en 1850, fréquentant les écoles primaires, 137,455 garçons et 119,000 filles, en tout 256,455 enfans, ce qui fait à peu près un écolier par 10 habitans. Ce chiffre, tout insuffisant qu'il soit, est plus favorable que celui fourni par la France, où en 1850 on ne comptait que 3,335,639 écoliers, soit 1 écolier par 11 habitans. Dans les états libres de l'Union américaine, la proportion est de 1 écolier sur 4,9 habitans. En Lombardie, les petits propriétaires et même les métayers envoient assez volontiers leurs enfans à l'école pendant l'hiver; malheureusement l'été ils les gardent auprès d'eux pour faire face à divers travaux assez minutieux exigés par l'élève des vers à soie, et il en résulte que beaucoup d'enfans, fréquentant l'école irrégulièrement, n'apprennent rien, et qu'ils oublient bientôt le peu qu'ils ont appris.

lissent les campagnes anglaises. Tous les peuples qui ont conservé la langue des Romains ont plus ou moins hérité aussi de leur préférence pour la vie urbaine. Le type du *gentleman farmer* est inconnu en Lombardie. Les grands seigneurs italiens n'ont pas encore organisé de *cattle show*, pour y disputer, à l'exemple du prince Albert, les premiers prix des bœufs, des moutons et des porcs gras.

Tout en regrettant cette tendance à l'*absentéisme*, trop marquée chez les grands propriétaires lombards, on aurait tort de les déclarer indignes du beau pays qu'ils occupent. Les qualités physiques et morales qui rendent les peuples libres et prospères sont communes à tous les Lombards : ils sont en général grands et durs à la fatigue, soldats robustes et bons travailleurs. Leur esprit n'a point la vivacité et la mobilité qui distinguent les races méridionales; il a plutôt quelque chose du sens calme, du jugement froid des hommes du Nord. Les Lombards tiennent des uns et des autres, de même qu'on trouve dans leur pays les climats de deux zones. Leur origine explique chez eux la réunion de ces traits divers; leur sang semble s'être formé en proportions à peu près égales de celui des races brunes et de celui des races blondes qui ont successivement peuplé l'Europe. En effet, ils ont eu à la fois des ancêtres à cheveux bruns : les Ligures, de même origine que les Ibères, qui occupaient primitivement l'Espagne et le midi de la France; les Étrusques, de souche asiatique et probablement sémitique, et les Romains; puis des ancêtres à cheveux blonds : les Gaulois, les Hérules et les Alains d'Odoacre, les Goths de Théodoric, et enfin les Lombards, petite tribu germanique qui eut l'honneur de donner son nom aux populations mêlées des bords du Pô, comme les Francs donnaient le leur aux populations des bords de la Seine et de la Loire. Le sang germain est encore reconnaissable, car on rencontre à chaque pas dans les campagnes lombardes ces chevelures blondes et ces carnations blanches qui rappellent l'homme du Nord; mais le mélange de ces races diverses ne s'est pas opéré partout avec la même régularité. Les circonstances locales et les accidens de la conquête ont fait qu'ici l'une domine, et ailleurs une autre. Ainsi on peut facilement discerner en Lombardie trois groupes différens, qui se distinguent par certaines nuances de dialecte et par certains traits particuliers. L'habitant des plaines qui longent le Pô est plus grand, plus calme dans ses mouvemens, plus grave en toutes ses manières; son langage se rapproche de celui de l'Italie centrale. L'habitant des provinces de Milan et de Côme est plus vif, plus changeant, plus entreprenant, et l'emploi fréquent des diphthongues ferait volontiers admettre chez lui une certaine prédominance de l'élément celtique. L'habitant du Bergamasque et de Brescia est d'un tempérament plus sanguin, d'un naturel plus vio-

lent, et la rudesse qui le caractérise se reflète jusque dans sa physionomie et son langage. Malgré ces nuances, qui parfois se marquent jusque dans la conduite politique des différentes provinces, tous les Lombards ont en commun des traits de caractère dominans : la persistance au travail, une imagination vive, mais réglée par un esprit pratique, et, qualité essentielle chez un peuple destiné à se gouverner lui-même, beaucoup de bon sens.

En présence des données aujourd'hui acquises, et qu'on vient de résumer ici, sur les forces productives dont disposent les populations lombardes, il est superflu d'insister sur l'importance que l'annexion de la Lombardie aura pour le Piémont, et sur les avantages que les deux pays pourront en retirer malgré l'inconvénient politique et militaire que laisse subsister une frontière à peu près ouverte. Un territoire de 21,000 kilomètres carrés, d'une fertilité extraordinaire; les produits les plus variés et les plus précieux; des subsistances suffisantes non-seulement pour nourrir une population de près de trois millions d'hommes, la plus dense de l'Europe, mais encore pour faire l'objet d'une exportation considérable; des industries agricoles florissantes, sources d'immenses richesses; un sol d'une valeur plus élevée que dans tout autre pays du monde; des procédés de culture très perfectionnés : tel est en substance le contingent des forces matérielles que la Lombardie apporte au nouveau royaume de la Haute-Italie. Quant au concours moral, il ne sera pas moindre; l'aisance très générale, la propriété très divisée, l'instruction répandue, le caractère ferme et l'esprit sage des Lombards, leur habitude de gérer eux-mêmes leurs affaires au sein des communes, toutes les circonstances favorables que nous avons indiquées donnent lieu de croire qu'ils sauront marcher dignement à côté des Piémontais dans la voie que ceux-ci ont ouverte à l'Italie. Une belle mission est réservée aux peuples du nouvel état qui se constitue au-delà des Alpes. En développant les ressources que la nature a mises à leur disposition, en usant avec sagesse et fermeté des droits qui sont le fruit de la civilisation, il faut qu'ils servent de modèle aux autres populations de la péninsule, qui, en ayant les mêmes avantages naturels, n'ont pas encore ceux qu'assurent de bonnes institutions. Se gouverner prudemment et travailler avec énergie, unir l'activité industrielle à la pratique des vertus civiques, en un mot montrer une fois de plus que rien ne favorise mieux la production de la richesse que la justice et la liberté, c'est là une noble tâche, et la Lombardie saura la remplir.

ÉMILE DE LAVELEYE.

PORTRAITS POÉTIQUES

ALFRED TENNYSON.

Idylls of the King, by Alfred Tennyson, 1 vol. in-12, London, Edward Moxon, 1859.

La réalité des choses nous échappe, dit le philosophe moderne élevé à l'école de Kant; nous n'atteignons que des phénomènes et des apparences, et encore ne sommes-nous jamais bien sûrs de surprendre la vraie figure de ces apparences qui ne sont peut-être d'ailleurs que le reflet de nos pensées. Les choses extérieures se conforment avec docilité aux exigences nécessaires de notre existence et de notre esprit; nous les voyons sous la forme exigée par notre œil, nous les voyons telles que nous devons les voir pour que notre existence soit possible, et c'est tout. Loin de nous donc ce monde de fantômes qui nous leurrent et nous trompent, et qui ne sont après tout que les figures de nos propres désirs! C'est nous-mêmes qui créons ces êtres auxquels nous donnons notre amour, notre admiration, notre confiance, que nous implorons à genoux, vers lesquels nous tendons des mains suppliantes, et pour lesquels nous sommes prêts à sacrifier notre existence. Restons stoïquement fidèles à notre *moi*, qui est pour nous la mesure de toute chose, et sachons bien qu'en dehors de nous tout est vain!

Ainsi raisonne le moderne stoïcien, dont le suprême effort a été pour ainsi dire de perdre courage et d'abdiquer toute croyance en la certitude. Sa science est vraiment une science amère, qui semble ne laisser à l'âme aucune espérance, et cependant même de ses

conclusions attristées il est possible encore de tirer plus d'une consolation. L'adolescent s'en effraie; il ne voit qu'en tremblant se dérouler devant lui cette mer trompeuse de la vie, dont toutes les vagues sont perfides, dont les rivages sont inconnus; il se désespère en songeant qu'il n'y a pas pour lui de port de salut, et qu'il devra vivre sans connaître la vérité, vers laquelle il aspire de toutes les forces de son être. Plus tard, il pourra trouver une consolation dans ce qui faisait d'abord son désespoir. « Qu'importe, se dira-t-il, que ce monde soit un monde d'apparences et de phénomènes, puisque ces apparences sont charmantes et que ces phénomènes sont admirables? Je suis content de vivre avec des ombres si aimables et de contempler tant d'images gracieuses. Avec quelle aimante pitié ce monde toujours mouvant sait me consoler de cette vérité que je ne puis connaître! Comme ses apparitions apprennent à oublier! Comme ses images savent bercer et endormir! Quoi! je dédaignerais ce monde parce qu'il est peuplé, me dis-tu, des ombres de ma propre pensée! Mais bénie soit plutôt la bienfaisante nature qui, docile et flexible, consent à prendre les formes que désire ma pensée, qui m'apparaît mélancolique lorsque je suis sombre, et rayonnante quand je suis gai! Et quelle infinie variété, quelle inépuisable fécondité! Il n'y a pas deux printemps qui se ressemblent, et jamais le même sourire n'apparaît deux fois sur le même visage. Plus illimité que l'empire des rêves est ce royaume des apparences extérieures. Vivrais-je des milliers d'années, la nature trouverait pour dissiper mes ennuis et amuser ma curiosité des aspects toujours nouveaux, des formes toujours différentes, des combinaisons toujours charmantes. Et comme si ce n'était assez pour satisfaire mes exigences, les hommes se sont unis à la nature et ont créé un autre monde de beauté et de lumière qui s'appelle le monde de l'art et de la poésie, tout aussi inépuisable et fécond que le premier, aussi réel et moins perfide. Ne dis donc pas, ô philosophe morose, que ce monde est trompeur, puisqu'il offre tant de consolations. Ne dis donc pas que ces apparences sont mensongères, puisque le plaisir qu'elles donnent est assez vif pour dominer les plus poignantes angoisses de mes doutes. Non, ne médis pas de ce monde enchanté, plein de visions et de sortiléges qui ne se dissiperont pas autour de toi comme les fantasmagories puériles d'un charlatan, mais qui, se renouvelant sans cesse, t'entoureront jusqu'au tombeau. Va donc, et sans plus de souci laisse ton esprit flotter avec les nuages et ton cœur nager sur la mer de la vie. Si ce monde est une illusion, cette illusion vaut une réalité, puisqu'elle ne se dissipera point tant que tes yeux seront ouverts. »

Je ne voudrais pas que le lecteur puisse penser que j'ai voulu lui

donner le perfide conseil d'abandonner la vérité pour la beauté, et de se consoler des devoirs ingrats de la vie par un poétique épicurisme. Je ne suis point responsable, je le déclare, des paroles que je viens de prononcer; je n'ai fait que traduire en prose vulgaire les chants de sirène qui bourdonnent aux oreilles et les suggestions tentatrices qui font battre le cœur lorsqu'on s'abandonne à la dangereuse lecture des poètes. Oui, tous, plus ou moins, conseillent au lecteur la maxime des poètes antiques : *carpe diem*. Ils ne donnent pas sans doute ce conseil avec la brutalité des anciens, désireux avant tout d'économiser le temps et de remplir les heures, fût-ce aux dépens de l'âme; mais ils ont mille manières ingénieuses et délicates de l'insinuer : ils font flotter devant nos yeux mille formes changeantes, qui semblent n'apparaître un instant que pour nous donner le désir de les revoir encore; ils nous bercent de rêves qui font regretter le réveil, qui font souhaiter de nous anéantir encore dans le doux sommeil. Ils doublent le prestige du plaisir, idéalisent la volupté, la rendent morale comme une vertu, et transforment en volupté la cruelle souffrance. Oh! quelle dangereuse enchanteresse que la poésie, et que ses enchantemens peuvent être terribles sur les âmes d'élite, ouvertes à toutes les délicates impressions! Viviane n'eut pas sur Merlin une puissance comparable à l'action que certains poètes exercent sur les âmes qu'ils ont séduites. Quels doux et dangereux tyrans, pour ceux qui se sont une fois laissé soumettre, qu'un Byron, un Shelley, un Keats! Et ce qu'il y a de pis, c'est que l'âme ensorcelée bénit son esclavage, et que, n'en pouvant vivre, elle aime à en mourir.

Voilà les paroles que je n'ai cessé d'entendre murmurer à mes oreilles comme par des voix invisibles, tant qu'a duré l'enchantement où m'a plongé pendant quelques jours la lecture répétée des poèmes d'Alfred Tennyson, et je les place comme une introduction naturelle en tête des pages où je voudrais résumer les impressions que m'a laissées ce poète charmant, maître dans l'art du bien dire. Comme avec lui on oublie volontiers les platitudes et les turpitudes de la vie réelle! Ce n'est pas lui qui vous fera jamais songer qu'il y a au monde des menteurs et des imbéciles. Il vous transporte dans un pays où toutes choses vivent dans une harmonie paisible et dans une entente fraternelle, où le ver ne pique la rose que pour lui donner un attrait nouveau, où la couleuvre ne déroule ses anneaux que pour faire valoir la transparence de l'eau dans laquelle se baigne son corps souple et mince. Vous lisez, vous lisez... jusqu'à ce que vos yeux éblouis se ferment, que vos oreilles refusent d'entendre, que la lassitude de la beauté vous plonge dans ce sommeil des mangeurs de lotus que le poète a si bien chanté.

Je voudrais esquisser la physionomie poétique d'Alfred Tennyson en m'efforçant de faire comprendre la beauté intime de ses œuvres. En vérité, la tâche est embarrassante. Ces œuvres sont si délicates, si fragiles ou si aériennes, qu'on hésite à les toucher, et que même on retient son souffle pour les contempler. Autant vaudrait essayer de saisir la bulle de savon irisée pour en montrer les couleurs, ou essayer de faire comprendre par de sèches paroles l'incomparable fraîcheur d'une fleur des haies un quart d'heure après qu'elle a été cueillie. Il est toujours difficile d'expliquer le charme d'un poète étranger; mais la difficulté est double avec un talent comme celui de M. Tennyson. Chez lui, les nuances prennent la place des couleurs, et les réalités de la vie, bien vite oubliées, ne sont qu'un prétexte à rêveries. Lui-même a exprimé cette difficulté particulière dans une de ces ravissantes petites pièces qu'on prendrait pour des diamans, tant elles brillent, et qui au toucher se dissolvent comme une goutte d'eau. Dans cette petite pièce, en même temps qu'il exprime la difficulté qu'on éprouve nécessairement à le comprendre, il donne pour ainsi dire aux profanes le conseil de ne pas pénétrer dans son domaine.

« Ne tourmente pas l'âme du poète avec tes ineptes saillies de bel esprit; ne tourmente pas l'âme du poète, car tu ne peux plonger jusqu'au fond. Il faut qu'elle soit toujours claire et brillante, comme une rivière à l'éclat cristallin qui coule sans jamais s'arrêter, brillante comme la lumière, transparente comme le vent.

« Sophiste au sombre front, n'approche pas, car le domaine du poète est terre sainte. N'approchez pas, creux sourire et glaciale raillerie; pour vous éloigner, je jetterai de l'eau bénite sur les fleurs odorantes des lauriers qui entourent ce domaine. Les fleurs se faneraient sous vos cruelles railleries. Votre œil porte la mort, et le froid que souffle votre haleine gèlerait les plantes délicates. De la place où vous êtes, vous ne pouvez entendre le ramage de l'oiseau qui chante dans les bosquets intérieurs. Au milieu du jardin, le joyeux oiseau chante, et ce chant s'éteindrait, si vous entriez. Au milieu du jardin bondit une fontaine étincelante comme la nappe de lumière que forme l'éclair, elle bondit toujours brillante et avec un sourd et mélodieux tonnerre. Jour et nuit, elle coule du sommet de la montagne empourprée qui s'élève là-bas à l'horizon; elle tombe d'une pelouse unie et ombragée, et la montagne la tient du ciel lui-même, et cette fontaine chante un chant d'éternel amour. Cependant, quoique sa voix soit bien sonore et bien claire, vous ne pouvez pas l'entendre, vos oreilles sont si dures! Donc restez où vous êtes; vous êtes souillés de péchés, et la fontaine rentrerait en terre, si vous entriez dans le jardin. »

Voilà des menaces terribles pour nous profanes qui nous proposons de pénétrer dans ce domaine magique. Si les œuvres du poète sont délicates et fragiles, sa physionomie est très difficile à saisir et

à fixer. Cette physionomie n'est pourtant pas très mobile, ni très expressive; mais son charme consiste dans des traits d'une finesse incomparable, que les instrumens grossiers à l'usage de la critique ne peuvent rendre convenablement. La critique, aussi sympathique qu'elle soit, éprouve toujours une certaine difficulté à tenir compte à un auteur des détails et des nuances : elle aime à juger d'une œuvre par l'ensemble, et d'une physionomie par les traits principaux. Dirai-je toute ma pensée? Eh bien! une certaine critique ressemble trop souvent à ces modernes inventions, — le daguerréotype et la photographie, — destinées, dit-on, à remplacer la peinture, mais qui jusqu'à présent n'ont réussi qu'à reproduire les formes sèches de la réalité, et n'ont pu parvenir à saisir la vie qui anime ces formes. Le daguerréotype reproduit volontiers les défauts d'un visage, et les grossit démesurément, même lorsqu'ils sont presque imperceptibles; en revanche il omet toutes les beautés insaisissables, toutes les grâces fugitives. Combien donc la difficulté sera grande pour le critique lorsqu'il lui faudra braquer son appareil photographique devant une physionomie composée, comme celle de M. Tennyson, de contrastes, de détails, de nuances. L'œil a une expression à la fois sérieuse et douce, la lèvre est sèche, et cependant un peu voluptueuse; une teinte de tristesse est répandue sur les joues amaigries, et cependant les coins de la bouche forment à certains momens deux petites fossettes, symboles gracieux d'un enjouement qui se dissimule. Le brouillard qui s'étend sur le front indique un penchant invincible à la rêverie, et le regard lumineux et franc dénote une aptitude remarquable à saisir les formes de la réalité. J'ai beaucoup réfléchi à la meilleure manière de présenter au lecteur un portrait à peu près ressemblant de cette physionomie compliquée que l'omission d'un seul détail fugitif rendrait méconnaissable, et je me suis arrêté à la pensée de tirer plusieurs épreuves successives dans l'espérance que ces divers portraits, se corrigeant et se complétant les uns par les autres, permettraient au lecteur de se former une idée de ce poète unique dans la littérature contemporaine. Prenez donc les paragraphes successifs de cette étude comme des épreuves d'un portrait qu'il faut désespérer d'attraper en une seule fois.

Dernièrement, en parlant de *la Légende des Siècles,* je disais que l'imagination de M. Hugo était une magicienne, et n'appartenait pas à cette famille des fées et des génies qui compte dans ses rangs les imaginations des très grands poètes. L'imagination de M. Tennyson habite, elle, au contraire, les merveilleux royaumes; mais elle ne fait pas partie cependant des familles aériennes qui la composent. M. Tennyson n'est pas un *génie*, c'est un *protégé* des fées. Il habite leurs palais en qualité de page et d'écuyer. Pendant son

long séjour à cette cour charmante, il en a appris le langage, qu'il parle très correctement, très purement, quoique avec un accent un peu bizarre. Il a pris les mœurs et les manières des êtres délicats au milieu desquels il vit; il en a la grâce exquise et le goût dédaigneux. Comme Titania et Oberon, il se nourrit de cuisses d'abeille, couche sur des matelas de toile d'araignée, et, pour écrire ses poèmes, s'éclaire à la lampe du ver luisant. Il échenille les rosiers dans le jardin des fées, arrose les pelouses verdoyantes que foule le peuple aux petits pieds, protége les fleurs contre la piqûre des insectes. Avec quel zèle et quelle adresse il remplit ces soins charmans, et quelle sympathie pour toutes les jolies choses qui lui sont confiées! Dans l'intérieur du palais, il est admis à écouter les conversations des fées et même à y prendre part; elles aiment et admirent ses discours ingénieux et ses réponses subtiles, et maintes fois il est arrivé à plus d'une de dire : « C'est vraiment dommage, il méritait d'être de la famille. » Il n'est pas admis à faire partie des grands concerts qui se donnent à la cour, mais comme il est dans son genre excellent musicien et très habile sur certains instrumens, il est souvent prié, pendant les loisirs de la matinée par exemple, ou aux heures douteuses du crépuscule, d'exécuter quelques sérénades de sa façon, ce dont il se tire à merveille. Il est essentiellement à cette cour à la fois le compositeur en titre et l'exécutant de la musique légère, des romances et des ballades. Il n'a à son service aucun des grands instrumens qui expriment les suprêmes passions de l'âme; mais tous les instrumens qui font vibrer les nerfs et donnent un plaisir maladif lui appartiennent : par exemple l'harmonica aux vibrations plaintives, la guitare aux mélodies saccadées, et surtout une certaine petite trompette de son invention, qu'il a perfectionnée tout récemment, une trompette qui a des sons de hautbois, qui ne vaudrait rien pour sonner une charge ou une fanfare de triomphe, mais qui est admirable pour exprimer certains grands désirs et certaines nobles rêveries. Cet instrument serait, je le crois, fort impuissant à exprimer l'héroïsme *en action;* mais il est inimitable pour exprimer l'héroïsme qui *se rêve,* les sentimens de l'âme qui soupire après la grandeur. Une fois, entre autres, il a exécuté au moyen de cet instrument une mélodie mémorable sur la mort d'Arthur, chant à la fois plein de tristesse et d'espérance, qui est comme un adieu aux héros disparus et un salut aux héros qui ne sont pas encore. Parfois, dans ces compositions musicales, il entretient les fées des sentimens qui agitent le cœur des vulgaires mortels parmi lesquels il a pris naissance, mais il a soin de les dépouiller de leur grossièreté, de les traduire en langage élégant, d'en extraire l'âme pour ainsi dire, et d'en rejeter le corps. Ainsi un jour (c'était après 1848)

il eut la pensée d'amuser ses protectrices avec les bizarres projets qui tourmentaient alors les cerveaux de l'humanité des deux sexes : entre toutes ces utopies, il choisit la plus séduisante, celle qui se prêtait le plus facilement à une conversation galante, la question des droits de la femme; mais jamais il ne put se résoudre à exprimer cette bizarrerie dans le langage des simples mortels, il en fit un rêve, un vrai conte à amuser des fées. Ainsi retenez bien ce premier caractère essentiel : il n'appartient pas à la grande famille, mais il vit dans son intimité et sous sa protection; il est page dans le royaume des fées.

Ce n'est pas un page espiègle, enjoué, bruyant, tourmenté par les esprits animaux; il n'a rien de ce que les Anglais appellent si bien *buoyancy;* c'est un page sérieux, studieux, ingénieux, un peu mélancolique et volontiers sentimental. Il n'a pas d'ardeurs de sang, pas d'appétits charnels; son tempérament est lymphatique et surtout nerveux; il s'abandonne aisément à l'émotion, et pourtant il est froid. Oui, une certaine froideur élégante, qui marque toutes ses compositions, est peut-être le caractère le moins fugitif de son talent. Prenez par exemple ses descriptions de la nature, et cherchez à quelle époque de l'année elles se rapportent de préférence. Le printemps avec ses mollesses et ses sourires n'est point sa saison préférée, encore moins l'été avec ses richesses et ses ardeurs. Tous ses paysages se rapportent essentiellement à cette époque de l'année où la nature, amaigrie, déjà souffrante, se présente à nous avec une physionomie noblement résignée : l'automne et les premières semaines de l'hiver. L'automne est l'époque où la nature apparaît avec une beauté presque immatérielle, une beauté de l'âme et de l'esprit, qui laisse bien loin derrière elle les voluptueuses efflorescences du printemps et les riches formes de l'été. A ce moment de l'année, la nature est, comme on dit aujourd'hui, tout à fait *distinguée;* rien n'égale ses teintes rosées, ses brumes dorées, les couleurs délicates de ses couchers de soleil et la transparence de son atmosphère. L'automne est vraiment la seule saison à laquelle on puisse rapporter les paysages de Tennyson. Ils sont froids et élégans; tous les objets y étincellent comme les glaçons au bout des branches, ou comme les fleurs de givre aux fenêtres sous les premiers soleils d'hiver. Et ce ne sont pas seulement ses descriptions de la nature qui portent ce caractère de froideur brillante :

Bright as light, and clear as wind!

Tous les milieux dans lesquels il a placé les scènes de ses poèmes, que ce soit un paysage, un palais ou un temple, sont illuminés de la même clarté glacée. Il semble qu'on se promène dans une grotte

du Nord, aux voûtes transparentes, tout inondée d'une lumière blanche, comme les stalactites de glace qui lui servent de colonnes et de lustres. Le lecteur qui se promène au milieu de cette nature lumineuse et sans chaleur sent son cœur s'animer d'une émotion sans objet; on dirait des souvenirs endormis, troublés dans leur sommeil profond, qui s'agitent, se retournent, et dont les rêves, montant comme des vapeurs, viennent se fondre au bord des paupières en larmes mélancoliques :

Tears, idle tears, I know not what they mean,
Tears from the depth of some divine despair
Rise in the heart, and gather to the eyes,
In looking on the happy autumn fields,
And thinking of the days that are no more.

Cette froideur exquise pénètre tous les poèmes d'Alfred Tennyson. Ne croyez pas cependant que l'émotion lui manque, et qu'il ignore l'art de la communiquer à ses lecteurs? Non, mais cette émotion même a une certaine froideur. Il a la sensibilité d'un homme impressionnable qui passe dans la vie plutôt en contemplateur curieux qu'en acteur passionné. Les grands secrets de la passion lui sont inconnus, et il semble qu'il lui est interdit de les pénétrer. En vérité, il me semble avoir lui-même très délicatement exprimé la nature et l'histoire de son talent dans un de ses plus jolis poèmes : *la Dame de Shalott*. Une île radieuse s'élève au milieu de la rivière qui conduit à Camelot, la ville royale, séjour du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde, et dans cette île habite une fée soumise à un enchantement qu'elle ne peut rompre. Jour et nuit, il lui faut tisser dans la solitude et le silence une toile magique pleine de gaies couleurs et ornée de scènes variées. Charmante est la tâche, mais triste est le cœur de celle qui l'accomplit. Où donc prend-elle ces couleurs si gaies et les sujets de ces scènes qu'elle fixe sur sa toile? Un miroir magique est suspendu au-dessus de sa tête, et dans ce miroir se réflètent les images du monde mouvant, auquel elle ne doit pas se mêler. Tous ceux qui passent sur le grand chemin qui conduit à Camelot laissent leur image sur ce miroir; c'est un abbé sur sa mule, c'est une troupe de gaies demoiselles, une bande de pages aux longues chevelures, deux amans qui passent lentement, penchés l'un vers l'autre, un baptême, un enterrement. Elle regarde sans relâche, et se sent malade à force de regarder. Oh! comme elle abandonnerait de bon cœur sa navette et son aiguille merveilleuse pour se mêler à la foule des vivans! Si elle pouvait seulement détourner la tête et suivre autrement que dans le miroir magique les scènes qui se déroulent sous ses yeux! Mais non, cette

consolation même lui est refusée. Cependant un jour passe sur son cheval, brillant et joyeux, paré comme pour un tournoi que présiderait la reine Genièvre, le beau chevalier à la renommée immortelle, sir Lancelot du Lac. L'image se réfléchit dans le miroir, et cette fois la dame de Shalott ne peut y tenir, elle se lève et tourne ses regards vers Camelot; mais soudain la toile magique s'évanouit, et le miroir se brise. Tout est fini, et la malédiction est sur moi, dit la dame de Shalott. Alors elle se dirige vers la rivière, détache un bateau sous un saule, inscrit son nom sur la proue, et se laisse aller au courant qui l'emporte vers Camelot, séjour du chevalier, objet de son rêve. Toute la nuit le bateau flotta, et au matin il vint échouer au pied des tours de la ville. Grand fut l'étonnement des bons citadins lorsqu'ils trouvèrent un cadavre en robe blanche, et que l'inscription de la proue leur eut appris que ce cadavre était celui de la dame de Shalott, dont ils avaient si souvent parlé. On s'entretint à la cour de ce merveilleux événement pendant toute une journée, et le bon Lancelot murmura une prière hâtive, sans se douter qu'il était la cause de la mort de la dame de Shalott. C'est vraiment dommage, dit-il tout rêveur :

But Lancelot mused a little space;
He said : he has a lovely face;
God in his mercy lend her grace,
The lady of Shalott.

Telle est, il me semble, la fidèle histoire du talent poétique de M. Tennyson. Comme la dame de Shalott, il possède un miroir magique dans lequel toutes les réalités de la vie reflètent leurs images. Il peint les surfaces colorées, les apparences et les formes sans cesse renouvelées que lui renvoie le miroir, et il les peint toutes également bien; mais il semble qu'il lui soit défendu de détourner la tête, de se mêler au monde des vivans, et de partager ses joies et ses douleurs. Être à la fois si près et si loin de la réalité et de la vie, quel supplice! La réalité est à sa porte, et il doit se contenter de son image; la vie s'agite à deux pas de lui, et il ne peut jouir que de ses reflets. Souvent, en lisant ses œuvres, nous éprouvons comme un sentiment de lassitude, et nous sommes comme rassasiés de beaux spectacles; c'est un sentiment qu'il a dû lui-même éprouver plus d'une fois. Les dieux sont impitoyables pour ceux auxquels ils accordent leurs dons; une sentence prononcée d'en haut pour sa gloire semble interdire à notre poète de partager les sentimens de la bruyante humanité, sous peine de perdre le don de peindre les spectacles qu'elle présente. Peut-être, s'il détournait la tête, le miroir magique se briserait-il, la toile magique s'évanouirait-elle. Hélas! en se plaçant à

un point de vue plus élevé, l'histoire de la dame de Shalott n'est-elle pas celle de tous les poètes et de tous les artistes, sur lesquels pèse un enchantement fatal ? Le monde semble leur avoir été donné en apparence pour réjouir leurs yeux; mais il leur a été donné en réalité pour accomplir une tâche dure et charmante dont ils ne doivent pas se détourner. A d'autres appartiennent toutes les réalités de ce monde, à eux ses ombres et ses reflets. La vie est faite pour qu'ils la contemplent et non pour qu'ils la partagent, pour qu'ils l'admirent et non pour qu'ils l'aiment. Ils doivent vivre au milieu de la réalité, et cependant séparés d'elle, pareils à ces curieux qui contemplent du dehors à travers les vitres le spectacle d'une fête qu'on ne célèbre point pour eux. Plus d'une fois sans doute ils voudront s'écrier comme la fée : « Je suis fatiguée des ombres! » Mais qu'ils surmontent leur fatigue sous peine de châtimens terribles! Prends garde que le miroir magique ne se brise, ô poète qui veux détourner la tête! Reste assis, reste assis, si tu ne veux pas avoir pour dernière ressource de te confier aux vagues qui te porteront vers les royaumes inconnus du malheur et de la mort.

Les sentimens passionnés, sombres, poignans ou orageux de l'âme n'ont donc pas d'écho dans les poèmes de Tennyson. Comme il n'y a pas de règle sans exception, je signalerai une pièce très ardente intitulée *Fatima*, qui dans l'origine a dû, si je ne m'abuse, porter un nom moins oriental, et qui a sans doute été composée après quelque lecture émue des poètes anciens, ainsi qu'un autre poème intitulé *Œnone*, lequel contient des accens très réellement passionnés. Ce sont là de très rares exceptions. Les sentimens qu'il exprime de préférence ont de la vivacité, de la mobilité; ils n'ont pas de substance, pas de corps. Ils brillent comme une flamme pure qui éclaire sans échauffer. Jamais poète n'a été moins enivré par les fumées de la matière et de la chair; il entretient avec toutes les choses et tous les êtres des relations d'intimité cordiale; il a un sourire pour toute joie et une parole de pitié pour toute souffrance, mais jamais son cœur ne se livre, et jamais sa nature ne cède. Le dévouement, le transport, le ravissement, sont des vertus qu'ignore son âme élégante. Le sentiment qu'il a chanté avec le plus de profondeur et de complaisance est le sentiment subtil et froid par excellence, le sentiment de l'amitié. Et encore n'a-t-il pas chanté l'amitié présente, active, vivante: non, il a chanté l'amitié idéalisée par le souvenir, passée à l'état de pur esprit et d'ombre heureuse dans les champs élyséens. Cependant, comme il est habile à exprimer les émotions de ce sentiment sans orage, comme sa fine imagination sait découvrir les liens subtils de l'affinité qui enchaîne les âmes, avec quel noble recueillement il s'entretient de la chère mémoire de ce-

lui qui n'est plus! Oh! la charmante offrande déposée sur une tombe amie que ce long poème intitulé *In Memoriam*, qu'on pourrait aussi bien intituler les *canzoni* de la mort! Le souvenir d'un ami mort a été pour Alfred Tennyson ce que fut l'image de Laure pour Pétrarque : il lui a suffi pour animer toute une longue série de petits poèmes. Le grand charme d'*In Memoriam*, c'est son accent de parfaite sincérité. Pas de grands effets poétiques, aucune recherche d'imagination, pas la moindre préoccupation du public; l'auteur a exprimé sa plainte jour par jour, jusqu'à l'entier épuisement de la première douleur, sans se préoccuper de savoir s'il serait monotone. Il a laissé couler ses larmes jusqu'à ce que la source fût tarie et que la mémoire du mort eût reçu dans son âme une sépulture digne de lui. Ce n'est pas au public que s'adresse ce poème, c'est véritablement au mort lui-même. C'est une vraie conversation avec une âme invisible, pleine d'assurances de sympathie, de promesses loyales, de reproches, de questions curieuses, interrompues çà et là par un temps de silence, comme pour entendre une réponse qui ne vient pas. Le mort à la mémoire duquel est dédié ce poème s'appelait, lorsqu'il était sur la terre, Arthur Henry Hallam, et semble avoir été digne de cette offrande. Tous ceux qui l'ont connu ont rendu de lui un témoignage plein d'admiration et de regret. Il fut appelé par les dieux à l'âge de vingt-deux ans. Heureux jeune homme! sa mémoire est restée pure et charmante; il est mort avant d'avoir connu les insultes des lâches, les poisons du mensonge et de la calomnie, les iniquités de l'envie, et les crimes de ce vice plus infâme que tous les autres ensemble, la déloyauté, le péché impardonnable que rien ne peut effacer, et qui marque les âmes qui s'en sont rendues coupables des signes auxquels on reconnaît la populace. *In Memoriam !*

Lorsque la passion réelle, avec ses ardeurs et ses colères, se montre dans M. Tennyson, ce n'est jamais que par surprise et à l'improviste. Elle brille soudain comme un éclair, et un éclair qui n'est jamais suivi d'orage. Une fois cependant il a voulu essayer de consacrer tout un long poème à l'expression des passions amoureuses, et cette tentative, qui porte le nom de *Maud*, a été de l'avis général un échec. *Maud* est une bizarrerie qui nous laisse assez froids, qui intéresse notre curiosité beaucoup plus qu'elle n'excite notre émotion. Cela est très fin, surtout très ingénieux; mais l'auteur a fait un poème psychologique plutôt qu'un poème dramatique. Nous sommes curieux de suivre les progrès de la passion dans une âme de fou, nous ne pouvons sympathiser avec elle. Son héros est un monomane d'une espèce rare, créature d'élite dans le monde de l'hallucination, mais qui, malgré toutes ses délicatesses, est séparé

du monde des vivans. Nous suivons ses discours et ses actes avec l'intérêt que nous prendrions à suivre une conversation roulant sur les paroles et les actes d'un personnage illustre frappé de démence, sur les aberrations d'une intelligence destinée par la nature à de grandes choses, et qui n'a pu accomplir son œuvre. Cela une fois dit, j'avoue que je ne puis me ranger à l'avis des sévères critiques qui se sont réunis pour déclarer à la presque unanimité que ce poème était inférieur aux autres œuvres de Tennyson. Non, ce n'est pas, à mon avis, une œuvre inférieure; c'est une œuvre d'un autre ordre que les précédens poèmes de l'auteur, et c'est là peut-être la cause qui a rendu la critique si sévère. Elle n'a été si sévère que parce qu'elle a été déroutée. Il y a sans doute trop de tirades de circonstance, je n'en disconviens pas, et le souvenir de la guerre de Crimée a beaucoup trop préoccupé peut-être le poète lauréat; mais avec quel feu, quelle vivacité et surtout quelle vérité sont décrits les mouvemens de cette âme de fou! Comme on sent que l'équilibre des facultés est rompu à jamais et ne pourra être rétabli! Tout entière à sa passion du moment, elle l'épuise, s'y absorbe. Lorsqu'il exprime son amour, la nature n'a pas assez de beautés pour entourer la bien-aimée; il ne trouve pas dans la création assez de myrtes et de roses. Il prendrait l'arc-en-ciel pour en faire une écharpe, et tirerait, selon le mot de Goethe, le soleil et les étoiles en guise de feu d'artifice. Et comme ces images enchanteresses s'évanouissent dès que l'incendie de la violence s'allume dans le sang! Toute la frénésie qu'il portait dans l'amour, il la porte dans la colère, et il n'est plus entouré que d'images diaboliques. Quels cris, quels blasphèmes, et comme le monde lui apparaît sous un sombre aspect!

And the vitriol madness flushes up in the ruffian's head
Till the filthy by lane rings to the yell of the trampled wife,
While chalm and alum and plaster are sold to the poor for bread,
And the spirit of murder works in the very means of life.
When a Mammonite mother kills her babe for a burial fee
And Timour Mammon grins on a pile of children's bones.....

Maud est d'ailleurs, qu'on partage ou non notre avis, une exception dans l'œuvre de M. Tennyson, car le poète n'aime pas les émotions violentes, et il ne se départ jamais d'une certaine sérénité. C'est un esprit plein de dandysme; il n'a que des visions élégantes, et ses rêveries, aussi simplement qu'elles soient vêtues, trahissent toujours, soit par l'harmonie de leurs draperies, soit par quelque ornement particulier, qu'elles sont les filles d'un esprit qui aime et connaît tous les luxes de l'intelligence. Ces visions et ces rêveries portent généralement des noms de femmes : Claribel, Lilian, Isabelle, Éléonore, Madeleine, Mariana, Adeline; mais ce ne sont pas

des femmes, et avec la meilleure volonté du monde vous ne pourriez parvenir à vous représenter leur caractère, ni même leurs visages. Ce sont des êtres immatériels qui sont tout sourire, ou toute mélancolie, ou tout caprice. Claribel est une ombre, Lilian un éclat de rire, Mariana un regard mélancolique, Isabelle une attitude. On ne distingue rien que deux yeux qui percent une chevelure en désordre et vous regardent avec une tristesse qui vous gagne le cœur, ou un sourire inexorable qui vous tourmente et vous agace, si bien que vous sentez l'envie de dire à ce regard si triste : « Souris, je t'en conjure! » et à ce sourire : « Pleure, je t'en prie! » Tennyson ne peint dans les femmes que les détails insaisissables et aussitôt disparus qu'aperçus, le reflet de la lumière dans l'œil, la morbidesse que l'ombre jette sur le ton des joues, la beauté que la tristesse donne au regard, la coquetterie d'une tête légèrement inclinée, la grandeur de certaines attitudes. Il a essayé de surprendre et de fixer ce qu'il y a au monde de plus fugitif, la grâce en mouvement. Il ne sait point peindre la chair ni exprimer la beauté plastique; mais de tous les poètes modernes, il est celui qui a le mieux connu les féeries du visage humain, les sylphes qui regardent par la fenêtre de l'œil, les lutins qui se logent dans les flots d'une chevelure, les esprits qui nagent dans l'incarnat des joues. Cette aptitude à peindre la grâce mobile est une des originalités de M. Tennyson, et pour moi la première de toutes. Cependant il faut peut-être rapporter en partie ce mérite aux modèles qui ont posé sous ses yeux. Tennyson n'a peint que la beauté anglaise, la moins classique et la plus romantique de toutes, celle où jouent le plus grand rôle ces détails fugitifs que j'appelle les féeries du visage.

Il y a souvent de la grandeur morale dans ses conceptions, une grandeur morale un peu étrange; il y a des accens héroïques, les accens d'un héroïsme adolescent plutôt que mâle. Signalons trois petits chefs-d'œuvre, *la Mort d'Arthur*, *Godiva*, *Ulysse*, tous trois portant le même caractère d'héroïsme juvénile et candide. *La Mort d'Arthur* n'offre aucun des tragiques tableaux de la défaite et du trépas; le héros meurt sans amertume et emporte au tombeau cette noble confiance dans la nature humaine qui l'a guidé pendant sa vie, et que le triomphe de ses ennemis n'a pu détruire. Sa mort n'est pas un déclin, c'est une aube qui se lève rayonnante sur les générations qui entrent dans la vie. Il faut que les prophéties s'accomplissent; la chevalerie de la Table-Ronde doit disparaître, mais la chevalerie durera toujours. Il y eut des hommes braves avant Arthur, il y en aura encore après lui, et le bras mystérieux qui sortit naguère du lac pour lui donner sa vaillante épée se dressera encore bien des fois jusqu'à la fin du monde pour passer cette épée à d'au-

tres héros. *Godiva* est l'histoire de cette bonne comtesse de Coventry qui consentit, pour alléger le peuple d'une taxe pesante, à chevaucher nue dans les rues de la ville, sacrifiant ainsi noblement ce que la femme a de plus cher, la pudeur; elle accomplit ce sacrifice avec une bonne grâce parfaite, sans lutte ni résistance, sans penser un instant que le ridicule puisse l'atteindre, et que son dévouement puisse être récompensé par les quolibets des ingrats. *Ulysse* est peut-être le poème le plus parfait qui soit sorti de la plume de M. Tennyson. C'est une aspiration vers l'héroïsme dans une âme enchaînée par la vieillesse. De même que la mort et la défaite n'ont pu ébranler dans Arthur sa confiance en la nature humaine, l'âge n'a pu modérer l'ardeur aventureuse d'Ulysse. On dirait que l'expérience ne lui a rien appris, et qu'après tant d'aventures périlleuses, il n'a nul besoin d'un repos si chèrement acheté. Vieillard, il a la hardiesse et l'élan d'une âme jeune ignorante du péril; il ne se contente pas, à la façon des vieillards, de regretter les jours qui ne sont plus, il aspire à les continuer. Il appelle autour de lui ses vieux matelots, éclopés et invalides échappés aux courroux des flots et aux écueils des côtes. « Mes matelots, âmes qui avez lutté, souffert, pensé avec moi, qui prîtes toujours avec une humeur enjouée et de bonne grâce le temps comme il venait, orage ou rayon de soleil, et qui à la fortune opposâtes toujours de libres cœurs et de libres esprits, — vous et moi nous sommes vieux. Cependant la vieillesse possède encore son honneur, et peut encore trouver une tâche à remplir. La mort termine tout ; mais avant la fin quelque chose peut être encore fait, quelque œuvre de noble marque qui ne soit pas indigne d'hommes qui ont lutté avec les dieux. Les lumières commencent à briller du haut des rochers, la longue journée s'efface, la lune monte lentement, le gouffre aux voix innombrables rugit. Venez, mes amis, il n'est pas trop tard pour trouver un nouveau monde, car j'ai le dessein de naviguer au-delà des mers où le soleil se couche, de parcourir les mers où se baignent les étoiles de l'occident, avant de mourir. Peut-être les abîmes nous engloutiront-ils, peut-être aborderons-nous aux îles heureuses et y verrons-nous le grand Achille, que nous connûmes autrefois? Quoique beaucoup nous ait été enlevé, il nous reste encore beaucoup. Nous n'avons plus ces forces qui dans le vieux temps remuèrent le ciel et la terre; mais nous sommes ce que nous sommes, une bande de cœurs héroïques animés des mêmes ardeurs, affaiblis sans doute par le temps et la destinée, mais forts par la volonté de lutter, de chercher, de trouver et de ne pas céder. » Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'Ulysse n'est ici qu'un symbole; ce n'est point Ulysse qui parle, c'est un héros moderne, un héros des jours ré-

cens, qui remplace par l'énergie de l'âme cette plénitude de vigueur et cet harmonieux équilibre de forces qui caractérisent le héros antique. C'est l'homme du XIXe siècle condamné à naviguer toujours à travers vents et marées, à voyager *by bright or foul weather*, et à lutter, sans perdre courage, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, et qu'il tombe brisé sur le champ de bataille de la vie.

Tennyson a composé un autre poème dont le sujet, également tiré d'Homère, a une signification terriblement moderne aussi. *Les Lotophages* sont en quelque sorte le revers de la médaille dont *Ulysse* est l'effigie. Les naufragés, ballottés par la tempête et fouettés par les pluies de l'orage, ont enfin abordé dans l'île où le lotus croît au bord des eaux. Qu'ils sont las et fatigués! et comme ils aspirent au repos! Ils mangent l'herbe magique, et elle leur donne plus que le sommeil. Le Léthé semble couler sur leur âme, les pulsations de leur cœur s'arrêtent, le souvenir ne leur apporte plus ni joies ni douleurs. Patrie, enfans, amis, foyers autrefois chéris, figures familières, tout leur est devenu indifférent. Ils célèbrent dans des chants d'une éloquence admirable le morne bonheur des cœurs éteints, la douceur qu'on trouve à ne pas aimer, le charme du repos stérile, la beauté de la nuit sans étoiles et l'horreur du jour lumineux. « Haïssable est le ciel au bleu profond, pavillon de la mer au bleu sombre. La mort est la fin de la vie. Ah! pourquoi la vie ne serait-elle qu'un long travail? Laissons tout souci : le temps marche rapidement, et avant peu nos lèvres seront muettes. Laissons tout souci; qu'est-ce qui reste et qui dure? Toutes les choses nous sont enlevées et deviennent des lambeaux, des haillons de l'effrayant passé. Laissons tout souci. Quel plaisir pouvons-nous trouver à lutter contre le mal? Quelle satisfaction à fendre toujours la vague qui monte toujours? Toutes les choses ont leur repos, et marchent en silence vers la mort; elles mûrissent, tombent et meurent. Donnez-nous le long repos ou la mort, la noire mort ou le loisir plein de rêves... Assurément, assurément, le sommeil est plus doux que le travail, le rivage plus doux que les labeurs en plein océan. Matelots, frères, reposons-nous, nous ne naviguerons jamais plus. » Malgré la perfection classique du langage et la musique du rhythme, il est facile de distinguer dans ce poème les lamentations discordantes des âmes modernes affaiblies par l'exès du travail, brisées de soucis, et cherchant dans les puissans narcotiques et les herbes magiques la rêverie, l'insouciance et la paix.

Les Lotophages et *Ulysse* sont les deux pièces où M. Tennyson a le plus fortement exprimé les tourmens et les douleurs de son époque. La mention de ces deux poèmes nous conduit naturellement à

nous demander quel est le degré de sympathie de M. Tennyson pour son époque. Cette sympathie existe, mais elle est, je le crois, plus fine que forte, plus délicate que profonde. L'âme du poète est enchaînée à celle de ses semblables par mille liens, mais ce sont des liens subtils comme ceux dont les Lilliputiens garrottèrent Gulliver. Il a des entraînemens de curieux, de lettré, d'artiste; il aime et déteste sans doute beaucoup de choses, mais surtout, je le crains, celles qu'il est assez indifférent d'aimer ou de détester. Il aime les parcs modernes et les bizarreries architecturales des modernes résidences seigneuriales de l'Angleterre, où les débris du gothique se mêlent au style grec dans un contraste si inattendu; il aime les paysages anglais et les bruits de la vie et du travail humain, pourvu toutefois qu'ils ne soient point retentissans et qu'ils ne troublent pas ses rêveries. Il passe à travers toutes les réalités de la vie moderne, qu'il écrème pour ainsi dire avec un art exquis, mais dont il néglige les côtés douloureux et profonds. Cette sympathie, tout ingénieuse, un peu rusée, se montre avec toute sa grâce dans le poème qu'il a intitulé *la Princesse*. Dans ce poème, il s'est proposé de dramatiser la question, si souvent soulevée, des droits de la femme et de l'égalité des sexes. Avec cette question, il a composé une causerie rhythmée qui est une des lectures poétiques les plus délicieuses qu'on puisse faire. Cette lourde, pédantesque et grave question est devenue légère comme une ombre. Si la féerie ravissante de Shakspeare s'intitule à juste titre *songe d'une nuit d'été*, *la Princesse* pourrait s'intituler le rêve d'une après-midi d'été. C'est charmant, fin et délicat au possible, amusant comme une mascarade élégante; mais de passion, de sympathie ou d'antipathie décidée, d'enthousiasme ou de violence sarcastique, point. C'est plaisir que de voir avec quel tact et quel bon goût parfait il a fait triompher la nature sur l'utopie, comme il lui a suffi d'une rougeur, d'un appel à voix basse, d'une excuse flatteuse, pour démolir tout le système sophistique qu'il avait mis en action. L'utopie s'évanouit comme un nuage stérile devant une réalité qui n'a rien de farouche et de brutal, mais qui est au contraire plus séduisante que le plus aimable des rêves. *La Princesse* est un poème délicieux, qui donnera à ceux qui le liront la véritable mesure de la sympathie de M. Tennyson, et qui leur marquera l'extrême limite qu'elle ne consent jamais à dépasser. Cette sympathie n'a pas de chaleur, elle est aussi loin que possible de la charité chrétienne; elle est essentiellement littéraire, intellectuelle. M. Tennyson sympathise plutôt avec les pensées des hommes qu'avec leurs passions, et quand il est ardent et impétueux, ce qui lui arrive rarement, on peut être sûr que c'est pour célébrer plutôt un triomphe intellectuel qu'un triomphe moral : témoin l'admirable

chant de *Locksley Hall*, qui en termes si véhémens célèbre et prophétise les conquêtes de la science moderne.

Son œil se tourne de préférence vers la beauté. L'amour de toutes les belles formes, quelles qu'elles soient, voilà le sentiment qui donne à ses poèmes l'unité qu'ils n'auraient pas sans lui, car M. Tennyson a inauguré dans la poésie anglaise le règne de la fantaisie. Ses inspirations ne coulent pas d'une source intérieure, d'une de ces sources inépuisables qui ne tarissent qu'avec la vie, comme chez Byron, Shelley ou Wordsworth. Non, elles sont des enfans du caprice et de l'imagination vagabonde. Il n'a pas, si je puis m'exprimer ainsi, de vue d'ensemble sur la nature; il s'arrête de préférence aux détails, qu'il sait *utiliser* avec une adresse pratique et un savoir-faire quasi mondain qui font honneur à son esprit industrieux. J'emploie très à dessein cette épithète de mondain, qui pourra sembler sévère à quelques personnes. M. Tennyson n'a pour la nature aucun de ces respects religieux et désintéressés qu'elle inspire aux très grands poètes; mais il sait employer tous les détails qu'elle lui présente. Il n'en néglige et n'en laisse perdre aucun. Il glane en homme ingénieusement économe la matière de ses métaphores et de ses images. Il interrompt volontiers une rêverie au bord d'un ruisseau pour remarquer le saut brusque d'une truite hors de l'eau, et détourne ses yeux de la contemplation d'un paysage pour suivre un rat qui trotte le long d'un mur. Un autre poète aurait maudit peut-être ces puérils incidens, qui venaient si mal à propos troubler le cours de ses rêveries. Il n'en est pas ainsi avec M. Tennyson : il sait que sa mémoire, qui est très fidèle, lui représentera ces images lorsqu'il en aura besoin. Tranchons le mot brutalement, même au risque de déplaire aux admirateurs de M. Tennyson, qui, séduits comme nous le sommes nous-même par la beauté et la musique de ses poèmes, lui prêtent sans marchander les qualités dont il ne se soucie guère et les profondeurs qu'il n'a pas : l'âme poétique de M. Tennyson, c'est le dilettantisme, et sa muse, c'est la fantaisie. Beaucoup de lecteurs s'y trompent, parce que ce dilettantisme est singulièrement dédaigneux, élégant, parce que cette fantaisie n'est point frivole et ne court pas à tout objet. Si le ton était moins noble et la mélodie moins pure, le fait que nous signalons apparaîtrait clairement à tous les yeux; mais le poète se sauve des erreurs du dilettantisme et des excès de la fantaisie par une perpétuelle élévation de langage et une élégance de formes qui touchent de très près à la noblesse. Quel que soit l'objet qu'il distingue, il l'embellit, le purifie, et le rend digne d'amour.

Ce qu'on ne peut assez louer dans le poète, c'est le travail constant qu'il accomplit sur lui-même, les soins qu'il prend de sa re-

nommée et de son talent, les efforts qu'il tente pour agrandir son domaine et augmenter sa gloire, l'art qu'il déploie pour ne point se répéter. Il ne se repose pas sur ses lauriers académiques, et il semble penser que la destinée du poète est d'épuiser la moisson de beauté que Dieu a mise en lui, pour en faire largesse à la foule; comme son Ulysse, il croit que la vie est faite

To strive, to seek, to find and not yield.

Il a donc fait une tentative toute nouvelle, et a essayé son talent dans un nouveau genre poétique, le récit lyrique. Comme Victor Hugo, M. Tennyson nous donne aujourd'hui ses *petites épopées*.

Il a choisi les légendes de la Table-Ronde pour sujets de ses derniers poèmes. Si jamais sujets furent en rapport parfait avec l'imagination du poète, à coup sûr ce sont ces légendes délicieuses où l'héroïsme revêt des formes si délicates, et où la passion s'exprime avec de si respectueuses réticences. Ces légendes lui étaient d'ailleurs depuis longtemps familières, et plus d'une fois il avait pris, sinon comme thème, au moins comme prétexte de ses fantaisies, le roi Arthur, sir Lancelot du Lac et sir Galahad. Aujourd'hui il prend ces légendes non plus comme prétexte, mais comme sujet même et substance de ses chants. Toutefois, même dans ces poèmes, plus amples que ses anciennes compositions, il est resté fidèle à son génie, et il a révélé plutôt un genre nouveau qu'un poète nouveau.

Quelle âme poétique et rêveuse n'a pas été frappée des contrastes si délicatement nuancés qui distinguent les légendes de la Table-Ronde? Elles s'élèvent jusqu'aux sommets les plus éthérés de la sainteté et de la perfection religieuse, et descendent jusqu'à ces régions douteuses où la tendresse des sentimens confine à l'immoralité; le dévouement aux lois de Dieu s'y mêle fort singulièrement à l'amour de la créature. Qui n'a pas cherché à trouver l'unité qui réunit ces contrastes? Ces légendes ne sont point une représentation de la vie humaine extérieure, elles sont une représentation de la vie intérieure de l'âme et de ses aventures spirituelles. La conquête du Saint-Graal, symbole de sainteté et signe de l'union conclue entre l'homme et Dieu, est l'objet des poursuites de tous les chevaliers; ils partent tous pour aller contempler le vase sacré, legs fait à la terre par le plus pieux des hommes, et cependant la plupart restent en chemin. Ils sont arrêtés sur leur route par quantité d'aventures qu'ils ne cherchaient point, et ils sont forcés d'interrompre leur pèlerinage; peuvent-ils se laisser accuser de félonie, de trahison, et se rendre coupables d'une prudence qui plus tard leur serait reprochée peut-être comme une trahison? C'est une victime qu'il faut

délivrer, un affreux géant qu'il faut combattre, une dame dont la reconnaissance sera plus mortelle que le glaive de dix ennemis. Combien en est-il qui arriveront, et parmi ceux qui atteindront leur but, combien dont la renommée n'était pas plus pure au départ qu'à l'arrivée? Le brave Parceval lui-même, le plus candide des chevaliers, n'échappera pas à ces piéges de la destinée. Lorsqu'ils seront revenus à la cour d'Arthur, de nouveaux dangers les attendent, car cette cour chevaleresque, présidée par un roi sans tache, modèle de toutes les vertus, semble le lieu de rendez-vous de toutes les tentations subtiles. Le palais est aspergé d'eau bénite, mais le diable rôde tout autour. Soyez brave comme Lancelot, vous serez désarmé par les regards de la reine Genièvre; loyal comme Tristan, et la reine Yseult vous apprendra la trahison. Toutes ces âmes si pures, si candides, si courageuses, mises en contact les unes avec les autres, perdent une à une leurs vertus; elles descendent au mal sans s'en apercevoir, tant elles roulent avec lenteur sur une douce pente. Quelles fines et délicates moralités se dégagent de ces vieilles légendes! Connaissez-vous une plus aimable satire des dangers de la sociabilité et un plus aimable aveu de l'impuissance de l'âme à atteindre la perfection sur la terre? Rêvez, rêvez la conquête du Saint-Graal, et un jour que l'air sera trop amolli, vous jetterez avec complaisance vos regards sur la terre; jurez d'être des modèles de fidélité et de constance, et un jour vous sentirez le mur de glace s'élever dans votre âme; jurez d'être des modèles de dévouement, et un jour vous sentirez le ver de l'égoïsme piquer votre cœur. Ah! vous vous glorifiez dans votre sagesse! Prenez garde que la fée Viviane n'ait prise sur vous par quelque endroit. Voilà les aventures qui vous arriveront, à vous qui vous appelez Arthur et Merlin, Lancelot et Parceval, Tristan et Galahad!

Il m'est souvent arrivé de plaindre le sort du roi Arthur. Quelle destinée lamentable que celle de ce roi sans reproches! Toutes les déceptions lui étaient réservées. Ame éprise d'honneur et de noblesse, il voulut fonder dans la chevalerie de la Table-Ronde une institution qui se rapprochât aussi près que possible de l'idéal, et un instant il put croire qu'il avait réussi; mais la fragile nature humaine le trahit. Ses chevaliers tombèrent dans le péché. Élégante fut leur faute et sincères furent les torrens de larmes que leur arracha le repentir; mais la confiance du roi en son idéal en reçut une atteinte mortelle. Quelle tristesse ne dut-il pas ressentir par exemple le jour où éclata le scandale de Tristan et d'Yseult? Pour se consoler de ses déceptions, il n'avait pas même la ressource du bonheur conjugal; la reine Genièvre n'avait-elle pas la première donné l'exemple du péché? Toutes ses grandes qualités, sa noblesse, son

courage, son amour chevaleresque, avaient été impuissantes à lui conquérir même le cœur de sa femme. Enfin, dernière misère, la trahison se glisse dans son palais, et c'est un membre de sa famille, Mordred, qui livre le royaume aux païens! M. Tennyson a plaint comme nous la destinée mélancolique du roi Arthur, et ce sentiment de pitié remplit la dernière des quatre idylles, intitulée *Genièvre*.

Sir Mordred, le neveu d'Arthur, « la bête subtile et rampante, couchée bassement les yeux fixés sur le trône, prête à bondir, n'attendant qu'une occasion heureuse, » poussé par un de ces vils mouvemens familiers à sa nature, se permit un jour d'espionner la reine Genièvre, et fut surpris dans cette occupation par Lancelot, qui, avant d'avoir eu le temps de le reconnaître, lui infligea le châtiment dû à sa couardise. Le chevalier s'excusa galamment dès qu'il reconnut le neveu du roi; mais il était trop tard. La haine était entrée dans le cœur de Mordred, et la crainte dans le cœur de la reine. Le traître continua d'épier les amans jusqu'à ce qu'il eût la preuve manifeste de leur péché, et alors éclata le dénoûment sinistre. Lancelot fut forcé de fuir, poursuivi par Arthur. La reine repentante se retira au couvent d'Almesbury. Le poète nous la représente pleurant dans la solitude, n'ayant à ses côtés qu'une jeune novice dont le babillage enfantin fourmille de cruautés innocentes. L'enfant veut consoler la dame affligée dont elle ne sait pas le nom, et chacune de ses paroles est une blessure nouvelle : « Oh! je vous en prie, noble dame, ne pleurez pas davantage; laissez-vous consoler par mes paroles, les paroles d'une si petite créature qui ne sait rien, rien qu'obéir... Pesez vos chagrins contre ceux de notre seigneur et maître le roi; ils vous paraîtront plus légers par la comparaison... Ah! douce dame, les chagrins du roi doivent être trois fois au moins aussi grands qu'aucun des nôtres. Pour moi, je remercie le ciel de ce que je ne suis pas née parmi les grands, car, lorsque par hasard il m'arrive un chagrin, je pleure mes larmes en silence, et tout est dit; personne ne le sait, et mes larmes m'ont fait du bien. Mais quand bien même les chagrins des petits seraient aussi considérables que ceux des grands, les grands ont encore ce chagrin ajouté à tous les autres, que, si vif que soit leur désir du silence, ils ne peuvent pleurer derrière un voile. » Chacune de ces paroles rouvre une blessure et devient un châtiment de la faute commise, tant qu'à la fin la reine éclate et que l'enfant s'enfuit effrayée. A peine la novice a-t-elle disparu, qu'un nouveau châtiment se présente sous la forme même du roi Arthur; cette fois ce ne sont plus des reproches indirects, mais des accusations solennelles qui tombent sur la conscience de la coupable Genièvre, étendue pâle et sans souffle aux pieds du roi.

« Est-ce bien toi qui es prosternée si bas, toi l'enfant d'un homme que j'honorais, heureux puisqu'il est mort avant ta honte? Il est bien qu'aucun enfant ne soit né de toi. Les enfans nés de toi sont le glaive et le feu, la rouge dévastation et la violation des lois, la trahison des parens et les hordes impies des païens pullulant sur les rivages de la Mer du Nord! Ces païens, pendant que Lancelot, mon bras droit, le plus puissant de mes chevaliers, m'est resté fidèle, je les ai anéantis sur cette terre du Christ dans douze grandes batailles sanglantes. Et sais-tu maintenant d'où je viens? De combattre contre lui. Et lui, qui n'a pas craint de me blesser de la manière la plus déloyale, a trouvé encore en son âme assez de courtoisie pour ne pas lever la main sur le roi qui l'avait fait chevalier. Mais bien des chevaliers ont été tués; beaucoup d'autres, tous ses parens et ses alliés, se sont réunis à ses côtés et ont tenu pour lui contre moi; beaucoup d'autres encore, oublieux de l'honneur et du serment juré, se sont réunis autour de Mordred lorsque celui-ci leva l'étendard de la révolte, et il n'en reste plus qu'un petit nombre autour de moi. De ce petit nombre d'hommes fidèles qui m'aiment encore et pour lesquels je vis, j'en laisserai une partie pour te protéger dans les heures sinistres qui approchent, et empêcher qu'on ne touche à un seul cheveu de ta tête humiliée. Je sais, si les anciennes prophéties ne sont pas trompeuses, que je marche à la rencontre de ma destinée. Tu n'as pas fait ma vie si douce, que moi, le roi, j'aie grand souci de vivre, car tu as détruit l'œuvre qui fut l'objet de mon existence! Pleure avec moi dans cette dernière entrevue, pleure, ne fût-ce que pour le bien de ton âme, le péché que tu as commis! Lorsque les Romains nous quittèrent, que leur loi relâcha sa prise sur nous et que les grands chemins furent remplis de rapines, ici et là sans doute plus d'un acte de courage redressa plus d'un tort et plus d'une injustice; mais je fus le premier de tous les rois à réunir en faisceau, autour de moi leur chef, les chevaliers errans de ce royaume et des royaumes voisins, dans ce bel ordre de la Table-Ronde, compagnie glorieuse, fleur de l'humanité, pour servir de modèle au monde et inaugurer noblement une nouvelle époque. Je leur fis poser leurs mains sur les miennes et jurer de respecter le roi comme s'il était leur conscience, et leur conscience comme leur roi, de détruire les païens et d'exalter le Christ, de rechercher partout les torts à redresser, de ne pas proférer de calomnie et de ne pas prêter l'oreille à la calomnie, de laisser doucement couler leur existence dans la plus pure chasteté, d'aimer seulement une vierge, de s'attacher à elle, et de l'adorer pendant des années pleines de nobles actions jusqu'à ce qu'ils l'eussent conquise; car en vérité je ne connais pas sous le ciel de maître plus subtil que la passion virginale, non-seulement pour abattre ce qu'il y a de vil en l'homme, mais pour lui enseigner les grandes pensées, les aimables paroles de courtoisie, le désir de la renommée, l'amour de la vérité et tout ce qui fait un homme. Tout cela prospéra jusqu'au moment où je t'épousai, me disant en pensée : « Elle sera ma compagne, celle qui comprendra mes desseins et se réjouira de mes joies. » Puis vint ton honteux péché avec Lancelot, et puis le péché de Tristram et d'Yseult; puis d'autres, suivant la trace de ces deux-là, mes plus puissans chevaliers, et tirant un honteux exemple de belles renommées, péchèrent aussi, jusqu'à ce qu'enfin j'aie obtenu le

contraire abhorré de tout ce que mon cœur avait désiré obtenir. Et tout cela par toi! si bien que maintenant je n'ai guère souci de perdre cette existence que je protége contre le mal et le crime comme étant le grand don de Dieu! Pense combien il serait dur pour Arthur, s'il devait vivre, de siéger encore dans sa salle solitaire, de ne pas voir autour de lui le nombre habituel de ses chevaliers, de ne plus entendre, comme autrefois dans les jours heureux, avant ton péché, parler de nobles actions, car quel est celui parmi ceux qui restent d'entre nous qui pourrait parler de cœurs purs sans qu'il lui semblât apercevoir ton image? »

Ainsi finit la chevalerie de la Table-Ronde. Il ne reste plus au roi Arthur qu'à mourir, et la dernière ressource de Genièvre, c'est la pénitence et la prière. L'idéal d'Arthur s'est flétri comme une fleur délicate exposée aux vents glacés. C'est dans cet étiolement mélancolique de l'idéal rêvé que consiste tout l'intérêt moral et dramatique de *Genièvre*, et en un sens aussi c'est en cela que consiste le principal intérêt des quatre poèmes qu'il a plu à M. Tennyson de baptiser du nom d'*Idylles du Roi*. Il est triste de contempler le dépérissement inévitable des plus nobles projets et de voir toutes ces belles aspirations, qui semblaient pareilles aux plus légères vapeurs, tomber à terre comme un brouillard trop lourd pour s'élever. Arthur, le type de la loyauté, est trahi; Merlin, le type de la sagesse, sera ensorcelé par une fée artificieuse. Elaine, la fille blanche comme un lis, ouvrira ses bras pour embrasser son idéal, représenté sous la forme très visible de Lancelot, et, comme Ixion, elle étreindra un nuage. Si l'idéal n'avait encore à lutter que contre les rébellions de la brutale réalité, la partie serait égale, et le monde pourrait contempler ce que les Anglais appellent *a fair play;* mais non, l'âme se tourmente elle-même : à chaque instant, le soupçon, comme un ver secret, piquera votre confiance, et des doutes pareils à des fumées légères terniront votre amour, si bien que la possession même de votre idéal vous paraîtra une chimère, et que réalisé, il sera pour ainsi dire comme s'il n'était pas. C'est l'histoire du chevalier Géraint, qui crut faussement à l'infidélité de la belle Enide, et s'aperçut de son erreur assez à temps pour réparer ses torts. L'aima-t-il dans la suite comme il l'avait aimée dans le passé? Les chroniqueurs et le poète l'affirment, et pourtant le fait est contestable. Sa confiance par ce doute malheureux avait perdu sa fleur; il avait acquis par sa propre faute la preuve de la fragilité de son idéal.

Viviane a laissé parmi les hommes une mauvaise réputation que je crois méritée, et que confirme M. Tennyson. Quelques-uns, pour l'excuser, ont prétendu que Viviane n'avait usé que du droit de légitime défense, et que si elle avait retenu Merlin en captivité, c'est qu'elle-même redoutait sa puissance et ses enchantemens. Elle au-

rait été criminelle pour ne pas être victime. D'autres prétendent qu'elle n'agit ainsi que par amour de la science et pour connaître les secrets du savant. Toutes ces suppositions nous paraissent puériles, et ont paru telles à M. Alfred Tennyson. Ce qui est bien plus probable, c'est que Viviane fit lâchement étalage de sa faiblesse pour apitoyer sa victime, et prétexta l'amour de la science pour être plus à portée de disposer ses piéges, de tendre ses filets. C'est la supposition à laquelle s'est arrêté M. Tennyson. Il a dépouillé Viviane de son prestige de fée et en a fait une femme simplement artificieuse, qui aime le mal pour la renommée qu'il donne, qui agit non par caprice, mais avec un dessein déterminé, dont toutes les caresses sont un calcul, et toutes les paroles un piége. « Viviane cherchait sans cesse à jeter le charme sur le grand enchanteur de l'époque, s'imaginant que sa gloire serait grande en proportion de la grandeur qu'elle éteindrait. » Le poème de *Viviane*, qui n'est qu'une longue conversation, comme le poème de *Genièvre* n'est qu'une longue plainte, met en lumière ce fait très ancien, mais toujours nouveau : c'est qu'aux âmes honnêtes la discrétion, le silence et la réserve ne servent de rien, et que le mal a des méthodes fort discrètes aussi et fort silencieuses de les entamer. Connaissez-vous quelque chose de plus discret que l'intrigue, quelque chose de plus silencieux que la calomnie? Ce sont là des méthodes familières à Viviane, et il faut voir avec quelle adresse elle s'en sert. Une seule fois elle se trahit, lorsque le vieux Merlin, qui flaire un danger, sans soupçonner précisément de quelle nature il peut être, émet des doutes sur la sincérité de ses paroles, et lui rappelle à mots couverts les bruits qui circulaient sur elle à la cour d'Arthur. Mais qu'elle est éloquente, et qu'il faut de courage à Merlin pour lui résister pendant qu'elle parle, « un bras jeté autour de son cou et collée contre lui comme une couleuvre, laissant tomber comme une feuille sa main gauche sur son épaule puissante, et de sa main droite faisant un peigne de perles pour séparer les flots de sa barbe, que la jeunesse, en s'enfuyant, avait laissée couleur de cendre! »

« Hélas! quel cœur ont les hommes! Ils ne montent jamais aussi haut que monte la femme par son abnégation, et quant à la renommée, quoique vous méprisiez ma chanson, écoutez encore quelques vers. C'est la dame qui parle; elle dit :

« Mon nom, autrefois mien, maintenant tien, est devenu plus étroitement mien, car pour la renommée, si elle pouvait être mienne, elle serait tienne, et quant à la honte, s'il était possible qu'elle fût tienne, elle serait mienne. Ainsi donc confie-toi en moi absolument ou pas du tout. »

« Ne parle-t-elle pas bien? Cette chanson est comme le beau collier de la reine qui se cassa en tombant, et dont les perles s'égrenèrent. Quelques-unes

furent perdues, quelques-unes volées, d'autres gardées comme reliques; mais jamais plus les deux mêmes perles sœurs ne s'embrassèrent dans la corde de soie sur son cou blanc. Il en est de même de cette chanson. Elle vit dispersée dans bien des mémoires, et chaque poète la chante différemment. Cependant il y a un vers admirable, la perle des perles : « L'homme rêve la renommée, tandis que la femme veille dans la pensée de l'amour. » C'est bien vrai ; fût-il des plus vulgaires, l'amour sculpte et creuse une portion du solide présent, ronge et emploie la vie, insouciant de tout le reste ; mais la renommée, la renommée qui suit la mort, n'est rien pour nous. Et qu'est-ce que la renommée, si ce n'est une demi-diffamation échangée contre l'obscurité? Vous-même, vous savez bien que l'envie vous nomme fils du diable, et que parce que vous semblez le maître de tout art, les hommes voudraient faire de vous le maître de tout vice. »

C'est à juste raison que M. Tennyson a intitulé ses poèmes *Idylles du Roi*. Ce sont en effet des idylles chevaleresques, des bucoliques héroïques, des chants alternés, entrecoupés çà et là d'une description, complétés par un récit ingénieux, dans lequel l'auteur s'est étudié soigneusement à imiter la naïveté enfantine des anciens poètes. Cette poésie coule avec une lenteur paresseuse, comme un large fleuve qui ne déborderait jamais sur ses rives; tous les objets y laissent leurs images et leurs couleurs sans que les ondes y perdent rien de leur transparence. Une tranquillité parfaite règne dans l'âme du poète, dont le ton est toujours égal et soutenu; pas un accent brusque et inattendu : les paroles s'appellent les unes les autres, sans effort, comme dans le discours familier. Dans ces poèmes, M. Alfred Tennyson a révélé un style nouveau, qu'on peut appeler le lyrisme familier, et qui est bien le langage vulgaire que l'imagination aime à prêter aux chevaliers de la Table-Ronde. Les héros de M. Tennyson s'expriment simplement, mais soyez sûr que le mot qu'ils choisissent pour exprimer telle ou telle nuance de leur pensée est toujours le mot exquis. On ne peut réellement pas dire qu'ils s'expriment poétiquement, tant la simplicité de leurs paroles est grande : ils parlent un langage intermédiaire entre la prose et la poésie, qu'on pourrait appeler la prose des âmes élégantes et chevaleresques. Ces poèmes, plus irréprochables que les chevaliers dont ils expriment les sentimens, résistent absolument à l'analyse, et échappent à toute critique. Le caractère de leur beauté est une douceur discrète qui ne se dément jamais, et ne laisse place à aucun commentaire. Ceci une fois dit, je déclare que je préfère de beaucoup les anciennes œuvres de M. Tennyson à ces nouveaux poèmes, qui me semblent beaucoup trop semblables à l'irréprochable Grandisson. Je ne crois pas que l'art de bien dire puisse aller plus loin, et qu'il soit possible de trouver une plus parfaite union entre l'ex-

pression et la pensée; mais ces poèmes n'expriment réellement aucun sentiment profond. M. Tennyson a négligé volontairement tous les grands côtés de son sujet. Il a pris dans les légendes de la Table-Ronde toutes ces nuances exquises de l'amour, du désir, de la tentation, qui ont trouvé dans ces vieilles fables poétiques une expression unique, et qui ont une affinité naturelle avec son talent; il a négligé le caractère religieux et même le caractère vraiment chevaleresque de l'histoire du roi Arthur et de ses compagnons. Nous n'insisterons pas davantage sur ces poèmes : les toucher, c'est les démolir; la base en est fragile, la structure légère. Nous l'avons dit déjà, *Genièvre* est une longue plainte, *Elaine* une rêverie d'impossible amour, *Viviane* une conversation subtile, *Enide* l'expression d'un soupçon d'amour et d'un tourment jaloux. Ce sont des œuvres qu'il faut se contenter de contempler, et qui implorent de la critique cette discrétion respectueuse que le poète recommande dans la petite pièce que nous avons citée au commencement de cette étude.

Je n'ose me flatter d'avoir reproduit dans cette esquisse toutes les finesses de cette physionomie compliquée. Je me suis borné à décrire ses traits principaux, ceux qu'on peut apercevoir sans un trop grand usage du microscope et des verres grossissans. Dans la littérature anglaise contemporaine, on trouverait des poètes plus profonds, plus passionnés, plus vibrans de toutes les émotions de leur époque; on n'en trouverait pas d'aussi parfait ni d'aussi élégant. C'est dans toute la force de l'expression une heureuse et harmonieuse intelligence. J'ai bu avec complaisance à la fontaine souriante de cette poésie : l'eau qui en découle est fraîche; mais je ne sais pourquoi il me semble que l'eau du Léthé doit avoir un goût pareil au sien. Je ne voudrais pas faire tous les jours de pareilles lectures, de crainte de perdre le véritable sentiment de la vie. Il y a là trop de charme, trop de douceur enivrante, trop d'invitations à la rêverie et au bienfaisant sommeil. Oui, poète, il est doux d'oublier; cependant cela n'est pas salutaire.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1850.

Le nœud des affaires européennes se serre de jour en jour, et nous avons à coup sûr le droit d'espérer que le moment approche où il sera délié ou tranché. L'anxiété nerveuse qu'entretient la situation politique actuelle est trop irritante pour qu'on puisse songer à en faire longtemps encore le régime normal de l'Europe. Nous répéterons notre profession de foi : nous repoussons les alarmes vaines, et nous avons trop le sentiment des vraies difficultés qui nous assiégent pour vouloir les aggraver de gaieté de cœur par des peintures exagérées. Bien loin de chercher à augmenter les embarras que l'état de l'Europe suscite au gouvernement de notre pays comme aux autres gouvernemens, nous pensons au contraire l'aider à conjurer ces embarras en exprimant franchement la perplexité impatiente qu'ils nous inspirent. Dans la complication des affaires humaines, il arrive toujours en effet une heure où l'enchevêtrement des détails crée une telle confusion de sentimens et d'idées que, pour dominer et conduire une situation, il faut sortir de la poussière des faits, s'élever au-dessus d'eux, et chercher dans quelque intérêt général, dans quelque principe supérieur, la clarté et la force nécessaires pour franchir les fossés et les broussailles qui barrent le chemin à la politique terre à terre. Nous sommes dans une de ces heures critiques où, pour trouver et assurer leur route, les peuples et les gouvernemens demandent de la lumière et de l'air. Et en le disant que faisons-nous, si ce n'est de hâter le moment où doivent se prendre les résolutions décisives et éclatantes qui peuvent rendre l'équilibre à la raison publique et la sécurité aux intérêts déconcertés?

Nous sommes sûrs en tout cas de n'être point dupes d'une bizarrerie de notre tempérament. Nous ne sommes pas les seuls à ressentir un pareil malaise; pour le prouver, nous n'aurions pas besoin d'invoquer des témoignages français, lors même que l'on pourrait regarder la presse parmi nous comme un interprète exact et complet des sentimens publics. Nous ne chercherons pas non plus les symptômes de ce malaise dans les publications de

la presse européenne, où ils jaillissent chaque jour avec tant d'abondance. Nos témoins sont les gouvernemens eux-mêmes. Le membre du cabinet anglais qui l'autre jour prenait la parole au nom de ses collègues à Mansion-House, au dîner du lord-maire, sir George C. Lewis, signalait à ses compatriotes l'anxiété que l'état des affaires étrangères devait leur causer. Le ministre des affaires étrangères de Prusse, M. de Schleinitz, dans la circulaire qu'il vient d'écrire sur l'entrevue du prince régent et de l'empereur Alexandre à Breslau, parle de « la situation si grave des affaires européennes. » Le ministre prussien, préoccupé des moyens qui peuvent faire disparaître « ce qu'il y a d'anormal et de profondément regrettable dans la situation de l'Europe, » indique comme un des plus efficaces parmi ces moyens la cordiale entente qui s'est rétablie entre le prince de Prusse et l'empereur de Russie. Il y a donc, ce sont les gouvernemens eux-mêmes qui le disent, des choses graves, anormales, profondément regrettables, dans la situation de l'Europe, et des motifs sérieux à l'anxiété générale. Il n'est pas nécessaire d'être dans le secret des cabinets pour discerner une partie au moins de ces choses, dont la gravité varie suivant la position du pays au point de vue duquel on les considère. En France par exemple, les difficultés qu'il faut résoudre ne sont point de celles que l'entente de la Russie et de la Prusse doive et puisse conjurer. La plus sérieuse à nos yeux n'est point même la pacification et la reconstitution de l'Italie; c'est l'état et la tendance de nos relations avec l'Angleterre. Sur ce point, nous ne serons pas démentis : nous allons depuis quelque temps si visiblement à la dérive à l'endroit de l'alliance anglaise, que la question anglaise est devenue la préoccupation ou le souci de tout le monde. C'est l'intérêt qui pour nous domine, à l'heure qu'il est, tous les autres; c'est l'inconnu qu'il faut dégager le plus promptement possible. Quelle est la position que la France doit et va prendre vis-à-vis de l'Angleterre? C'est à cette question que la France et son gouvernement devraient se hâter de faire, avec une résolution raisonnée, une réponse claire et catégorique.

La France et l'Angleterre ne peuvent avoir l'une vis-à-vis de l'autre que l'une de ces trois positions : l'antagonisme déclaré, le système de réciproque bon vouloir que l'on appelle l'entente cordiale, ou bien un état intermédiaire entre l'antagonisme et l'alliance intime, dans lequel les deux puissances, sous les apparences générales de l'alliance, renoncent au concert préalable, à l'action commune, et se réservent l'entière liberté de leurs allures. Nous ne parlerons pas des deux premières positions : l'une, l'antagonisme, est précisément l'extrémité que veulent prévenir les esprits éclairés et les honnêtes gens des deux pays; l'autre, l'entente cordiale, est le système qui, après avoir été si utile à notre politique et même aux intérêts du capital et du travail parmi nous pendant la guerre de Crimée, a malheureusement périclité depuis. La troisième position, la politique d'indépendance et d'isolement vis-à-vis de l'Angleterre, est celle qui semble prévaloir aujourd'hui, ou, si l'on veut, vers laquelle nous tendons. Nous n'avons garde de dire que cette attitude ne puisse être inspirée à la France, dans certaines circonstances, par ses intérêts et son honneur. Nous ne prétendons pas qu'une telle politique ne puisse être pratiquée avec succès et avec prudence par notre pays dans les conditions générales d'une alliance ordinaire

et sans compromettre la paix. Une telle exagération est loin de notre pensée. Seulement cette politique est plus facile ou plus périlleuse suivant les conditions qui régissent la vie intérieure de la France. Il dépend en effet de la nature de ces conditions de restreindre ou de multiplier les points de contact et par conséquent les occasions de conflit entre les deux pays, et cela malgré les intentions ou les desseins des gouvernemens de la France. Pour qu'un gouvernement pût être en effet maître de ses desseins au point de se croire à l'abri des entraînemens de l'opinion, il faudrait que le peuple dirigé par lui n'eût pas de vie collective et s'absorbât exclusivement dans les soins et les affaires des existences individuelles. Un tel phénomène n'existe pas, et il ne faut pas surtout s'attendre à voir jamais la France en donner au monde le miraculeux spectacle. Un grand peuple comme le nôtre possède les facultés et a le besoin d'une grande vie collective. Or que sont les élémens de cette vie collective par laquelle chaque citoyen d'un grand pays sort de l'étroite sphère de ses intérêts particuliers pour s'élever à la conception des idées et des intérêts qui composent l'existence nationale, et participer à l'action commune par laquelle cette existence se manifeste?

La vie collective ou, pour employer le mot propre, la vie publique d'un peuple, c'est l'imagination, la raison, l'esprit de spéculation, l'ambition de ce peuple appliqués à toutes ses affaires générales. Il ne saurait donc être indifférent, pour la sécurité de la politique extérieure d'un pays tel que la France, que les alimens et les moyens d'action de la vie publique intérieure lui soient largement ou étroitement mesurés. Si la vie publique intérieure est large, ce pays y trouvera dans des questions importantes, qui touchent au progrès matériel, intellectuel et moral de ses citoyens, un emploi vaste et incessant de son activité, et ne se laissera pas détourner de ses vrais intérêts par d'oiseuses et périlleuses questions étrangères. Si au contraire la vie intérieure est bornée et stérile, si elle laisse dans l'oisiveté les facultés politiques de la nation, si elle n'a pas de quoi occuper l'intelligence des classes éclairées et l'imagination des masses, le peuple portera sur les questions extérieures toute l'activité de son esprit. Tout contact et tout froissement d'intérêt avec une nation étrangère se grossiront dans son imagination, s'envenimeront des vieux préjugés qu'une discussion élevée ne pourra plus neutraliser; toute difficulté extérieure deviendra un péril pour la paix, un embarras grave pour le gouvernement. C'est à dessein que nous présentons sous une forme abstraite les inconvéniens d'une trop sévère restriction imposée à notre politique intérieure : il sera plus difficile ainsi de donner le change sur la sincérité patriotique de nos intentions; mais n'est-ce point là l'histoire de ce qui se passe depuis quelque temps sous nos yeux dans les dispositions de l'esprit public à l'égard de l'Angleterre? Nous aimons à croire que le gouvernement déplore comme nous les excitations qu'une presse ignorante et grossière répand journellement dans l'opinion contre l'Angleterre : nous ne lui demanderons certes point d'exercer contre ces dangereux écarts de la presse l'action préventive ou répressive; les journaux anglais eux-mêmes nous ont donné à cet égard une leçon de générosité et de bon goût en exprimant le regret que l'on eût frappé d'un avertissement les vivacités de M. de Montalembert contre la politique anglaise

dans les affaires d'Italie. Les avertissemens ne suffiraient pas et n'épargneraient point au gouvernement les embarras de cette polémique regrettable, car enfin il n'est pas de gouvernement, si fort et si bien doué qu'il soit, qui puisse prétendre à être le seul orateur et le seul publiciste d'un grand pays. Nous voudrions du moins, quant à nous, que ces réflexions et l'expérience présente accrussent, même autour et au sein du gouvernement, le nombre, qui grossit heureusement chaque jour, des esprits qui pensent que c'est par une diversion au dedans qu'il faut au moins balancer les difficultés extérieures actuelles, et qu'une extension de notre vie publique intérieure serait aujourd'hui la meilleure défense contre des entraînemens belliqueux et la garantie la plus solide de la conservation de la paix.

C'est surtout dans les affaires d'Italie que nous verrions avec douleur se produire l'antagonisme de la France et de l'Angleterre. L'opinion libérale en France a toujours professé à l'égard de l'Italie le principe que soutient en ce moment la presse anglaise. Ce principe simple, empreint d'une véritable prudence et d'une manifeste justice, est la sauvegarde des peuples faibles et des nations poussées aux révolutions par les fautes de leurs gouvernemens : c'est le principe de non-intervention. Si, dans leurs rapports avec les petits états et avec les peuples mal gouvernés, les grandes puissances méconnaissent ce principe, elles se condamnent à de pénibles contradictions et à d'inextricables embarras. Les malheurs de l'Italie avant la dernière guerre étaient la conséquence de la violation du principe de non-intervention érigée en système par l'Autriche. La conséquence logique de la guerre entreprise par la France pour la délivrance de l'Italie devait être le triomphe du principe de non-intervention. Nous persistons à espérer, malgré les apparences contraires, qu'il est possible de prévenir l'avortement de notre entreprise, car les déclarations réitérées de l'empereur nous autorisent à croire qu'aucun rôle ne sera laissé à l'action d'une force étrangère dans la reconstitution de l'Italie. La confusion de la situation vient d'une part des engagemens pris à Villafranca en faveur de la restauration des archiducs, et de l'autre de la politique annexioniste de l'Italie centrale. Les engagemens de Villafranca, pour ce qui concerne la France, n'ont jamais impliqué à nos yeux les conséquences qu'en ont voulu tirer les Autrichiens : l'empereur a bien pu promettre qu'il emploierait son influence auprès des populations italiennes pour obtenir d'elles la restauration pacifique des princes déchus, il a pu même, si l'on veut, s'engager à ne pas reconnaître en Toscane tout gouvernement qui ne serait pas celui du grand-duc; mais il n'a pas pu stipuler pour des tiers qui n'étaient point eux-mêmes partie au traité, il n'a pu stipuler pour les populations de l'Italie centrale comme il aurait eu le droit de le faire pour des contrées conquises par la France. C'était beaucoup sans doute que de donner à la restauration projetée des archiducs le poids de l'influence morale de la France; mais cette influence morale devant seule être employée, toute intervention matérielle étant écartée, l'empereur reconnaissait implicitement le droit des populations de l'Italie centrale à disposer librement d'elles-mêmes. La stricte limite que la France a marquée à son action étant définie, il faut définir aussi la limite posée par la légalité européenne, que la France a le droit de revendiquer, au libre arbitre des populations italiennes. Il est reconnu par

l'Europe qu'aucun changement ne peut s'accomplir légalement dans la distribution territoriale du continent sans le consentement et la sanction des puissances qui ont fixé cette distribution. Les vœux des populations italiennes sont donc légitimes et ne peuvent être refoulés par la force étrangère tant que ces populations se bornent à repousser tel ou tel prétendant et à se gouverner elles-mêmes comme elles l'entendent. Leurs prétentions n'auraient plus le même caractère, elles empiéteraient sur les droits collectifs de l'Europe, si, en s'unissant de fait à un autre état, elles changeaient, avant l'assentiment de l'Europe, l'état territorial existant. Ainsi, conformément au principe de non-intervention, les populations italiennes peuvent refuser, sans avoir à redouter la pression d'une force extérieure, les princes qu'on veut leur rendre, et conformément au droit européen elles n'ont pas le pouvoir de s'annexer à la Sardaigne sans l'aveu de l'Europe. Entre ces limites, n'y a-t-il pas un espace assez large pour que la France et l'Angleterre puissent arriver sans se heurter à combiner une politique vraiment favorable à l'indépendance de l'Italie, une politique de transition sans doute, qui ne sera pas encore l'unité demandée par les Italiens, mais qui sera un acheminement visible vers cette unité, et n'en rendra peut-être que plus sûre la réalisation dans l'avenir? Pourquoi, par exemple, les provinces révolutionnées de l'Italie centrale ne s'agrégeraient-elles pas sous un même gouvernement, et pourquoi l'Europe, puisqu'elle s'interdit l'intervention matérielle, n'admettrait-elle pas, sous l'empire du fait accompli, la réunion en un seul état de la Toscane, de Modène, de Parme et des Romagnes?

Nous le savons, bien qu'elles s'approchent autant que possible de la réalité, les vues que nous exprimons ici sont du domaine de la théorie, et les théories sont bien faibles en face d'un état révolutionnaire, c'est-à-dire d'une situation où le libre arbitre des hommes est fatalement violenté par la force des choses. Le malheur de la question italienne, c'est d'avoir été engagée sous ce prestige d'une théorie que les événemens ont à chaque instant démentie et déjouée. L'intérêt pratique en Italie n'est point en ce moment de dresser des plans de restauration, de formation d'états ou de confédération, mais de contenir et de sauver la révolution par le maintien de l'ordre. C'est cette nécessité d'organiser promptement l'ordre dans l'Italie centrale qui avait porté les chefs de la révolution italienne à se placer sous la régence du prince de Carignan. Cette combinaison, comme l'ont démontré dans leurs rapports aux assemblées MM. Ricasoli et Farini, avait le double avantage de donner une satisfaction au mouvement italien, et de le contenir en même temps dans les garanties de la forme monarchique. Cette combinaison doit être considérée comme avortée, puisque le gouvernement français y voit un empiétement sur les droits du prochain congrès, et la repousse à ce titre. Il est vrai que l'établissement de la régence du prince de Carignan eût ressemblé de fort près à l'accomplissement de l'annexion; mais il est certain qu'en prenant le gouvernement temporaire de l'Italie centrale, le prince de Carignan eût ramené ce pays dans la voie régulière, et l'eût protégé contre les désordres révolutionnaires. Avant que le roi de Sardaigne n'eût reçu les derniers conseils du gouvernement français, on nous écrivait de Turin que le prince de Carignan accepterait la régence, et allait publier une proclamation où, avant tout, les droits du congrès seraient ex-

pressément réservés. Le régent devait en même temps remercier l'Italie centrale de ce vote nouveau, par lequel elle confirmait ses vœux antérieurs en faveur de l'annexion. M. Massimo d'Azeglio, nous disait-on, était même parti pour Florence, afin d'y préparer la réception du prince. On ajoutait, mais nous laissons à notre correspondant la responsabilité de cette information, que le roi de Sardaigne avait répondu à la lettre de l'empereur Napoléon, et que sa réponse, plus conforme aux vœux de l'Italie qu'aux conseils de la lettre impériale, serait probablement publiée par le *Times*. On nous écrivait encore que le roi de Sardaigne avait recommandé la prudence au général Garibaldi, mais que celui-ci, en assurant le roi de son dévouement, lui avait franchement déclaré qu'il tiendrait jusqu'au bout ses engagemens envers la cause italienne. Le roi et le général s'étaient du reste quittés dans les meilleurs termes. Quel changement le refus de la régence apportera-t-il dans ces dispositions? Entre un refus catégorique ou une acceptation positive, la subtilité italienne est-elle parvenue, comme on l'assure, à trouver un terme moyen, qui, sans blesser la France, permettrait au Piémont de maintenir au profit de l'ordre son influence sur le mouvement de l'Italie centrale? Ou bien ne faut-il plus compter désormais, pour la bonne conduite de la révolution, que sur l'ascendant qu'a pris sur elle ce chef populaire, Garibaldi, dont la figure grandit chaque jour, et qui vient d'éveiller un enthousiasme si caractéristique dans la vieille, mais toujours chaude tête de cet énergique tory qui se nomme lord Ellenborough? Nous posons ces questions avec tristesse, mais non sans espérance.

Ce sera beaucoup si l'on peut gagner le congrès sans trouble et sans explosion en Italie. Sans doute, lorsque le congrès sera réuni, le caractère imposant de cette solennelle délibération européenne ouverte sur leurs destinées modérera et contiendra les impatiences des Italiens. Nous avons déjà remarqué, à propos des stipulations du traité, que la paix de Zurich laissait ouvert à la liberté d'action des grandes puissances un champ assez large pour que la réunion d'un congrès sur les affaires d'Italie fût possible. La circulaire de M. le comte Walewski, qui commente le traité avec beaucoup de lucidité, a aussi le mérite d'en présenter les conclusions avec une modération qui ménage habilement l'amour-propre des puissances appelées désormais à participer à l'arrangement de difficultés qui ont éclaté malgré elles et sans elles. Malheureusement il ne suffit pas que le traité de Zurich ait rendu un congrès possible et même nécessaire pour que le congrès se réunisse, et surtout pour qu'il se réunisse promptement. Comme on l'a observé justement, la mission ordinaire des congrès est de sanctionner des faits accomplis, ou de formuler des arrangemens déjà convenus d'avance : un congrès n'est pas le premier acte d'une négociation, il en est le dénoûment. Or ici les faits ne sont point accomplis, ou du moins on ne voit pas qu'on puisse encore leur reconnaître officiellement ce caractère. Entre les prétentions autrichiennes, les engagemens français et les principes anglais, il y a de tels désaccords qu'une longue négociation est nécessaire pour arrêter les résultats qui devront être consacrés en congrès. D'un côté donc, nous ne serons pas surpris si la lenteur des négociations préliminaires retarde la convocation du congrès, et de l'autre, nous ne pouvons nous dissimuler que, dans les circonstances présentes, chaque jour de retard est un péril nouveau pour

l'expérience qui se poursuit en Italie comme pour la tranquillité de l'Europe.

Ce sont surtout les répugnances que le congrès rencontre dans l'opinion anglaise que nous voudrions voir surmontées. Nous ne serions pas surpris que l'Autriche ne fût guère pressée de soumettre les affaires italiennes à une délibération européenne; elle peut compter sur le bénéfice du temps, et verrait sans douleur et sans effroi l'Italie en proie aux menées mazziniennes. L'Angleterre, qui porte à l'Italie un intérêt sincère, ne peut pas exposer froidement la cause de la liberté italienne à de telles aventures : c'est pourtant ce qu'elle ferait, si la réunion du congrès était ajournée par sa faute. Le ministère anglais, nous le reconnaissons, a devant lui de graves difficultés. L'opinion anglaise est arrivée à un rare degré d'unanimité sur la question italienne, et l'on peut dire que les sentimens exprimés par lord Ellenborough dans sa lettre à lord Brougham sont ceux de tous ses compatriotes. Le *Times* disait récemment que les plus illustres chefs parlementaires, lord John Russell, M. Gladstone, M. Disraeli, ne réuniraient pas 20 voix dans la chambre des communes, s'ils osaient proposer la restauration du grand-duc à Florence. Le ministre des affaires étrangères, lord John Russell, est un des plus anciens amis de la cause italienne, et il jouerait en quelque sorte l'honneur de sa carrière, s'il entrait dans un congrès sans être sûr d'avance d'y faire adopter les conditions essentielles et permanentes de l'indépendance de la péninsule. Le parti tory, prévoyant les écueils d'un congrès, s'est dès le principe montré hostile à cette combinaison. Or le cabinet actuel n'est soutenu dans la chambre des communes que par une majorité effective de sept voix. Il peut, au moindre faux pas, tomber devant ses adversaires. Ceux-ci ne sont point, il est vrai, pressés de prendre le pouvoir : mais la patience même qu'ils affectent est un signe du sentiment qu'ils ont de leur puissance. La grande démonstration conservatrice qui a eu lieu à Liverpool il y a quinze jours est un curieux symptôme de la confiance qui anime en ce moment le parti tory. Six cents conservateurs de la grande métropole commerciale de l'Angleterre ont voulu rendre un hommage public à lord Derby et aux principaux membres du dernier cabinet. Sur ce théâtre, que Canning choisit autrefois pour y prononcer le manifeste le plus retentissant de sa politique, lord Derby et M. Disraeli ont déployé avec éclat les couleurs de leur parti. Ils ont fait l'histoire du nouveau parti conservateur. Lord Derby a rappelé que c'était sur le conseil même du duc de Wellington qu'après la grande scission de sir Robert Peel il avait rallié autour de lui les élémens dispersés de la phalange conservatrice, et M. Disraeli a pu comparer avec un légitime orgueil ce qu'était ce parti dans la chambre des communes, lorsqu'il en prit la conduite il y a dix ans, avec ce qu'il est devenu aujourd'hui. Il ne leur a pas été difficile de faire sentir où résidait leur force : lord Derby a montré que les conservateurs, à peu près égaux par le nombre aux autres fractions réunies de la chambre des communes, avaient sur elles l'avantage d'être un parti uni, compacte et discipliné. M. Disraeli est allé plus loin : il s'est vanté, non sans raison, d'avoir enlevé à ses adversaires le monopole du libéralisme. L'un et l'autre, ils ont parlé avec réserve de la politique étrangère; ils ont exprimé leur confiance dans le maintien de la paix, en dépit de l'incertitude des situations et des paniques de l'opinion. Ils n'ont été précis que sur deux points : lord Derby a conseillé encore au

gouvernement de ne pas s'empêtrer dans les difficultés et les responsabilités d'un congrès, et dans le cas où de sérieux dangers extérieurs menaceraient l'Angleterre, il a promis au cabinet actuel l'appui de son parti. M. Disraeli a été surtout explicite à cet égard, et ses paroles méritent d'être citées. « Je ne suis point de ceux, a-t-il dit, qui viennent répandre sur le marché des clameurs ambiguës. Ce n'a jamais été ma coutume. J'ai toujours été le défenseur d'une politique pacifique, j'ai toujours été d'avis que nous ne devions pas scruter la conduite de nos alliés avec un esprit soupçonneux et litigieux, que nous devions au contraire toujours donner à leurs actes une interprétation loyale et même généreuse; mais je fermerais les yeux aux signes du temps, je serais insensible aux sentimens que j'entends universellement exprimer, je les traiterais avec une négligence hautaine, si je méconnaissais l'anxiété de ce grand peuple. Je ne prétends pas connaître les secrets d'état; mais, à l'honneur de notre constitution et de la chambre où je suis fier de siéger, je dirai que s'il est un gouvernement étranger qui croie qu'à la faveur de nos dissensions politiques il pourra poursuivre des plans ambitieux et agressifs, ce gouvernement se trompe sur le génie de la constitution anglaise et du peuple anglais. S'il compte sur nos dissensions et sur les nobles rivalités de notre vie publique pour le succès de ses desseins, le résultat tournera à sa confusion. On verra, si jamais l'indépendance de ce pays ou l'empire de notre reine était menacé, on verra que la souveraine de ce royaume règne sur un peuple dévoué et un parlement uni. » Deux jours après cette solennité politique, M. Disraeli prononçait à Manchester un discours plus remarquable encore. Il était accompagné de plusieurs membres de l'aristocratie, et pourtant l'apparence de cette réunion était plus modeste, quoiqu'un intérêt vraiment social en fût l'objet. Il s'agissait de distribuer des prix à une assemblée de plusieurs centaines d'ouvriers qui, après le travail de la manufacture, viennent suivre les classes du soir des *mechanics' Institutes*. M. Disraeli a adressé à tous ces intéressans travailleurs une de ces allocutions cordiales, sensées, généreuses, qui relèvent les classes populaires, qui les encouragent et les soutiennent dans leurs virils efforts, qui leur apprennent et les aident à monter dans l'échelle sociale. Le marquis de Chandos et lord Stanley escortaient M. Disraeli, enfant de ses œuvres, qui donnait à ces ouvriers un parlant exemple des succès que peuvent obtenir la persévérance, l'application et la volonté dans une société aristocratique. Nos ignorans déclamateurs qui cherchent à exciter de détestables préjugés et de grossières passions contre le prétendu égoïsme de l'aristocratie anglaise pourraient-ils nous citer beaucoup de réunions semblables dans les sociétés qui, comme la nôtre, se targuent tant de leur démocratie?

L'Allemagne a, ces jours derniers, donné à l'Europe un spectacle unique et digne d'intérêt à divers points de vue : nous voulons parler des fêtes du centième anniversaire de la naissance de Schiller. Ce qui frappe dans cette admirable manifestation nationale, c'est l'unanime élan avec lequel elle a été préparée, organisée et célébrée dans toutes les parties de l'Allemagne. Un trait non moins singulier de ce prodigieux enthousiasme, c'est qu'un poète en soit l'objet. Dans cette époque intermédiaire du XIX[e] siècle si mal disposée pour la poésie, dans ce temps de chemins de fer, de hauts-four-

neaux et de crédits mobiliers, dans l'année même où l'Europe, ébranlée par un coup de tonnerre imprévu, n'a oublié un instant ses préoccupations industrielles que pour se hâter, inquiète, déconcertée, frémissante, de fourbir ses armes, qui eût dit que quarante millions d'hommes se réuniraient le même jour dans la même pensée et le même acte, et que cette pensée serait la glorification d'une mémoire poétique, que cet acte serait la célébration d'un jubilé littéraire? Car il ne s'agit point ici d'une simple fête de lettrés, d'une solennité académique : l'âme d'un peuple entier est touchée et se répand dans ces rassemblemens et ces processions aux flambeaux qui remplissent du bruit et de l'éclat de leurs patriotiques émotions les cités germaniques. Ah! il serait doux de croire qu'il existe au moins un peuple en Europe qui dans toutes ses classes professe le culte de la gloire honnête, pure, intellectuelle, vraiment humaine, qui s'attache aux triomphes de la pensée, du cœur et de l'art. Il y a en vérité assez longtemps que les misérables multitudes vouent une stupide idolâtrie aux représentans de la force et resserrent elles-mêmes le joug qui les dégrade en divinisant leurs tyrans. Souverains, ministres, généraux, subissant cette fois, bon gré, mal gré, l'empire de l'opinion unanime, viennent de se joindre à la glorification du poète : étrange grimace, car jamais prince, empereur ou général, jamais homme de carnage, de duplicité et d'oppression n'a reçu en Allemagne un hommage semblable à celui qui vient d'être décerné au pauvre, à l'honnête, au brave Schiller! Certes, si un poète a mérité d'accomplir un tel miracle par la puissance du souvenir et de mettre un jour dans le cœur de sa patrie tant de joie, de reconnaissance et d'orgueil, c'est bien Schiller : c'est cette âme stoïque et ardente qui n'a jamais trafiqué de l'inspiration, qui n'a jamais consenti à laisser dégrader l'art en un lâche et vil épicurisme, qui a toujours cru et a prouvé tant de fois que les plus beaux accens de la parole humaine sont ceux que lui communique la passion de la justice et de la liberté. Même hors d'Allemagne, on peut comprendre que Schiller ait été l'objet de ce grand acte de dévotion populaire. Il existe encore en France, qu'on veuille bien le croire, une génération qui n'a point renié les nobles traditions que rappelle de l'autre côté du Rhin l'évocation du nom de Schiller. Schiller a été un de ces grands contemporains de la révolution française parmi lesquels notre réveil libéral répandit tour à tour tant d'espérances, d'angoisses et de cruelles déceptions. Ces grands hommes étaient fils de notre révolution, car ils l'aimèrent, ils furent fiers d'elle, ils souffrirent en elle et pour elle, et maudirent avec les meilleurs d'entre nous ceux qui la souillèrent et la pervertirent. Schiller, dans cette grande patrie des aspirations et des espérances libérales qui recrute parmi tous les peuples l'élite des esprits et des âmes, fut un des nôtres, et nous aussi nous avons le droit de nous associer aux témoignages prodigués par son pays à sa mémoire.

Mais ne nous faisons pas d'illusion : ce n'est point au grand poète que s'adresse exclusivement la manifestation que l'Allemagne vient d'accomplir. Le génie et les vertus de Schiller l'ont désigné à la reconnaissance enthousiaste de ses concitoyens, mais ils n'ont point été la cause unique des manifestations actuelles. L'anniversaire de la naissance de Schiller a été une occasion pour l'Allemagne de retrouver et d'exprimer, ne fût-ce que pour un moment fugitif, son unité morale. Les souvenirs ni les noms de politique et de guerre

ne fournissent à l'Allemagne des occasions semblables : au lieu de lui parler d'unité, ils ne lui rappellent que les divisions qui ont entravé dans la confédération le développement d'une vie nationale. C'est le privilége et l'honneur de la philosophie, de la science et surtout de la poésie allemandes, d'avoir appris, pour ainsi dire, aux peuplades germaniques qu'elles sont une nation, et qu'à ce titre elles peuvent et elles doivent entrer dans les compétitions intellectuelles et politiques de la société européenne avec la mission, l'initiative, le rang et la puissance d'un grand peuple. La fête célébrée en l'honneur de Schiller prouve que la révélation qui lui a été apportée par ses philosophes et ses poètes est vivante au cœur de l'Allemagne, et Schiller n'eût pas compté comme la moindre des gloires auxquelles il aspirait la puissance de ralliement qui vient d'être reconnue à son nom. Les politiques ne voient que le côté le plus vulgaire des choses, lorsqu'ils disent que Schiller n'est qu'un prétexte à des manifestations tumultueuses. Ils assurent que la démocratie pénètre et mène l'agitation qui s'est faite à l'occasion de ce jubilé. Les gouvernemens le savent, ajoutent-ils; c'est volontairement qu'ils ferment les yeux et les oreilles. Le prétexte est trop national et trop plausible pour qu'il fût prudent de mettre obstacle à ces démonstrations, tant qu'elles ne dégénéraient point en désordres publics. On se console par la pensée que ces fêtes sont une soupape de sûreté par laquelle s'échappe le sentiment populaire, et l'on se résigne à ce qu'on ne pourrait empêcher sans imprudence et sans péril. Nous croyons en effet, quant à nous, que les sentimens politiques ont eu grande part dans cette fête nationale; mais si la démocratie allemande a seule le droit de répondre à ces aspirations patriotiques, si les gloires les plus pures et les plus populaires lui appartiennent si bien qu'elle peut, en les évoquant, faire battre tous les cœurs à l'unisson et contraindre les cabinets et la politique officielle à dissimuler leurs défiances et leur mauvais vouloir, à capituler prudemment devant le sentiment national, il faut convenir que l'événement du jubilé de Schiller est d'un bon augure pour elle, et il faut constater qu'elle vient d'obtenir un succès qui doit retentir dans les progrès libéraux de l'Allemagne. Tout au moins y a-t-il là une compensation aux mécomptes qui ont jusqu'à présent paralysé les efforts de l'association récemment formée pour la révision de la constitution fédérale.

Cette association, qui avait paru se mettre à l'œuvre de si grand cœur, n'a rien produit encore. Quelles sont les causes de cette immobilité, sinon de cette retraite des meneurs du mouvement réformiste? Il ne faut point les chercher dans le refus que les autorités de Francfort ont opposé à la demande des chefs de l'association allemande, qui voulaient établir dans cette ville libre le siége de leur propagande. L'organisation de l'association en a été tout au plus retardée, puisqu'elle a trouvé un asile dans les états du duc Ernest de Saxe-Cobourg. C'est dans les difficultés pratiques de son entreprise que l'association a rencontré les obstacles qui l'ont arrêtée. Parmi ces difficultés, la plus grande est de définir avec précision l'étendue et la portée de la réforme. Il n'a pas été possible aux promoteurs de s'entendre sur ce point. Les programmes de Hanovre et d'Eisenach indiquaient dans l'hégémonie de la Prusse les garanties d'unité d'action poursuivies dans la réforme du pacte fédéral. Cette tendance en tout temps aurait soulevé des objections énergi-

ques dans l'Allemagne méridionale, où, sans parler des intérêts si contraires des petits souverains, les populations sont séparées de la Prusse par les mœurs, par la religion, par les répugnances que leur inspire ce qu'elles appellent la morgue prussienne. Toutefois, dans les circonstances actuelles, un sentiment plus vif encore aliénait à la Prusse l'Allemagne méridionale. Il nous est pénible de le dire, ce sentiment est lui-même engendré par l'esprit d'hostilité que notre guerre d'Italie a réveillé contre la France au sein des populations germaniques. Il faut avoir le courage de se l'avouer : notre dernière guerre ne nous a point fait d'amis. Quelques esprits, aussi frivoles que vains, peuvent se consoler de cet inconvénient en se répétant à eux-mêmes que nous sommes redevenus la grande nation, que nous sommes la première puissance du monde, et que l'idée seule de l'irrésistible impétuosité de nos soldats fait trembler l'Europe. Ce sont là d'étranges politiques, et qui entendent singulièrement les intérêts et l'honneur de leur pays. Pour nous, qui sommes loin de regarder la peur et les sentimens haineux qu'elle inspire comme un moyen d'étendre l'influence d'un grand peuple; pour nous, qui souhaitons à notre pays l'influence qui s'acquiert par le spectacle d'institutions qui relèvent la dignité humaine, par l'initiative bienfaisante de la pensée, par le prestige des lettres, par l'ensemble et l'impulsion des progrès politiques et sociaux, nous gémissons de voir se rallumer des animosités nationales qui nous ont été autrefois si funestes à nous-mêmes. Voilà ce qui s'est malheureusement passé cette année à notre égard en Allemagne, tous les témoignages en font foi. Nous n'en signalerons ici qu'un indice, c'est le discrédit dans lequel la presse française, à très peu d'exceptions près, est tombée au-delà du Rhin, dans des contrées où elle était autrefois accueillie avec un empressement si sympathique. Pour revenir à la question qui nous occupe, nous sommes forcés de reconnaître que l'on reproche à la Prusse, dans l'Allemagne méridionale, la politique d'abstention et de lenteur qu'elle a suivie dans la dernière guerre d'Italie : la passion et le préjugé populaires ne lui pardonnent pas de n'avoir point pris parti contre nous, et lui font un crime de la sagesse de cette temporisation qui nous a préservés des terribles calamités d'une guerre européenne. Les auteurs des programmes de Hanovre et d'Eisenach avaient espéré surmonter les dissentimens de l'Allemagne méridionale en convoquant une réunion nouvelle, en se donnant cette fois rendez-vous à Francfort. Là, sur la lisière des deux Allemagnes, on pensait qu'il serait plus facile de s'entendre avec les réformistes du sud sur la rédaction d'un programme nouveau. Cet espoir a été à peu près déçu. L'Allemagne du sud envoya beaucoup moins de représentans à la réunion que l'Allemagne du nord. Les représentans du nord auraient voulu conserver les programmes de Hanovre et d'Eisenach; ceux du sud repoussaient l'hégémonie prussienne, qui, à les entendre, devait frapper de stérilité leur propagande. Pour prévenir une scission qui aurait fait avorter l'association, l'on fut obligé de s'arrêter à un moyen terme : l'on a adopté un programme qui ne précise ni la portée du mouvement de réforme, ni les moyens pratiques que l'on compte mettre en œuvre. Un comité permanent a été institué, dont les attributions et l'action ont également été laissées dans le vague. Cette transaction, en effaçant les traits les plus prononcés du mouvement réfor-

miste, en a restreint la marche et l'énergie; l'association, obligée de garder une attitude expectante, ne fait plus guère parler d'elle.

La question de réforme est cependant posée : elle est posée dans les esprits, car ceux même qui répugneraient le plus à une refonte radicale du pacte fédéral se sentent mal à l'aise dans les institutions actuelles; elle est posée dans les faits, car plusieurs états secondaires ont présenté à la diète un projet de réforme partielle concernant l'organisation militaire de la confédération. On souhaite une réforme, personne n'en conteste la nécessité; mais personne, que nous sachions, n'en indique avec netteté les moyens pratiques. Tout le monde sent que l'Allemagne pour son honneur, d'autres disent pour sa sécurité comme nation, a besoin de se mouvoir avec plus de promptitude et d'unité dans sa politique extérieure et dans son action militaire. La loi actuelle de la confédération a été trop souvent mise à l'épreuve pour que l'on puisse soutenir qu'elle répond suffisamment à ce besoin national. Mais comment concilier les intérêts compliqués et contraires qui s'agitent dans le lien si relâché de la confédération germanique? Pour que la réforme fût efficace et sérieuse, il faudrait que chacun des petits états fît le sacrifice d'une partie de ses droits de souveraineté. Des maisons princières ne font jamais spontanément de tels sacrifices, car elles craignent, de concession en concession, d'être entraînées à une abdication totale. De là cette obstination égoïste des petites cours allemandes à défendre l'intégrité actuelle de leurs droits souverains, de là encore cette politique d'autonomie à outrance entée sur une fureur de conservation que les Allemands désignent du nom de *particularisme*. Cette politique, dans ses exagérations, n'est pas seulement funeste aux intérêts généraux de l'Allemagne, elle est contraire aux intérêts des populations. Plusieurs des petits états sont très mal gouvernés; tous sont gouvernés trop chèrement à cause de la multiplicité des listes civiles, qui imposent à l'Allemagne des frais généraux de gouvernement hors de proportion avec les ressources des peuples et les services administratifs réellement rendus. Les populations qui gémissent sous des gouvernemens impopulaires fournissent ses recrues au parti unitaire et invoquent l'hégémonie prussienne. Dans les états tolérablement gouvernés, les souverains font vibrer habilement au profit du particularisme ces cordes sensibles qui, par la diversité des religions, des mœurs, des traditions intellectuelles, attachent les populations aux agglomérats dont elles ont fait partie depuis des siècles. En somme pourtant, le penchant comme l'intérêt populaire inclinent décidément vers cette simplification de la machine fédérale, regardée par les cours comme une abomination et un danger révolutionnaire; mais le particularisme des petits états trouve un appui contre cette loi de progrès, qu'il essaie de calomnier, en la dénonçant sous le nom de révolution, dans les vicissitudes de l'antagonisme des deux grandes puissances allemandes, la Prusse et l'Autriche. La légalité étroite qui régit la confédération a donc toujours pour elle la prépondérance des intérêts et des forces qu'elle a créés et qu'elle abrite. Il semble que, pour que cette légalité pût être réformée par les voies légales, il faudrait des miracles de sagesse et d'abnégation chez les princes, de patience et de docilité chez les peuples. A défaut de miracles, on ne peut compter que sur la préparation progres-

sive des esprits, secondée un jour ou l'autre par l'imprévu et la force des événemens.

Nous notons, parmi les faits préparatoires, la proposition présentée à la diète par quelques états secondaires, et tendant à la révision de l'organisation militaire de la confédération. Cette proposition est une niche que les petites cours ont voulu faire à la Prusse. C'est la Prusse, disent-elles, non sans raison, qui encourage sous main l'agitation réformiste, tout en désapprouvant officiellement les tendances du mouvement qui seraient dirigées contre les droits des princes confédérés; c'est la Prusse qui pour couvrir la faiblesse et l'irrésolution de sa politique pendant la guerre d'Italie, objectait les vices de l'organisation militaire de la confédération. La jeune Prusse, la Prusse libérale, qui pousse aux réformes, n'en propose pas; elle signale les vices de la machine fédérale, sans indiquer aucun remède. Les états secondaires ont cru faire un habile coup de partie en mettant un terme à ces ambiguïtés de la politique prussienne. « En gardant la conviction que les institutions fédérales suffisent à toutes les crises, pourvu qu'elles soient exécutées avec sincérité et bonne foi, » les petites cours ont proposé à la diète de faire examiner les réformes dont la constitution militaire serait susceptible, se montrant en même temps disposées à accueillir avec empressement toute proposition de réforme des institutions fédérales qui, bien entendu, ne violerait pas les bases légales de la constitution existante. Dans la pensée des états secondaires, c'était une mise en demeure signifiée à la Prusse. La proposition a été renvoyée au comité militaire, qui a présenté son rapport dans la dernière séance. Il n'est pas douteux que la révision ne soit votée à l'unanimité; reste à savoir quelles en seront les conséquences pratiques. En attendant, une nouvelle proposition de réforme a été présentée par le gouvernement de Bade. Il s'agit cette fois d'établir un tribunal fédéral. L'opinion réclame depuis longtemps en Allemagne l'institution d'un tribunal supérieur, qui serait appelé à connaître non-seulement des questions litigieuses qui s'élèvent entre les états de la confédération, mais encore des plaintes que peuvent avoir à formuler les corporations constitutionnelles et même les simples citoyens contre les actes arbitraires de leurs gouvernemens. Un projet avait été élaboré dans ce sens lors des conférences de Dresde en 1851; il n'en avait plus été question depuis cette époque. On comprend l'importance qu'aurait la proposition badoise, si elle répondait aux vœux tout entiers de l'opinion. On dit qu'elle n'a point cette étendue, et qu'elle restreint l'autorité du tribunal projeté aux simples litiges entre états. Nous attendons, pour en apprécier la portée, la publication officielle de la proposition badoise.

L'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche vient au surplus de se réveiller sur une question qui a passionné l'Allemagne il y a neuf ans; est-ce de cette nouvelle lutte que sortiront les événemens qui peuvent seuls seconder une sérieuse réforme fédérale? Le champ de bataille est le même que celui qui porta autrefois malheur à la politique prussienne : c'est la Hesse électorale. On se souvient des tristes aventures de ce pays, à qui sa constitution fut enlevée parce que ses représentans refusaient de sanctionner la dilapidation avérée de ses finances, que son prince livrait au despotisme d'un ministre aventurier, M. Hassenpflug, lequel avait été forcé, par une condamnation

correctionnelle, de quitter le service prussien. La Prusse avait en 1850 pris parti pour les Hessois contre leur scandaleux gouvernement, dont l'Autriche avait épousé la triste cause. Le conflit allait arriver jusqu'au choc militaire des deux grandes puissances allemandes, lorsque la Prusse, battant en retraite, fut obligée, sous la pression de la Russie, de céder aux exigences de l'altier ministre autrichien, le prince Félix Schwarzenberg. La Prusse veut-elle effacer aujourd'hui la disgrâce d'Ollmütz? Certes les chances sont en ce moment pour elle. Ce n'est plus le vacillant Frédéric-Guillaume qui est à la tête du gouvernement; c'est le prince régent, dont la fierté fut si affectée par les humiliations de 1850. Le cabinet actuel de Berlin, bien qu'il n'ait point fait encore ses preuves de résolution et d'énergie, n'a pas hérité sans doute de la pliante humilité de M. de Manteuffel.

L'entrevue intime de Breslau est la contre-partie des sévères admonitions que l'empereur Nicolas lançait à la Prusse en 1850. La Prusse peut donc prendre sa revanche du douloureux échec que lui a valu, il y a dix ans, la Hesse électorale. Voici que la question renaît aujourd'hui : c'est toujours la constitution hessoise de 1831 qui est l'objet du litige. Après Ollmütz, le procès fut fait à cette constitution, qui de 1831 à 1849 avait paisiblement fonctionné, sans que, dans cette longue période de réaction, la diète y eût rien trouvé à redire. Enfin le 27 mars 1852 la diète décida que cette constitution était dans ses dispositions essentielles en contradiction avec la loi fédérale et devait être abolie. L'électeur de Hesse fut invité à octroyer une constitution nouvelle, et, après s'être concerté avec des chambres élues en vertu d'une loi électorale également octroyée, à soumettre la constitution à la sanction définitive de la diète. Voilà sept ans que la constitution de 1852 est l'objet d'interminables débats entre le gouvernement et les chambres de la Hesse électorale sans que l'électeur et son parlement se puissent mettre d'accord sur plusieurs points importans. L'affaire a donc été soumise de nouveau à la diète fédérale et renvoyée par celle-ci à l'examen d'une commission qui vient de formuler des propositions qu'elle croit de nature à concilier les prétentions rivales. Or, avant le vote de la diète, la Prusse a adressé aux divers gouvernemens fédéraux un mémoire dans lequel elle prouve que la constitution de 1831 n'avait pu être abolie par le vote de la diète du 27 mars 1852, que ce vote l'avait seulement suspendue, et que, puisque le gouvernement et les chambres de la Hesse électorale n'ont pu s'entendre sur une constitution nouvelle, il ne reste d'autre solution que de revenir à l'ancienne. La conclusion de la Prusse est donc que la constitution soit remise en vigueur, et qu'on laisse au gouvernement et aux chambres de Hesse le soin de supprimer les dispositions qui seraient contraires au droit fédéral. A la publicité donnée au mémoire prussien, l'Autriche vient de répondre en publiant un mémoire sur la même question qu'elle avait adressé, vers la fin du mois dernier, à ses confédérés. Sur le point de droit, le cabinet de Vienne ne partage pas l'opinion de la Prusse : il soutient que la marche proposée par celle-ci serait contraire et à l'autorité de la diète germanique et aux vrais intérêts de la Hesse électorale, et que c'est dans la constitution de 1852 qu'il faut chercher les élémens d'un arrangement. Voilà quelle affaire agite en ce moment l'Allemagne, divise la diète, et met aux prises la Prusse et l'Autriche. L'on n'ira point assurément aux mêmes extrémités

qu'en 1850, et nous espérons que cette fois l'Autriche aura le dessous. Ces longues chicanes par lesquelles l'Autriche a soutenu depuis si longtemps le mauvais gouvernement de Hesse, cette page de l'histoire contemporaine de la confédération germanique et du rôle qu'y joue la cour de Vienne soutenant un prince violateur de la constitution de son pays contre de paisibles et honnêtes populations qui n'invoquent que le respect de la loi, n'est-ce point là une leçon instructive au moment où l'on veut gratifier l'Italie d'une hypothétique organisation fédérative, dans laquelle les princes autrichiens devraient payer leur restauration de constitutions octroyées?

Quant à la cour de Berlin, à laquelle on reproche, souvent avec trop de raison, ses incertitudes et ses hésitations contradictoires, elle rencontre ici une occasion unique de faire acte de consistance et de vigueur, et de prouver au libéralisme allemand, qui peut seul lui donner la force et l'ascendant auxquels elle aspire, qu'elle ne faillira plus désormais à la défense de la liberté et de la justice. Malheureusement ces hésitations contradictoires sont la maladie chronique du gouvernement prussien. Il vient de le laisser voir encore, à propos des fêtes de Schiller, dans les ordres et les contre-ordres donnés tour à tour par la police de Berlin. Nous n'insisterons pas sur ces maladresses : elles ont été réparées par la façon dont le prince régent s'est uni à la fête nationale. Nous ne relèverons qu'une anecdote qui peint d'une façon comique les petitesses qui se mêlent aux luttes politiques en Allemagne, qui illustre les irrésolutions prussiennes, et qui montre que la rivalité et la jalousie des deux grandes puissances allemandes se poursuivent même dans les choses les plus mesquines. On sait que la garnison de Francfort est composée de troupes prussiennes et de troupes autrichiennes. Le comité qui organisait dans cette ville la fête séculaire de Schiller avait prié le commandant prussien de mettre à sa disposition les chevaux de l'artillerie pour la procession qui devait être le plus brillant épisode de la fête. Le commandant prit, dit-on, les ordres du ministère de la guerre à Berlin, lequel répondit par un refus. Le comité s'adressa alors au commandant autrichien, et celui-ci s'empressa de prêter ses chevaux. A peine en fut-on informé à Berlin, que l'on craignit de voir la Prusse battue en popularité par l'Autriche, et qu'un ordre péremptoire enjoignit au commandant prussien de mettre tous ses chevaux à la disposition du comité. L'âme de Schiller n'aura pas aperçu ces misères du monde officiel, glorieusement couvertes par le cordial enthousiasme du peuple allemand. Si nous y prenons garde nous-mêmes, c'est pour supplier le gouvernement prussien d'en finir avec ces hésitations maladroites et ridicules, et de se guérir une bonne fois de cette danse de Saint-Guy qui contracte et fait trop souvent grimacer sa politique, car cette infirmité ne nuit pas à lui seul : elle fait tort aux intérêts et aux principes dont la Prusse est appelée à être en Allemagne l'avocat persévérant, et au besoin le ferme soldat.

Nous finissons cette longue excursion en Allemagne. En revenant à la France, nous éprouvons le besoin de compléter les pensées que nous exprimions en commençant ces pages. Nous montrions dans la politique extérieure les fâcheux effets du resserrement que la vie publique a depuis huit ans éprouvé parmi nous. Les circonstances et les institutions ont pu contribuer à la léthargie que nous déplorons; mais nous croyons qu'il faut aussi

en accuser les hommes, non pas ceux qui font profession de craindre et de haïr la liberté, mais ceux qui, en ayant connu les nobles émotions et en ayant senti la bienfaisante influence, se sont laissé vaincre et décourager par les événemens. Il y a parmi ceux-là des hommes éprouvés qui ont dû à la liberté l'honneur de leur nom et l'autorité de leur talent sur leurs contemporains, puissance précieuse qu'il leur a plu de laisser inactive; il y a aussi des hommes jeunes qui n'ont pas trouvé en eux assez de chaleur et assez de foi pour tenter des efforts qui leur paraissaient devoir demeurer stériles. Les uns et les autres ont semblé croire que le fait pouvait longtemps dominer l'idée, que la chose pouvait vaincre l'esprit. Leur excuse apparente était le rétrécissement prodigieux du cercle où s'était autrefois exercée l'activité publique; mais en dehors et au-dessus des contingences de la politique courante, la vaste et haute sphère des idées générales, des principes sociaux, de la philosophie politique et de l'histoire animée, ne demeurait-elle pas ouverte? Puis la cause de la liberté était malheureuse. N'est-ce pas le plus merveilleux des stimulans pour les âmes chaleureuses et pour les talens qui sentent leur séve de servir une noble cause dans ses revers et de reconquérir pied à pied avec elle et pour elle le terrain perdu? Nous avons donc tous, sauf un petit nombre, été coupables du marasme intellectuel et moral qui a envahi la France. Parmi cette élite qu'il faut excepter figure en première ligne l'auteur des *Souvenirs et Réflexions politiques d'un journaliste,* M. Saint-Marc Girardin. L'illustre journaliste, puisqu'il se pare fièrement de ce titre, qui dans quelques bouches grossières est presque devenu une injure, n'a jamais désespéré du succès de notre cause et n'a jamais cessé d'y travailler. On admire justement l'esprit de M. Saint-Marc Girardin; mais ce que nous admirons plus que son esprit, c'est son bon sens; plus que son bon sens, c'est sa constance dans les opinions libérales de sa jeunesse. Nous ne pouvons songer ici à apprécier un livre qui demanderait une étude spéciale, et qui restera comme une des pages les plus brillantes et les plus instructives de l'histoire des idées politiques de notre époque. Il nous suffira, pour en indiquer l'intérêt, de dire que M. Saint-Marc Girardin y a réuni les plus importantes discussions qu'il a soutenues dans le *Journal des Débats,* en joignant aux anciens articles qu'il a reproduits un commentaire où ses jugemens d'autrefois sont contrôlés par l'expérience présente. On pressent les jeux de lumière qui sortent de ces fines et sagaces confrontations du présent avec un passé tout à la fois si rapproché et si éloigné de nous. M. Saint-Marc Girardin peut ainsi éclairer les erreurs et les défauts des deux époques et dégager de cette étude de nobles et sûres leçons pour l'avenir. Là est la portée utile et féconde de son livre. Au lieu de décourager et de restreindre son libéralisme, l'expérience l'a élargi. C'est ainsi que M. Saint-Marc Girardin rejoint les tendances de la nouvelle école libérale française qui veut oublier les divisions factices de partis qui n'ont plus de sens pour les générations contemporaines, et s'asseoir sur l'immense base de notre démocratie, qui ne sera une démocratie véritable que le jour où l'édifice de ses institutions sera enfin couronné par la liberté.

E. FORCADE.

V. DE MARS.